























Digitized by the Internet Archive  
in 2018 with funding from  
Getty Research Institute

<https://archive.org/details/oeuvresdemoliere05moli>



ŒUVRES  
DE  
MOLIERE.

*TOME CINQUIÈME.*





ŒUVRES  
DE  
MOLIERE.

*NOUVELLE ÉDITION.*

TOME CINQUIÈME.



A PARIS.

---

M. DCC. XXXIV.

*AVEC PRIVILEGE DU ROY.*





---

PIECES CONTENUËS  
dans ce cinquième tome.

L'AVARE.

GEORGE DANDIN.

FÊTE DE VERSAILLES, en 1668.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

LES AMANS MAGNIFIQUES.

LE BOURGEOIS GENTILHOMME.





# L'AVARE,

*COMÉDIE.*

*Tome V.*

A



---

## A C T E U R S.

HARPAGON, pere de Cléante & d'Elise, & amoureux  
de Mariane.

ANSELME, pere de Valére & de Mariane.

CLÉANTE, fils d'Harpagon, amant de Mariane.

ÉLISE, fille d'Harpagon.

VALERE, fils d'Anselme, & amant d'Elise.

MARIANE, fille d'Anselme.

FROSINE, femme d'intrigue.

MAISTRE-SIMON, courtier.

MAISTRE JACQUES, cuisinier & cocher  
d'Harpagon.

LA FLECHE, valet de Cléante.

DAME CLAUDE, servante d'Harpagon.

BRINDAVOINE, }  
LA MERLUCHE, } laquais d'Harpagon.

UN COMMISSAIRE.

*La scène est à Paris dans la maison d'Harpagon.*







*Inv. et dessin. par F. Boucher*

*Gravé par Lau. Carv*

## L'AVARE





# L'AVARE;

COMÉDIE.

---

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

VALERE, ELISE.

VALERE.

**E** quoi, charmante Elise, vous devenez mélancolique, après les obligeantes assurances que vous avez eu la bonté de me donner de votre foi. Je vous vois soupirer, hélas! au milieu de ma joye. Est-ce du regret, dites-moi, de m'avoir fait heureux? Et vous repentez-vous de cet engagement où mes feux ont pû vous contraindre?

ELISE.

Non, Valère, je ne puis pas me repentir de tout ce que je

A ij



fais pour vous. Je m'y sens entraîner par une trop douce puissance, & je n'ai pas même la force de souhaiter que les choses ne fussent pas. Mais, à vous dire vrai, le succès me donne de l'inquiétude ; & je crains fort de vous aimer un peu plus que je ne devrois.

VALERE.

Hé, que pouvez-vous craindre, Elise, dans les bontés que vous avez pour moi ?

ELISE.

Hélas ! Cent choses à la fois. L'emportement d'un père, les reproches d'une famille, les censures du monde ; mais, plus que tout, Valère, le changement de votre cœur, & cette froideur criminelle dont ceux de votre sexe payent, le plus souvent, les témoignages trop ardents d'un innocent amour.

VALERE.

Ah ! Ne me faites pas ce tort, de juger de moi par les autres. Soupçonnez-moi de tout, Elise, plutôt que de manquer à ce que je vous dois. Je vous aime trop pour cela ; & mon amour pour vous durera autant que ma vie.

ELISE.

Ah ! Valère, chacun tient les mêmes discours. Tous les hommes sont semblables par les paroles ; & ce n'est que les actions, qui les découvrent différens.

VALERE.

Puisque les seules actions font connoître ce que nous sommes, attendez donc, au moins, à juger de mon cœur par elles ; & ne me cherchez point des crimes dans les injustes craintes d'une fâcheuse prévoyance. Ne m'assassinez point

je vous prie, par les sensibles coups d'un soupçon outrageux, & donnez-moi le tems de vous convaincre, par mille & mille preuves, de l'honnêteté de mes feux.

ELISE.

Hélas ! Qu'avec facilité on se laisse persuader par les personnes que l'on aime ! Oui, Valère, je tiens votre cœur incapable de m'abuser. Je crois que vous m'aimez d'un véritable amour, & que vous me ferez fidèle ; je n'en veux point du tout douter, & je retranche mon chagrin aux appréhensions du blâme qu'on pourra me donner.

VALERE.

Mais pourquoi cette inquiétude ?

ELISE.

Je n'aurois rien à craindre, si tout le monde vous voyoit des yeux dont je vous vois ; & je trouve en votre personne de quoi avoir raison aux choses que je fais pour vous. Mon cœur, pour sa défense, a tout votre mérite, appuyé du secours d'une reconnoissance où le Ciel m'engage envers vous. Je me représente, à toute heure, ce péril étonnant qui commença de nous offrir aux regards l'un de l'autre, cette générosité surprenante, qui vous fit risquer votre vie, pour dérober la mienne à la fureur des ondes ; ces soins pleins de tendresse, que vous me fites éclater après m'avoir tirée de l'eau, & les hommages assidus de cet ardent amour, que ni le tems, ni les difficultés, n'ont rebuté ; & qui, vous faisant négliger & parens & patrie, arrête vos pas en ces lieux, y tient en ma faveur votre fortune déguisée, & vous a réduit, pour me voir, à vous revêtir de l'emploi de

domestique de mon pere. Tout cela fait chez moi , sans doute , un merveilleux effet , & c'en est assez , à mes yeux , pour me justifier l'engagement où j'ai pû consentir ; mais ce n'est pas assez , peut-être , pour le justifier aux autres , & je ne suis pas sûre qu'on entre dans mes sentimens.

V A L E R E .

De tout ce que vous avez dit , ce n'est que par mon seul amour que je prétends , auprès de vous , mériter quelque chose ; & , quant aux scrupules que vous avez , votre pere lui-même ne prend que trop de soin de vous justifier à tout le monde ; & l'excès de son avarice , & la manière austère dont il vit avec ses enfans , pourroient autoriser des choses plus étranges. Pardonnez-moi , charmante Elise , si j'en parle ainsi devant vous. Vous sçavez que , sur ce chapitre , on n'en peut pas dire de bien. Mais enfin , si je puis , comme je l'espère , retrouver mes parens , nous n'aurons pas beaucoup de peine à nous le rendre favorable. J'en attends des nouvelles avec impatience ; & j'en irai chercher moi-même , si elles tardent à venir.

E L I S E .

Ah ! Valère , ne bougez d'ici , je vous prie ; & songez seulement à vous bien mettre dans l'esprit de mon pere.

V A L E R E .

Vous voyez comme je m'y prends , & les adroites complaisances qu'il m'a fallu mettre en usage , pour m'introduire à son service ; sous quel masque de sympathie , & de rapports de sentimens , je me déguise pour lui plaire , & quel personnage je jouë tous les jours avec lui , afin d'ac-



quérir sa tendresse. J'y fais des progrès admirables, & j'éprouve que, pour gagner les hommes, il n'est point de meilleure voye, que de se parer à leurs yeux de leurs inclinations, que de donner dans leurs maximes, encenser leurs défauts, & applaudir à ce qu'ils font. On n'a que faire d'avoir peur de trop charger la complaisance, & la maniere dont on les jouë a beau être visible, les plus fins sont toujours de grandes duppes du côté de la flaterie, & il n'y a rien de si impertinent & de si ridicule, qu'on ne fasse avaler, lorsqu'on l'affaisonne en louanges. La sincérité souffre un peu au métier que je fais; mais, quand on a besoin des hommes, il faut bien s'ajuster à eux; & puisqu'on ne sçauroit les gagner que par là, ce n'est pas la faute de ceux qui flatent, mais de ceux qui veulent être flatés.

ELISE.

Mais que ne tâchez-vous aussi à gagner l'appui de mon frere, en cas que la servante s'avisât de révéler notre secret.

VALERE.

On ne peut pas ménager l'un & l'autre; & l'esprit du pere, & celui du fils, sont des choses si opposées, qu'il est difficile d'accommoder ces deux confidences ensemble. Mais vous, de votre part, agissez auprès de votre frere, & servez-vous de l'amitié qui est entre vous deux, pour le jeter dans nos intérêts. Il vient. Je me retire. Prenez ce tems pour lui parler, & ne lui découvrez de notre affaire, que ce que vous jugerez à propos.

ELISE.

Je ne sçai si j'aurai la force de lui faire cette confidence.

## SCENE II.

CLEANTE, ELISE.

CLEANTE.

**J**E suis bien aise de vous trouver seule, ma sœur ; & je brûlois de vous parler, pour m'ouvrir à vous d'un secret.

ELISE.

Me voilà prête à vous ouïr, mon frere. Qu'avez-vous à me dire ?

CLEANTE.

Bien des choses, ma sœur, enveloppées dans un mot. J'aime.

ELISE.

Vous aimez ?

CLEANTE.

Oui, j'aime. Mais, avant que d'aller plus loin, je sçais que je dépends d'un pere, & que le nom de fils me soumet à ses volontés, que nous ne devons point engager notre foi sans le consentement de ceux dont nous tenons le jour, que le Ciel les a faits les maîtres de nos vœux, & qu'il nous est enjoint de n'en disposer que par leur conduite ; que n'étant prévenus d'aucune folle ardeur, ils sont en état de se tromper bien moins que nous, & de voir beaucoup mieux ce qui nous est propre ; qu'il en faut plutôt croire les lumières de leur prudence, que l'aveuglement de notre passion ; & que l'emportement de la jeunesse nous entraîne le plus souvent dans des précipices fâcheux. Je vous dis tout cela, ma sœur,

sœur, afin que vous ne vous donniez pas la peine de me le dire; car enfin mon amour ne veut rien écouter, & je vous prie de ne me point faire de remontrances.

ELISE.

Vous êtes-vous engagé, mon frere, avec celle que vous aimez?

CLEANTE.

Non; mais j'y suis résolu, & je vous conjure, encore une fois, de ne me point apporter de raisons pour m'en dissuader.

ELISE.

Suis-je, mon frere, une si étrange personne?

CLEANTE.

Non, ma sœur; mais vous n'aimez pas. Vous ignorez la douce violence qu'un tendre amour fait sur nos cœurs, & j'appréhende votre sagesse.

ELISE.

Hélas! Mon frere, ne parlons point de ma sagesse. Il n'est personne qui n'en manque, du moins une fois en sa vie; &, si je vous ouvre mon cœur, peut-être serai-je à vos yeux bien moins sage que vous.

CLEANTE.

Ah! Plût au Ciel, que votre ame comme la mienne....

ELISE.

Finissons auparavant votre affaire, & me dites qui est celle que vous aimez.

CLEANTE.

Une jeune personne qui loge depuis peu en ces quartiers,



& qui semble être faite pour donner de l'amour à tous ceux qui la voyent. La nature, ma sœur, n'a rien formé de plus aimable; je me sentis transporté, dès le moment que je la vis. Elle se nomme Mariane, & vit sous la conduite d'une bonne femme de mere qui est presque toujours malade, & pour qui cette aimable fille a des sentimens d'amitié qui ne sont pas imaginables. Elle la sert, la plaint, & la console avec une tendresse qui vous toucheroit l'ame. Elle se prend d'un air le plus charmant du monde aux choses qu'elle fait; & l'on voit briller mille graces en toutes ses actions, une douceur pleine d'attraits, une bonté toute engageante, une honnêteté adorable, une... Ah! Ma sœur, je voudrois que vous l'eussiez vûë.

ELISE.

J'en vois beaucoup, mon frere, dans les choses que vous me dites; &, pour comprendre ce qu'elle est, il me suffit que vous l'aimez.

CLEANTE.

J'ai découvert, sous main, qu'elles ne sont pas fort accommodées, & que leur discrète conduite a de la peine à étendre à tous leurs besoins le bien qu'elles peuvent avoir. Figurez-vous, ma sœur, quelle joye ce peut être, que de relever la fortune d'une personne que l'on aime, que de donner adroitement quelques petits secours aux modestes nécessités d'une vertueuse famille; & concevez quel déplaisir ce m'est de voir que, par l'avarice d'un pere, je sois dans l'impuissance de goûter cette joye, & de faire éclater à cette belle aucun témoignage de mon amour.

Oui , je conçois assez , mon frere , quel doit être votre chagrin.

CLEANTE.

Ah ! Ma sœur , il est plus grand qu'on ne peut croire. Car , enfin , peut-on rien voir de plus cruel , que cette rigoureuse épargne qu'on exerce sur nous , que cette sécheresse étrange où l'on nous fait languir. Hé que nous servira d'avoir du bien , s'il ne nous vient que dans le tems que nous ne serons plus dans le bel âge d'en jouir , & si , pour m'entretenir même , il faut que maintenant je m'engage de tous côtés , si je suis réduit avec vous à chercher tous les jours le secours des marchands , pour avoir moyen de porter des habits raisonnables ? Enfin , j'ai voulu vous parler , pour m'aider à fonder mon pere sur les sentimens où je suis ; & , si je l'y trouve contraire , j'ai résolu d'aller en d'autres lieux , avec cette aimable personne , jouir de la fortune que le Ciel voudra nous offrir. Je fais chercher par tout , pour ce dessein , de l'argent à emprunter ; & , si vos affaires , ma sœur , sont semblables aux miennes , & qu'il faille que notre pere s'oppose à nos desirs , nous le quitterons-là tous deux , & nous affranchirons de cette tyrannie , où nous tient , depuis si long-tems , son avarice insupportable.

ELISE.

Il est bien vrai que tous les jours il nous donne , de plus en plus , sujet de regretter la mort de notre mere ; & que ...

J'entends sa voix. Eloignons-nous un peu pour achever notre confidence; & nous joindrons après nos forces, pour venir attaquer la dureté de son humeur.

---

## SCENE III.

HARPAGON, LA FLECHE.

HARPAGON.

**H** Ors d'ici, tout à l'heure, & qu'on ne réplique pas. Allons, que l'on détaille de chez moi, maître juré filou, vrai gibier de potence.

LA FLECHE *à part*.

Je n'ai jamais rien vû de si méchant que ce maudit vieillard; & je pense, sauf correction, qu'il a le diable au corps.

HARPAGON.

Tu murmures entre tes dents?

LA FLECHE.

Pourquoi me chassez-vous?

HARPAGON.

C'est bien à toi, pendard, à me demander des raisons. Sors vite, que je ne t'assomme.

LA FLECHE.

Qu'est-ce que je vous ai fait?

HARPAGON.

Tu m'as fait, que je veux que tu sortes.



## LA FLECHE.

Mon maître votre fils, m'a donné ordre de l'attendre.

## HARPAGON.

Va-t-en l'attendre dans la rue, & ne fais point dans ma maison planté tout droit comme un piquet, à observer ce qui se passe, & faire ton profit de tout. Je ne veux point avoir sans cesse devant moi un espion de mes affaires, un traître, dont les yeux maudits assiégent toutes mes actions, dévorent ce que je possède, & furettent de tous côtés, pour voir s'il n'y a rien à voler.

## LA FLECHE.

Comment diantre voulez-vous qu'on fasse pour vous voler? Etes-vous un homme volable, quand vous renfermez toutes choses, & faites sentinelle jour & nuit?

## HARPAGON.

Je veux renfermer ce que bon me semble, & faire sentinelle comme il me plaît. Ne voilà pas de mes mouchards,

[ *bas à part.* ]

qui prennent garde à ce qu'on fait. Je tremble qu'il n'ait soupçonné quelque chose de mon argent.

[ *haut.* ]

Ne serois-tu point homme à faire courir le bruit que j'ai chez moi de l'argent caché?

## LA FLECHE.

Vous avez de l'argent caché?

## HARPAGON.

[ *bas à part.* ] [ *haut.* ]

Non, coquin, je ne dis pas cela. J'enrage. Je demande si,

malicieusement , tu n'irois point faire courir le bruit que j'en ai.

LA FLECHE.

Hé , que nous importe que vous en ayez , ou que vous n'en ayez pas , si c'est pour nous la même chose.

HARPAGON *levant la main pour donner un soufflet à la Flèche.*

Tu fais le raisonneur ? Je te baillerai de ce raisonnement-ci par les oreilles. Sors d'ici encore une fois.

LA FLECHE.

Hé bien , je fors.

HARPAGON.

Atten. Ne m'emportes-tu rien ?

LA FLECHE.

Que vous emporterois-je ?

HARPAGON.

Vien-ça que je voye. Montre-moi tes mains.

LA FLECHE.

Les voilà.

HARPAGON.

Les autres.

LA FLECHE.

Les autres ?

HARPAGON.

Oui.

LA FLECHE.

Les voilà.

HARPAGON *montrant les haut-de-chausses de la Flèche.*  
N'as-tu rien mis ici dedans?

LA FLECHE.

Voyez vous-même.

HARPAGON *tâtant le bas des haut-de-chausses de la Flèche.*  
Ces grands haut-de-chausses sont propres à devenir les re-  
celeurs des choses qu'on dérobe; & je voudrois qu'on en  
eût fait pendre quelqu'un.

LA FLECHE *à part.*

Ah! Qu'un homme comme cela mériteroit bien ce qu'il  
craint, & que j'aurois de joye à le voler!

HARPAGON.

Hé?

LA FLECHE.

Quoi?

HARPAGON.

Qu'est-ce que tu parles de voler?

LA FLECHE.

Je dis que vous fouilliez bien par tout, pour voir si je vous  
ai volé.

HARPAGON.

C'est ce que je veux faire.

[ *Harpagon fouille dans les poches de la Flèche.* ]

LA FLECHE *à part.*

La peste soit de l'avarice & des avaricieux!

HARPAGON.

Comment? Que dis-tu?



L' A V A R E ;  
LA FLECHE.

Ce que je dis ?

HARPAGON.

Oui. Qu'est-ce que tu dis d'avarice & d'avaricieux ?

LA FLECHE.

Je dis que la peste soit de l'avarice & des avaricieux.

HARPAGON.

De qui veux-tu parler ?

LA FLECHE.

Des avaricieux.

HARPAGON.

Et qui sont-ils ces avaricieux ?

LA FLECHE.

Des vilains & des ladres.

HARPAGON.

Mais qui est-ce que tu entends par là ?

LA FLECHE.

De quoi vous mettez-vous en peine ?

HARPAGON.

Je me mets en peine de ce qu'il faut.

LA FLECHE.

Est-ce que vous croyez que je veux parler de vous ?

HARPAGON.

Je crois ce que je crois ; mais je veux que tu me difes à qui tu parles quand tu dis cela.

LA FLECHE.

Je parle . . . . Je parle à mon bonnet.

HARPAGON

HARPAGON.

Et moi, je pourrois bien parler à ta barette.

LA FLECHE.

M'empêcherai-vous de maudire les avaricieux ?

HARPAGON.

Non ; mais je t'empêcherai de jafer & d'être insolent. Tai-toi.

LA FLECHE.

Je ne nomme personne.

HARPAGON.

Je te rosserai, si tu parles.

LA FLECHE.

Qui se sent morveux, qu'il se mouche.

HARPAGON.

Te tairas-tu ?

LA FLECHE.

Oui, malgré moi.

HARPAGON.

Ah, ah ?

LA FLECHE *montrant à Harpagon une poche de son juste-au-corps.*

Tenez, voilà encore une poche. Etes-vous satisfait ?

HARPAGON.

Allons, rend-le-moi sans te fouiller.

LA FLECHE.

Quoi ?

HARPAGON.

Ce que tu m'as pris.

*Tome V.*

L'AVARE,  
LA FLECHE.

Je ne vous ai rien pris du tout.

HARPAGON.

Assûrément?

LA FLECHE.

Assûrément.

HARPAGON.

Adieu. Va-t-en à tous les diables.

LA FLECHE *à part.*

Me voilà bien congédié.

HARPAGON.

Je te le mets sur ta conscience, au moins.

SCENE IV.

HARPAGON *seul.*

**V**oilà un pendard de valet qui m'incommode fort ; & je ne me plais point à voir ce chien de boiteux-là. Certes, ce n'est pas une petite peine de garder chez soi une grande somme d'argent ; & bienheureux qui a tout son fait bien placé , & ne conserve seulement que ce qu'il faut pour sa dépense. On n'est pas peu embarrassé à inventer dans toute une maison une cache fidèle ; car , pour moi , les coffres forts me sont suspects , & je ne veux jamais m'y fier. Je les tiens justement une franche amorce à voleurs ; & c'est toujours la première chose que l'on va attaquer.



## SCENE V.

HARPAGON, ELISE &amp; CLEANTE

*parlant ensemble, & restant dans le fond du théâtre.*HARPAGON *se croyant seul.*

C Ependant je ne sçais si j'aurai bien fait d'avoir enterré dans mon jardin dix mille écus qu'on me rendit hier. Dix mille écus en or, chez soi, est une somme assez. ....

*[ à part, appercevant Elise & Cléante. ]*

O Ciel ! Je me ferai trahi moi-même ; la chaleur m'aura emporté, & je crois que j'ai parlé haut, en raisonnant

*[ à Cléante & à Elise. ]*

tout seul. Qu'est-ce ?

CLEANTE.

Rien, mon pere.

HARPAGON.

Y a-t-il long-tems que vous êtes là ?

ELISE.

Nous ne venons que d'arriver.

HARPAGON.

Vous avez entendu ....

CLEANTE.

Quoi, mon pere ?

HARPAGON.

Là ....

Quoi ?

HARPAGON.

Ce que je viens de dire.

CLEANTE.

Non.

HARPAGON.

Si-fait, si-fait.

ELISE.

Pardonnez-moi.

HARPAGON.

Je vois bien que vous en avez ouï quelques mots. C'est que je m'entretenois, en moi-même, de la peine qu'il y a aujourd'hui à trouver de l'argent, & je disois qu'il est bien-heureux qui peut avoir dix mille écus chez soi.

CLEANTE.

Nous feignons à vous aborder, de peur de vous interrompre.

HARPAGON.

Je suis bien aise de vous dire cela, afin que vous n'alliez pas prendre les choses de travers, & vous imaginer que je disé que c'est moi qui ai dix mille écus.

CLEANTE.

Nous n'entrons point dans vos affaires.

HARPAGON.

Plût à Dieu que je les eusse les dix mille écus !

CLEANTE.

Je ne crois pas . . . .

H A R P A G O N.

Ce feroit une bonne affaire pour moi.

E L I S E.

Ce font des choses . . .

H A R P A G O N.

J'en aurois bon besoin.

C L E A N T E.

Je pense que . . .

H A R P A G O N.

Cela m'accommoderoit fort.

E L I S E.

Vous êtes . . .

H A R P A G O N.

Et je ne me plaindrois pas, comme je fais, que le tems est misérable.

C L E A N T E.

Mon Dieu, mon pere, vous n'avez pas lieu de vous plaindre; & l'on sçait que vous avez assez de bien.

H A R P A G O N.

Comment, j'ai assez de bien? Ceux qui l'ont dit en ont menti. Il n'y a rien de plus faux, & ce font des coquins, qui font courir tous ces bruits-là.

E L I S E.

Ne vous mettez point en colére.

H A R P A G O N.

Cela est étrange, que mes propres enfans me trahissent, & deviennent mes ennemis.



L'AVARE,  
CLEANTE.

Est-ce être votre ennemi, que de dire que vous avez du bien ?

HARPAGON.

Oui. De pareils discours, & les dépenses que vous faites, seront cause qu'un de ces jours, on viendra chez moi me couper la gorge, dans la pensée que je suis tout coufu de pistoles.

CLEANTE.

Quelle grande dépense est-ce que je fais ?

HARPAGON.

Quelle ? Est-il rien de plus scandaleux que ce somptueux équipage que vous promenez par la ville ? Je querellois hier votre sœur ; mais c'est encore pis. Voilà qui crie vengeance au Ciel ; & , à vous prendre depuis les pieds jusqu'à la tête, il y auroit là de quoi faire une bonne constitution. Je vous l'ai dit vingt fois, mon fils, toutes vos manieres me déplaisent fort, vous donnez furieusement dans le marquis ; & , pour aller ainsi vêtu, il faut bien que vous me dérobiez.

CLEANTE.

Hé, comment vous dérober ?

HARPAGON.

Que sçais-je moi ? Où pouvez-vous donc prendre de quoi entretenir l'état que vous portez ?

CLEANTE.

Moi, mon pere ? C'est que je joue ; & , comme je suis fort heureux, je mets sur moi tout l'argent que je gagne.

C'est fort mal fait. Si vous êtes heureux au jeu, vous en devriez profiter ; & mettre à honnête intérêt l'argent que vous gagnez, afin de le trouver un jour. Je voudrois bien sçavoir, sans parler du reste, à quoi servent tous ces rubans dont vous voilà lardé depuis les pieds jusqu'à la tête, & si une demi-douzaine d'aiguillettes ne suffit pas pour attacher un haut-de-chausses. Il est bien nécessaire d'employer de l'argent à des perruques, lorsque l'on peut porter des cheveux de son cru, qui ne coûtent rien ? Je vais gager qu'en perruque & rubans, il y a du moins vingt pistoles ; & vingt pistoles rapportent par année dix-huit livres six sols huit deniers, à ne les placer qu'au denier douze.

CLEANTE.

Vous avez raison.

HARPAGON.

Laiissons cela, & parlons d'autres affaires.

[ *apercevant Cléante & Elise qui se font des signes.* ]

Hé ? [ *bas à part* ] Je crois qu'ils se font signe l'un à l'autre

[ *haut.* ]

de me voler ma bourse. Que veulent dire ces gestes-là ?

ELISE.

Nous marchandons, mon frere & moi, à qui parlera le premier ; & nous avons tous deux quelque chose à vous dire.

HARPAGON.

Et moi, j'ai quelque chose aussi à vous dire à tous deux.

L'AVARE,  
CLEANTE.

C'est de mariage, mon pere, que nous désirons vous parler.

HARPAGON.

Et c'est de mariage aussi, que je veux vous entretenir.

ELISE.

Ah! Mon pere.

HARPAGON.

Pourquoi ce cri? Est-ce le mot, ma fille, ou la chose qui vous fait peur?

CLEANTE.

Le mariage peut nous faire peur à tous deux, de la façon que vous pouvez l'entendre; & nous craignons que nos sentimens ne soient pas d'accord avec votre choix.

HARPAGON.

Un peu de patience. Ne vous alarmez point. Je sçais ce qu'il faut à tous deux, & vous n'aurez, ni l'un ni l'autre, aucun lieu de vous plaindre de tout ce que je prétends fai-

[ à *Cléante*. ]

re; & pour commencer par un bout, avez-vous vû, dites-moi, une jeune personne appelée Mariane, qui ne loge pas loin d'ici?

CLEANTE.

Oui, mon pere.

HARPAGON.

Et vous?

ELISE.

J'en ai ouï parler.

HARPAGON.



H A R P A G O N.

Comment, mon fils, trouvez-vous cette fille?

C L E A N T E.

Une fort charmante personne.

H A R P A G O N.

Sa physionomie?

C L E A N T E.

Toute honnête, & pleine d'esprit.

H A R P A G O N.

Son air & sa manière?

C L E A N T E.

Admirables, sans doute.

H A R P A G O N.

Ne croyez-vous pas qu'une fille comme cela, mériterait assez que l'on songeât à elle?

C L E A N T E.

Oui, mon pere.

H A R P A G O N.

Que ce feroit un parti souhaitable?

C L E A N T E.

Très-souhaitable.

H A R P A G O N.

Qu'elle a toute la mine de faire un bon ménage?

C L E A N T E.

Sans doute.

H A R P A G O N.

Et qu'un mari auroit satisfaction avec elle?

L'AVARE,  
CLEANTE.

Assûrément.

HARPAGON.

Il y a une petite difficulté. C'est que j'ai peur qu'il n'y ait pas, avec elle, tout le bien qu'on pourroit prétendre.

CLEANTE.

Ah ! Mon pere, le bien n'est pas considérable, lorsqu'il est question d'épouser une honnête personne.

HARPAGON.

Pardonnez-moi, pardonnez-moi. Mais ce qu'il y a à dire, c'est que, si l'on n'y trouve pas tout le bien qu'on souhaite, on peut tâcher de regagner cela sur autre chose.

CLEANTE.

Cela s'entend.

HARPAGON.

Enfin, je suis bien aise de vous voir dans mes sentimens ; car son maintien honnête & sa douceur m'ont gagné l'ame, & je suis résolu de l'épouser, pourvû que j'y trouve quelque bien.

CLEANTE.

Hé ?

HARPAGON.

Comment ?

CLEANTE.

Vous êtes résolu, dites-vous...

HARPAGON.

D'épouser Mariane.

Qui ? Vous ? Vous ?

HARPAGON.

Oui , moi , moi , moi. Que veut dire cela ?

CLEANTE.

Il m'a pris tout à coup un éblouissement , & je me retire d'ici.

HARPAGON.

Cela ne fera rien. Allez vite boire dans la cuisine un grand verre d'eau claire.

---

## SCENE VI.

HARPAGON , ELISE.

HARPAGON.

**V** Oilà de mes damoiseaux flouets , qui n'ont non plus de vigueur que des poules. C'est-là , ma fille , ce que j'ai résolu pour moi. Quant à ton frere , je lui destine une certaine veuve dont , ce matin , on m'est venu parler ; & , pour toi , je te donne au seigneur Anselme.

ELISE.

Au seigneur Anselme ?

HARPAGON.

Oui , un homme mûr , prudent & sage , qui n'a pas plus de cinquante ans , & dont on vante les grands biens.

ELISE *faisant la révérence.*

Je ne veux point me marier , mon pere , s'il vous plaît.

D ij



L'AVARE,  
HARPAGON *contrefaisant Elise.*

Et moi, ma petite fille ma mie, je veux que vous vous mariiez, s'il vous plaît.

ELISE *faisant encore la révérence.*

Je vous demande pardon, mon pere.

HARPAGON *contrefaisant Elise.*

Je vous demande pardon, ma fille.

ELISE.

Je suis très-humble servante au seigneur Anselme; mais,  
[*faisant encore la révérence.*]

avec votre permission, je ne l'épouserai point.

HARPAGON.

Je suis votre très-humble valet; mais, [*contrefaisant Elise.*]  
avec votre permission, vous l'épouserez dès ce soir.

ELISE.

Dès ce soir?

HARPAGON.

Dès ce soir.

ELISE *faisant encore la révérence.*

Cela ne fera pas, mon pere.

HARPAGON *contrefaisant encore Elise.*

Cela fera, ma fille.

ELISE.

Non.

HARPAGON.

Si.

ELISE.

Non, vous dis-je.

Si, vous dis-je.

ELISE.

C'est une chose où vous ne me réduirez point.

HARPAGON.

C'est une chose où je te réduirai.

ELISE.

Je me tuerai plutôt, que d'épouser un tel mari.

HARPAGON.

Tu ne te tueras point, & tu l'épouseras. Mais voyez quelle audace ! A-t-on jamais vû une fille parler de la sorte à son pere ?

ELISE.

Mais a-t-on jamais vû un pere marier sa fille de la sorte ?

HARPAGON.

C'est un parti où il n'y a rien à redire ; & je gage que tout le monde approuvera mon choix.

ELISE.

Et moi, je gage qu'il ne sçauroit être approuvé d'aucune personne raisonnable.

HARPAGON *appercevant Valère de loin.*

Voilà Valère. Veux-tu qu'entre nous deux nous le fassions juge de cette affaire ?

ELISE.

J'y consens.

HARPAGON.

Te rendras-tu à son jugement ?

Oui. J'en passerai par ce qu'il dira.

HARPAGON.

Voilà qui est fait.

---

## SCENE VII.

VALERE, HARPAGON, ELISE.

HARPAGON.

**I**Ci, Valère. Nous t'avons élu pour nous dire qui a raison, de ma fille, ou de moi.

VALERE.

C'est vous, monsieur, sans contredit.

HARPAGON.

Sçais-tu bien de quoi nous parlons ?

VALERE.

Non. Mais vous ne sçauriez avoir tort, & vous êtes toute raison.

HARPAGON.

Je veux ce soir lui donner pour époux un homme aussi riche que sage ; & la coquine me dit au nez, qu'elle se moque de le prendre. Que dis-tu de cela ?

VALERE.

Ce que j'en dis ?

HARPAGON.

Oui.

VALERE.

Hé, hé.



Quoi?

VALERE.

Je dis que, dans le fond, je suis de votre sentiment, & vous ne pouvez pas que vous n'ayez raison. Mais aussi n'a-t-elle pas tort tout à fait; &...

HARPAGON.

Comment! Le seigneur Anselme est un parti considérable; c'est un gentilhomme qui est noble, doux, posé, sage & fort accommodé; & auquel il ne reste aucun enfant de son premier mariage. Sçauroit-elle mieux rencontrer?

VALERE.

Cela est vrai. Mais elle pourroit vous dire que c'est un peu précipiter les choses, & qu'il faudroit au moins quelque tems pour voir si son inclination pourroit s'accorder avec...

HARPAGON.

C'est une occasion qu'il faut prendre vite aux cheveux. Je trouve ici un avantage qu'ailleurs je ne trouverois pas; & il s'engage à la prendre sans dot.

VALERE.

Sans dot?

HARPAGON.

Oui.

VALERE.

Ah! Je ne dis plus rien. Voyez-vous? Voilà une raison tout-à-fait convaincante; il se faut rendre à cela.

HARPAGON.

C'est pour moi une épargne considérable.

Assûrément ; cela ne reçoit point de contradiction. Il est vray que votre fille vous peut représenter que le mariage est une plus grande affaire qu'on ne peut croire ; qu'il y va d'être heureux ou malheureux toute sa vie ; & qu'un engagement qui doit durer jusqu'à la mort, ne se doit jamais faire qu'avec de grandes précautions.

HARPAGON.

Sans dot.

VALERE.

Vous avez raison. Voilà qui décide tout ; cela s'entend. Il y a des gens qui pourroient vous dire qu'en de telles occasions, l'inclination d'une fille est une chose , sans doute , où l'on doit avoir de l'égard ; & que cette grande inégalité d'âge , d'humeur , & de sentimens, rend un mariage sujet à des accidens très-fâcheux.

HARPAGON.

Sans dot.

VALERE.

Ah ! Il n'y a pas de réplique à cela , on le sçait bien. Qui diantre peut aller là-contre ? Ce n'est pas qu'il n'y ait quantité de peres qui aimeroient mieux ménager la satisfaction de leurs filles , que l'argent qu'ils pourroient donner , qui ne les voudroient point sacrifier à l'intérêt , & chercheroient , plus que toute autre chose , à mettre , dans un mariage , cette douce conformité qui sans cesse y maintient l'honneur , la tranquillité , & la joye ; & que . . .

HARPAGON.

Sans dot.

VALERE.

Il est vrai, cela ferme la bouche à tout. Sans dot ! Le moyen de résister à une raison comme celle-là ?

HARPAGON *à part, regardant du côté du jardin.*

Ouais ! Il me semble que j'entends un chien qui aboie.

N'est-ce point qu'on en voudroit à mon argent ?

[ *à Valère.* ]

Ne bougez, je reviens tout-à-l'heure.

---

## SCENE VIII.

ELISE, VALERE.

ELISE.

**V**ous moquez-vous, Valère, de lui parler comme vous faites ?

VALERE.

C'est pour ne point l'aigrir, & pour en venir mieux à bout. Heurter de front ses sentimens est le moyen de tout gêner ; & il y a de certains esprits qu'il ne faut prendre qu'en biai-fant, des tempéramens ennemis de toute résistance, des naturels rétifs, que la vérité fait cabrer, qui toujours se roidissent contre le droit chemin de la raison, & qu'on ne mène qu'en tournant où l'on veut les conduire. Faites semblant de consentir à ce qu'il veut, vous en viendrez mieux à vos fins, & ....

*Tome V.*

E

Mais ce mariage, Valère ?

VALERE.

On cherchera des biais pour le rompre.

ELISE.

Mais quelle invention trouver, s'il se doit conclure ce soir ?

VALERE.

Il faut demander un délai, & feindre quelque maladie.

ELISE.

Mais on découvrira la feinte, si l'on appelle des médecins.

VALERE.

Vous moquez-vous ? Y connoissent-ils quelque chose ? Allez, allez, vous pourrez avec eux avoir quel mal il vous plaira, ils vous trouveront des raisons pour vous dire d'où cela vient.

## SCENE IX.

HARPAGON, ELISE, VALERE.

**C** HARPAGON *à part dans le fond du théâtre.*  
E n'est rien, Dieu-merci.

VALERE *sans voir Harpagon.*

Enfin, notre dernier recours, c'est que la fuite nous peut mettre à couvert de tout, & si votre amour, belle Elise,

[ *appercevant Harpagon.* ]

est capable d'une fermeté . . . . . Oui, il faut qu'une fille obéisse à son pere. Il ne faut point qu'elle regarde comme



un mari est fait ; & lorsque la grande raison de , sans dot , s'y rencontre , elle doit être prête à prendre tout ce qu'on lui donne.

HARPAGON.

Bon. Voilà bien parler cela.

VALERE.

Monsieur , je vous demande pardon , si je m'emporte un peu , & prends la hardiesse de lui parler comme je fais.

HARPAGON.

Comment ? J'en suis ravi , & je veux que tu prennes sur elle un pouvoir absolu. [ à *Elise*. ] Oui , tu as beau fuir , je lui donne l'autorité que le Ciel me donne sur toi , & j'entends que tu fasses tout ce qu'il te dira.

VALERE à *Elise*.

Après cela , résistez à mes remontrances.

---

## S C E N E X.

HARPAGON , VALERE.

VALERE.

**M**onsieur , je vais la suivre , pour lui continuer les leçons que je lui faisois.

HARPAGON.

Oui , tu m'obligeras , certes.

VALERE.

Il est bon de lui tenir un peu la bride haute.

HARPAGON.

Cela est vrai. Il faut . . . . .

Ne vous mettez pas en peine. Je crois que j'en viendrai à bout.

H A R P A G O N .

Fais, fais. Je m'en vais faire un petit tour en ville, & reviens tout-à-l'heure.

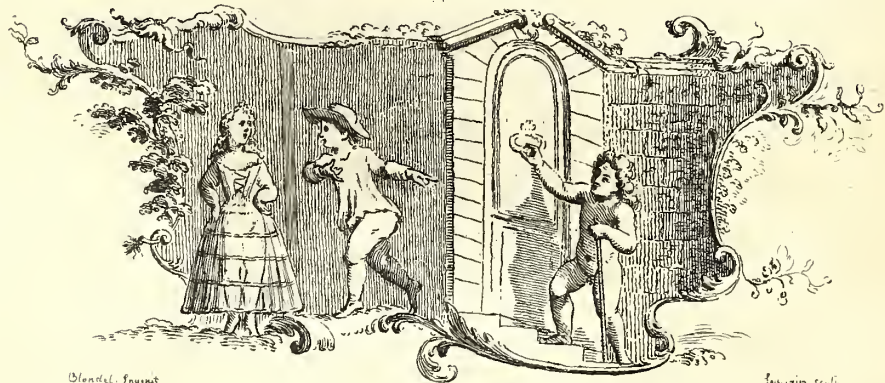
V A L E R E *adressant la parole à Elise, en s'en allant du côté par où elle est sortie.*

Oui, l'argent est plus précieux que toutes les choses du monde, & vous devez rendre grâces au Ciel, de l'honnête homme de pere qu'il vous a donné. Il sçait ce que c'est que de vivre. Lorsqu'on s'offre de prendre une fille sans dot, on ne doit point regarder plus avant. Tout est renfermé là-dedans; &, sans dot, tient lieu de beauté, de jeunesse, de naissance, d'honneur, de sagesse & de probité.

H A R P A G O N *seul.*

Ah! Le brave garçon! Voilà parler comme un oracle. Heureux, qui peut avoir un domestique de la sorte!

*Fin du premier Acte.*





## ACTE SECOND.

### SCENE PREMIERE.

CLEANTE, LA FLECHE.

CLEANTE.



H! Traître que tu es, où t'es-tu donc allé fourrer? Ne t'avois-je pas donné ordre...

LA FLECHE.

Oui, Monsieur, je m'étois rendu ici pour vous attendre de pied ferme; mais, monsieur votre pere, le plus mal gracieux des hommes, m'a chassé dehors malgré moi, & j'ai couru risque d'être battu.

CLEANTE.

Comment va notre affaire? Les choses pressent plus que jamais. Depuis que je t'ai vû, j'ai découvert que mon pere est mon rival.

LA FLECHE.

Votre pere amoureux?

CLEANTE.

Oui; & j'ai eu toutes les peines du monde à lui cacher le trouble où cette nouvelle m'a mis.



Lui, se mêler d'aimer ! De quoi diable s'avise-t-il ? Se moque-t-il du monde, & l'amour a-t-il été fait pour des gens bâtis comme lui ?

CLEANTE.

Il a fallu, pour mes péchés, que cette passion lui soit venue en tête.

LA FLECHE.

Mais par quelle raison lui faire un mystère de votre amour ?

CLEANTE.

Pour lui donner moins de soupçon, & me conserver au besoin des ouvertures plus aisées pour détourner ce mariage. Quelle réponse t'a-t-on fait ?

LA FLECHE.

Ma foi, Monsieur, ceux qui empruntent sont bien malheureux ; & il faut essuyer d'étranges choses, lorsqu'on est réduit à passer, comme vous, par les mains des fesse-Matthieux.

CLEANTE.

L'affaire ne se fera point ?

LA FLECHE.

Pardonnez-moi. Notre maître Simon, le courtier qu'on nous a donné, homme agissant, & plein de zèle, dit qu'il a fait rage pour vous, & il assure que votre seule physionomie lui a gagné le cœur.

CLEANTE.

J'aurai les quinze mille francs que je demande ?



Oui ; mais à quelques petites conditions qu'il faudra que vous acceptiez , si vous avez dessein que les choses se fassent.

CLEANTE.

T'a-t-il fait parler à celui qui doit prêter l'argent ?

LA FLECHE.

Ah ! Vrayment, cela ne va pas de la forte. Il apporte encore plus de soin de se cacher que vous, & ce sont des mystères bien plus grands que vous ne pensez. On ne veut point du tout dire son nom, & l'on doit aujourd'hui l'aboucher avec vous dans une maison empruntée, pour être instruit par votre bouche, de votre bien & de votre famille ; & je ne doute point que le seul nom de votre pere ne rende les choses faciles.

CLEANTE.

Et principalement ma mere étant morte, dont on ne peut m'ôter le bien.

LA FLECHE.

Voici quelques articles qu'il a dictés lui-même à notre entremetteur, pour vous être montrés, avant que de rien faire.

*Supposé que le prêteur voye toutes ses sûretés, & que l'emprunteur soit majeur, & d'une famille où le bien soit ample, solide, assuré, clair & net de tout embarras, on fera une bonne & exacte obligation par devant un notaire, le plus honnête homme qu'il se pourra, & qui, pour cet effet, sera choisi par le prêteur auquel il importe le plus que l'acte soit dûement dressé.*

Il n'y a rien à dire à cela.

LA FLECHE.

*Le prêteur , pour ne charger sa conduite d'aucun scrupule , prétend ne donner son argent qu'au denier dix-huit.*

CLEANTE.

Au denier dix-huit ? Parbleu , voilà qui est honnête. Il n'y a pas lieu de se plaindre.

LA FLECHE.

Cela est vrai.

*Mais comme ledit prêteur n'a pas chez lui la somme dont il est question , & que , pour faire plaisir à l'emprunteur , il est contraint lui-même de l'emprunter d'un autre , sur le pied du denier cinq , il conviendra que ledit premier emprunteur paye cet intérêt , sans préjudice du reste , attendu que ce n'est que pour l'obliger , que ledit prêteur s'engage à cet emprunt.*

CLEANTE.

Comment diable ! Quel juif ! Quel arabe est-ce là ? C'est plus qu'au denier quatre.

LA FLECHE.

Il est vrai , c'est ce que j'ai dit. Vous avez à voir là-dessus.

CLEANTE.

Que veux-tu que je voye ? J'ai besoin d'argent , & il faut que je consente à tout.

LA FLECHE.

C'est la réponse que j'ai faite.

CLEANTE.

COMEDIE.  
CLEANTE.

41

Il y a encore quelque chose ?

LA FLECHE.

Ce n'est plus qu'un petit article.

*Des quinze mille francs qu'on demande, le prêteur ne pourra compter en argent que douze mille livres ; & , pour les mille écus restans , il faudra que l'emprunteur prenne les hardes, nippes, bijoux dont s'ensuit le mémoire, & que ledit prêteur a mis de bonne foi, au plus modique prix, qu'il lui a été possible.*

CLEANTE.

Que veut dire cela ?

LA FLECHE.

Ecoutez le mémoire.

*Premièrement , un lit de quatre piéds, à bandes de point de hongrie, appliquées fort proprement sur un drap de couleur d'olive, avec six chaises, & la courte pointe de même ; le tout bien conditionné, & doublé d'un petit taffetas changeant rouge & bleu.*

*Plus un pavillon à queue, d'une bonne serge d'Aumale rose-sèche, avec le molet & les franges de soye.*

CLEANTE.

Que veut-il que je fasse de cela ?

LA FLECHE.

Attendez.

*Plus une tenture de tapisserie des amours de Gombaud & de Macé.*

*Plus une grande table de bois de noyer à douze colonnes ou piliers tournés, qui se tire par les deux bouts, & garnie par le dessous de ses six escabelles.*

Tome V.

F

L'AVARE,  
CLEANTE.

Qu'ai-je affaire, morbleu...

LA FLECHE.

Donnez-vous patience.

*Plus, trois grands mousquets, tout garnis de nacre de perles, avec les fourchettes assortissantes.*

*Plus, un fourneau de brique, avec deux cornuës & trois récipients, fort utiles pour ceux qui sont curieux de distiller.*

CLEANTE.

J'enrage.

LA FLECHE.

Doucement.

*Plus, un luth de Bologne, garni de toutes ses cordes, ou peu s'en faut.*

*Plus, un trou-madame, & un damier, avec un jeu de l'oye, renouvelé des grecs, fort propre à passer le tems, lorsque l'on n'a que faire.*

*Plus, une peau de lézard de trois piéds & demi, remplie de foin, curiosité agréable pour pendre au plancher d'une chambre.*

*Le tout ci-dessus mentionné, valant loyalement plus de quatre mille cinq cent livres, & rabaisé à la valeur de mille écus, par la discrétion du prêteur.*

CLEANTE.

Que la peste l'étouffe avec sa discrétion, le traître, le bourreau qu'il est ! A-t-on jamais parlé d'une usure semblable ? Et n'est-il pas content du furieux intérêt qu'il exige, sans vouloir encore m'obliger à prendre pour trois mille livres



les vieux rogatons qu'il ramasse ? Je n'aurai pas deux cens écus de tout cela , & cependant il faut bien me résoudre à consentir à ce qu'il veut ; car il est en état de me faire tout accepter , & il me tient , le scélérat , le poignard sur la gorge.

## LA FLECHE.

Je vous vois , monsieur , ne vous en déplaît , dans le grand chemin justement que tenoit Panurge pour se ruiner , prenant argent d'avance , achetant cher , vendant à bon marché , & mangeant son bléd en herbe.

## CLEANTE.

Que veux-tu que j'y fasse ? Voilà où les jeunes gens sont réduits par la maudite avarice des peres ; & on s'étonne après cela que les fils souhaitent qu'ils meurent.

## LA FLECHE.

Il faut avouer que le vôtre animeroit contre sa vilenie le plus posé homme du monde. Je n'ai pas , Dieu merci , les inclinations fort patibulaires ; & , parmi mes confreres que je vois se mêler de beaucoup de petits commerces , je sçais tirer adroitement mon épingle du jeu , & me démêler prudemment de toutes les galanteries qui sentent tant soit peu l'échelle ; mais , à vous dire vray , il me donneroit , par ses procédés , des tentations de le voler , & je croirois , en le volant , faire une action méritoire.

## CLEANTE.

Donne-moi un peu ce mémoire , que je voye encore.

## SCENE II.

HARPAGON, MAISTRE SIMON,  
CLEANTE & LA FLECHE *dans le*  
*fond du théâtre.*

M. SIMON.

Où, monsieur, c'est un jeune homme qui a besoin d'argent, ses affaires le pressent d'en trouver; & il en passera par tout ce que vous prescrirez.

HARPAGON.

Mais croyez-vous, maître Simon, qu'il n'y ait rien à péricliter; & sçavez-vous le nom, les biens & la famille de celui pour qui vous parlez?

M. SIMON.

Non. Je ne puis pas bien vous en instruire à fond, & ce n'est que par aventure que l'on m'a adressé à lui; mais vous ferez de toutes choses éclairci par lui-même, & son homme m'a assuré que vous ferez content quand vous le connoîtrez. Tout ce que je sçaurois vous dire, c'est que sa famille est fort riche, qu'il n'a plus de mere déjà, & qu'il s'obligera, si vous voulez, que son pere mourra avant qu'il soit huit mois.

HARPAGON.

C'est quelque chose que cela. La charité, maître Simon, nous oblige à faire plaisir aux personnes, lorsque nous le pouvons.

Cela s'entend.

LA FLECHE *bas à Cléante, reconnoissant M. Simon.*  
Que veut dire ceci ? Notre maître Simon qui parle à votre pere !

CLEANTE *bas à la Flèche.*

Lui auroit-on appris qui je suis ? Et ferois-tu pour me trahir ?

M. SIMON *à la Flèche.*

Ah, ah ! Vous êtes bien pressé ! Qui vous a dit que c'étoit  
[à Harpagon.]

céans ? Ce n'est pas moi, monsieur, au moins, qui leur ai découvert votre nom & votre logis ; mais, à mon avis, il n'y a pas grand mal à cela ; ce sont des personnes discrètes, & vous pouvez ici vous expliquer ensemble.

HARPAGON.

Comment ?

M. SIMON *montrant Cléante.*

Monsieur est la personne qui veut vous emprunter les quinze mille livres dont je vous ai parlé.

HARPAGON.

Comment, pendard, c'est toi qui t'abandonnes à ces coupables extrêmités ?

CLEANTE.

Comment, mon pere, c'est vous qui vous portez à ces honteuses actions ?

[M. Simon s'enfuit, & la Flèche va se cacher.]

## SCENE III.

HARPAGON, CLEANTE.

HARPAGON.

C'Est toi, qui te veux ruiner par des emprunts si condamnables ?

CLEANTE.

C'est vous qui cherchez à vous enrichir par des usures si criminelles ?

HARPAGON.

Oses-tu bien, après cela, paroître devant moi ?

CLEANTE.

Osez-vous bien, après cela, vous présenter aux yeux du monde ?

HARPAGON.

N'as-tu point de honte, di-moi, d'en venir à ces débauches-là, de te précipiter dans des dépenses effroyables, & faire une honteuse dissipation du bien que tes parens t'ont amassé avec tant de sueurs ?

CLEANTE.

Ne rougissez-vous point de déshonorer votre condition par les commerces que vous faites, de sacrifier gloire & réputation au désir insatiable d'entasser écu sur écu, & de renchérir en fait d'intérêts, sur les plus infâmes subtilités qu'ayent jamais inventées les plus célèbres usuriers ?



Ote-toi de mes yeux , coquin , ôte-toi de mes yeux.

CLEANTE.

Qui est le plus criminel , à votre avis , ou celui qui achète un argent dont il a besoin , ou bien celui qui vole un argent dont il n'a que faire ?

HARPAGON.

Retire-toi , te dis-je , & ne m'échauffe pas les oreilles.

[*seul.*]

Je ne suis pas fâché de cette aventure ; & ce m'est un avis de tenir l'œil plus que jamais sur toutes ses actions.

---

SCENE IV.

FROSINE , HARPAGON.

**M** FROSINE.  
Onsieur. ...

HARPAGON.

Attendez un moment , je vais revenir vous parler.

[*à part.*]

Il est à propos que je fasse un petit tour à mon argent.

## SCENE V.

## LA FLECHE, FROSINE.

LA FLECHE *sans voir Frosine.*

L'Avanture est tout-à-fait drôle. Il faut bien qu'il ait quelque part un ample magasin de hardes ; car nous n'avons rien reconnu au mémoire que nous avons.

FROSINE.

Hé ! C'est toi, mon pauvre la Flèche. D'où vient cette rencontre ?

LA FLECHE.

Ah, ah ! C'est toi, Frosine. Que viens-tu faire ici ?

FROSINE.

Ce que je fais par tout ailleurs. M'entremettre d'affaires, me rendre serviable aux gens ; & profiter, du mieux qu'il m'est possible, des petits talens que je puis avoir. Tu sçais que, dans ce monde, il faut vivre d'adresse, & qu'aux personnes comme moi le Ciel n'a donné d'autres rentes que l'intrigue & que l'industrie.

LA FLECHE.

As-tu quelque négoce avec le patron du logis ?

FROSINE.

Oui. Je traite pour lui quelque petite affaire, dont j'espère une récompense.

LA FLECHE.

De lui ? Ah, ma foi, tu feras bien fine, si tu en tires quelque

que chose ; & je te donne avis que l'argent céans est fort cher.

FROSINE.

Il y a certains services qui touchent merveilleusement.

LA FLECHE.

Je suis votre valet ; & tu ne connois pas encore le seigneur Harpagon. Le seigneur Harpagon est, de tous les humains, l'humain le moins humain, le mortel, de tous les mortels, le plus dur & le plus ferré. Il n'est point de service qui pousse sa reconnoissance jusqu'à lui faire ouvrir les mains. De la louange, de l'estime, de la bienveillance en paroles, & de l'amitié tant qu'il vous plaira ; mais de l'argent, point d'affaires. Il n'est rien de plus sec & de plus aride que ses bonnes grâces & ses caresses, & *donner* est un mot pour qui il a tant d'aversión, qu'il ne dit jamais, *je vous donne*, mais, *je vous prête le bon jour*.

FROSINE.

Mon Dieu ! Je sçais l'art de traire les hommes. J'ai le secret de m'ouvrir leur tendresse, de chatouiller leurs cœurs, de trouver les endroits par où ils sont sensibles.

LA FLECHE.

Bagatelle ici. Je te défie d'attendrir, du côté de l'argent, l'homme dont il est question. Il est turc là-dessus, mais d'une turquerie à désespérer tout le monde ; & l'on pourroit crêver, qu'il n'en branleroit pas. En un mot, il aime l'argent plus que réputation, qu'honneur & que vertu, & la vûë d'un demandeur lui donne des convulsions ; c'est le frapper par son endroit mortel, c'est lui percer le cœur,

c'est lui arracher les entrailles ; & si . . . Mais il revient ,  
je me retire.

---

## SCENE VI.

HARPAGON, FROSINE.

HARPAGON.

**T** [ *bas à part.* ] [ *haut.* ]  
Out va comme il faut. Hé bien ? Qu'est-ce , Frosine ?

FROSINE.

Ah, mon Dieu ! Que vous vous portez bien , & que vous  
avez-là un vrai visage de santé !

HARPAGON.

Qui ? Moi ?

FROSINE.

Jamais je ne vous vis un teint si frais & si gaillard.

HARPAGON.

Tout de bon ?

FROSINE.

Comment ? Vous n'avez de votre vie été si jeune que vous  
êtes ; & je vois des gens de vingt-cinq ans qui sont plus  
vieux que vous.

HARPAGON.

Cependant , Frosine , j'en ai soixante bien comptés.

FROSINE.

Hé bien ? Qu'est-ce que cela ? Soixante ans ! Voilà bien de



quoi, c'est la fleur de l'âge, cela; & vous entrez maintenant dans la belle saison de l'homme.

HARPAGON.

Il est vrai; mais vingt années de moins pourtant, ne me feroient point de mal, que je crois.

FROSINE.

Vous moquez-vous? Vous n'avez pas besoin de cela, & vous êtes d'une pâte à vivre jusqu'à cent ans.

HARPAGON.

Tu le crois?

FROSINE.

Affûrement. Vous en avez toutes les marques. Tenez-vous un peu. Oh! Que voilà bien, entre vos deux yeux, un signe de longue vie!

HARPAGON.

Tu te connois à cela?

FROSINE.

Sans doute. Montrez-moi votre main. Ah, mon Dieu! Quelle ligne de vie!

HARPAGON.

Comment?

FROSINE.

Ne voyez-vous pas jusqu'où va cette ligne-là.

HARPAGON.

Hé bien? Qu'est-ce que cela veut dire?

FROSINE.

Par ma foi, je disois cent ans, mais vous passerez les six-vingt.

Est-il possible ?

FROSINE.

Il faudra vous affommer, vous dis-je, & vous mettrez en terre & vos enfans & les enfans de vos enfans.

HARPAGON.

Tant mieux. Comment va notre affaire ?

FROSINE.

Faut-il le demander, & me voit-on mêler de rien, dont je ne vienne à bout ? J'ai, sur tout pour les mariages, un talent merveilleux. Il n'est point de partis au monde, que je ne trouve en peu de tems le moyen d'accoupler ; & je crois, si je me l'étois mis en tête, que je marierois le grand Turc avec la république de Venise. Il n'y avoit pas, sans doute, de si grandes difficultés à cette affaire-ci. Comme j'ai commerce chez elles, je les ai à fond l'une & l'autre entretenues de vous ; & j'ai dit à la mere le dessein que vous aviez conçu pour Mariane, à la voir passer dans la rue, & prendre l'air à sa fenêtre.

HARPAGON.

Qui a fait réponse . . .

FROSINE.

Elle a reçu la proposition avec joye ; & , quand je lui ai témoigné que vous souhaitiez fort que sa fille assistât ce soir au contrat de mariage qui se doit faire de la vôtre, elle y a consenti sans peine, & me l'a confiée pour cela.

HARPAGON.

C'est que je suis obligé, Frosine, de donner à souper au

seigneur Anselme ; & je ferai bien aise qu'elle soit du régala.

FROSINE.

Vous avez raison. Elle doit après dîner rendre visite à votre fille , d'où elle fait son compte d'aller faire un tour à la foire , pour venir ensuite au soupé.

HARPAGON.

Hé bien , elles iront ensemble dans mon carrosse que je leur prêterai.

FROSINE.

Voilà justement son affaire.

HARPAGON.

Mais , Frosine , as-tu entretenu la mere touchant le bien qu'elle peut donner à sa fille ? Lui as-tu dit qu'il falloit qu'elle s'aidât un peu , qu'elle fît quelque effort , qu'elle se fignât pour une occasion comme celle-ci ? Car encore n'épouse-t-on point une fille sans qu'elle apporte quelque chose.

FROSINE.

Comment ? C'est une fille qui vous apportera douze mille livres de rente.

HARPAGON.

Douze mille livres de rente !

FROSINE.

Oui. Premièrement, elle est nourrie & élevée dans une grande épargne de bouche. C'est une fille accoutumée à vivre de salade , de lait , de fromage & de pommes ; & à laquelle , par conséquent, il ne faudra ni table bien servie ,

ni conformés exquis, ni orges mondés perpétuels, ni les autres délicatesses qu'il faudroit pour une autre femme, & cela ne va pas à si peu de chose, qu'il ne monte bien, tous les ans, à trois mille francs pour le moins. Outre cela, elle n'est curieuse que d'une propreté fort simple, & n'aime point les superbes habits, ni les riches bijoux, ni les meubles somptueux, où donnent ses pareilles avec tant de chaleur; & cet article là vaut plus de quatre mille livres par an. De plus, elle a une aversion horrible pour le jeu, ce qui n'est pas commun aux femmes d'aujourd'hui, & j'en sçais une de nos quartiers, qui a perdu, à trente & quarante, vingt mille francs cette année; n'en prenons rien que le quart. Cinq mille francs au jeu par an, quatre mille francs en habits & bijoux, cela fait neuf mille livres; & mille écus que nous mettons pour la nourriture, ne voilà-t-il pas par année vos douze mille francs bien comptés?

H A R P A G O N.

Oui, cela n'est pas mal; mais ce compte-là n'est rien de réel.

F R O S I N E.

Pardonnez-moi. N'est-ce pas quelque chose de réel, que de vous apporter en mariage une grande sobriété, l'héritage d'un grand amour de simplicité de parure, & l'acquisition d'un grand fonds de haine pour le jeu.

H A R P A G O N.

C'est une raillerie que de vouloir me constituer sa dot de toutes les dépenses qu'elle ne fera point. Je n'irai pas donner quittance de ce que je ne reçois pas; & il faut bien que je touche quelque chose.



Mon Dieu ! Vous toucherez assez ; & elles m'ont parlé d'un certain pays où elles ont du bien , dont vous ferez le maître.

H A R P A G O N.

Il faudra voir cela. Mais, Frosine , il y a encore une chose qui m'inquiète. La fille est jeune , comme tu vois ; les jeunes gens d'ordinaire n'aiment que leurs semblables , & ne cherchent que leur compagnie. J'ai peur qu'un homme de mon âge ne soit pas de son goût ; & que cela ne vienne à produire chez moi certains petits désordres qui ne m'accommoderoient pas.

F R O S I N E.

Ah ! Que vous la connoissez mal ! C'est encore une particularité que j'avois à vous dire. Elle a une aversion épouvantable pour tous les jeunes gens , & n'a de l'amour que pour les vieillards.

H A R P A G O N.

Elle ?

F R O S I N E.

Oui , elle. Je voudrois que vous l'eussiez entenduë parler là-dessus. Elle ne peut souffrir du tout la vûë d'un jeune homme ; mais elle n'est point plus ravie , dit-elle , que lorsqu'elle peut voir un beau vieillard avec une barbe majestueuse. Les plus vieux sont pour elle les plus charmans ; & je vous avertis de n'aller pas vous faire plus jeune que vous êtes. Elle veut tout au moins qu'on soit sexagénaire ; & il n'y a pas quatre mois encore qu'étant près d'être mariée ,

elle rompit tout net le mariage , sur ce que son amant fit voir qu'il n'avoit que cinquante-six ans , & qu'il ne prit point de lunettes pour signer le contrat.

HARPAGON.

Sur cela seulement ?

FROSINE.

Oui. Elle dit que ce n'est pas contentement pour elle que cinquante-six ans ; & sur tout elle est pour les nez qui portent des lunettes.

HARPAGON.

Certes , tu me dis là une chose toute nouvelle.

FROSINE.

Cela va plus loin qu'on ne vous peut dire. On lui voit dans sa chambre quelques tableaux , & quelques estampes. Mais que pensez-vous que ce soit ? Des Adonis , des Céphales , des Paris & des Apollons ? Non. De beaux portraits de Saturne , du roi Priam , du vieux Nestor & du bon pere Anchise sur les épaules de son fils.

HARPAGON.

Cela est admirable ! Voilà ce que je n'aurois jamais pensé ; & je suis bien aise d'apprendre qu'elle est de cette humeur. En effet , si j'avois été femme , je n'aurois point aimé les jeunes hommes.

FROSINE.

Je le crois bien. Voilà de belles drogues que de jeunes gens pour les aimer , ce sont de beaux morveux , de beaux godelureaux pour donner envie de leur peau ; & je voudrois bien sçavoir quel ragoût il y a à eux.

HARPAGON.

H A R P A G O N.

Pour moi , je n'y en comprends point , & je ne sçais pas comment il y a des femmes qui les aiment tant.

F R O S I N E.

Il faut être folle fieffée. Trouver la jeunesse aimable , est-ce avoir le sens commun ? Sont-ce des hommes que des jeunes blondins ? Et peut-on s'attacher à ces animaux là ?

H A R P A G O N.

C'est ce que je dis tous les jours ; avec leur ton de poule laitée , leurs trois petits brins de barbe relevés en barbe de chat , leurs perruques d'étoupes , leurs hauts-de-chausses tout tombans , & leurs estomacs débraillés.

F R O S I N E.

Hé ! Cela est bien bâti , auprès d'une personne comme vous. Voilà un homme cela. Il y a là de quoi fatisfaire à la vûë ; & c'est ainsi qu'il faut être fait , & vêtu , pour donner de l'amour.

H A R P A G O N.

Tu me trouves bien ?

F R O S I N E.

Comment ? Vous êtes à ravir , & votre figure est à peindre. Tournez-vous un peu , s'il vous plait. Il ne se peut pas mieux. Que je vous voye marcher. Voilà un corps taillé , libre & dégagé comme il faut , & qui ne marque aucune incommodité.

H A R P A G O N.

Je n'en ai pas de grandes , Dieu merci. Il n'y a que ma fluxion , qui me prend de tems en tems.

Cela n'est rien. Votre fluxion ne vous siéd point mal , & vous avez grace à tousser.

HARPAGON.

Di-moi un peu. Mariane ne m'a-t-elle point encore vû ? N'a-t-elle point pris garde à moi en passant ?

FROSINE.

Non. Mais nous nous sommes fort entretenues de vous. Je lui ai fait un portrait de votre personne , & je n'ai pas manqué de lui vanter votre mérite , & l'avantage que ce lui feroit d'avoir un mari comme vous.

HARPAGON.

Tu as bien fait , & je t'en remercie.

FROSINE.

J'aurois , monsieur , une petite prière à vous faire. J'ai un procès que je suis sur le point de perdre , faute d'un peu d'argent ; [*Harpagon prend un air sérieux.*] & vous pourriez facilement me procurer le gain de ce procès , si vous aviez quelque bonté pour moi. Vous ne sçauriez croire le plaisir qu'elle aura de vous voir. [*Harpagon reprend un air gay.*] Ah ! Que vous lui plairez , & que votre fraise à l'antique fera sur son esprit un effet admirable. Mais , sur tout , elle sera charmée de votre haut-de-chausses , attaché au pourpoint avec des aiguillettes. C'est pour la rendre folle de vous ; & un amant aiguilleté fera pour elle un ragoût merveilleux.

HARPAGON.

Certes , tu me ravis de me dire cela.



## FROSINE.

En vérité, monsieur, ce procès m'est d'une conséquence tout-à-fait grande. [*Harpagon reprend son air sérieux.*] Je suis ruinée, si je le perds; & quelque petite assistance me rétablirait mes affaires. Je voudrais que vous eussiez vu le ravissement où elle étoit à m'entendre parler de vous. [*Harpagon reprend un air gay.*] La joye éclatoit dans ses yeux au récit de vos qualités; & je l'ai mise enfin dans une impatience extrême de voir ce mariage entièrement conclu.

## HARPAGON.

Tu m'as fait grand plaisir, Frosine; & je t'en ai, je te l'avoue, toutes les obligations du monde.

## FROSINE.

Je vous prie, monsieur, de me donner le petit secours que je vous demande. [*Harpagon reprend encore un air sérieux.*] Cela me remettra sur piéd, & je vous en ferai éternellement obligée.

## HARPAGON.

Adieu. Je vais achever mes dépêches.

## FROSINE.

Je vous assure, monsieur, que vous ne sçauriez jamais me soulager dans un plus grand besoin.

## HARPAGON.

Je mettrai ordre que mon carrosse soit tout prêt pour vous mener à la foire.

## FROSINE.

Je ne vous importunerois pas, si je ne m'y voyois forcée par la nécessité.

L'AVARE,  
HARPAGON.

Et j'aurai soin qu'on soupe de bonne heure, pour ne vous point faire malades.

FROSINE.

Ne me refusez pas la grace dont je vous sollicite. Vous ne sçauriez croire, monsieur, le plaisir que...

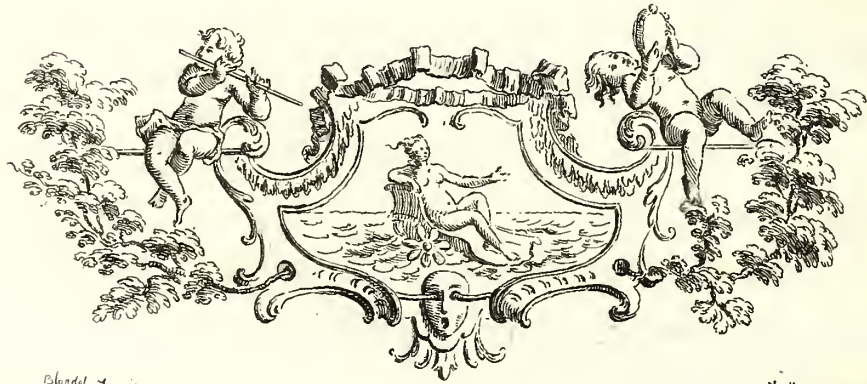
HARPAGON.

Je m'en vais. Voilà qu'on m'appelle. Jusques à tantôt.

FROSINE *seule.*

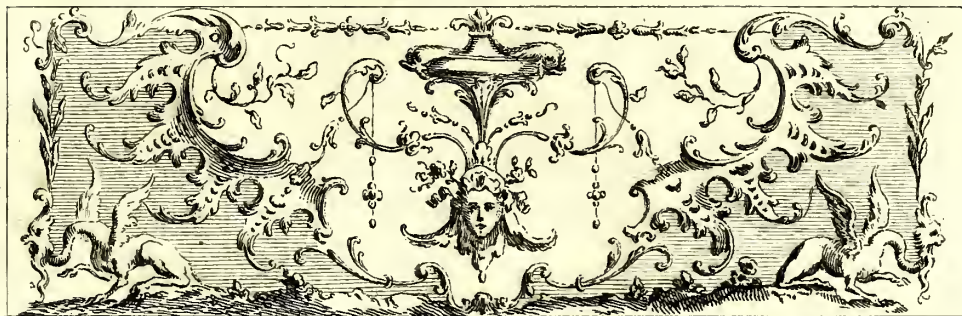
Que la fièvre te ferre, chien de vilain à tous les diables. Le ladre a été ferme à toutes mes attaques ; mais il ne me faut pas pourtant quitter la négociation ; & j'ai l'autre côté, en tout cas, d'où je suis assurée de tirer bonne récompense.

*Fin du second Acte.*



Blondel. Invent.

Yvonne. Sculpteur.



Bancel Jumeat

Joullan sculpit

# ACTE TROISIÉME.

## SCENE PREMIERE.

HARPAGON, CLEANTE, ELISE,  
VALERE, DAME CLAUDE *tenant un balai*,  
MAISTRE JACQUES, BRINDAVOINE,  
LA MERLUCHE.

HARPAGON.



ALLONS, venez-çà tous, que je vous distribüe mes ordres pour tantôt, & régle à chacun son emploi. Approchez, dame Claude, commençons par vous. Bon, vous voilà les armes à la main. Je vous commets au soin de nettoyer par tout; & sur tout, prenez garde de ne point frotter les meubles trop fort, de peur de les user. Outre cela, je vous constituë, pendant le souper, au gouvernement des bouteilles; &, s'il s'en écarte quelqu'une, & qu'il se casse quelque chose, je m'en prendrai à vous, & le rabattrai sur vos gages.

M. JACQUES *à part.*

Châtiment politique,



Allez.

---

## SCENE II.

HARPAGON, CLEANTE, ELISE,  
VALERE, MAISTRE JACQUES,  
BRINDAVOINE, LA MERLUCHE.

HARPAGON.

**V**Ous, Brindavoine, & vous, la Merluche, je vous établis dans la charge de rincer les verres, & de donner à boire ; mais seulement lorsque l'on aura soif, & non pas, selon la coutume de certains impertinens de laquais, qui viennent provoquer les gens, & les faire aviser de boire, lorsqu'on n'y songe pas. Attendez qu'on vous en demande plus d'une fois, & vous ressouvenez de porter toujours beaucoup d'eau.

M. JACQUES *à part*.

Oui, le vin pur monte à la tête.

LA MERLUCHE.

Quitterons-nous nos siquenilles, monsieur ?

HARPAGON.

Oui, quand vous verrez venir les personnes ; & gardez bien de gâter vos habits.

BRINDAVOINE.

Vous sçavez bien, monsieur, qu'un des devans de mon



pourpoint est couvert d'une grande tache de l'huile de la lampe ?

## LA MERLUCHE.

Et moi, monsieur, que j'ai mon haut-de-chausses tout troué par derrière, & qu'on me voit, révérence parler . . .

HARPAGON *à la Merluche.*

Paix, rangez cela adroitement du côté de la muraille, & présentez toujours le devant au monde.

*[à Brindavoine, en lui montrant comment il doit mettre son chapeau au devant de son pourpoint, pour cacher la tache d'huile.]*

Et vous, tenez toujours votre chapeau ainsi, lorsque vous feryrez.

---

---

S C E N E   I I I.

HARPAGON, CLEANTE, ELISE,  
VALERE, MAISTRE JACQUES.

HARPAGON.

P Our vous, ma fille, vous aurez l'œil sur ce que l'on desservira, & prendrez garde qu'il ne s'en fasse aucun dégât. Cela fiéd bien aux filles. Mais cependant préparez-vous à bien recevoir ma maîtresse qui vous doit venir visiter, & vous mener avec elle à la foire. Entendez-vous ce que je vous dis ?

ELISE.

Oui, mon pere.

## SCENE IV.

HARPAGON, CLEANTE, VALERE,  
MAISTRE JACQUES.

HARPAGON.

**E**T vous, mon fils le damoiseau, à qui j'ai la bonté de pardonner l'histoire de tantôt, ne vous allez pas aviser non plus de lui faire mauvais visage.

CLEANTE.

Moi, mon pere? Mauvais visage! Et par quelle raison?

HARPAGON.

Mon Dieu! Nous sçavons le train des enfans dont les peres se remarient, & de quel œil ils ont coutume de regarder ce qu'on appelle belle-mere. Mais si vous souhaitez que je perde le souvenir de votre dernière fredaine, je vous recommande, sur tout, de régaler d'un bon visage cette personne-là, & de lui faire enfin tout le meilleur accueil qu'il vous sera possible.

CLEANTE.

A vous dire le vray, mon pere, je ne puis pas vous promettre d'être bien aise qu'elle devienne ma belle-mere. Je mentirois, si je vous le disois; mais, pour ce qui est de la bien recevoir, & de lui faire bon visage, je vous promets de vous obéir ponctuellement sur ce chapitre.

HARPAGON.

Prenez-y garde au moins.

CLEANTE.

CLEANTE.

Vous verrez que vous n'aurez pas sujet de vous en plaindre.

HARPAGON.

Vous ferez fagement.

## SCENE V.

HARPAGON, VALERE,  
MAISTRE JACQUES.

HARPAGON.

Valère, aide-moi à ceci. Or-çà, maître Jacques, approchez-vous, je vous ai gardé pour le dernier.

M. JACQUES.

Est-ce à votre cocher, monsieur, ou bien à votre cuisinier que vous voulez parler ; car je suis l'un & l'autre ?

HARPAGON.

C'est à tous les deux.

M. JACQUES.

Mais à qui des deux le premier ?

HARPAGON.

Au cuisinier.

M. JACQUES.

Attendez donc, s'il vous plaît.

[*M. Jacques ôte sa casaque de cocher, & paroît vêtu en cuisinier.*]

HARPAGON.

Quelle diantre de cérémonie est-ce là ?

*Tome V.*

I

Vous n'avez qu'à parler.

HARPAGON.

Je me suis engagé, maître Jacques, à donner ce soir à souper.

M. JACQUES *à part.*

Grande merveille !

HARPAGON.

Di-moi un peu. Nous feras-tu bonne chère ?

M. JACQUES.

Oui ; si vous me donnez bien de l'argent.

HARPAGON.

Que diable ! Toujours de l'argent ! Il semble qu'ils n'ayent autre chose à dire ; de l'argent, de l'argent, de l'argent. Ah ! Ils n'ont que ce mot à la bouche, de l'argent. Toujours parler d'argent ! Voilà leur épée de chevet, de l'argent.

VALERE.

Je n'ai jamais vû de réponse plus impertinente que celle-là. Voilà une belle merveille, que de faire bonne chère avec bien de l'argent. C'est une chose la plus aisée du monde, & il n'y a si pauvre esprit qui n'en fit bien autant ; mais, pour agir en habile homme, il faut parler de faire bonne chère avec peu d'argent.

M. JACQUES.

Bonne chère avec peu d'argent ?

VALERE.

Oui.



M. JACQUES à Valère.

Par ma foi, monsieur l'intendant, vous nous obligerez de nous faire voir ce secret, & de prendre mon office de cuisinier; aussi-bien vous mêlez-vous céans d'être le factotum.

HARPAGON.

Taisez-vous. Qu'est-ce qu'il nous faudra?

M. JACQUES.

Voilà monsieur votre intendant, qui vous fera bonne chère pour peu d'argent.

HARPAGON.

Ah! Je veux que tu me répondes.

M. JACQUES.

Combien ferez-vous de gens à table?

HARPAGON.

Nous ferons huit ou dix; mais il ne faut prendre que huit. Quand il y a à manger pour huit, il y en a bien pour dix.

VALERE.

Cela s'entend.

M. JACQUES.

Hé bien, il faudra quatre grands potages, & cinq assiettes.... Potages.... Entrées....

HARPAGON.

Que diable! Voilà pour traiter une ville toute entière.

M. JACQUES.

Rôt....

HARPAGON *mettant la main sur la bouche*  
*de maître Jacques.*

Ah, traître! Tu manges tout mon bien.

Entremêts....

HARPAGON *mettant encore la main sur la bouche  
de maître Jacques.*

Encore ?

VALERE *à maître Jacques.*

Est-ce que vous avez envie de faire crêver tout le monde ?  
Et monsieur a-t-il invité des gens pour les assassiner à force  
de mangeaille ? Allez-vous-en lire un peu les préceptes  
de la santé , & demander aux médecins , s'il y a rien de  
plus préjudiciable à l'homme , que de manger avec excès.

HARPAGON.

Il a raison.

VALERE.

Apprenez , maître Jacques , vous & vos pareils , que c'est  
un coupe-gorge , qu'une table remplie de trop de viandes ;  
que , pour se bien montrer ami de ceux que l'on invite , il  
faut que la frugalité règne dans les repas qu'on donne , &  
que , suivant le dire d'un ancien , il faut manger pour vivre ,  
& non pas vivre pour manger.

HARPAGON.

Ah ! Que cela est bien dit ! Approche que je t'embrasse  
pour ce mot. Voilà la plus belle Sentence que j'aye en-  
tendue de ma vie. Il faut vivre pour manger , & non pas  
manger pour vi... Non , ce n'est pas cela. Comment est-  
ce que tu dis ?

VALERE.

Qu'il faut manger pour vivre , & non pas vivre pour manger.

H A R P A G O N.

[à *M. Jacques.*] [à *Valère.*]

Oui. Entends-tu ? Qui est le grand homme qui a dit cela ?

V A L E R E.

Je ne me souviens pas maintenant de son nom.

H A R P A G O N.

Souvien-toi de m'écrire ces mots. Je les veux faire graver, en lettres d'or, sur la cheminée de ma salle.

V A L E R E.

Je n'y manquerai pas. Et, pour votre souper, vous n'avez qu'à me laisser faire. Je réglerai tout cela comme il faut.

H A R P A G O N.

Fais donc.

M. J A C Q U E S.

Tant mieux, j'en aurai moins de peine.

H A R P A G O N à *Valère.*

Il faudra de ces choses dont on ne mange guères, &amp; qui rassasient d'abord ; quelque bon haricot bien gras, avec quelque pâté en pot bien garni de marrons.

V A L E R E.

Reposez-vous sur moi.

H A R P A G O N.

Maintenant, maître Jacques, il faut nettoyer mon carrosse.

M. J A C Q U E S.

Attendez. Ceci s'adresse au cocher.

[*M. Jacques remet sa casaque.*]

Vous dites . . . .

L'AVARE,  
HARPAGON.

Qu'il faut nettoyer mon carrosse, & tenir mes chevaux tout prêts pour conduire à la foire. . .

M. JACQUES.

Vos chevaux, monsieur? Ma foi, ils ne sont point du tout en état de marcher. Je ne vous dirai point qu'ils sont sur la litière, les pauvres bêtes n'en ont point, & ce seroit mal parler; mais vous leur faites observer des jeûnes si austères, que ce ne sont plus rien que des fantômes, ou des façons de chevaux.

HARPAGON.

Les voilà bien malades; ils ne sont rien.

M. JACQUES.

Et pour ne faire rien, monsieur, est-ce qu'il ne faut rien manger? Il leur vaudroit bien mieux, les pauvres animaux, de travailler beaucoup, & de manger de même. Cela me fend le cœur, de les voir ainsi exténués; car enfin, j'ai une tendresse pour mes chevaux, qu'il me semble que c'est moi-même, quand je les vois pâtir; je m'ôte tous les jours, pour eux, les choses de la bouche; & c'est être, monsieur, d'un naturel trop dur, que de n'avoir nulle pitié de son prochain.

HARPAGON.

Le travail ne fera pas grand, d'aller jusqu'à la foire.

M. JACQUES.

Non, monsieur, je n'ai pas le courage de les mener, & je ferois conscience de leur donner des coups de fouet en l'état où ils sont. Comment voudriez-vous qu'ils traînaient



un carrosse, qu'ils ne peuvent pas se traîner eux-mêmes?

VALERE.

Monsieur, j'obligerai le voisin le Picard à se charger de les conduire ; aussi-bien nous fera-t-il ici besoin pour apprêter le souper.

M. JACQUES.

Soit. J'aime mieux encore qu'ils meurent sous la main d'un autre, que sous la mienne.

VALERE.

Maître Jacques fait bien le raisonnable.

M. JACQUES.

Monsieur l'Intendant fait bien le nécessaire.

HARPAGON.

Paix.

M. JACQUES.

Monsieur, je ne sçaurois souffrir les flatteurs ; & je vois que ce qu'il en fait, que ses controlles perpétuels sur le pain & le vin, le bois, le sel & la chandelle, ne font rien que pour vous gratter, & vous faire sa cour. J'enrage de cela, & je suis fâché tous les jours d'entendre ce qu'on dit de vous ; car enfin, je me sens pour vous de la tendresse en dépit que j'en aye ; & , après mes chevaux, vous êtes la personne que j'aime le plus.

HARPAGON.

Pourrois-je sçavoir de vous, maître Jacques, ce que l'on dit de moi ?

M. JACQUES.

Oui, monsieur, si j'étois assuré que cela ne vous fâchât point.

Non, en aucune façon.

M. JACQUES.

Pardonnez-moi. Je sçais fort bien que vous vous mettez en colère.

HARPAGON.

Point du tout. Au contraire, c'est me faire plaisir; & je suis bien aise d'apprendre comme on parle de moi.

M. JACQUES.

Monsieur, puisque vous le voulez, je vous dirai franchement qu'on se moque par tout de vous, qu'on nous jette de tous côtés cent brocards à votre sujet; & que l'on n'est point plus ravi que de vous tenir au cul & aux chausses, & de faire sans cesse des contes de votre lézine. L'un dit que vous faites imprimer des almanachs particuliers, où vous faites doubler les quatre-tems, & les vigiles, afin de profiter des jeûnes où vous obligez votre monde. L'autre, que vous avez toujours une querelle toute prête à faire à vos valets dans le tems des étrénes, ou de leur sortie d'avec vous, pour vous trouver une raison de ne leur donner rien. Celui-là conte qu'une fois vous fites assigner le chat d'un de vos voisins, pour vous avoir mangé un reste d'un gigot de mouton. Celui-ci, que l'on vous surprit une nuit, en venant dérober vous-même l'avoine de vos chevaux; & que votre cocher, qui étoit celui d'avant moi, vous donna, dans l'obscurité, je ne sçais combien de coups de bâton, dont vous ne voulutes rien dire. Enfin, voulez-vous que je vous dise? On ne sçauroit aller nulle part, où l'on ne vous entende

entende accommoder de toutes pièces. Vous êtes la fable & la risée de tout le monde ; & jamais on ne parle de vous, que sous les noms d'avare, de ladre, de vilain , & de fesse-Matthieu.

H A R P A G O N *en battant maître Jacques.*

Vous êtes un sot, un maraud, un coquin, & un impudent.

M. J A C Q U E S.

Hé bien ? Ne l'avois-je pas deviné ? Vous ne m'avez pas voulu croire. Je vous avois bien dit que je vous fâcherois de vous dire la vérité.

H A R P A G O N.

Apprenez à parler.

---

## S C E N E V I.

V A L E R E , M A I S T R E J A C Q U E S.

V A L E R E *riant.*

**A** Ce que je puis voir, maître Jacques, on paye mal votre franchise.

M. J A C Q U E S.

Morbleu, monsieur le nouveau venu, qui faites l'homme d'importance, ce n'est pas votre affaire. Riez de vos coups de bâton, quand on vous en donnera, & ne venez point rire des miens.

V A L E R E.

Ah ! Monsieur maître Jacques, ne vous fâchez pas, je vous prie.

[ *bas à part.* ]

Il file doux. Je veux faire le brave; &, s'il est assez sot pour me craindre, le frotter quelque peu.

[ *haut.* ] Sçavez-vous bien, monsieur le rieur, que je ne ris pas, moi; & que, si vous m'échauffez la tête, je vous ferai rire d'une autre forte?

[ *M. Jacques pousse Valère jusqu'au bout du théâtre, en le menaçant.* ]

V A L E R E .

Hé, doucement.

M. J A C Q U E S .

Comment, doucement? Il ne me plaît pas, moi.

V A L E R E .

De grace.

M. J A C Q U E S .

Vous êtes un impertinent.

V A L E R E .

Monsieur maître Jacques.

M. J A C Q U E S .

Il n'y a point de monsieur maître Jacques pour un double. Si je prends un bâton, je vous rosserai d'importance.

V A L E R E .

Comment? Un bâton!

[ *Valère fait reculer maître Jacques à son tour.* ]

M. J A C Q U E S .

Hé! Je ne parle pas de cela.



VALERE.

Sçavez-vous bien, monsieur le fat, que je suis homme à vous rosser vous-même ?

M. JACQUES.

Je n'en doute pas.

VALERE.

Que vous n'êtes, pour tout potage, qu'un faquin de cuisinier.

M. JACQUES.

Je le sçais bien.

VALERE.

Et que vous ne me connoissez pas encore ?

M. JACQUES.

Pardonnez-moi.

VALERE.

Vous me rosserez, dites-vous ?

M. JACQUES.

Je le disois en raillant.

VALERE.

Et moi, je ne prends point de goût à votre raillerie.

[ *Valère donnant des coups de bâton à maître Jacques.* ]

Apprenez que vous êtes un mauvais railleur.

M. JACQUES *seul*.

Peste soit la sincérité, c'est un mauvais métier, désormais j'y renonce ; & je ne veux plus dire vrai. Passe encore pour mon maître, il a quelque droit de me battre ; mais, pour ce monsieur l'intendant, je m'en vengerai, si je puis.

## SCENE VII.

MARIANE, FROSINE,  
MAISTRE JACQUES.

FROSINE.

**S** Çavez-vous, maître Jacques, si votre maître est au logis?

M. JACQUES.

Oui, vrayment, il y est; je ne le sçais que trop.

FROSINE.

Dites-lui, je vous prie, que nous sommes ici.

---

## SCENE VIII.

MARIANE, FROSINE.

MARIANE.

**A** H! Que je suis, Frosine, dans un étrange état, & ; s'il faut dire ce que je sens, que j'appréhende cette vûë!

FROSINE.

Mais pourquoi, & quelle est votre inquiétude?

MARIANE.

Hélas! Me le demandez-vous, & ne vous figurez-vous point les alarmes d'une personne toute prête à voir le supplice où l'on veut l'attacher?

## FROSINE.

Je vois bien que , pour mourir agréablement , Harpagon n'est pas le supplice que vous voudriez embrasser ; & je connois , à votre mine , que le jeune blondin , dont vous m'avez parlé , vous revient un peu dans l'esprit.

## MARIANE.

Oui. C'est une chose , Frosine , dont je ne veux pas me défendre ; & les visites respectueuses qu'il a rendues chez nous , ont fait , je vous l'avouë , quelque effet dans mon ame.

## FROSINE.

Mais avez-vous sçû quel il est ?

## MARIANE.

Non. Je ne sçais point quel il est. Mais je sçais qu'il est fait d'un air à se faire aimer ; que , si l'on pouvoit mettre les choses à mon choix , je le prendrois plutôt qu'un autre ; & qu'il ne contribuë pas peu à me faire trouver un tourment effroyable dans l'époux qu'on veut me donner.

## FROSINE.

Mon Dieu ! Tous ces blondins sont agréables , & débitent fort bien leur fait ; mais la plupart sont gueux comme des rats ; & il vaut mieux pour vous de prendre un vieux mari , qui vous donne beaucoup de bien. Je vous avouë que les sens ne trouvent pas si bien leur compte du côté que je dis , & qu'il y a quelques petits dégoûts à essuyer avec un tel époux ; mais cela n'est pas pour durer , & sa mort , croyez-moi , vous mettra bien-tôt en état d'en prendre un plus aimable , qui réparera toutes choses.

L' A V A R E ,  
M A R I A N E .

Mon Dieu ! Frofine, c'est une étrange affaire , lorsque , pour être heureuse , il faut souhaiter ou attendre le trépas de quelqu'un ; & la mort ne fuit pas tous les projets que nous faisons.

F R O S I N E .

Vous moquez-vous ? Vous ne l'épousez qu'aux conditions de vous laisser veuve bien-tôt ; & ce doit être là un des articles du contrat. Il seroit bien impertinent de ne pas mourir dans trois mois. Le voici en propre personne.

M A R I A N E .

Ah ! Frofine , quelle figure !

S C E N E   I X .

H A R P A G O N , M A R I A N E ,  
F R O S I N E .

H A R P A G O N à *Mariane*.

**N**E vous offensez pas , ma belle , si je viens à vous avec des lunettes. Je sçais que vos appas frappent assez les yeux , sont assez visibles d'eux-mêmes , & qu'il n'est pas besoin de lunettes pour les appercevoir ; mais , enfin , c'est avec des lunettes qu'on observe les astres ; & je maintiens & garantis que vous êtes un astre , mais un astre , le plus bel astre qui soit dans le pays des astres. Frofine , elle ne répond mot , & ne témoigne , ce me semble , aucune joye de me voir.



C'est qu'elle est encore toute surprise ; & puis , les filles ont toujours honte à témoigner d'abord ce qu'elles ont dans l'ame.

HARPAGON.

[ à *Frosine.* ] [ à *Mariane.* ]

Tu as raison. Voilà , belle mignonne , ma fille qui vient vous saluer.

---

## S C E N E X.

HARPAGON, ELISE, MARIANE,  
FROSINE.

MARIANE.

**J**E m'acquitte bien tard , Madame , d'une telle visite.

ELISE.

Vousavez fait , Madame , ce que je devois faire ; & c'étoit à moi de vous prévenir.

HARPAGON.

Vous voyez qu'elle est grande ; mais mauvaise herbe croît toujours.

MARIANE *bas à Frosine.*

O l'homme déplaisant !

HARPAGON *à Frosine.*

Que dit la belle ?

FROSINE.

Qu'elle vous trouve admirable.

L' A V A R E,  
HARPAGON.

C'est trop d'honneur que vous me faites, adorable mi-  
gnone.

MARIANE *à part.*

Quel animal !

HARPAGON.

Je vous suis trop obligé de ces sentimens.

MARIANE *à part.*

Je n'y puis plus tenir.

SCENE XI.

HARPAGON, MARIANE, ELISE,  
CLEANTE, VALERE, FROSINE,  
BRINDAVOINE.

HARPAGON.

**V** Oici mon fils aussi, qui vous vient faire la révé-  
rence.

MARIANE *bas à Frosine.*

Ah ! Frosine, quelle rencontre ! C'est justement celui dont  
je t'ai parlé.

FROSINE *à Mariane.*

L'aventure est merveilleuse.

HARPAGON.

Je vois que vous vous étonnez de me voir de si grands en-  
fans ; mais je ferai bientôt défait & de l'un & de l'autre.

CLEANTE.

CLEANTE *d' Mariane.*

Madame , à vous dire le vray , c'est ici une aventure où ; sans doute , je ne m'attendois pas ; & mon pere ne m'a pas peu surpris , lorsqu'il m'a dit tantôt le dessein qu'il avoit formé.

M A R I A N E.

Je puis dire la même chose. C'est une rencontre imprévûë , qui m'a surprise autant que vous ; & je n'étois point préparée à une telle aventure.

C L E A N T E.

Il est vray que mon pere , madame , ne peut pas faire un plus beau choix , & que ce n'est une sensible joye que l'honneur de vous voir ; mais , avec tout cela , je ne vous assûrerai point que je me réjouis du dessein où vous pourriez être de devenir ma belle-mere. Le compliment , je vous l'avouë , est trop difficile pour moi , & c'est un titre , s'il vous plaît , que je ne vous souhaite point. Ce discours paroîtra brutal aux yeux de quelques-uns ; mais je suis assûré que vous serez personne à le prendre comme il faudra , que c'est un mariage , madame , où vous vous imaginez bien que je dois avoir de la répugnance , que vous n'ignorez pas , sçachant ce que je suis , comme il choque mes intérêts , & que vous voulez bien enfin que je vous dise , avec la permission de mon pere , que , si les choses dépendoient de moi , cet hymen ne se feroit point.

H A R P A G O N.

Voilà un compliment bien impertinent. Quelle belle confession à lui faire !

L'AVARE,  
MARIANE.

Et moi, pour vous répondre, j'ai à vous dire que les choses sont fort égales; & que, si vous auriez de la répugnance à me voir votre belle-mère, je n'en aurois pas moins, sans doute, à vous voir mon beau fils. Ne croyez pas, je vous prie, que ce soit moi qui cherche à vous donner cette inquiétude. Je serois fort fâchée de vous causer du déplaisir; &, si je ne m'y vois forcée par une puissance absolue, je vous donne ma parole que je ne consentirai point au mariage qui vous chagrine.

## HARPAGON.

Elle a raison. A sot compliment, il faut une réponse de même. Je vous demande pardon, ma belle, de l'impertinence de mon fils; c'est un jeune sot, qui ne sçait pas encore la conséquence des paroles qu'il dit.

## MARIANE.

Je vous promets que ce qu'il m'a dit ne m'a point du tout offensée; au contraire, il m'a fait plaisir de m'expliquer ainsi ses véritables sentimens. J'aime de lui un aveu de la sorte; &, s'il avoit parlé d'autre façon, je l'en estimerois bien moins.

## HARPAGON.

C'est beaucoup de bonté à vous, de vouloir ainsi excuser ses fautes. Le tems le rendra plus sage; & vous verrez qu'il changera de sentimens.

## CLEANTE.

Non, mon père, je ne suis point capable d'en changer; & je prie instamment madame de le croire.



Mais voyez quelle extravagance ! Il continue encore plus fort.

C L E A N T E.

Voulez-vous que je trahisse mon cœur ?

H A R P A G O N.

Encore ? Avez-vous envie de changer de discours ?

C L E A N T E.

Hé bien , puisque vous voulez que je parle d'autre façon ; souffrez , madame , que je me mette ici à la place de mon pere , & que je vous avouë , que je n'ai rien vû dans le monde de si charmant que vous ; que je ne conçois rien d'égal au bonheur de vous plaire ; & que le titre de votre époux est une gloire , une félicité que je préférerois aux destinées des plus grands princes de la terre. Oui , madame , le bonheur de vous posséder est , à mes regards , la plus belle de toutes les fortunes ; c'est où j'attache toute mon ambition. Il n'y a rien que je ne sois capable de faire pour une conquête si précieuse ; & les obstacles les plus puissans . . .

H A R P A G O N.

Doucement , mon fils , s'il vous plaît.

C L E A N T E.

C'est un compliment que je fais pour vous à madame.

H A R P A G O N.

Mon Dieu ! J'ai une langue pour m'expliquer moi-même , & je n'ai pas besoin d'un interprète comme vous. Allons , donnez des sièges.

Non. Il vaut mieux que, de ce pas, nous allions à la foire, afin d'en revenir plutôt, & d'avoir tout le tems ensuite de nous entretenir.

HARPAGON à *Brindavoine*.

Qu'on mette donc les chevaux au carrosse.

## SCENE XII.

HARPAGON, MARIANE, ELISE,  
CLEANTE, VALERE, FROSINE.

HARPAGON à *Mariane*.

**J**E vous prie de m'excuser, ma belle, si je n'ai pas songé à vous donner un peu de collation avant que de partir.

CLEANTE.

J'y ai pourvû, mon pere, & j'ai fait apporter ici quelques bassins d'oranges de la Chine, de citrons doux, & de confitures, que j'ai envoyé querir de votre part.

HARPAGON *bas* à *Valère*.

Valère.

VALERE à *Harpagon*.

Il a perdu le sens.

CLEANTE.

Est-ce que vous trouvez, mon pere, que ce ne soit pas assez ? Madame aura la bonté d'excuser cela, s'il lui plaît.

MARIANE.

C'est une chose qui n'étoit pas nécessaire.

CLEANTE.

Avez-vous jamais vû , madame , un diamant plus vif que celui que vous voyez que mon pere a au doigt ?

MARIANE.

Il est vray qu'il brille beaucoup.

CLEANTE *ôtant du doigt de son pere le diamant ,  
& le donnant à Mariane.*

Il faut que vous le voyiez de près.

MARIANE.

Il est fort beau, sans doute, & jette quantité de feux.

CLEANTE *se mettant au devant de Mariane qui  
veut rendre le diamant.*

Non, madame, il est en de trop belles mains. C'est un présent que mon pere vous fait.

HARPAGON.

Moi ?

CLEANTE.

N'est-il pas vray, mon pere, que vous voulez que madame le garde pour l'amour de vous ?

HARPAGON *bas à son fils.*

Comment ?

CLEANTE.

[à Mariane.]

Belle demande ! Il me fait signe de vous le faire accepter.

MARIANE.

Je ne veux point. . .

CLEANTE *à Mariane.*

Vous moquez-vous ? Il n'a garde de le reprendre.

J'enrage.

MARIANE.

Ce feroit...

CLEANTE *empêchant toujours Mariane de rendre  
le diamant.*

Non, vous dis-je, c'est l'offenser.

MARIANE.

De grace...

CLEANTE.

Point du tout.

HARPAGON à part.

Peste soit...

CLEANTE.

Le voilà qui se scandalise de votre refus.

HARPAGON *bas à son fils.*

Ah, traître!

CLEANTE à Mariane.

Vous voyez qu'il se désespère.

HARPAGON *bas à son fils, en le menaçant.*

Bourreau que tu es!

CLEANTE.

Mon pere, ce n'est pas ma faute. Je fais ce que je puis pour l'obliger à le garder, mais elle est obstinée.

HARPAGON *bas à son fils, avec emportement.*

Pendard.

CLEANTE.

Vous êtes cause, madame, que mon pere me querelle.



HARPAGON *bas à son fils , avec les mêmes gestes.*

Le coquin !

CLEANTE *à Mariane.*

Vous le ferez tomber malade. De grace , madame , ne résistez pas davantage.

FROSINE *à Mariane.*

Mon Dieu ! Que de façons ! Gardez la bague , puisque monsieur le veut.

MARIANE *à Harpagon.*

Pour ne vous point mettre en colère , je la garde maintenant , & je prendrai un autre tems pour vous la rendre.

---

## SCENE XIII.

HARPAGON, MARIANE, ELISE,  
CLEANTE, VALERE, FROSINE,  
BRINDAVOINE.

**M** BRINDAVOINE.  
Monsieur , il y a là un homme qui veut vous parler.

HARPAGON.

Di-lui que je suis empêché , & qu'il revienne une autre fois

BRINDAVOINE.

Il dit qu'il vous apporte de l'argent.

HARPAGON *à Mariane.*

Je vous demande pardon. Je reviens tout-à-l'heure,

## SCENE XIV.

HARPAGON, MARIANE, ELISE,  
CLEANTE, VALERE, FROSINE,  
LA MERLUCHE.

LA MERLUCHE *courant & faisant tomber*

**M**onsieur... *Harpagon.*

HARPAGON.

Ah! Je suis mort.

CLEANTE.

Qu'est-ce, mon pere, Vous êtes-vous fait mal?

HARPAGON.

Le traître, assurément, a reçu de l'argent de mes débiteurs,  
pour me faire rompre le cou.

VALERE *à Harpagon.*

Cela ne fera rien.

LA MERLUCHE *à Harpagon.*

Monsieur, je vous demande pardon, je croyois bien faire  
d'accourir vite.

HARPAGON.

Que viens-tu faire ici, bourreau?

LA MERLUCHE.

Vous dire que vos deux chevaux sont déferrés.

HARPAGON.

Qu'on les mène promptement chez le maréchal.

CLEANTE.

En attendant qu'ils soient ferrés, je vais faire pour vous, mon pere, les honneurs de votre logis, & conduire madame dans le jardin, où je ferai porter la collation.

---

SCENE XV.

ARPAGON, VALERE.

HARPAGON.

**V**Alère, aye un peu l'œil à tout cela ; & pren soin, je te prie, de m'en sauver le plus que tu pourras, pour le renvoyer au marchand.

VALERE.

C'est assez.

HARPAGON *seul.*

O fils impertinent ! As-tu envie de me ruiner ?

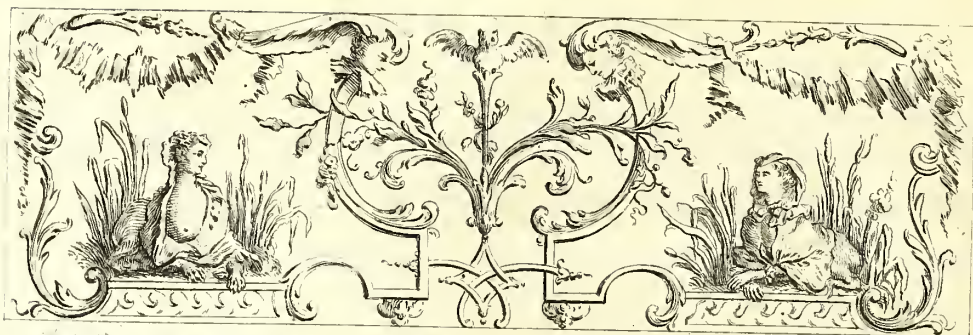
*Fin du troisième Acte.*



Blondel. invenit

Toullain. sculpsit





# ACTE QUATRIÈME.

## SCENE PREMIERE.

CLEANTE, MARIANE, ELISE,  
FROSINE.

CLEANTE.



ENTRONS ici, nous ferons beaucoup mieux.  
Il n'y a plus autour de nous personne de sus-  
pect, & nous pouvons parler librement.

ELISE.

Oui, madame, mon frere m'a fait confi-  
dence de la passion qu'il a pour vous. Je sçais les chagrins  
& les déplaisirs que sont capables de causer de pareilles tra-  
verses; & c'est, je vous assure, avec une tendresse extrême  
que je m'intéresse à votre aventure.

MARIANE.

C'est une douce consolation que de voir dans ses intérêts  
une personne comme vous; & je vous conjure, madame,  
de me garder toujours cette généreuse amitié, si capable  
de m'adoucir les cruautés de la fortune.

FROSINE.

Vous êtes, par ma foi, de malheureuses gens l'un & l'autre,



de ne m'avoir point , avant tout ceci , avertie de votre affaire. Je vous aurois , fans doute , détournés de cette inquiétude ; & n'aurois point amené les choses où l'on voit qu'elles font.

CLEANTE.

Que veux-tu ? C'est ma mauvaise destinée , qui l'a voulu ainsi. Mais , belle Mariane , quelles résolutions font les vôtres ?

MARIANE.

Hélas ! Suis-je en pouvoir de faire des résolutions ? Et , dans la dépendance où je me vois , puis-je former que des souhaits ?

CLEANTE.

Point d'autre appui pour moi dans votre cœur que de simples souhaits , point de pitié officieuse , point de secourable bonté , point d'affection agissante ?

MARIANE.

Que sçaurois-je vous dire ? Mettez-vous en ma place , & voyez ce que je puis faire. Avisez , ordonnez vous-même , je m'en remets à vous ; & je vous crois trop raisonnable , pour vouloir exiger de moi que ce qui peut m'être permis par l'honneur & la bienfiance.

CLEANTE.

Hélas ! Où me réduisez-vous , que de me renvoyer à ce que voudront permettre les fâcheux sentimens d'un rigoureux honneur , & d'une scrupuleuse bienfiance ?

MARIANE.

Mais , que voulez-vous que je fasse ? Quand je pourrois

M ij

passer sur quantité d'égards où notre sexe est obligé, j'ai de la considération pour ma mere. Elle m'a toujours élevée avec une tendresse extrême, & je ne sçaurois me résoudre à lui donner du déplaisir. Faites, agissez auprès d'elle. Employez tous vos soins à gagner son esprit ; vous pouvez faire & dire tout ce que vous voudrez, je vous en donne la licence ; & , s'il ne tient qu'à me déclarer en votre faveur, je veux bien consentir à lui faire un aveu, moi-même, de tout ce que je sens pour vous.

CLEANTE.

Frosine, ma pauvre Frosine, voudrois-tu nous servir ?

FROSINE.

Par ma foi, faut-il le demander ? Je le voudrois de tout mon cœur. Vous sçavez que, de mon naturel, je suis assez humaine. Le Ciel ne m'a point fait l'ame de bronze ; & je n'ai que trop de tendresse à rendre de petits services, quand je vois des gens qui s'entre-aiment en tout bien & en tout honneur. Que pourrions-nous faire à ceci ?

CLEANTE.

Songe un peu, je te prie.

MARIANE.

Ouvre-nous des lumières.

ELISE.

Trouve quelque invention pour rompre ce que tu as fait.

FROSINE.

[à Mariane.]

Ceci est assez difficile. Pour votre mere, elle n'est pas tout-à-fait déraisonnable, & peut-être pourroit-on la gagner, &

la résoudre à transporter au fils le don qu'elle veut faire au  
[à *Cléante*.]

pere. Mais le mal que j'y trouve, c'est que votre pere est  
votre pere.

CLEANTE.

Cela s'entend.

FROSINE.

Je veux dire qu'il conservera du dépit, si l'on montre qu'on  
le refuse ; & qu'il ne fera point d'humeur, ensuite, à don-  
ner son consentement à votre mariage. Il faudroit, pour  
bien faire, que le refus vînt de lui-même ; & tâcher, par  
quelque moyen, de le dégoûter de votre personne.

CLEANTE.

Tu as raison.

FROSINE.

Oui, j'ai raison, je le sçais bien. C'est là ce qu'il faudroit ;  
mais le diantre est d'en pouvoir trouver les moyens. At-  
tendez. Si nous avions quelque femme un peu sur l'âge,  
qui fût de mon talent, & jouât assez bien pour contre-  
faire une dame de qualité, par le moyen d'un train fait à la  
hâte, & d'un bizarre nom de marquise, ou de vicomtesse,  
que nous supposerions de la basse Bretagne, j'aurois assez  
d'adresse pour faire accroire à votre pere que ce seroit une  
personne riche, outre ses maisons, de cent mille écus en  
argent comptant ; qu'elle seroit éperduement amoureuse de  
lui, & fouhaîteroît de se voir sa femme, jusqu'à lui donner  
tout son bien par contrat de mariage ; & je ne doute point  
qu'il ne prêtât l'oreille à la proposition ; car enfin, il vous

aime fort, je le sçais, mais il aime un peu plus l'argent ; & quand, ébloui de ce leurre, il auroit une fois consenti à ce qui vous touche, il importeroit peu ensuite qu'il se désabufât, en venant à vouloir voir clair aux effets de notre marquise.

CLEANTE.

Tout cela est fort bien pensé.

FROSINE.

Laissez-moi faire. Je viens de me ressouvenir d'une de mes amies, qui fera notre fait.

CLEANTE.

Sois assurée, Frosine, de ma reconnoissance, si tu viens à bout de la chose. Mais, charmante Mariane, commençons, je vous prie, par gagner votre mere ; c'est toujours beaucoup faire que de rompre ce mariage. Faites-y de votre part, je vous en conjure, tous les efforts qu'il vous sera possible. Servez-vous de tout le pouvoir que vous donne, sur elle, cette amitié qu'elle a pour vous. Déployez, sans réserve, les graces éloquentes, les charmes tout puissans que le Ciel a placés dans vos yeux & dans votre bouche ; & n'oubliez rien, s'il vous plaît, de ces tendres paroles, de ces douces prières, & de ces caresses touchantes, à qui je suis persuadé qu'on ne sçauroit rien refuser.

MARIANE.

J'y ferai tout ce que je puis, & n'oublierai aucune chose.



## S C E N E II.

HARPAGON, CLEANTE, MARIANE,  
ELISE, FROSINE.

HARPAGON *à part, sans être apperçû.*

Ouais ! Mon fils baise la main de sa prétendue belle-mere, & sa prétendue belle-mere ne s'en défend pas fort. Y auroit-il quelque mystère là-dessous ?

ELISE.

Voilà mon pere.

HARPAGON.

Le carrosse est tout prêt. Vous pouvez partir quand il vous plaira.

CLEANTE.

Puisque vous n'y allez pas, mon pere, je m'en vais les conduire.

HARPAGON.

Non. Demeurez. Elles iront toutes seules ; & j'ai besoin de vous.

## SCENE III.

HARPAGON, CLEANTE.

HARPAGON.

O R ça, intérêt de belle-mere à part, que te semble, à toi, de cette personne ?

CLEANTE.

Ce qui m'en semble ?

HARPAGON.

Oui ; de son air, de sa taille, de sa beauté, de son esprit ?

CLEANTE.

Là, là.

HARPAGON.

Mais encore ?

CLEANTE.

A vous en parler franchement, je ne l'ai pas trouvée ici ce que je l'avois crüe. Son air est de franche coquette, sa taille est assez gauche, sa beauté très-médiocre, & son esprit des plus communs. Ne croyez pas que ce soit, mon pere, pour vous en dégoûter ; car, belle-mere pour belle-mere, j'aime autant celle-là qu'une autre.

HARPAGON.

Tu lui disois tantôt pourtant. . .

CLEANTE.

Je lui ai dit quelques douceurs en votre nom ; mais c'étoit pour vous plaire.

HARPAGON.

H A R P A G O N.

Si bien donc que tu n'aurois pas d'inclination pour elle ?

C L E A N T E.

Moi ? Point du tout.

H A R P A G O N.

J'en suis fâché ; car cela rompt une pensée qui m'étoit venue dans l'esprit. J'ai fait , en la voyant ici , réflexion sur mon âge ; & j'ai songé qu'on pourra trouver à redire de me voir marier à une jeune personne. Cette considération m'en faisoit quitter le dessein ; & , comme je l'ai fait demander , & que je suis pour elle engagé de parole , je te l'aurois donnée , sans l'aversion que tu témoignes.

C L E A N T E.

A moi ?

H A R P A G O N.

A toi.

C L E A N T E.

En mariage ?

H A R P A G O N.

En mariage.

C L E A N T E.

Ecoutez. Il est vrai qu'elle n'est pas fort à mon goût ; mais , pour vous faire plaisir , mon pere , je me résoudrai à l'épouser , si vous voulez.

H A R P A G O N.

Moi ? Je suis plus raisonnable que tu ne penses. Je ne veux point forcer ton inclination.

Pardonnez-moi. Je me ferai cet effort pour l'amour de vous.

HARPAGON.

Non, non. Un mariage ne sçauroit être heureux, où l'inclination n'est pas.

CLEANTE.

C'est une chose, mon pere, qui peut-être viendra ensuite ; & l'on dit que l'amour est souvent un fruit du mariage.

HARPAGON.

Non. Du côté de l'homme on ne doit point risquer l'affaire, & ce sont des suites fâcheuses, où je n'ai garde de me commettre. Si tu avois senti quelque inclination pour elle, à la bonne heure, je te l'aurois fait épouser, au lieu de moi ; mais cela n'étant pas, je suivrai mon premier dessein, & je l'épouserai moi-même.

CLEANTE.

Hé bien, mon pere, puisque les choses sont ainsi, il faut vous découvrir mon cœur, il faut vous révéler notre secret. La vérité est que je l'aime, depuis un jour que je la vis dans une promenade, que mon dessein étoit tantôt de vous la demander pour femme ; & que rien ne m'a retenu, que la déclaration de vos sentimens, & la crainte de vous déplaire.

HARPAGON.

Lui avez-vous rendu visite !

CLEANTE.

Oui, mon pere.



COMEDIE.  
HARPAGON.

99

Beaucoup de fois ?

CLEANTE.

Assez pour le tems qu'il y a.

HARPAGON.

Vous a-t-on bien reçu ?

CLEANTE.

Fort bien, mais, sans sçavoir qui j'étois ; & c'est ce qui a fait tantôt la surprise de Mariane.

HARPAGON.

Lui avez-vous déclaré votre passion, & le dessein où vous étiez de l'épouser ?

CLEANTE.

Sans doute ; & même j'en avois fait à sa mere quelque peu d'ouverture.

HARPAGON.

A-t-elle écouté, pour sa fille, votre proposition ?

CLEANTE.

Oui, fort civilement.

HARPAGON.

Et la fille, correspond-elle fort à votre amour ?

CLEANTE.

Si j'en dois croire les apparences, je me persuade, mon pere, qu'elle a quelque bonté pour moi.

HARPAGON.

Je suis bien aise d'avoir appris un tel secret ; & voilà justement ce que je demandois. Or fus, mon fils, sçavez-vous ce qu'il y a ? C'est qu'il faut songer, s'il vous plaît, à vous

défaire de votre amour, à cesser toutes vos poursuites auprès d'une personne que je prétends pour moi; & à vous marier, dans peu, avec celle qu'on vous destine.

CLEANTE.

Oui, mon pere, c'est ainsi que vous me jouez? Hé bien, puisque les choses en sont venuës-la, je vous déclare, moi, que je ne quitterai point la passion que j'ai pour Mariane, qu'il n'y a point d'extrémité où je ne m'abandonne pour vous disputer sa conquête; & que, si vous avez pour vous le consentement d'une mere, j'aurai d'autres secours, peut-être, qui combattront pour moi.

HARPAGON.

Comment, pendard, tu as l'audace d'aller sur mes brisées?

CLEANTE.

C'est vous qui allez sur les miennes, & je suis le premier en date.

HARPAGON.

Ne suis-je pas ton pere, & ne me dois-tu pas respect?

CLEANTE.

Ce ne sont point ici des choses où les enfans soient obligés de déférer aux peres, & l'amour ne connoît personne.

HARPAGON.

Je te ferai bien me connoître avec de bons coups de bâton.

CLEANTE.

Toutes vos menaces ne feront rien.

HARPAGON.

Tu renonceras à Mariane.

Point du tout.

HARPAGON.

Donnez-moi un bâton tout-à-l'heure.

---

SCENE IV.

HARPAGON, CLEANTE,  
MAISTRE JACQUES.

M. JACQUES.

**H**É, hé, hé ! Messieurs, qu'est-ce ceci ? A quoi songez-vous ?

CLEANTE.

Je me moque de cela.

M. JACQUES à *Cléante*.

Ah ! Monsieur, doucement.

HARPAGON.

Me parler avec cette impudence !

M. JACQUES à *Harpagon*.

Ah ! Monsieur, de grace.

CLEANTE.

Je n'en démordrai point.

M. JACQUES à *Cléante*.

Hé quoi, à votre pere ?

HARPAGON.

Laisse-moi faire.

M. JACQUES à *Harpagon*.

Hé quoi, à votre fils ? Encore passe pour moi.

L'AVARE,  
HARPAGON.

Je te veux faire toi-même, maître Jacques, juge de cette affaire, pour montrer comme j'ai raison.

M. JACQUES.

[ à Cléante. ]

J'y consens. Eloignez-vous un peu.

HARPAGON.

J'aime une fille que je veux épouser, & le pendard a l'insolence de l'aimer avec moi ; & d'y prétendre, malgré mes ordres.

M. JACQUES.

Ah ! Il a tort.

HARPAGON.

N'est-ce pas une chose épouvantable, qu'un fils qui veut entrer en concurrence avec son père, & ne doit-il pas, par respect, s'abstenir de toucher à mes inclinations ?

M. JACQUES.

Vous avez raison. Laissez-moi lui parler, & demeurez là.

CLEANTE à maître Jacques qui s'approche de lui.

Hé bien, oui, puisqu'il veut te choisir pour juge, je n'y recule point, il ne m'importe qui que ce soit ; & je veux bien aussi me rapporter à toi, maître Jacques, de notre différend.

M. JACQUES.

C'est beaucoup d'honneur que vous me faites.

CLEANTE.

Je suis épris d'une jeune personne, qui répond à mes vœux ;



& reçoit tendrement les offres de ma foi , & mon pere s'avise de venir troubler notre amour par la demande qu'il en fait faire.

M. J A C Q U E S.

Il a tort , assurément.

C L E A N T E.

N'a-t-il point de honte , à son âge , de songer à se marier ? Lui sied-il bien d'être amoureux ; & ne devroit-il pas laisser cette occupation aux jeunes gens ?

M. J A C Q U E S.

Vous avez raison , il se moque. Laissez-moi lui dire deux  
[ à Harpagon. ]

mots. Hé bien , votre fils n'est pas si étrange que vous le dites , & il se met à la raison. Il dit qu'il sçait le respect qu'il vous doit , qu'il ne s'est emporté que dans la première chaleur ; & qu'il ne fera point de refus de se soumettre à ce qu'il vous plaira , pourvû que vous vouliez le traiter mieux que vous ne faites ; & lui donner quelque personne en mariage , dont il ait lieu d'être content.

H A R P A G O N.

Ah ! Di-lui , maître Jacques , que , moyennant cela , il pourra espérer toutes choses de moi ; & que hors Maria-  
ne , je lui laisse la liberté de choisir celle qu'il voudra.

M. J A C Q U E S.

[ à Cléante. ]

Laissez-moi faire. Hé bien , votre pere n'est pas si déraisonnable que vous le faites ; & il m'a témoigné que ce sont vos emportemens qui l'ont mis en colère , qu'il n'en

veut seulement qu'à votre manière d'agir; & qu'il sera fort disposé à vous accorder ce que vous souhaitez, pourvû que vous vouliez vous y prendre par la douceur; & lui rendre les déférences, les respects & les soumissions qu'un fils doit à son pere.

CLEANTE.

Ah! Maître Jacques, tu lui peux assûrer que, s'il m'accorde Mariane, il me verra toujours le plus soumis de tous les hommes; & que jamais je ne ferai aucune chose que par ses volontés.

M. JACQUES à *Harpagon*.

Cela est fait; il consent à ce que vous dites.

HARPAGON.

Voilà qui va le mieux du monde.

M. JACQUES à *Cléante*.

Tout est conclu; il est content de vos promesses.

CLEANTE.

Le Ciel en soit loué.

M. JACQUES.

Messieurs, vous n'avez qu'à parler ensemble, vous voilà d'accord maintenant; & vous alliez vous quereller, faute de vous entendre.

CLEANTE.

Mon pauvre maître Jacques, je te ferai obligé toute ma vie.

M. JACQUES.

Il n'y a pas de quoi, Monsieur.

HARPAGON.

## H A R P A G O N.

Tu m'as fait plaisir , maître Jacques ; & cela mérite une récompense.

[*Harpagon fouille dans sa poche , M. Jacques tend la main ;  
mais Harpagon ne tire que son mouchoir , en disant*]

Va , je m'en souviendrai , je t'assûre.

M. J A C Q U E S.

Je vous baise les mains.

---

## S C E N E V.

H A R P A G O N , C L E A N T E.

C L E A N T E.

**J**E vous demande pardon , mon pere , de l'emportement  
que j'ai fait paroître.

H A R P A G O N.

Cela n'est rien.

C L E A N T E.

Je vous assûre que j'en ai tous les regrets du monde.

H A R P A G O N.

Et moi , j'ai toutes les joyes du monde de te voir raisonna-  
ble.

C L E A N T E.

Quelle bonté à vous d'oublier si vîte ma faute !

H A R P A G O N.

On oublie aisément les fautes des enfans , lorsqu'ils ren-  
trent dans leur devoir.

*Tome V.*

O

L'AVARE,  
CLEANTE.

Quoi ! Ne garder aucun ressentiment de toutes mes extravagances ?

HARPAGON.

C'est une chose où tu m'obliges par la soumission & le respect où tu te ranges.

CLEANTE.

Je vous promets, mon pere, que, jusques au tombeau, je conserverai, dans mon cœur, le souvenir de vos bontés.

HARPAGON.

Et moi, je te promets qu'il n'y aura aucune chose que tu n'obtiennes de moi.

CLEANTE.

Ah ! Mon pere, je ne vous demande plus rien ; & c'est m'avoir assez donné, que de me donner Mariane.

HARPAGON.

Comment ?

CLEANTE.

Je dis, mon pere, que je suis trop content de vous ; & que je trouve toutes choses dans la bonté que vous avez de m'accorder Mariane.

HARPAGON.

Qui est-ce qui parle de t'accorder Mariane ?

CLEANTE.

Vous, mon pere.

HARPAGON.

Moi ?



Sans doute.

HARPAGON.

Comment ? C'est toi qui as promis d'y renoncer.

CLEANTE.

Moi, y renoncer ?

HARPAGON.

Oui.

CLEANTE.

Point du tout.

HARPAGON.

Tu ne t'es pas départi d'y prétendre ?

CLEANTE.

Au contraire, j'y suis plus porté que jamais.

HARPAGON.

Quoi, pendard, de rechef ?

CLEANTE.

Rien ne me peut changer.

HARPAGON.

Laisse-moi faire, traître.

CLEANTE.

Faites tout ce qu'il vous plaira.

HARPAGON.

Je te défends de me jamais voir.

CLEANTE.

A la bonne heure.

HARPAGON.

Je t'abandonne.

L'AVARE,  
CLEANTE.

Abandonnez.

HARPAGON.

Je te renonce pour mon fils.

CLEANTE.

Soit.

HARPAGON.

Je te déshérite.

CLEANTE.

Tout ce que vous voudrez.

HARPAGON.

Et je te donne ma malédiction.

CLEANTE.

Je n'ai que faire de vos dons.

---

## SCENE VI.

CLEANTE, LA FLECHE.

LA FLECHE *sortant du jardin avec une cassette.*

AH! Monsieur, que je vous trouve à propos! Suivez-moi, vite.

CLEANTE.

Qu'y a-t-il?

LA FLECHE.

Suivez-moi, vous dis-je, nous sommes bien.

CLEANTE.

Comment?

COMEDIE.  
LA FLECHE.

109

Voici votre affaire.

CLEANTE.

Quoi ?

LA FLECHE.

J'ai guigné ceci tout le jour.

CLEANTE.

Qu'est-ce que c'est ?

LA FLECHE.

Le trésor de votre pere , que j'ai attrapé.

CLEANTE.

Comment as-tu fait ?

LA FLECHE.

Vous sçaurez tout. Sauvons-nous ; je l'entends crier.

---

SCENE VII.

HARPAGON, *criant au voleur dès le jardin.*

A U voleur, au voleur, à l'assassin, au meurtrier. Justice, juste Ciel ! Je suis perdu, je suis assassiné ; on m'a coupé la gorge, on m'a dérobé mon argent. Qui peut-ce être ? Qu'est-il devenu ? Où est-il ? Où se cache-t-il ? Que ferai-je pour le trouver ? Où courir ? Où ne pas courir ? N'est-il point là ? N'est-il point ici ? Qui est-ce ? Arrête. [*à lui-même, se prenant par le bras.*] Ren-moi mon argent, coquin... Ah ! C'est moi. Mon esprit est troublé, & j'ignore où je suis, qui je suis, & ce que je fais. Hélas ! Mon pau-

vre argent, mon pauvre argent, mon cher ami, on m'a privé de toi; & , puisque tu m'es enlevé, j'ai perdu mon support, ma consolation, ma joye; tout est fini pour moi, & je n'ai plus que faire au monde. Sans toi, il m'est impossible de vivre. C'en est fait, je n'en puis plus, je me meurs, je suis mort, je suis enterré. N'y a-t-il personne qui veuille me ressusciter, en me rendant mon cher argent, ou en m'apprenant qui l'a pris? Hé? Que dites-vous? Ce n'est personne. Il faut, qui que ce soit qui ait fait le coup, qu'avec beaucoup de soin on ait épié l'heure; l'on a choisi justement le tems que je parlois à mon traître de fils. Sortons. Je veux aller querir la justice, & faire donner la question à toute ma maison, à servantes, à valets, à fils, à fille; & à moi aussi. Que de gens assemblés! Je ne jette mes regards sur personne qui ne me donne des soupçons, & tout me semble mon voleur. Hé? De quoi est-ce qu'on parle là? De celui qui m'a dérobé? Quel bruit fait-on là-haut? Est-ce mon voleur qui y est? De grace, si l'on sçait des nouvelles de mon voleur, je supplie que l'on m'en dise. N'est-il point caché là parmi vous? Ils me regardent tous, & se mettent à rire. Vous verrez qu'ils ont part sans doute au vol que l'on m'a fait. Allons vite, des commissaires, des archers, des prévôts, des juges, des gênes, des potences, & des bourreaux. Je veux faire pendre tout le monde; & , si je ne retrouve mon argent, je me pendrai moi-même après.

*Fin du quatrième Acte.*



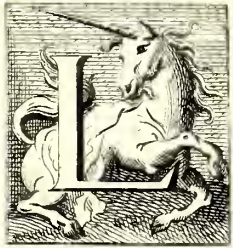


# ACTE CINQUIÈME.

## SCENE PREMIERE.

HARPAGON, UN COMMISSAIRE.

LE COMMISSAIRE.



AISSEZ-moi faire. Je sçais mon métier, Dieu merci. Ce n'est pas d'aujourd'hui que je me mêle de découvrir des vols ; & je voudrois avoir autant de sacs de mille francs, que j'ai fait pendre de personnes.

HARPAGON.

Tous les magistrats sont intéressés à prendre cette affaire en main ; & , si l'on ne me fait retrouver mon argent , je demanderai justice de la justice.

LE COMMISSAIRE.

Il faut faire toutes les poursuites requises. Vous dites qu'il y avoit dans cette cassette ?

HARPAGON.

Dix mille écus bien comptés.

LE COMMISSAIRE.

Dix mille écus !

Dix mille écus.

LE COMMISSAIRE.

Le vol est considérable.

HARPAGON.

Il n'y a point de supplice assez grand pour l'énormité de ce crime ; & , s'il demeure impuni , les choses les plus sacrées ne sont plus en sûreté.

LE COMMISSAIRE.

En quelles espèces étoit cette somme ?

HARPAGON.

En bons louis d'or , & pistoles bien trébuchantes.

LE COMMISSAIRE.

Qui soupçonnez-vous de ce vol ?

HARPAGON.

Tout le monde ; & je veux que vous arrêtiez prisonniers la ville & les fauxbourgs.

LE COMMISSAIRE.

Il faut , si vous m'en croyez , n'effaroucher personne , & tâcher doucement d'attrapper quelques preuves , afin de procéder après , par la rigueur , au recouvrement des deniers qui vous ont été pris.

## S C E N E II.

HARPAGON, UN COMMISSAIRE,  
MAISTRE JACQUES.

M. JACQUES *dans le fond du théâtre, en se retournant du côté par lequel il est entré.*

**J**E m'en vais revenir. Qu'on me l'égorge tout à-l'heure, qu'on me lui fasse griller les pieds, qu'on me le mette dans l'eau bouillante; & qu'on me le pendre au plancher.

HARPAGON *à maître Jacques.*

Qui? Celui qui m'a dérobé?

M. JACQUES.

Je parle d'un cochon de lait que votre intendant me vient d'envoyer, & je veux vous l'accommoder à ma fantaisie.

HARPAGON.

Il n'est pas question de cela; & voilà monsieur, à qui il faut parler d'autre chose.

LE COMMISSAIRE *à M. Jacques.*

Ne vous épouvantez point. Je suis homme à ne vous point scandaliser; & les choses iront dans la douceur.

M. JACQUES.

Monsieur est de votre soupé?

LE COMMISSAIRE.

Il faut ici, mon cher ami, ne rien cacher à votre maître.

M. JACQUES.

Ma foi, Monsieur, je montrerai tout ce que je sçais faire;

& je vous traiterai du mieux qu'il me sera possible.

HARPAGON.

Ce n'est pas là l'affaire.

M. JACQUES.

Si je ne vous fais pas aussi bonne chère que je voudrois, c'est la faute de monsieur votre intendant, qui m'a rogné les aîles avec les ciseaux de son œconomie.

HARPAGON.

Traître, il s'agit d'autre chose que de souper; & je veux que tu me dises des nouvelles de l'argent qu'on m'a pris.

M. JACQUES.

On vous a pris de l'argent?

HARPAGON.

Oui, coquin; & je m'en vais te faire pendre, si tu ne me le rends.

LE COMMISSAIRE à *Harpagon*.

Mon Dieu! Ne le maltraitez point. Je vois à sa mine qu'il est honnête homme; & que, sans se faire mettre en prison, il vous découvrira ce que vous voulez sçavoir. Oui, mon ami, si vous nous confessez la chose, il ne vous fera fait aucun mal, & vous serez récompensé, comme il faut, par votre maître. On lui a pris aujourd'hui son argent, & il n'est pas que vous ne sçachiez quelques nouvelles de cette affaire.

M. JACQUES *bas à part*.

Voici justement ce qu'il me faut pour me venger de notre intendant. Depuis qu'il est entré céans, il est le favori, on n'écoute que ses conseils; & j'ai aussi sur le cœur les coups de bâton de tantôt.



COMÉDIE.  
HARPAGON.

115

Qu'as-tu à ruminer ?

LE COMMISSAIRE à *Harpagon*.

Laissez-le faire. Il se prépare à vous contenter ; & je vous ai bien dit qu'il étoit honnête homme.

M. JACQUES.

Monsieur, si vous voulez que je vous dise les choses, je crois que c'est monsieur votre cher intendant qui a fait le coup.

HARPAGON.

Valere ?

M. JACQUES.

Oui.

HARPAGON.

Lui qui me paroît si fidèle ?

M. JACQUES.

Lui-même. Je crois que c'est lui qui vous a dérobé.

HARPAGON.

Et sur quoi le crois-tu ?

M. JACQUES.

Sur quoi ?

HARPAGON.

Oui.

M. JACQUES.

Je le crois . . . sur ce que je le crois.

LE COMMISSAIRE.

Mais il est nécessaire de dire les indices que vous avez.

L' A V A R E,  
H A R P A G O N.

L'as-tu vû roder autour du lieu où j'avois mis mon argent ?

M. J A C Q U E S.

Oui vrayment. Où étoit-il votre argent ?

H A R P A G O N.

Dans le jardin.

M. J A C Q U E S.

Justement. Je l'ai vû roder dans le jardin. Et dans quoi est-ce que cet argent étoit ?

H A R P A G O N.

Dans une cassette.

M. J A C Q U E S.

Voilà l'affaire. Je lui ai vû une cassette.

H A R P A G O N.

Et cette cassette comment est-elle faite ? Je verrai bien si c'est la mienne.

M. J A C Q U E S.

Comment elle est faite ?

H A R P A G O N.

Oui.

M. J A C Q U E S.

Elle est faite . . . Elle est faite comme une cassette.

LE C O M M I S S A I R E.

Cela s'entend. Mais dépeignez-là un peu pour voir.

M. J A C Q U E S.

C'est une grande cassette.

H A R P A G O N.

Celle qu'on m'a volée est petite.

M. JACQUES.

Hé, oui, elle est petite, si on le veut prendre par-là; mais je l'appelle grande pour ce qu'elle contient.

LE COMMISSAIRE.

Et de quelle couleur est-elle?

M. JACQUES.

De quelle couleur?

LE COMMISSAIRE.

Oui.

M. JACQUES.

Elle est de couleur . . . . Là, d'une certaine couleur . . . .

Ne fçauriez-vous m'aider à dire?

HARPAGON.

Hé?

M. JACQUES.

N'est-elle pas rouge?

HARPAGON.

Non, grise.

M. JACQUES.

Hé, oui, gris-rouge; c'est ce que je voulois dire.

HARPAGON.

Il n'y a point de doute. C'est elle assurément. Ecrivez, Monsieur, écrivez sa déposition. Ciel! A qui désormais se fier? Il ne faut plus jurer de rien; & je crois, après cela, que je suis homme à me voler moi-même.

M. JACQUES à *Harpagon*.

Monsieur, le voici qui revient. Ne lui allez pas dire, au moins, que c'est moi qui vous ai découvert cela.

## SCENE III.

HARPAGON, VALERE,  
UN COMMISSAIRE,  
MAISTRE JACQUES.

HARPAGON.

**A**pproche, vien confesser l'action la plus noire, l'attentat le plus horrible qui jamais ait été commis.

VALERE.

Que voulez-vous, Monsieur?

HARPAGON.

Comment, traître, tu ne rougis pas de ton crime?

VALERE.

De quel crime voulez vous donc parler?

HARPAGON.

De quel crime je veux parler, infame, comme si tu ne sçavois pas ce que je veux dire? C'est en vain que tu prétendrais de le déguiser. L'affaire est découverte, & l'on vient de m'apprendre tout. Comment? Abuser ainsi de ma bonté, & s'introduire exprès chez moi pour me trahir, pour me jouer un tour de cette nature!

VALERE.

Monsieur, puisqu'on vous a découvert tout, je ne veux point chercher de détours, & vous nier la chose.

M. JACQUES *à part.*

Oh, oh! Aurois-je deviné sans y penser?



VALERE.

C'étoit mon dessein de vous en parler, & je voulois attendre, pour cela, des conjonctures favorables; mais puisqu'il est ainsi, je vous conjure de ne vous point fâcher, & de vouloir entendre mes raisons.

HARPAGON.

Et quelles belles raisons peux-tu me donner, voleur infame?

VALERE.

Ah! Monsieur, je n'ai pas mérité ces noms. Il est vrai que j'ai commis une offense envers vous; mais, après tout, ma faute est pardonnable.

HARPAGON.

Comment pardonnable? Un guet appens, un assassinat de la sorte!

VALERE.

De grace, ne vous mettez point en colere. Quand vous m'aurez oüi, vous verrez que le mal n'est pas si grand que vous le faites.

HARPAGON.

Le mal n'est pas si grand que je le fais? Quoi, mon sang, mes entrailles, pendard?

VALERE.

Votre sang, Monsieur, n'est pas tombé dans de mauvaises mains. Je suis d'une condition à ne lui point faire de tort; & il n'y a rien, en tout ceci, que je ne puisse bien réparer.

HARPAGON.

C'est bien mon intention, & que tu me restituës ce que tu m'as ravi,

L'AVARE,  
VALERE.

Votre honneur, Monsieur, fera pleinement satisfait.

HARPAGON.

Il n'est pas question d'honneur là dedans. Mais , di-moi ,  
qui t'a porté à cette action ?

VALERE.

Hélas ! Me le demandez-vous ?

HARPAGON.

Oui, vrayment, je te le demande.

VALERE.

Un Dieu qui porte les excuses de tout ce qu'il fait faire ;  
l'Amour.

HARPAGON.

L'Amour !

VALERE.

Oui.

HARPAGON.

Bel amour, bel amour, ma foi ! L'amour de mes louïs d'or.

VALERE.

Non, Monsieur, ce ne sont point vos richesses qui m'ont  
tenté, ce n'est pas cela qui m'a ébloui ; & je proteste de ne  
prétendre rien à tous vos biens, pourvû que vous me laissiez celui que j'ai.

HARPAGON.

Non ferai, de par tous les diables ; je ne te le laisserai  
pas. Mais voyez quelle insolence , de vouloir retenir le  
vol qu'il m'a fait.

VALERE.

VALERE.

Appellez-vous cela un vol ?

HARPAGON.

Si je l'appelle un vol ? Un trésor comme celui-là ?

VALERE.

C'est un trésor, il est vray, & le plus précieux que vous ayez sans doute ; mais ce ne fera pas le perdre que de me le laisser. Je vous le demande, à genoux, ce trésor plein de charmes ; & , pour bien faire, il faut que vous me l'accordiez.

HARPAGON.

Je n'en ferai rien. Qu'est-ce à dire cela ?

VALERE.

Nous nous sommes promis une foi mutuelle, & avons fait ferment de ne nous point abandonner.

HARPAGON.

Le ferment est admirable, & la promesse plaisante !

VALERE.

Oui, nous nous sommes engagés d'être l'un à l'autre à jamais.

HARPAGON.

Je vous en empêcherai bien, je vous assure.

VALERE.

Rien que la mort ne nous peut séparer.

HARPAGON.

C'est être bien endiablé après mon argent.

VALERE.

Je vous ai déjà dit, monsieur, que ce n'étoit point l'intérêt qui m'avoit poussé à faire ce que j'ai fait. Mon cœur n'a point agi par les ressorts que vous pensez ; & un motif plus

noble m'a inspiré cette résolution.

HARPAGON.

Vous verrez que c'est par charité chrétienne qu'il veut avoir mon bien ; mais j'y donnerai bon ordre, & la justice, pendard effronté, me va faire raison de tout.

VALERE.

Vous en userez comme vous voudrez, & me voilà prêt à souffrir toutes les violences qu'il vous plaira ; mais je vous prie de croire, au moins, que, s'il y a du mal, ce n'est que moi qu'il en faut accuser, & que votre fille, en tout ceci, n'est aucunement coupable.

HARPAGON.

Je le crois bien, vraiment ; il seroit fort étrange que ma fille eût trempé dans ce crime. Mais, je veux ravoïr mon affaire, & que tu me confesses en quel endroit tu me l'as enlevée.

VALERE.

Moi ? Je ne l'ai point enlevée, & elle est encore chez vous.

HARPAGON.

[*bas à part.*]

[*haut.*]

O ma chère cassette ! Elle n'est point sortie de ma maison ?

VALERE.

Non, monsieur.

HARPAGON.

Hé, di-moi un peu ; tu n'y as point touché ?

VALERE.

Moi, y toucher ? Ah ! Vous lui faites tort aussi-bien qu'à



moi ; & c'est d'une ardeur toute pure & respectueuse , que j'ai brûlé pour elle.

HARPAGON *à part.*

Brûlé pour ma cassette !

VALERE.

J'aimerois mieux mourir que de lui avoir fait paroître aucune pensée offensante ; elle est trop sage & trop honnête pour cela.

HARPAGON *à part.*

Ma cassette trop honnête !

VALERE.

Tous mes désirs se sont bornés à jouir de sa vûë ; & rien de criminel n'a profané la passion que ses beaux yeux m'ont inspirée.

HARPAGON *à part.*

Les beaux yeux de ma cassette ! Il parle d'elle , comme un amant d'une maîtresse.

VALERE.

Dame Claude , monsieur , sçait la vérité de cette aventure ; & elle vous peut rendre témoignage . . .

HARPAGON.

Quoi ! Ma servante est complice de l'affaire ?

VALERE.

Oui , monsieur , elle a été témoin de notre engagement ; & c'est après avoir connu l'honnêteté de ma flâme , qu'elle m'a aidé à persuader votre fille de me donner sa foi , & de recevoir la mienne.

[à part.]

Hé ? Est-ce que la peur de la justice le fait extravaguer ?

[à Valère.]

Que nous brouilles-tu ici de ma fille ?

V A L E R E .

Je dis , monsieur , que j'ai eu toutes les peines du monde à faire consentir sa pudeur à ce que vouloit mon amour.

H A R P A G O N .

La pudeur de qui ?

V A L E R E .

De votre fille ; &amp; c'est seulement depuis hier qu'elle a pû se résoudre à nous signer mutuellement une promesse de mariage.

H A R P A G O N .

Ma fille t'a signé une promesse de mariage ?

V A L E R E .

Oui , monsieur ; comme , de ma part , je lui en ai signé une.

H A R P A G O N .

O Ciel ! Autre disgrâce !

M. J A C Q U E S *au commissaire.*

Ecrivez , monsieur , écrivez.

H A R P A G O N .

Rengrègement de mal ! Surcroît de désespoir !

[au commissaire.]

Allons , monsieur , faites le dû de votre charge , &amp; dressez-lui-moi son procès comme larron , &amp; comme suborneur.

M. J A C Q U E S .

Comme larron , &amp; comme suborneur.

Ce sont des noms qui ne me sont point dûs; &, quand on  
sçaura qui je suis...

---

## S C E N E   I V.

HARPAGON, ELISE, MARIANE,  
VALERE, FROSINE, MAISTRE  
JACQUES, UN COMMISSAIRE.

HARPAGON.

AH! Fille scélérate, fille indigne d'un pere comme moi,  
c'est ainsi que tu pratiques les leçons que je t'ai don-  
nées? Tu te laisses prendre d'amour pour un voleur infame,  
& tu lui engages ta foi sans mon consentement? Mais vous  
serez trompés l'un & l'autre.

[à Elise.]

Quatre bonnes murailles me répondront de ta conduite;

[à Valère.]

& une bonne potence me fera raison de ton audace.

VALERE.

Ce ne sera point votre passion qui jugera l'affaire; & l'on  
m'écouterà, au moins, avant que de me condamner.

HARPAGON.

Je me suis abusé de dire une potence; & tu feras roué tout  
vif.

ELISE *aux genoux d'Harpagon.*

Ah! Mon pere, prenez des sentimens un peu plus humains,

je vous prie ; & n'allez point pousser les choses dans les dernières violences du pouvoir paternel. Ne vous laissez point entraîner aux premiers mouvemens de votre passion ; & donnez-vous le tems de considérer ce que vous voulez faire. Prenez la peine de mieux voir celui dont vous vous offensez , il est tout autre que vos yeux ne le jugent ; & vous trouverez moins étrange que je me sois donnée à lui , lorsque vous sçauvez que , sans lui , vous ne m'auriez plus il y a long-tems. Oui , mon pere , c'est celui qui me sauva de ce grand péril que vous sçavez que je courus dans l'eau ; & à qui vous devez la vie de cette même fille , dont...

HARPAGON.

Tout cela n'est rien ; & il valoit bien mieux , pour moi , qu'il te laissât noyer , que de faire ce qu'il a fait.

ELISE.

Mon pere , je vous conjure , par l'amour paternel , de me...

HARPAGON.

Non , non , je ne veux rien entendre ; & il faut que la justice fasse son devoir.

M. JACQUES *à part.*

Tu me payeras mes coups de bâton.

FROSINE *à part.*

Voici un étrange embarras.



## S C E N E V.

ANSELME, HARPAGON, ELISE,  
MARIANE, FROSINE, VALERE,  
UN COMMISSAIRE, MAISTRE  
JACQUES.

ANSELME.  
**Q**U'est-ce, seigneur Harpagon? Je vous vois tout émû.

HARPAGON.

Ah! Seigneur Anselme, vous me voyez le plus infortuné de tous les hommes, & voici bien du trouble & du désordre au contrat que vous venez faire. On m'assassine dans le bien, on m'assassine dans l'honneur; & voilà un traître, un scélérat, qui a violé tous les droits les plus saints, qui s'est coulé chez moi sous le titre de domestique, pour me dérober mon argent, & pour me suborner ma fille.

VALERE.

Qui songe à votre argent, dont vous me faites un galimatias?

HARPAGON.

Oui, ils se sont donnés l'un à l'autre une promesse de mariage. Cet affront vous regarde, seigneur Anselme; & c'est vous qui devez vous rendre partie contre lui, & faire, à vos dépens, toutes les poursuites de la justice, pour vous venger de son insolence.

ANSELME.

Ce n'est pas mon dessein de me faire épouser par force, & de

rien prétendre à un cœur qui se feroit donné ; mais , pour vos intérêts , je suis prêt à les embrasser ainsi que les miens propres.

H A R P A G O N .

Voilà monsieur , qui est un honnête commissaire , qui n'oublie rien , à ce qu'il m'a dit , de la fonction de son office.

[*au commissaire , montrant Valère .*]

Chargez-le , comme il faut , monsieur , & rendez les choses bien criminelles.

V A L E R E .

Je ne vois pas quel crime on me peut faire de la passion que j'ai pour votre fille , & le supplice où vous croyez que je puisse être condamné pour notre engagement , lorsqu'on sçaura ce que je suis.

H A R P A G O N .

Je me moque de tous ces contes ; & le monde aujourd'hui n'est plein que de ces larrons de noblesse , que de ces imposteurs , qui tirent avantage de leur obscurité , & s'habillent insolemment du premier nom illustre qu'ils s'avisent de prendre.

V A L E R E .

Sçachez que j'ai le cœur trop bon , pour me parer de quelque chose qui ne soit point à moi ; & que tout Naples peut rendre témoignage de ma naissance.

A N S E L M E .

Tout beau ; prenez garde à ce que vous allez dire. Vous risquez ici plus que vous ne pensez ; & vous parlez devant un homme à qui tout Naples est connu , & qui peut aisément voir clair dans l'histoire que vous ferez.

V A L E R E .

VALERE.

Je ne suis point homme à rien craindre ; & si Naples vous est connu, vous sçavez qui étoit Dom Thomas d'Alburci.

ANSELME.

Sans doute, je le sçais ; & peu de gens l'ont connu mieux que moi.

HARPAGON.

Je ne me soucie ni de Dom Thomas, ni de Dom Martin.

[*Harpagon, voyant deux chandelles allumées, en souffle une.*]

ANSELME.

De grace, laissez-le parler ; nous verrons ce qu'il en veut dire.

VALERE.

Je veux dire, que c'est lui qui m'a donné le jour.

ANSELME.

Lui ?

VALERE.

Oui.

ANSELME.

Allez. Vous vous moquez. Cherchez quelque autre histoire qui vous puisse mieux réussir ; & ne prétendez pas vous sauver sous cette imposture.

VALERE.

Songez à mieux parler. Ce n'est point une imposture ; & je n'avance rien, qu'il ne me soit aisé de justifier.

ANSELME.

Quoi ? Vous osez vous dire fils de Dom Thomas d'Alburcy ?

Oui , je l'ose ; & suis prêt de soutenir cette vérité contre qui que ce soit.

A N S E L M E .

L'audace est merveilleuse ! Apprenez , pour vous confondre , qu'il y a seize ans , pour le moins , que l'homme , dont vous nous parlez , périt sur mer avec ses enfans & sa femme , en voulant dérober leur vie aux cruelles persécutions qui ont accompagné les désordres de Naples , & qui en firent exiler plusieurs nobles familles.

V A L E R E .

Oui ; mais apprenez , pour vous confondre , vous , que son fils âgé de sept ans , avec un domestique , fut sauvé de ce naufrage par un vaisseau espagnol , & que ce fils sauvé est celui qui vous parle. Apprenez que le capitaine de ce vaisseau , touché de ma fortune , prit amitié pour moi , qu'il me fit élever comme son propre fils ; & que les armes furent mon emploi dès que je m'en trouvai capable ; que j'ai scû depuis peu que mon pere n'étoit point mort , comme je l'avois toujours crû ; que , passant ici pour l'aller chercher , une aventure par le Ciel concertée , me fit voir la charmante Elise , que cette vûë me rendit esclave de ses beautés , & que la violence de mon amour , & les sévérités de son pere me firent prendre la résolution de m'introduire dans son logis , & d'envoyer un autre à la quête de mes parens.

A N S E L M E .

Mais quels témoignages encore , autres que vos paroles , nous peuvent assûrer que ce ne soit point une fable que vous



ayez bâtie sur une vérité?

VALERE.

Le capitaine espagnol, un cachet de rubis qui étoit à mon pere, un bracelet d'agate que ma mere m'avoit mis au bras, le vieux Pédro, ce domestique qui se sauva avec moi du naufrage.

MARIANE.

Hélas! A vos paroles, je puis ici répondre, moi, que vous n'imposez point; & tout ce que vous dites me fait connoître clairement que vous êtes mon frere.

VALERE.

Vous, ma sœur!

MARIANE.

Oui, mon cœur s'est émû dès le moment que vous avez ouvert la bouche; & notre mere que vous allez ravir, m'a mille fois entretenuë des disgraces de notre famille. Le Ciel ne nous fit point aussi périr dans ce triste naufrage; mais il ne nous sauva la vie que par la perte de notre liberté; & ce furent des corsaires qui nous recueillirent ma mere & moi sur un débris de notre vaisseau. Après dix ans d'esclavage, une heureuse fortune nous rendit notre liberté, & nous retournâmes dans Naples, où nous trouvâmes tout notre bien vendu, sans y pouvoir trouver des nouvelles de notre pere. Nous passâmes à Gènes, où ma mere alla ramasser quelques malheureux restes d'une succession qu'on avoit déchirée; & de là, fuyant la barbare injustice de ses parens, elle vint en ces lieux, où elle n'a presque vécu que d'une vie languissante.

L' A V A R E ,  
ANSELME.

O Ciel ! Quels sont les traits de ta puissance, & que tu fais bien voir qu'il n'appartient qu'à toi de faire des miracles ! Embrassez-moi, mes enfans, & mêlez tous deux vos transports à ceux de votre pere.

VALERE.

Vous êtes notre pere ?

MARIANE.

C'est vous que ma mere a tant pleuré ?

ANSELME.

Oui, ma fille, oui, mon fils, je suis Dom Thomas d'Alburci, que le Ciel garantit des ondes avec tout l'argent qu'il portoit; & qui, vous ayant tous crû morts durant plus de seize ans, se préparoit, après de longs voyages, à chercher dans l'hymen d'une douce & sage personne, la consolation de quelque nouvelle famille. Le peu de sûreté que j'ai vû pour ma vie à retourner à Naples, m'a fait y renoncer pour toujours; &, ayant sçû trouver moyen d'y faire vendre ce que j'avois, je me suis habitué ici, où, sous le nom d'Anselme, j'ai voulu m'éloigner les chagrins de cet autre nom, qui m'a causé tant de traverses.

HARPAGON à *Anselme*.

C'est-là votre fils ?

ANSELME.

Oui.

HARPAGON.

Je vous prends à partie, pour me payer dix mille écus qu'il m'a volés.

ANSELME.

Lui, vous avoir volé?

HARPAGON.

Lui-même.

VALERE.

Qui vous dit cela?

HARPAGON.

Maître Jacques.

VALERE *à maître Jacques.*

C'est toi qui le dis?

M. JACQUES.

Vous voyez que je ne dis rien.

HARPAGON.

Oui. Voilà monsieur le commissaire qui a reçu sa déposition.

VALERE.

Pouvez-vous me croire capable d'une action si lâche?

HARPAGON.

Capable, ou non capable, je veux ravoir mon argent.

## SCENE DERNIERE.

HARPAGON, ANSELME, ELISE,  
MARIANE, CLEANTE, VALERE,  
FROSINE, UN COMMISSAIRE,  
MAISTRE JACQUES, LA FLECHE.

CLEANTE.

**N**E vous tourmentez point, mon pere, & n'accusez personne. J'ai decouvert des nouvelles de votre affaire; & je viens ici pour vous dire que, si vous voulez vous resoudre à me laisser epouser Mariane, votre argent vous fera rendu.

HARPAGON.

Où est-il?

CLEANTE.

Ne vous mettez point en peine. Il est en lieu dont je réponds; & tout ne dépend que de moi. C'est à vous de me dire à quoi vous vous déterminez; & vous pouvez choisir, ou de me donner Mariane, ou de perdre votre cassette.

HARPAGON.

N'en a-t-on rien ôté?

CLEANTE.

Rien du tout. Voyez si c'est votre dessein de souscrire à ce mariage, & de joindre votre consentement à celui de sa mere, qui lui laisse la liberté de faire un choix entre nous deux.



Mais vous ne sçavez pas que ce n'est pas assez que ce con-  
[ *montrant Valère.* ]

sentement; & que le Ciel, avec un frere que vous voyez,  
[ *montrant Anselme.* ]

vient de me rendre un pere, dont vous avez à m'obtenir.

A N S E L M E.

Le Ciel, mes enfans, ne me redonne point à vous pour  
être contraire à vos vœux. Seigneur Harpagon, vous ju-  
gez bien que le choix d'une jeune personne tombera sur  
le fils plutôt que sur le pere. Allons, ne vous faites point  
dire ce qu'il n'est point nécessaire d'entendre, & consen-  
tez, ainsi que moi, à ce double hyménée.

H A R P A G O N.

Il faut, pour me donner conseil, que je voye ma cassette.

C L E A N T E.

Vous la verrez saine & entière.

H A R P A G O N.

Je n'ai point d'argent à donner en mariage à mes enfans.

A N S E L M E.

Hé bien, j'en ai pour eux; que cela ne vous inquiète point.

H A R P A G O N.

Vous obligerez-vous à faire tous les frais de ces deux ma-  
riages?

A N S E L M E.

Oui, je m'y oblige. Etes-vous satisfait?

H A R P A G O N.

Oui, pourvû que, pour les nôces, vous me fassiez faire un  
habit.

D'accord. Allons jouir de l'allegresse que cet heureux jour nous présente.

LE COMMISSAIRE.

Holà, Messieurs, holà. Tout doucement, s'il vous plaît. Qui me payera mes écritures ?

HARPAGON.

Nous n'avons que faire de vos écritures.

LE COMMISSAIRE.

Oui ; mais je ne prétends pas, moi les avoir faites pour rien.

HARPAGON *montrant maître Jacques.*

Pour votre payement, voilà un homme que je vous donne à pendre.

M. JACQUES.

Hélas ! Comment faut-il donc faire ? On me donne des coups de bâton pour dire vrai ; & on me veut pendre pour mentir.

ANSELME.

Seigneur Harpagon, il faut lui pardonner cette imposture.

HARPAGON.

Vous payerez donc le commissaire ?

ANSELME.

Soit. Allons vite faire part de notre joye à votre mere.

HARPAGON.

Et moi, voir ma chère cassette.

*F I N.*

GEORGE

GEORGE  
DANDIN,  
OU  
LE MARI CONFONDU,  
*COMÉDIE.*

---

---

*A C T E U R S.*

GEORGE DANDIN, riche payfan, mari d'Angélique.

ANGELIQUE, femme de George Dandin, & fille de monsieur de Sotenville.

MONSIEUR DE SOTENVILLE, gentilhomme campagnard, pere d'Angélique.

MADAME DE SOTENVILLE.

CLITANDRE, amant d'Angélique.

CLAUDINE, suivante d'Angélique.

LUBIN, payfan, servant Clitandre.

COLIN, valet de George Dandin.

*La scène est devant la maison de George Dandin,  
à la campagne.*







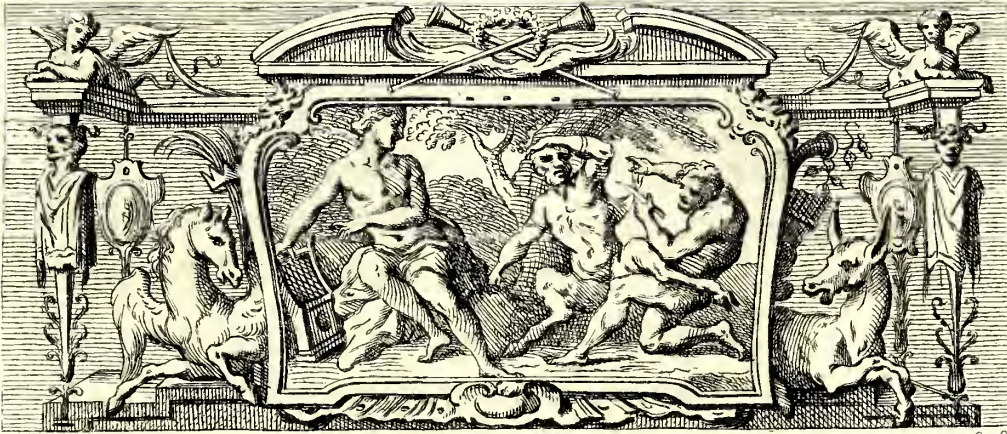


*Ino et dessiné par F. Boucher*

*Gravé par Lau Carré*

GEORGE DANDIN  
*ou le mari confondu.*





GEORGE  
DANDIN,  
*OU*  
LE MARI CONFONDU,  
*COMÉDIE.*

---

ACTE PREMIER.  
SCENE PREMIERE.  
GEORGE DANDIN.



H! Qu'une femme demoiselle est une étrange affaire, & que mon mariage est une leçon bien parlante à tous les payfans qui veulent s'élever au-dessus de leur condition; & s'allier, comme j'ai fait, à la maison d'un gentil-homme! La noblesse de soi est bonne, c'est une chose considérable, assurément; mais elle est accompagnée de

tant de mauvaises circonstances , qu'il est très-bon de ne s'y point frotter. Je suis devenu là-dessus sçavant à mes dépens , & connois le stile des nobles , lorsqu'ils nous font , nous autres , entrer dans leur famille. L'alliance qu'ils font est petite avec nos personnes , c'est notre bien seul qu'ils épousent ; & j'aurois bien mieux fait , tout riche que je suis , de m'allier en bonne & franche paysannerie , que de prendre une femme qui se tient au-dessus de moi , s'offense de porter mon nom ; & pense qu'avec tout mon bien , je n'ai pas assez acheté la qualité de son mari. George Dandin , George Dandin , vous avez fait une sottise la plus grande du monde. Ma maison m'est effroyable maintenant , & je n'y rentre point sans y trouver quelque chagrin.

---

## S C E N E I I.

GEORGE DANDIN, LUBIN.

GEORGE DANDIN *à part , voyant sortir Lubin de chez lui.*

**Q**ue diantre ce drôle-là vient-il faire chez moi ?

LUBIN *à part , appercevant George Dandin.*  
Voilà un homme qui me regarde.

GEORGE DANDIN *à part.*  
Il ne me connoît pas.

LUBIN *à part.*  
Il se doute de quelque chose.



GEORGE DANDIN *à part.*

Ouais ! Il a grand'peine à saluer.

LUBIN *à part.*

J'ai peur qu'il n'aille dire qu'il m'a vû fortir de là-dedans.

GEORGE DANDIN.

Bon jour.

LUBIN.

Serviteur.

GEORGE DANDIN.

Vous n'êtes pas d'ici , que je crois ?

LUBIN.

Non , je n'y suis venu que pour voir la fête de demain.

GEORGE DANDIN.

Hé ! Dites-moi un peu , s'il vous plaît , vous venez de là-dedans ?

LUBIN.

Chut.

GEORGE DANDIN.

Comment ?

LUBIN.

Paix.

GEORGE DANDIN.

Quoi donc ?

LUBIN.

Motus , il ne faut pas dire que vous m'avez vû fortir de là.

GEORGE DANDIN.

Pourquoi ?

GEORGE DANDIN,  
LUBIN.

Mon Dieu ! Parce.

GEORGE DANDIN.

Mais encore ?

LUBIN.

Doucement. J'ai peur qu'on ne nous écoute.

GEORGE DANDIN.

Point , point.

LUBIN.

C'est que je viens de parler à la maîtresse du logis , de la part d'un certain monsieur qui lui fait les doux yeux ; & il ne faut pas qu'on sçache cela. Entendez-vous ?

GEORGE DANDIN.

Oui.

LUBIN.

Voilà la raison. On m'a chargé de prendre garde que personne ne me vît , & je vous prie , au moins , de ne pas dire que vous m'ayiez vû.

GEORGE DANDIN.

Je n'ai garde.

LUBIN.

Je suis bien aise de faire les choses secrètement , comme on m'a recommandé.

GEORGE DANDIN.

C'est bien fait.

LUBIN.

Le mari , à ce qu'ils disent , est un jaloux qui ne veut pas qu'on fasse l'amour à sa femme ; & il feroit le diable à qua-

tre, si cela venoit à ses oreilles. Vous comprenez bien?

GEORGE DANDIN.

Fort bien.

LUBIN.

Il ne faut pas qu'il sçache rien de tout ceci.

GEORGE DANDIN.

Sans doute.

LUBIN.

On le veut tromper tout doucement. Vous entendez bien?

GEORGE DANDIN.

Le mieux du monde.

LUBIN.

Si vous alliez dire que vous m'avez vû sortir de chez lui, vous gêteriez toute l'affaire. Vous comprenez bien?

GEORGE DANDIN.

Affûrément. Hé, comment nommez-vous celui qui vous a envoyé là-dedans?

LUBIN.

C'est le seigneur de notre pays, monsieur le vicomte de chose... Foin, je ne me souviens jamais comment diantre ils baragouinent ce nom-là, monsieur Cli... Clitandre.

GEORGE DANDIN.

Est-ce ce jeune courtifan, qui demeure...

LUBIN.

Oui, auprès de ces arbres.

GEORGE DANDIN *à part.*

C'est pour cela que depuis peu ce damoiseau poli s'est venu loger contre moi; j'avois bon nez sans doute, & son

GEORGE DANDIN,  
voisinage déjà m'avoit donné quelque soupçon.

LUBIN.

Testigué, c'est le plus honnête homme que vous ayez jamais vû. Il m'a donné trois pièces d'or pour aller dire seulement à la femme qu'il est amoureux d'elle, & qu'il souhaite fort l'honneur de pouvoir lui parler. Voyez s'il y a là une grande fatigue pour me payer si bien ; & ce qu'est , au prix de cela, une journée de travail, où je ne gagne que dix sols.

GEORGE DANDIN.

Hé bien ? Avez-vous fait votre message ?

LUBIN.

Oui. J'ai trouvé là-dedans une certaine Claudine, qui, tout du premier coup, a compris ce que je voulois, & qui m'a fait parler à sa maîtresse.

GEORGE DANDIN *à part.*

Ah ! coquine de servante !

LUBIN.

Morguienne, cette Claudine-là est tout-à-fait jolie, elle a gagné mon amitié, & il ne tiendra qu'à elle que nous ne soyions mariés ensemble.

GEORGE DANDIN.

Mais quelle réponse a fait la maîtresse à ce monsieur le courtisan ?

LUBIN.

Elle m'a dit de lui dire . . . . Attendez, je ne sçais si je me souviendrai bien de tout cela, qu'elle lui est tout-à-fait obligée de l'affection qu'il a pour elle, & qu'à cause de son mari qui est fantasque, il garde d'en rien faire paroître ;

&



& qu'il faudra songer à chercher quelque invention pour se pouvoir entretenir tous deux.

GEORGE DANDIN *à part.*

Ah, pendarde de femme !

LUBIN.

Testiguienne, cela sera drôle ; car le mari ne se doutera point de la manigance , voilà ce qui est de bon ; & il aura un pied de nez avec sa jalousie. Est-ce pas ?

GEORGE DANDIN.

Cela est vrai.

LUBIN.

Adieu. Bouche cousüe au moins. Gardez bien le secret ; afin que le mari ne le sçache pas.

GEORGE DANDIN.

Oui, oui.

LUBIN.

Pour moi , je vais faire semblant de rien. Je suis un fin ma-  
tois , & l'on ne diroit pas que j'y touche.

---

## SCENE III.

GEORGE DANDIN *seul.*

**H**É bien , George Dandin , vous voyez de quel air  
votre femme vous traite. Voilà ce que c'est d'avoir  
voulu épouser une demoiselle. L'on vous accommode de  
toutes pièces , sans que vous puissiez vous venger , & la  
gentilhommerie vous tient les bras liés. L'égalité de condi-

tion laisse du moins à l'honneur d'un mari liberté de ressentiment; & , si c'étoit une payfanne , vous auriez maintenant toutes vos coudées franches à vous en faire la justice à bons coups de bâton. Mais vous avez voulu tâter de la noblesse , & il vous ennuyoit d'être maître chez vous. Ah ! J'enrage de tout mon cœur , & je me donneroïis volontiers des soufflets. Quoi ! Ecouter impudemment l'amour d'un damoiseau , & y promettre en même tems de la correspondance ! Morbleu , je ne veux point laisser passer une occasion de la sorte. Il me faut , de ce pas , aller faire mes plaintes au pere & à la mere ; & les rendre témoins , à telle fin que de raison , des sujets de chagrin & de ressentiment que leur fille me donne. Mais les voici l'un & l'autre fort à propos.

## SCENE IV.

MONSIEUR DE SOTENVILLE,  
MADAME DE SOTENVILLE,  
GEORGE DANDIN.

Mr. DE SOTENVILLE.

**Q** U'est-ce , mon gendre ? Vous me paroissiez tout troublé.

GEORGE DANDIN.

Aussi en ai-je du sujet , & . . . .

Me. DE SOTENVILLE.

Mon Dieu , notre gendre , que vous avez peu de civilité , de ne pas saluer les gens quand vous les approchez !

GEORGE DANDIN.

Ma foi , ma belle mere , c'est que j'ai d'autres choses en tête ; & . . . . .

Me. DE SOTENVILLE.

Encore ? Est-il possible , notre gendre , que vous sçachiez si peu votre monde ; & qu'il n'y ait pas moyen de vous instruire de la maniere qu'il faut vivre parmi les personnes de qualité ?

GEORGE DANDIN.

Comment ?

Me. DE SOTENVILLE.

Ne vous déferiez-vous jamais , avec moi , de la familiarité de ce mot de , ma belle-mere , & ne sçauriez-vous vous accoutumer à me dire , Madame ?

GEORGE DANDIN.

Parbleu , si vous m'appellez votre gendre , il me semble que je puis vous appeller ma belle-mere.

Me. DE SOTENVILLE.

Il y a fort à dire , & les choses ne sont pas égales. Apprenez , s'il vous plaît , que ce n'est pas à vous à vous servir de ce mot là avec une personne de ma condition , que , tout notre gendre que vous foyez , il y a grande différence de vous à nous , & que vous devez vous connoître.

Mr. DE SOTENVILLE.

C'en est assez , m'amour , laissons cela.

Me. DE SOTENVILLE.

Mon Dieu ! Monsieur de Sotenville , vous avez des indulgences qui n'appartiennent qu'à vous , & vous ne sçavez pas

GEORGE DANDIN,  
vous faire rendre ; par les gens , ce qui vous est dû.

Mr. DE SOTENVILLE.

Corbleu , pardonnez - moi , on ne peut point me faire de leçons là-dessus , & j'ai sçû montrer en ma vie , par vingt actions de vigueur , que je ne suis point homme à démor dre jamais d'une partie de mes prétentions ; mais il suffit de lui avoir donné un petit avertissement. Sçachons un peu , mon gendre , ce que vous avez dans l'esprit.

GEORGE DANDIN.

Puisqu'il faut donc parler cathégoriquement , je vous dirai , monsieur de Sotenville , que j'ai lieu de . . .

Mr. DE SOTENVILLE.

Doucement , mon gendre. Apprenez qu'il n'est pas respectueux d'appeller les gens par leur nom , & qu'à ceux qui sont au dessus de nous , il faut dire , Monsieur , tout court.

GEORGE DANDIN.

Hé bien , Monsieur , tout court , & non plus monsieur de Sotenville , j'ai à vous dire que ma femme me donne . . .

Mr. DE SOTENVILLE.

Tout beau. Apprenez aussi que vous ne devez pas dire , ma femme , quand vous parlez de notre fille.

GEORGE DANDIN.

J'enrage. Comment ? Ma femme n'est pas ma femme ?

Me. DE SOTENVILLE.

Oui , notre gendre , elle est votre femme ; mais il ne vous est pas permis de l'appeller ainsi , & c'est tout ce que vous pourriez faire , si vous aviez épousé une de vos pareilles.



[ *bas à part.* ]      G E O R G E D A N D I N.      [ *haut.* ]

Ah! George Dandin, où t'es-tu fourré? Hé, de grace, mettez, pour un moment, votre gentilhommerie à côté, & souffrez que je vous parle maintenant comme je pourrai.

[ *à part.* ]

Au diantre soit la tyrannie de toutes ces histoires-là.

[ *à monsieur de Sotenville.* ]

Je vous dis donc que je suis mal fatishait de mon mariage.

Mr. D E S O T E N V I L L E.

Et la raison, mon gendre?

Me. D E S O T E N V I L L E.

Quoi! Parler ainsi d'une chose dont vous avez tiré de si grands avantages!

G E O R G E D A N D I N.

Et quels avantages, Madame, puisque Madame y a? L'aventure n'a pas été mauvaise pour vous; car, sans moi, vos affaires, avec votre permission, étoient fort délabrées, & mon argent a servi à boucher d'assez bons trous; mais, moi, de quoi ai-je profité, je vous prie, que d'un allongement de nom, & au lieu de, George Dandin, d'avoir reçu par vous le titre de monsieur de la Dandinierie?

Mr. D E S O T E N V I L L E.

Ne comptez-vous pour rien, mon gendre, l'avantage d'être allié à la maison de Sotenville?

Me. D E S O T E N V I L L E.

Et à celle de la Prudoterie, dont j'ai l'honneur d'être issuë, maison où le ventre annoblit, & qui, par ce beau privilège, rendra vos enfans gentilshommes?

GEORGE DANDIN,  
GEORGE DANDIN.

Oui, voilà qui est bien, mes enfans seront gentilshommes, mais je ferai cocu, moi, si l'on n'y met ordre.

Mr. DE SOTENVILLE.

Que veut dire cela, mon gendre ?

GEORGE DANDIN.

Cela veut dire que votre fille ne vit pas comme il faut qu'une femme vive, & qu'elle fait des choses qui sont contre l'honneur.

Me. DE SOTENVILLE.

Tout beau. Prenez garde à ce que vous dites. Ma fille est d'une race trop pleine de vertu, pour se porter jamais à faire aucune chose dont l'honnêteté soit blessée; &, de la maison de la Prudoterie, il y a plus de trois cens ans qu'on n'a point remarqué qu'il y ait eu une femme, Dieu merci, qui ait fait parler d'elle.

Mr. DE SOTENVILLE.

Corbleu, dans la maison de Sotenville, on n'a jamais vû de coquette; & la bravoure n'y est pas plus héréditaire aux mâles, que la chasteté aux femelles.

Me. DE SOTENVILLE.

Nous avons eu une Jacqueline de la Prudoterie, qui ne voulut jamais être la maîtresse d'un duc & pair, gouverneur de notre province.

Mr. DE SOTENVILLE.

Il y a eu une Mathurine de Sotenville, qui refusa vingt mille écus d'un favori du roi, qui ne lui demandoit seulement que la faveur de lui parler.

GEORGE DANDIN.

Oh bien, votre fille n'est pas si difficile que cela ; & elle s'est apprivoisée depuis qu'elle est chez moi.

Mr. DE SOTENVILLE.

Expliquez-vous, mon gendre. Nous ne sommes point gens à la supporter dans de mauvaises actions ; & nous ferons les premiers, sa mere & moi, à vous en faire la justice.

Me. DE SOTENVILLE.

Nous n'entendons point raillerie sur les matières de l'honneur, & nous l'avons élevée dans toute la sévérité possible.

GEORGE DANDIN.

Tout ce que je vous puis dire, c'est qu'il y a ici un certain courtisan que vous avez vû, qui est amoureux d'elle à ma barbe ; & qui lui a fait faire des protestations d'amour, qu'elle a très-humainement écoutées.

Me. DE SOTENVILLE.

Jour de Dieu, je l'étrangleroie de mes propres mains, s'il falloit qu'elle forlignât de l'honnêteté de sa mere.

Mr. DE SOTENVILLE.

Corbleu, je lui passerois mon épée au travers du corps, à elle & au galant, si elle avoit forfait à son honneur.

GEORGE DANDIN.

Je vous ai dit ce qui se passe, pour vous faire mes plaintes ; & je vous demande raison de cette affaire-là.

Mr. DE SOTENVILLE.

Ne vous tourmentez point, je vous la ferai de tous deux ; & je suis homme pour ferrer le bouton à qui que ce puisse être. Mais êtes-vous bien sûr aussi de ce que vous nous dites ?

GEORGE DANDIN,  
GEORGE DANDIN.

Très-fûr.

Mr. DE SOTENVILLE.

Prenez bien garde au moins; car, entre gentilshommes, ce sont des choses chatouilleuses, & il n'est pas question d'aller faire ici un pas de clerc.

GEORGE DANDIN.

Je ne vous ai rien dit, vous dis-je, qui ne soit véritable.

Mr. DE SOTENVILLE.

M'amour, allez-vous en parler à votre fille, tandis qu'avec mon gendre j'irai parler à l'homme.

Me. DE SOTENVILLE.

Se pourroit-il, mon fils, qu'elle s'oubliât de la sorte, après le sage exemple que vous sçavez vous-même que je lui ai donné?

Mr. DE SOTENVILLE.

Nous allons éclaircir l'affaire. Suivez-moi, mon gendre, & ne vous mettez pas en peine. Vous verrez de quel bois nous nous chauffons, lorsqu'on s'attaque à ceux qui nous peuvent appartenir.

GEORGE DANDIN.

Le voici qui vient vers nous.

SCENE



## SCENE V.

MONSIEUR DE SOTENVILLE,  
CLITANDRE, GEORGE DANDIN,

**M** Mr. DE SOTENVILLE.  
Onsieur, suis-je connu de vous?

CLITANDRE.

Non pas, que je sçache, monsieur.

Mr. DE SOTENVILLE.

Je m'appelle le baron de Sotenville.

CLITANDRE.

Je m'en réjouis fort.

Mr. DE SOTENVILLE.

Mon nom est connu à la cour; & j'eus l'honneur, dans ma jeunesse, de me signaler, des premiers, à l'arrière-ban de Nanci.

CLITANDRE.

A la bonne heure.

Mr. DE SOTENVILLE.

Monsieur mon pere, Jean-Gilles de Sotenville, eut la gloire d'affister, en personne, au grand siège de Montauban.

CLITANDRE.

J'en suis ravi.

Mr. DE SOTENVILLE.

Et j'ai eu un ayeul, Bertrand de Sotenville, qui fut si considéré, en son tems, que d'avoir permission de vendre tout son bien pour le voyage d'outre-mer.

Je le veux croire.

Mr. DE SOTENVILLE.

Il m'a été rapporté, monsieur, que vous aimez & poursuivez une jeune personne, qui est ma fille, pour laquelle je

[*montrant George Dandin.*]

m'intéresse, & pour l'homme que vous voyez, qui a l'honneur d'être mon gendre.

CLITANDRE.

Qui? Moi?

Mr. DE SOTENVILLE.

Oui; & je suis bien aise de vous parler, pour tirer de vous, s'il vous plaît, un éclaircissement de cette affaire.

CLITANDRE.

Voilà une étrange médifance? Qui vous a dit cela, monsieur?

Mr. DE SOTENVILLE.

Quelqu'un qui croit le bien sçavoir.

CLITANDRE.

Ce quelqu'un-là en a menti. Je suis honnête homme. Me croyez-vous capable, monsieur, d'une action aussi lâche que celle-là? Moi, aimer une jeune & belle personne, qui a l'honneur d'être la fille de monsieur le baron de Sotenville! Je vous révére trop pour cela, & suis trop votre serviteur. Quiconque vous l'a dit est un sot.

Mr. DE SOTENVILLE.

Allons, mon gendre.

Quoi ?

CLITANDRE.

C'est un coquin & un maraud.

Mr. DE SOTENVILLE à *George Dandin*.

Répondez.

GEORGE DANDIN.

Répondez vous-même.

CLITANDRE.

Si je sçavois qui ce peut être , je lui donneroïis , en votre présence , de l'épée dans le ventre.

Mr. DE SOTENVILLE à *George Dandin*.

Soutenez donc la chose.

GEORGE DANDIN.

Elle est toute foutenuë. Cela est vray.

CLITANDRE.

Est-ce votre gendre , monsieur , qui . . .

Mr. DE SOTENVILLE.

Oui , c'est lui-même qui s'en est plaint à moi.

CLITANDRE.

Certes , il peut remercier l'avantage qu'il a de vous appartenir ; & , sans cela , je lui apprendrois bien à tenir de pareils discours d'une personne comme moi.

## SCENE VI.

MONSIEUR DE SOTENVILLE,  
MADAME DE SOTENVILLE,  
ANGELIQUE, CLITANDRE,  
GEORGE DANDIN, CLAUDINE.

Me. DE SOTENVILLE.

Pour ce qui est de cela, la jalousie est une étrange chose ! J'amène ici ma fille pour éclaircir l'affaire en présence de tout le monde.

CLITANDRE à *Angélique*.

Est-ce donc vous, madame, qui avez dit à votre mari, que je suis amoureux de vous ?

ANGELIQUE.

Moi ? Hé, comment lui aurois-je dit ? Est-ce que cela est ? Je voudrois bien le voir, vrayment, que vous fussiez amoureux de moi. Jouez-vous-y, je vous en prie, vous trouverez à qui parler ; c'est une chose que je vous conseille de faire. Ayez recours, pour voir, à tous les détours des amans ; essayez un peu, par plaisir, à m'envoyer des ambassades, à m'écrire secrètement de petits billets doux, à épier les momens que mon mari n'y fera pas, ou le tems que je sortirai, pour me parler de votre amour ; vous n'avez qu'à y venir, je vous promets que vous serez reçu comme il faut.



CLITANDRE.

Hé, là, là, madame, tout doucement. Il n'est pas nécessaire de me faire tant de leçons, & de vous tant scandaliser. Qui vous dit que je songe à vous aimer ?

ANGELIQUE.

Que sçais-je, moi, ce qu'on me vient conter ici ?

CLITANDRE.

On dira ce que l'on voudra ; mais vous sçavez si je vous ai parlé d'amour, lorsque je vous ai rencontrée.

ANGELIQUE.

Vous n'aviez qu'à le faire, vous auriez été bien venu.

CLITANDRE.

Je vous assure qu'avec moi vous n'avez rien à craindre, que je ne suis point homme à donner du chagrin aux belles ; & que je vous respecte trop, & vous, & messieurs vos parens, pour avoir la pensée d'être amoureux de vous.

Me. DE SOTENVILLE à *George Dandin*.

Hé bien, vous le voyez.

Mr. DE SOTENVILLE.

Vous voilà satisfait, mon gendre. Que dites-vous à cela ?

GEORGE DANDIN.

Je dis que ce sont là des contes à dormir de bout ; que je sçais bien ce que je sçais ; & que, tantôt, puisqu'il faut parler net, elle a reçu une ambassade de sa part.

ANGELIQUE.

Moi ? J'ai reçu une ambassade ?

CLITANDRE.

J'ai envoyé une ambassade ?

Claudine.

CLITANDRE à *Claudine*.

Est-il vrai ?

CLAUDINE.

Par ma foi, voilà une étrange fausseté.

GEORGE DANDIN.

Taisez-vous, carogne que vous êtes. Je sçais de vos nouvelles ; & c'est vous qui, tantôt, avez introduit le courier.

CLAUDINE.

Qui ? Moi ?

GEORGE DANDIN.

Oui, vous. Ne faites point tant la sucrée.

CLAUDINE.

Hélas ! Que le monde aujourd'hui est rempli de méchanceté, de m'aller soupçonner ainsi, moi, qui suis l'innocence même !

GEORGE DANDIN.

Taisez-vous, bonne pièce. Vous faites la fournoise, mais je vous connois il y a long-tems ; & vous êtes une déssalée.

CLAUDINE à *Angélique*.

Madame, est-ce que...

GEORGE DANDIN.

Taisez-vous, vous dis-je, vous pourriez bien porter la folle enchère de tous les autres ; & vous n'avez point de pere gentil-homme.

C'est une imposture si grande , & qui me touche si fort au cœur , que je ne puis pas même avoir la force d'y répondre. Cela est bien horrible d'être accusée par un mari , lorsqu'on ne lui fait rien qui ne soit à faire. Hélas ! Si je suis blâmable de quelque chose , c'est d'en user trop bien avec lui.

CLAUDINE.

Assûrément.

ANGELIQUE.

Tout mon malheur est de le trop considérer ; & plutôt au Ciel que je fusse capable de souffrir , comme il dit , les galanteries de quelqu'un , je ne serois point tant à plaindre. Adieu , je me retire , je ne puis plus endurer qu'on m'outrage de cette sorte.

---

## SCENE VII.

MONSIEUR DE SOTENVILLE ,  
MADAME DE SOTENVILLE ,  
CLITANDRE , GEORGE DANDIN ,  
CLAUDINE.

Me. DE SOTENVILLE à *George Dandin*.

**A**llez , vous ne méritez pas l'honnête femme qu'on vous a donnée.

CLAUDINE.

Par ma foi , il mériteroit qu'elle lui fît dire vrai ; & , si

j'étois en sa place , je n'y marchanderois pas.

[à *Clitandre*.]

Oui, monsieur, vous devez, pour le punir, faire l'amour à ma maîtresse. Pouffez, c'est moi qui vous le dis, ce sera bien employé; & je m'offre à vous y servir, puisqu'il m'en a déjà taxée. [*Claudine sort.*]

Mr. DE SOTENVILLE.

Vous méritez, mon gendre, qu'on vous dise ces choses-là, & votre procédé met tout le monde contre vous.

Me. DE SOTENVILLE.

Allez, songez à mieux traiter une demoiselle bien née; & prenez garde désormais à ne plus faire de pareilles bêtises.

GEORGE DANDIN *à part*.

J'enrage de bon cœur, d'avoir tort lorsque j'ai raison.

## SCENE VIII.

MONSIEUR DE SOTENVILLE,  
CLITANDRE, GEORGE DANDIN.

CLITANDRE *à Mr. de Sotenville*.

Monsieur, vous voyez comme j'ai été faussement accusé; vous êtes homme qui sçavez les maximes du point d'honneur; & je vous demande raison de l'affront qui m'a été fait.

Mr. DE SOTENVILLE.

Cela est juste, & c'est l'ordre des procédés. Allons, mon gendre



gendre ; faites satisfaction à monsieur.

GEORGE DANDIN.

Comment, satisfaction ?

Mr. DE SOTENVILLE.

Oui, cela se doit dans les règles, pour l'avoir à tort accusé.

GEORGE DANDIN.

C'est une chose, moi, dont je ne demeure pas d'accord, de l'avoir à tort accusé ; & je sçais bien ce que j'en pense.

Mr. DE SOTENVILLE.

Il n'importe. Quelque pensée qui vous puisse rester, il a nié, c'est satisfaire les personnes ; & l'on n'a nul droit de se plaindre de tout homme qui se dédit.

GEORGE DANDIN.

Si bien donc que, si je le trouvois couché avec ma femme, il en feroit quitte pour se dédire.

Mr. DE SOTENVILLE.

Point de raisonnement. Faites lui les excuses que je vous dis.

GEORGE DANDIN.

Moi ? Je lui ferai encore des excuses, après . . .

Mr. DE SOTENVILLE.

Allons, vous dis-je, il n'y a rien à balancer, & vous n'avez que faire d'avoir peur d'en trop faire, puisque c'est moi qui vous conduis.

GEORGE DANDIN.

Je ne sçaurois . . .

Mr. DE SOTENVILLE.

Corbleu, mon gendre, ne m'échauffez pas la bile, je me

GEORGE DANDIN,  
mettrois avec lui contre vous. Allons, laissez-vous gouverner par moi.

GEORGE DANDIN *à part.*

Ah, George Dandin !

Mr. DE SOTENVILLE.

Votre bonnet à la main, le premier ; monsieur est gentilhomme, & vous ne l'êtes pas.

GEORGE DANDIN *à part, le bonnet à la main.*  
J'enrage.

Mr. DE SOTENVILLE.

Répétez après moi. Monsieur,

GEORGE DANDIN.

Monsieur,

Mr. DE SOTENVILLE.

Je vous demande pardon

[*Voyant que George Dandin fait difficulté de lui obéir.*]  
Ah !

GEORGE DANDIN.

Je vous demande pardon

Mr. DE SOTENVILLE.

Des mauvaises pensées que j'ai eues de vous ;

GEORGE DANDIN.

Des mauvaises pensées que j'ai eues de vous ;

Mr. DE SOTENVILLE.

C'est que je n'avois pas l'honneur de vous connoître,

GEORGE DANDIN.

C'est que je n'avois pas l'honneur de vous connoître,

Mr. DE SOTENVILLE.

Et je vous prie de croire

GEORGE DANDIN.

Et je vous prie de croire

Mr. DE SOTENVILLE.

Que je suis votre serviteur.

GEORGE DANDIN.

Vous voulez que je sois serviteur d'un homme qui me veut faire cocu ?

Mr. DE SOTENVILLE *le menaçant encore.*

Ah !

CLITANDRE.

Il suffit, monsieur.

Mr. DE SOTENVILLE.

Non , je veux qu'il acheve , & que tout aille dans les formes. Que je suis votre serviteur.

GEORGE DANDIN.

Que je suis votre serviteur.

CLITANDRE *à George Dandin.*

Monsieur , je suis le vôtre de tout mon cœur , & je ne songe plus à ce qui s'est passé.

*[à monsieur de Sotenville.]*

Pour vous , monsieur , je vous donne le bon jour ; & suis fâché du petit chagrin que vous avez eu.

Mr. DE SOTENVILLE.

Je vous baise les mains ; & , quand il vous plaira , je vous donnerai le divertissement de courre un lièvre.

C'est trop de graces que vous me faites.

[*Clitandre sort.*]

Mr. DE SOTENVILLE.

Voilà , mon gendre , comme il faut pousser les choses. Adieu. Sçachez que vous êtes entré dans une famille qui vous donnera de l'appui , & ne souffrira point que l'on vous fasse aucun affront.

---

## SCENE IX.

GEORGE DANDIN *seul.*

AH ! Que je... Vous l'avez voulu , vous l'avez voulu , George dandin , vous l'avez voulu ; cela vous siéd fort bien , & vous voilà ajusté comme il faut ; vous avez justement ce que vous méritez. Allons. Il s'agit seulement de désabuser le pere & la mere ; & je pourrai trouver , peut-être , quelque moyen d'y réussir.

*Fin du premier Acte.*



Blondel. Jousse.

Gravé par J. B. Ponce.





## ACTE SECOND.

### SCENE PREMIERE.

CLAUDINE, LUBIN.

CLAUDINE.

UI, j'ai bien deviné qu'il falloit que cela vînt de toi, & que tu l'eusses dit à quelqu'un qui l'ait rapporté à notre maître.

LUBIN.

Par ma foi, je n'en ai touché qu'un petit mot en passant à un homme, afin qu'il ne dît point qu'il m'avoit vû sortir; & il faut que les gens, en ce pays-ci, soient de grands babillards.

CLAUDINE.

Vrayment, ce monsieur le vicomte a bien choisi son monde, que de te prendre pour son ambassadeur; & il s'est allé servir là d'un homme bien chanceux.

LUBIN.

Va, une autre fois, je serai plus fin; & je prendrai mieux garde à moi.

CLAUDINE.

Oui, oui, il fera tems.

Ne parlons plus de cela. Ecoute.

CLAUDINE.

Que veux-tu que j'écoute ?

LUBIN.

Tourne un peu ton visage devers moi.

CLAUDINE.

Hé bien, qu'est-ce ?

LUBIN.

Claudine.

CLAUDINE.

Quoi ?

LUBIN.

Hé, là, ne sçais-tu pas bien ce que je veux dire ?

CLAUDINE.

Non.

LUBIN.

Morgué, je t'aime.

CLAUDINE.

Tout de bon ?

LUBIN.

Oui, le diable m'emporte ; tu me peux croire, puisque j'en jure.

CLAUDINE.

A la bonne heure.

LUBIN.

Je me sens tout tribouiller le cœur quand je te regarde.

Je m'en réjouis.

LUBIN.

Comment est-ce que tu fais pour être si jolie ?

CLAUDINE.

Je fais comme font les autres.

LUBIN.

Vois-tu, il ne faut point tant de beurre pour faire un quarteron. Si tu veux , tu feras ma femme , je ferai ton mari ; & nous serons tous deux mari & femme.

CLAUDINE.

Tu serois peut-être jaloux comme notre maître.

LUBIN.

Point.

CLAUDINE.

Pour moi , je hais les maris soupçonneux ; & j'en veux un qui ne s'épouvante de rien , un si plein de confiance , & si sûr de ma chasteté , qu'il me vît , sans inquiétude , au milieu de trente hommes.

LUBIN.

Hé bien , je ferai tout comme cela.

CLAUDINE.

C'est la plus sotte chose du monde que de se défier d'une femme , & de la tourmenter. La vérité de l'affaire est qu'on n'y gagne rien de bon , cela nous fait songer à mal ; & ce sont souvent les maris , qui , avec leurs vacarmes , se font eux-mêmes ce qu'ils font.

Hé bien, je te donnerai la liberté de faire tout ce qu'il te plaira.

CLAUDINE.

Voilà comme il faut faire pour n'être point trompé. Lorsqu'un mari se met à notre discrétion, nous ne prenons de liberté que ce qu'il nous en faut, & il en est, comme avec ceux qui nous ouvrent leur bourse, & nous disent, prenez. Nous en usons honnêtement; & nous nous contentons de la raison. Mais ceux qui nous chicanent, nous nous efforçons de les tondre, & nous ne les épargnons point.

LUBIN.

Va, je serai de ceux qui ouvrent leur bourse, & tu n'as qu'à te marier avec moi.

CLAUDINE.

Hé bien, bien, nous verrons.

LUBIN.

Vien donc ici, Claudine.

CLAUDINE.

Que veux-tu?

LUBIN.

Vien, te dis-je.

CLAUDINE.

Ah! Doucement. Je n'aime pas les patineurs.

LUBIN.

Hé! Un petit brin d'amitié.

CLAUDINE.

Laisse-moi-là, te dis-je, je n'entends pas raillerie.

LUBIN.



Claudine.

CLAUDINE *repoussant Lubin.*

Hai !

LUBIN.

Ah ! Que tu es rude à pauvres gens ! Fi, que cela est mal-honnête de refuser les personnes ! N'as-tu point de honte d'être belle, & de ne vouloir pas qu'on te caresse ? Hé, là.

CLAUDINE.

Je te donnerai sur le nez.

LUBIN.

Oh ! La farouche ! La sauvage ! Fi, pouas, la vilaine qui est cruelle.

CLAUDINE.

Tu t'émancipes trop.

LUBIN.

Qu'est-ce que cela te coûteroit de me laisser faire ?

CLAUDINE.

Il faut que tu te donnes patience.

LUBIN.

Un petit baiser seulement, en rabattant sur notre mariage.

CLAUDINE.

Je suis votre servante.

LUBIN.

Claudine, je t'en prie, sur l'& tant moins.

CLAUDINE.

Hé, que nenni ! J'y ai déjà été attrapée. Adieu. Va-t-en,

& dis à monsieur le vicomte que j'aurai soin de rendre son billet.

LUBIN.

Adieu , beauté rudanière.

CLAUDINE.

Le mot est amoureux.

LUBIN.

Adieu , rocher , caillou , pierre de taille , & tout ce qu'il y a de plus dur au monde.

CLAUDINE *seule.*

Je vais remettre aux mains de ma maîtresse . . . . Mais la voici avec son mari , éloignons-nous ; & attendons qu'elle soit seule.

---

## SCENE II.

GEORGE DANDIN, ANGELIQUE.

GEORGE DANDIN.

**N**On , non , on ne m'abuse pas avec tant de facilité , & je ne suis que trop certain que le rapport que l'on m'a fait est véritable. J'ai de meilleurs yeux qu'on ne pense , & votre galimathias ne m'a point tantôt ébloui.

## S C E N E   I I I.

CLITANDRE, ANGELIQUE,  
GEORGE DANDIN.

A CLITANDRE à part, dans le fond du théâtre.  
H ! La voilà ; mais le mari est avec elle.

GEORGE DANDIN *sans voir Clitandre.*

Au travers de toutes vos grimaces , j'ai vû la vérité de ce qu'on m'a dit , & le peu de respect que vous avez pour le nœud qui nous joint. [*Clitandre & Angélique se saluent.*] Mon Dieu ! Laissez-là votre révérence ; ce n'est pas de ces sortes de respects dont je vous parle , & vous n'avez que faire de vous moquer.

ANGELIQUE.

Moi , me moquer ? En aucune façon.

GEORGE DANDIN.

Je sçais votre pensée , & connois... [*Clitandre & Angélique se saluent encore.*] Encore ? Ah ! Ne raillons pas davantage. Je n'ignore pas qu'à cause de votre noblesse , vous me tenez fort au-dessous de vous ; & le respect que je vous veux dire , ne regarde point ma personne. J'entends parler de celui que vous devez à des nœuds aussi vénérables que le sont ceux du mariage. [*Angélique fait signe à Clitandre.*] Il ne faut point lever les épaules , & je ne dis point de sottises.

ANGELIQUE.

Qui songe à lever les épaules ?

GEORGE DANDIN,  
GEORGE DANDIN.

Mon Dieu ! Nous voyons clair. Je vous dis , encore une fois , que le mariage est une chaîne , à laquelle on doit porter toute sorte de respect ; & que c'est fort mal fait à vous d'en user comme vous faites. [*Angélique fait signe de la tête à Clitandre.*] Oui , oui , mal fait à vous ; & vous n'avez que faire de hocher la tête , & de me faire la grimace.

ANGELIQUE.

Moi ? Je ne sçais ce que vous voulez dire.

GEORGE DANDIN.

Je le sçais fort bien , moi ; & vos mépris me sont connus. Si je ne suis pas né noble , au moins suis-je d'une race où il n'y a point de reproche ; & la famille des Dandins...

CLITANDRE *derrière Angélique , sans être  
aperçû de George Dandin.*

Un moment d'entretien.

GEORGE DANDIN *sans voir Clitandre.*

Hé ?

ANGELIQUE.

Quoi ? Je ne dis mot.

[*George Dandin tourne autour de sa femme , & Clitandre se retire , en faisant une grande révérence à George Dandin.*]



## SCENE IV.

GEORGE DANDIN, ANGELIQUE.

**L** GEORGE DANDIN.  
E voilà qui vient roder autour de vous.

ANGELIQUE.

Hé bien ? Est-ce ma faute ? Que voulez-vous que j'y fasse ?

GEORGE DANDIN.

Je veux que vous y fassiez ce que fait une femme qui ne veut plaire qu'à son mari. Quoi qu'on en puisse dire, les galans n'obsèdent jamais que quand on le veut bien ; il y a un certain air doucereux qui les attire, ainsi que le miel fait les mouches ; & les honnêtes femmes ont des manières qui les sçavent chasser d'abord.

ANGELIQUE.

Moi, les chasser ? Et par quelle raison ? Je ne me scandalise point qu'on me trouve bien faite, & cela me fait du plaisir.

GEORGE DANDIN.

Oui ? Mais quel personnage voulez-vous que jouë un mari pendant cette galanterie ?

ANGELIQUE.

Le personnage d'un honnête homme, qui est bien aise de voir sa femme considérée.

GEORGE DANDIN.

Je suis votre valet. Ce n'est pas là mon compte ; & les Dandins ne sont point accoûtumés à cette mode-là.

Oh , les Dandins s'y accoûtumeront , s'ils veulent ; car , pour moi , je vous déclare que mon dessein n'est pas de renoncer au monde , & de m'enterrer toute vive dans un mari. Comment ! Parce qu'un homme s'avise de nous épouser , il faut d'abord que toutes choses soient finies pour nous , & que nous rompions tout commerce avec les vivans ? C'est une chose merveilleuse que cette tyrannie de messieurs les maris , & je les trouve bons de vouloir qu'on soit morte à tous les divertissemens , & qu'on ne vive que pour eux. Je me moque de cela , & ne veux point mourir si jeune.

GEORGE DANDIN.

C'est ainsi que vous satisfaites aux engagements de la foi que vous m'avez donnée publiquement ?

ANGELIQUE.

Moi ? Je ne vous l'ai point donnée de bon cœur , & vous me l'avez arrachée. M'avez-vous , avant le mariage , demandé mon consentement , & si je voulois bien de vous ? Vous n'avez consulté pour cela que mon pere & ma mere , ce sont eux , proprement , qui vous ont épousé ; & c'est pourquoi vous ferez bien de vous plaindre toujours à eux des torts que l'on pourra vous faire. Pour moi , qui ne vous ai point dit de vous marier avec moi , & que vous avez prise sans consulter mes sentimens , je prétends n'être point obligée à me soumettre en esclave à vos volontés ; & je veux jouir , s'il vous plaît , de quelque nombre de beaux jours que m'offre la jeunesse , prendre les douces libertés que l'âge

me permet, voir un peu le beau monde, & goûter le plaisir de m'ouïr dire des douceurs. Préparez-vous-y pour votre punition ; & rendez graces au Ciel de ce que je ne suis pas capable de quelque chose de pis.

GEORGE DANDIN.

Oui ? C'est ainsi que vous le prenez ? Je suis votre mari, & je vous dis que je n'entends pas cela.

ANGELIQUE.

Moi, je suis votre femme, & je vous dis que je l'entends.

GEORGE DANDIN *à part.*

Il me prend des tentations d'accommoder tout son visage à la compote, & le mettre en état de ne plaire de sa vie aux diseurs de fleurettes. Ah ! Allons, George Dandin, je ne pourrois me retenir, & il vaut mieux quitter la place.

---

## S C E N E V.

ANGELIQUE, CLAUDINE.

CLAUDINE.

**J'**Avois, madame, impatience qu'il s'en allât, pour vous rendre ce mot de la part que vous sçavez.

ANGELIQUE.

Voyons.

CLAUDINE *à part.*

A ce que je puis remarquer, ce qu'on lui écrit ne lui déplaît pas trop.

Ah ! Claudine , que ce billet s'explique d'une façon galante ! Que , dans tous leurs discours , & dans toutes leurs actions , les gens de cour ont un air agréable ! Et qu'est-ce que c'est , auprès d'eux , que nos gens de province ?

CLAUDINE.

Je crois , qu'après les avoir vûs , les Dandins ne vous plaisent guères.

ANGELIQUE.

Demeure ici , je m'en vais faire la réponse.

CLAUDINE *seule*.

Je n'ai pas besoin , que je pense , de lui recommander de la faire agréable. Mais voici...

## SCENE VI.

CLITANDRE , LUBIN ,  
CLAUDINE.

CLAUDINE.

**V**Rayment , monsieur , vous avez pris là un habile mèsfager.

CLITANDRE.

Je n'ai pas osé envoyer de mes gens ; mais , ma pauvre Claudine , il faut que je te récompense des bons offices que je sçais que tu m'as rendus.

[*Il fouille dans sa poche.*]

CLAUDINE.



Hé! Monsieur, il n'est pas nécessaire. Non, Monsieur, vous n'avez que faire de vous donner cette peine là; & je vous rends service, parce que vous le méritez, & que je me sens au cœur de l'inclination pour vous.

CLITANDRE *donnant de l'argent à Claudine.*  
Je te suis obligé.

LUBIN *à Claudine.*  
Puisque nous ferons mariés, donne-moi cela que je le mette avec le mien.

CLAUDINE.  
Je te le garde aussi-bien que le baiser.  
CLITANDRE *à Claudine.*

Di-moi, as-tu rendu mon billet à ta belle maîtresse?

CLAUDINE.  
Oui. Elle est allée y répondre.

CLITANDRE.  
Mais, Claudine, n'y a-t-il pas moyen que je la puisse entretenir?

CLAUDINE.  
Oui, venez avec moi, je vous ferai parler à elle.

CLITANDRE.  
Mais le trouvera-t-elle bon, & n'y a-t-il rien à risquer?

CLAUDINE.  
Non, non. Son mari n'est pas au logis; & puis, ce n'est pas lui qu'elle a le plus à ménager, c'est son pere & sa mere; &, pourvû qu'ils soient prévenus, tout le reste n'est point à craindre.

Je m'abandonne à ta conduite.

LUBIN *seul*.

Testiguenne, que j'aurai là une habile femme ! Elle a de l'esprit comme quatre.

---

## SCENE VII.

GEORGE DANDIN, LUBIN.

GEORGE DANDIN *bas à part*.

**V** Oici mon homme de tantôt. Plût au Ciel qu'il pût se résoudre à vouloir rendre témoignage au pere & à la mere de ce qu'ils ne veulent point croire.

LUBIN.

Ah ! Vous voilà, monsieur le babillard, à qui j'avois tant recommandé de ne point parler, & qui me l'aviez tant promis. Vous êtes donc un causeur, & vous allez redire ce que l'on vous dit en secret.

GEORGE DANDIN.

Moi ?

LUBIN.

Oui. Vous avez été tout rapporter au mari, & vous êtes cause qu'il a fait du vacarme. Je suis bien aise de sçavoir que vous avez de la langue, & cela m'apprendra à ne vous plus rien dire.

GEORGE DANDIN.

Ecoute, mon ami.

LUBIN.

Si vous n'aviez point babillé, je vous aurois conté ce qui se passe à cette heure; mais, pour votre punition, vous ne sçauvez rien du tout.

GEORGE DANDIN.

Comment? Qu'est-ce qui se passe?

LUBIN.

Rien, rien. Voilà ce que c'est d'avoir causé; vous n'en tâterez plus, & je vous laisse sur la bonne bouche.

GEORGE DANDIN.

Arrête un peu.

LUBIN.

Point.

GEORGE DANDIN.

Je ne te veux dire qu'un mot.

LUBIN.

Nennin, nennin. Vous avez envie de me tirer les vers du nez.

GEORGE DANDIN.

Non, ce n'est pas cela.

LUBIN.

Hé, quelque fot. Je vous vois venir.

GEORGE DANDIN.

C'est autre chose. Ecoute.

LUBIN.

Point d'affaire. Vous voudriez que je vous disse que monsieur le vicomte vient de donner de l'argent à Claudine, & qu'elle l'a mené chez sa maîtresse. Mais je ne suis pas si bête.

De grace.....

LUBIN.

Non.

GEORGE DANDIN.

Je te donnerai.....

LUBIN.

Tarare.

---

## SCENE VIII.

GEORGE DANDIN *seul.*

**J**E n'ai pû me servir, avec cet innocent, de la pensée que j'avois. Mais le nouvel avis qui lui est échappé feroit la même chose; &, si le galant est chez moi, ce feroit pour avoir raison aux yeux du pere & de la mere, & les convaincre pleinement de l'effronterie de leur fille. Le mal de tout ceci, c'est que je ne sçais comment faire pour profiter de cet avis. Si je rentre chez moi, je ferai évader le drôle; &, quelque chose que je puisse voir, moi-même, de mon deshonneur, je n'en ferai point crû à mon serment, & l'on me dira que je rêve. Si, d'autre part, je vais querir beau-pere & belle-mere, sans être sûr de trouver chez moi le galant, ce fera la même chose; & je retomberai dans l'inconvénient de tantôt. Pourrois-je point m'éclaircir doucement, s'il y est encore?



[ *après avoir été regarder par le trou de la serrure.* ]

Ah, Ciel! Il n'en faut plus douter, & je viens de l'appercvoir par le trou de la porte. Le fort me donne ici de quoi confondre ma partie; &, pour achever l'avanture, il fait venir, à point nommé, les juges dont j'avois besoin.

---

## SCENE IX.

MONSIEUR DE SOTENVILLE,  
MADAME DE SOTENVILLE,  
GEORGE DANDIN.

GEORGE DANDIN.

**E**Nfin, vous ne m'avez pas voulu croire tantôt, & votre fille l'a emporté sur moi; mais j'ai en main de quoi vous faire voir comme elle m'accommode; &, Dieu merci, mon deshonneur est si clair maintenant, que vous n'en pourrez plus douter.

Mr. DE SOTENVILLE.

Comment, mon gendre, vous en êtes encore là-dessus?

GEORGE DANDIN.

Oui, j'y suis; & jamais je n'eus tant de sujet d'y être.

Me. DE SOTENVILLE.

Vous nous venez encore étourdir la tête?

GEORGE DANDIN.

Oui, Madame; & l'on fait bien pis à la mienne.

Mr. DE SOTENVILLE.

Ne vous laissez-vous point de vous rendre importun?

GEORGE DANDIN,  
GEORGE DANDIN.

Non. Mais je me lasse fort d'être pris pour dupe.

Me. DE SOTENVILLE.

Ne voulez-vous point vous défaire de vos pensées extravagantes ?

GEORGE DANDIN.

Non, Madame ; mais je voudrois bien me défaire d'une femme qui me deshonore.

Me. DE SOTENVILLE.

Jour de Dieu, notre gendre, apprenez à parler.

Mr. DE SOTENVILLE.

Corbleu , cherchez des termes moins offensans que ceux-là.

GEORGE DANDIN.

Marchand qui perd , ne peut rire.

Me. DE SOTENVILLE.

Souvenez-vous que vous avez épousé une demoiselle.

GEORGE DANDIN.

Je m'en souviens assez ; & ne m'en souviendrai que trop.

Mr. DE SOTENVILLE.

Si vous vous en souvenez, songez donc à parler d'elle avec plus de respect.

GEORGE DANDIN.

Mais que ne songe-t-elle plutôt à me traiter plus honnêtement ? Quoi ? Parce qu'elle est demoiselle , il faut qu'elle ait la liberté de me faire ce qui lui plaît, sans que j'ose souffler ?

Mr. DE SOTENVILLE.

Qu'avez-vous donc, & que pouvez-vous dire? N'avez-vous pas vu ce matin qu'elle s'est défendue de connoître celui dont vous m'étiez venu parler?

GEORGE DANDIN.

Oui. Mais, vous, que pourrez-vous dire, si je vous fais voir maintenant que le galant est avec elle?

Me. DE SOTENVILLE.

Avec elle?

GEORGE DANDIN.

Oui, avec elle, & dans ma maison.

Mr. DE SOTENVILLE.

Dans votre maison?

GEORGE DANDIN.

Oui, dans ma propre maison.

Me. DE SOTENVILLE.

Si cela est, nous ferons pour vous contr'elle.

Mr. DE SOTENVILLE.

Oui. L'honneur de notre famille nous est plus cher que toute chose; &, si vous dites vrai, nous la renoncerons pour notre sang, & l'abandonnerons à votre colère.

GEORGE DANDIN.

Vous n'avez qu'à me fuivre.

Me. DE SOTENVILLE.

Gardez de vous tromper.

Mr. DE SOTENVILLE.

N'allez pas faire comme tantôt.

Mon Dieu ! Vous allez voir. [ *montrant Clitandre qui sort avec Angélique.* ] Tenez. Ai-je menti ?

---

## SCENE X.

ANGELIQUE, CLITANDRE,  
CLAUDINE, MONSIEUR DE  
SOTENVILLE & MADAME DE  
SOTENVILLE *avec* GEORGE  
DANDIN, *dans le fond du théâtre.*

ANGELIQUE à Clitandre.

A Dieu. J'ai peur qu'on vous surprenne ici ; & j'ai quelques mesures à garder.

CLITANDRE.

Promettez-moi donc, Madame, que je pourrai vous parler cette nuit.

ANGELIQUE.

J'y ferai mes efforts.

GEORGE DANDIN à monsieur & à madame  
de Sotenville.

Approchons doucement par derrière ; & tâchons de n'être point vus.

CLAUDINE.

Ah ! Madame, tout est perdu. Voilà votre pere & votre mere accompagnés de votre mari.

CLITANDRE à part.

Ah, Ciel !

ANGELIQUE.



ANGELIQUE *bas à Clitandre & à Claudine.*

Ne faites pas semblant de rien, & me laissez faire tous deux.

*[haut à Clitandre.]*

Quoi ! Vous osez en user de la sorte, après l'affaire de tantôt ? Et c'est ainsi que vous dissimulez vos sentimens ? On me vient rapporter que vous avez de l'amour pour moi, & que vous faites des desseins de me solliciter ; j'en témoigne mon dépit, & m'explique à vous clairement en présence de tout le monde ; vous niez hautement la chose, & me donnez parole de n'avoir aucune pensée de m'offenser, & cependant, le même jour, vous prenez la hardiesse de venir chez moi me rendre visite, de me dire que vous m'aimez, & de me faire cent fots contes, pour me persuader de répondre à vos extravagances, comme si j'étois femme à violer la foi que j'ai donnée à un mari, & m'éloigner jamais de la vertu que mes parens m'ont enseignée ? Si mon pere sçavoit cela, il vous apprendroit bien à tenter de ces entreprises ; mais une honnête femme n'aime point les éclats, je n'ai garde de lui en rien dire ;

*[après avoir fait signe à Claudine d'apporter un bâton.]*

& je veux vous montrer que, toute femme que je suis, j'ai assez de courage pour me venger moi-même des offenses que l'on me fait. L'action que vous avez faite n'est pas d'un gentilhomme ; & ce n'est pas en gentilhomme aussi que je veux vous traiter.

*[Angélique prend le bâton, & le lève sur Clitandre, qui se range de façon que les coups tombent sur George Dandin.]*

CLITANDRE *criant comme s'il avoit été frappé.*

Ah, ah, ah, ah, ah! Doucement.

---

## SCENE XI.

MONSIEUR DE SOTENVILLE,  
MADAME DE SOTENVILLE,  
ANGELIQUE, GEORGE DANDIN,  
CLAUDINE.

**F** CLAUDINE.  
Ort, madame, frappez comme il faut.

ANGELIQUE *faisant semblant de parler à Clitandre.*  
S'il vous demeure quelque chose sur le cœur, je suis pour vous répondre.

CLAUDINE.  
Apprenez à qui vous vous jouez.  
ANGELIQUE *faisant l'étonnée.*  
Ah! Mon pere, vous êtes-là?

Mr. DE SOTENVILLE.  
Oui, ma fille; & je vois qu'en sagesse & en courage tu te montres un digne rejetton de la maison de Sotenville. Viens-à, approche-toi, que je t'embrasse.

Me. DE SOTENVILLE.  
Embrasse-moi aussi, ma fille. Las! Je pleure de joye, & reconnois mon sang aux choses que tu viens de faire.

Mr. DE SOTENVILLE.  
Mon gendre, que vous devez être ravi, & que cette avan-

ture est pour vous pleine de douceurs ! Vous aviez un juste sujet de vous alarmer ; mais vos soupçons se trouvent dissipés le plus avantageusement du monde.

Me. DE SOTENVILLE.

Sans doute, notre gendre, vous devez maintenant être le plus content des hommes.

CLAUDINE.

Affûrément. Voilà une femme, celle-là ; vous êtes trop heureux de l'avoir ; & vous devriez baiser les pas par où elle passe.

GEORGE DANDIN *à part.*

Hé, traîtresse !

Mr. DE SOTENVILLE.

Qu'est-ce, mon gendre ? Que ne remerciez-vous un peu votre femme de l'amitié que vous voyez qu'elle montre pour vous.

ANGELIQUE.

Non, non, mon pere, il n'est pas nécessaire. Il ne m'a aucune obligation de ce qu'il vient de voir ; & tout ce que j'en fais, n'est que pour l'amour de moi-même.

Mr. DE SOTENVILLE.

Où allez-vous ma fille ?

ANGELIQUE.

Je me retire, mon pere, pour ne me voir point obligée à recevoir ses complimens.

CLAUDINE *à George Dandin.*

Elle a raison d'être en colère. C'est une femme qui mérite d'être adorée, & vous ne la traitez pas comme vous devriez.



Scélérate.

---

## SCENE XII.

MONSIEUR DE SOTENVILLE,  
MADAME DE SOTENVILLE,  
GEORGE DANDIN.

Mr. DE SOTENVILLE.

C'Est un petit ressentiment de l'affaire de tantôt, & cela se passera avec un peu de caresse que vous lui ferez. Adieu, mon gendre, vous voilà en état de ne vous plus inquiéter. Allez-vous-en faire la paix ensemble, & tâchez de l'appaiser par des excuses de votre emportement.

Me. DE SOTENVILLE.

Vous devez considérer que c'est une jeune fille élevée à la vertu, & qui n'est point accoutumée à se voir soupçonner d'aucune vilaine action. Adieu. Je suis ravie de voir vos désordres finis, & des transports de joye que vous doit donner sa conduite.

---

## SCENE XIII.

GEORGE DANDIN *seul.*

J'E ne dis mot ; car je ne gagnerois rien à parler. Jamais il ne s'est rien vû d'égal à ma disgrâce. Oui, j'admire mon malheur, & la subtile adresse de ma carogne de femme

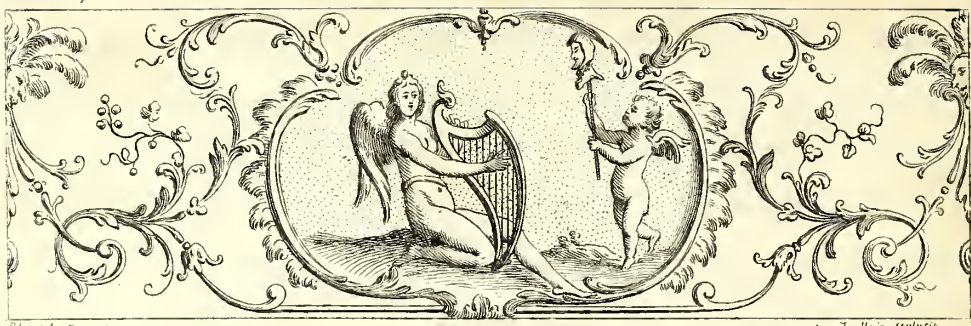


pour se donner toujours raison, & me faire avoir tort. Est-il possible que toujours j'aurai du dessous avec elle, que les apparences toujours tourneront contre moi; & que je ne parviendrai point à convaincre mon effrontée? O Ciel, seconde mes desseins, & m'accorde la grace de faire voir aux gens que l'on me déshonore.

*Fin du second Acte.*



*Gravé par J. B. Sulp.*



# ACTE TROISIÉME.

## SCENE PREMIERE.

CLITANDRE, LUBIN.

CLITANDRE.



A nuit est avancée, j'ai peur qu'il ne soit trop tard. Je ne vois point à me conduire. Lubin.

LUBIN.

Monsieur.

CLITANDRE.

Est-ce par ici ?

LUBIN

Je pense que oui. Morgué voilà une sotte nuit, d'être si noire que cela.

CLITANDRE.

Elle a tort assurément ; mais, si d'un côté elle nous empêche de voir, elle empêche de l'autre que nous ne soyions vûs.

LUBIN.

Vous avez raison, elle n'a pas tant de tort. Je voudrois

bien sçavoir, monsieur, vous qui êtes sçavant, pourquoi il ne fait point jour la nuit ?

CLITANDRE.

C'est une grande question, & qui est difficile. Tu es curieux, Lubin ?

LUBIN.

Oui. Si j'avois étudié, j'aurois été songer à des choses où on n'a jamais songé.

CLITANDRE.

Je le crois. Tu as la mine d'avoir l'esprit subtil & pénétrant.

LUBIN.

Cela est vray. Tenez. J'explique du latin, quoique jamais je ne l'aye appris ; & , voyant l'autre jour écrit sur une grande porte , *collegium* , je devinai que cela vouloit dire collège.

CLITANDRE.

Cela est admirable ! Tu sçais donc lire, Lubin ?

LUBIN.

Oui , je sçais lire la lettre moulée ; mais je n'ai jamais sçu apprendre à lire l'écriture.

CLITANDRE.

[*après avoir frappé dans ses mains.*]

Nous voici contre la maison. C'est le signal que m'a donné Claudine.

LUBIN.

Par ma foi , c'est une fille qui vaut de l'argent, & je l'aime de tout mon cœur.



GEORGE DANDIN,  
CLITANDRE.

Aussi t'ai-je amené avec moi pour l'entretenir.  
LUBIN.

Monsieur, je vous suis...

CLITANDRE.

Chut. J'entends quelque bruit.

---

## SCENE II.

ANGELIQUE, CLAUDINE,  
CLITANDRE, LUBIN.

C ANGELIQUE.  
Laudine.

CLAUDINE.

Hé bien?

ANGELIQUE.

Laisse la porte entr'ouverte.

CLAUDINE.

Voilà qui est fait.

*[Scene de nuit. Les acteurs se cherchent les uns, les autres, dans l'obscurité.]*

CLITANDRE à Lubin.

Ce sont elles. St.

ANGELIQUE.

St.

LUBIN.

St.

CLAUDINE.



St.

CLITANDRE à *Claudine*, qu'il prend pour *Angélique*.

Madame.

ANGELIQUE à *Lubin*, qu'elle prend pour *Clitandre*.

Quoi?

LUBIN à *Angélique*, qu'il prend pour *Claudine*.

Claudine.

CLAUDINE à *Clitandre*, qu'elle prend pour *Lubin*.

Qu'est-ce?

CLITANDRE à *Claudine*, croyant parler à *Angélique*.

Ah! Madame, que j'ai de joye!

LUBIN à *Angélique*, croyant parler à *Clitandre*.

Claudine, ma pauvre Claudine.

CLAUDINE à *Clitandre*.

Doucement, Monsieur.

ANGELIQUE à *Lubin*.

Tout beau, *Lubin*.

CLITANDRE.

Est-ce toi, Claudine?

CLAUDINE.

Oui.

LUBIN.

Est-ce vous, madame?

ANGELIQUE.

Oui.

CLAUDINE à *Clitandre*.

Vous avez pris l'une pour l'autre.

Ma foi , la nuit on n'y voit goutte.

ANGELIQUE.

Est-ce pas vous , Clitandre ?

CLITANDRE.

Oui , madame.

ANGELIQUE.

Mon mari ronfle comme il faut , & j'ai pris ce tems pour nous entretenir ici.

CLITANDRE.

Cherchons quelque lieu pour nous asseoir.

CLAUDINE.

C'est fort bien avisé.

[*Angélique , Clitandre & Claudine vont s'asseoir dans le fond du théâtre.*]

LUBIN cherchant *Claudine*.

Claudine , où est-ce que tu es ?

### SCENE III.

ANGELIQUE , CLITANDRE  
& CLAUDINE *assis au fond du théâtre* ,  
GEORGE DANDIN , à moitié déshabillé ,  
LUBIN.

GEORGE DANDIN à *part*.

J'Ai entendu descendre ma femme , & je me suis vite habillé pour descendre après elle. Où peut-elle être allée ? Seroit-elle sortie ?

LUBIN *cherchant toujours Claudine.*

[*prenant George Dandin pour Claudine.*]

Où es-tu donc, Claudine ? Ah ! Te voilà. Par ma foi, ton maître est plaisamment attrapé, & je trouve ceci aussi drôle que les coups de bâton de tantôt, dont on m'a fait récit. Ta maîtresse dit qu'il ronfle à cette heure, comme tous les diantres ; & il ne sçait pas que monsieur le vicomte & elle sont ensemble pendant qu'il dort. Je voudrois bien sçavoir quel songe il fait maintenant. Cela est tout-à-fait risible. De quoi s'avise-t-il aussi d'être jaloux de sa femme, & de vouloir qu'elle soit à lui tout seul ? C'est un impertinent, & monsieur le vicomte lui fait trop d'honneur. Tu ne dis mot, Claudine. Allons, suivons-les, & me donne ta petite menotte que je la baise. Ah ! Que cela est doux ! Il me semble que je mange des confitures.

[*à George Dandin, qu'il prend toujours pour Claudine, & qui le repousse rudement.*]

Tu-Dieu, comme vous y allez ? Voilà une petite menotte qui est un peu bien rude.

GEORGE DANDIN.

Qui va là ?

LUBIN.

Personne.

GEORGE DANDIN.

Il fuit, & me laisse informé de la nouvelle perfidie de ma coquine. Allons, il faut que, sans tarder, j'envoie appeller son pere & sa mere, & que cette aventure me serve à me faire séparer d'elle. Holà, Colin, Colin.

## S C E N E I V.

ANGELIQUE & CLITANDRE, *avec*  
CLAUDINE & LUBIN *assis au fond du théâtre*,  
GEORGE DANDIN, COLIN.

M<sup>onsieur.</sup> COLIN *à la fenêtre.*

GEORGE DANDIN.

Allons, vite ici bas.

COLIN *sautant par la fenêtre.*

M'y voilà, on ne peut pas plus vite.

GEORGE DANDIN.

Tu es-là?

COLIN.

Oui, monsieur.

[*Pendant que George Dandin va chercher Colin du côté où il a entendu sa voix, Colin passe de l'autre, & s'endort.*]

GEORGE DANDIN *se tournant du côté où il croit qu'est Colin.*

Doucement. Parle bas. Ecoute. Va-t-en chez mon beau-pere & ma belle-mere, & di que je les prie très-instamment de venir tout-à-l'heure ici. Entens-tu? Hé? Colin, Colin.

COLIN *de l'autre côté, se réveillant.*

Monsieur.

GEORGE DANDIN.

Où, diable, es-tu?



Ici.

GEORGE DANDIN.

Peste soit du maroufle, qui s'éloigne de moi.

*[Pendant que George Dandin retourne du côté où il croit que Colin est resté, Colin, à moitié endormi, passe de l'autre, & se rendort.]*

Je te dis que tu ailles de ce pas trouver mon beau-pere, & ma belle-mere, & leur dire que je les conjure de se rendre ici tout-à-l'heure. M'enten-tu bien? Répon, Colin, Colin.

COLIN *de l'autre côté, se réveillant.*

Monsieur.

GEORGE DANDIN.

Voilà un pendard qui me fera enrager. Vien-t-en à moi.

*[Ils se rencontrent, & tombent tous deux.]*

Ah! Le traître! Il m'a estropié. Où est-ce que tu es? Approche que je te donne mille coups. Je pense qu'il me fuit.

COLIN.

Assûrément.

GEORGE DANDIN.

Veux-tu venir?

COLIN.

Nenni, ma foi.

GEORGE DANDIN.

Vien, te dis-je.

COLIN.

Point. Vous me voulez battre.

Hé bien, non. Je ne te ferai rien.

COLIN.

Affûrément ?

GEORGE DANDIN.

[à Colin, qu'il tient par le bras.]

Oui. Approche. Bon. Tu es bienheureux de ce que j'ai besoin de toi. Va-t-en vite, de ma part, prier mon beau-pere & ma belle-mere, de se rendre ici le plutôt qu'ils pourront, & leur di que c'est pour une affaire de la dernière conséquence ; & , s'ils faisoient quelque difficulté, à cause de l'heure, me manque pas de les presser, & de leur bien faire entendre qu'il est très-important qu'ils viennent, en quelque état qu'ils soient. Tu m'entends bien, maintenant ?

COLIN.

Oui, monsieur.

GEORGE DANDIN.

[se croyant seul.]

Va vite, & revien de même. Et moi, je vais rentrer dans ma maison, attendant que . . . . Mais j'entends quelqu'un. Ne seroit-ce point ma femme ? Il faut que j'écoute, & me serve de l'obscurité qu'il fait.

[George Dandin se range près la porte de sa maison.]

## SCENE V.

ANGELIQUE, CLITANDRE,  
CLAUDINE, LUBIN,  
GEORGE DANDIN.

**A**NGELIQUE à *Clitandre*.  
Dieu. Il est tems de se retirer.

CLITANDRE.

Quoi ! Si-tôt ?

ANGELIQUE.

Nous nous sommes assez entretenus.

CLITANDRE.

Ah ! Madame, puis-je assez vous entretenir , & trouver , en si peu de tems , toutes les paroles dont j'ai besoin ? Il me faudroit des journées entières pour me bien expliquer à vous de tout ce que je sens ; & je ne vous ai pas dit encore la moindre partie de ce que j'ai à vous dire.

ANGELIQUE.

Nous en écouterons une autre fois davantage.

CLITANDRE.

Hélas ! De quel coup me percez-vous l'ame , lorsque vous me parlez de vous retirer ! Et avec combien de chagrin m'allez-vous laisser maintenant !

ANGELIQUE.

Nous trouverons moyen de nous revoir.

GEORGE DANDIN,  
CLITANDRE.

Oui ; mais je songe qu'en me quittant , vous allez trouver un mari. Cette pensée m'assassine , & les privilèges qu'ont les maris , sont des choses cruelles pour un amant qui aime bien.

ANGELIQUE.

Serez-vous assez foible pour avoir cette inquiétude ? Et pensez-vous qu'on soit capable d'aimer de certains maris qu'il y a ? On les prend parce qu'on ne s'en peut défendre , & que l'on dépend de parens , qui n'ont des yeux que pour le bien ; mais on sçait leur rendre justice , & l'on se moque fort de les considérer au-delà de ce qu'ils méritent.

GEORGE DANDIN *à part.*

Voilà nos carognes de femmes.

CLITANDRE.

Ah ! Qu'il faut avouer que celui qu'on vous a donné étoit peu digne de l'honneur qu'il a reçu , & que c'est une étrange chose que l'assemblage qu'on a fait , d'une personne comme vous , avec un homme comme lui !

GEORGE DANDIN *à part.*

Pauvres maris ! Voilà comme on vous traite.

CLITANDRE.

Vous méritez , sans doute , une toute autre destinée ; & le Ciel ne vous a point faite pour être la femme d'un payfan.

GEORGE DANDIN.

Plût au Ciel , fût-elle la tienne ! Tu changerois bien de langage. Rentrons , c'en est assez.

[*George Dandin, étant rentré, ferme la porte en dedans.*]

SCENE



## SCENE VI.

ANGELIQUE, CLITANDRE,  
CLAUDINE, LUBIN.

CLAUDINE.

**M** Adame, si vous avez du mal à dire de votre mari,  
dépêchez vite, car il est tard.

CLITANDRE.

Ah, Claudine, que tu es cruelle !

ANGELIQUE à *Clitandre*.

Elle a raison. Séparons-nous.

CLITANDRE.

Il faut donc s'y résoudre, puisque vous le voulez. Mais,  
au moins, je vous conjure de me plaindre, un peu, des  
méchans momens que je vais passer.

ANGELIQUE.

Adieu.

LUBIN.

Où es-tu, Claudine, que je te donne le bon soir ?

CLAUDINE.

Va, va, je le reçois de loin, & je t'en renvoye autant.

## SCENE VII.

ANGELIQUE, CLAUDINE.

ANGELIQUE.  
**R** Entrons sans faire de bruit.

CLAUDINE.

La porte s'est fermée.

ANGELIQUE.

J'ai le passe-par-tout.

CLAUDINE.

Ouvrez donc doucement.

ANGELIQUE.

On a fermé en dedans, & je ne sçais comment nous ferons.

CLAUDINE.

Appellez le garçon qui couche là.

ANGELIQUE.

Colin, Colin, Colin.

## SCENE VIII.

GEORGE DANDIN, ANGELIQUE,  
CLAUDINE.

GEORGE DANDIN *à la fenêtre.*

**C** Olin, Colin. Ah ! Je vous y prends donc, Madame ma femme ; & vous faites des *escampativos* pendant que je dors. Je suis bien aise de cela, & de vous voir dehors à l'heure qu'il est.

ANGELIQUE.

Hé bien ? Quel grand mal est-ce qu'il y a à prendre le frais de la nuit ?

GEORGE DANDIN.

Oui, oui. L'heure est bonne à prendre le frais. C'est bien plutôt le chaud, madame la coquine ; & nous sçavons toute l'intrigué du rendez-vous, & du damoiseau. Nous avons entendu votre galant entretien, & les beaux vers à ma louange que vous avez dits l'un & l'autre. Mais ma consolation, c'est que je vais être vengé ; & que votre pere & votre mere feront convaincus maintenant de la justice de mes plaintes, & du dérèglement de votre conduite. Je les ai envoyé querir, & ils vont être ici dans un moment.

ANGELIQUE *à part.*

Ah Ciel !

Madame.

GEORGE DANDIN.

Voilà un coup, sans doute, où vous ne vous attendiez pas. C'est maintenant que je triomphe, & j'ai de quoi mettre à bas votre orgueil & détruire vos artifices. Jusques ici vous avez joué mes accusations, ébloui vos parens, & plâtré vos malversations. J'ai eu beau voir, & beau dire, votre adresse toujours l'a emporté sur mon bon droit, & toujours vous avez trouvé moyen d'avoir raison; mais, à cette fois, Dieu merci, les choses vont être éclaircies, & votre effronterie sera pleinement confondue.

ANGELIQUE.

Hé, je vous prie, faites-moi ouvrir la porte.

GEORGE DANDIN.

Non, non, il faut attendre la venue de ceux que j'ai mandés, & je veux qu'ils vous trouvent dehors à la belle heure qu'il est. En attendant qu'ils viennent, songez, si vous voulez, à chercher dans votre tête quelque nouveau détour pour vous tirer de cette affaire; à inventer quelque moyen de rhabiller votre escapade; à trouver quelque belle ruse pour éluder ici les gens & paroître innocente, quelque prétexte spécieux de pèlerinage nocturne, ou d'amie en travail d'enfant que vous yenez de secourir.

ANGELIQUE.

Non. Mon intention n'est pas de vous rien déguiser. Je ne prétends point me défendre, ni vous nier les choses, puisque vous les sçavez.



COMEDIE.  
GEORGE DANDIN.

205

C'est que vous voyez bien que tous les moyens vous en sont fermés; & que, dans cette affaire, vous ne sçauriez inventer d'excuse, qu'il ne me soit facile de convaincre de fausseté.

ANGELIQUE.

Oui, je confesse que j'ai tort, & que vous avez sujet de vous plaindre. Mais je vous demande, par grace, de ne m'exposer point maintenant à la mauvaise humeur de mes parens; & de me faire promptement ouvrir.

GEORGE DANDIN.

Je vous baise les mains.

ANGELIQUE.

Hé, mon pauvre petit mari, je vous en conjure.

GEORGE DANDIN.

Hé, mon pauvre petit mari! Je suis votre petit mari maintenant, parce que vous vous sentez prise. Je suis bien aise de cela; & vous ne vous étiez jamais avisée de me dire ces douceurs.

ANGELIQUE.

Tenez, je vous promets de ne vous plus donner aucun sujet de déplaisir; & de me...

GEORGE DANDIN.

Tout cela n'est rien. Je ne veux point perdre cette aventure; & il m'importe qu'on soit une fois éclairci à fond de vos déportemens.

ANGELIQUE.

De grace, laissez-moi vous dire. Je vous demande un moment d'audiance,

Hé bien, quoi ?

ANGELIQUE.

Il est vrai que j'ai failli, je vous l'avoue encore une fois, que votre ressentiment est juste, que j'ai pris le tems de sortir pendant que vous dormiez ; & que cette sortie est un rendez-vous que j'avois donné à la personne que vous dites. Mais enfin ce sont des actions que vous devez pardonner à mon âge ; des emportemens de jeune personne qui n'a encore rien vû, & ne fait que d'entrer au monde ; des libertés, où l'on s'abandonne, sans y penser de mal, & qui, sans doute, dans le fond, n'ont rien de...

GEORGE DANDIN.

Oui, vous le dites, & ce sont de ces choses qui ont besoin qu'on les croye pieusement.

ANGELIQUE.

Je ne veux point m'excuser par là d'être coupable envers vous, & je vous prie seulement d'oublier une offense dont je vous demande pardon de tout mon cœur ; & de m'épargner, en cette rencontre, le déplaisir que me pourroient causer les reproches fâcheux de mon pere & de ma mere. Si vous m'accordez généreusement la grace que je vous demande, ce procédé obligeant, cette bonté que vous me ferez voir, me gagnera entièrement, elle touchera tout-à-fait mon cœur ; & y fera naître pour vous ce que tout le pouvoir de mes parens, & les liens du mariage n'avoient pû y jeter. En un mot, elle fera cause que je renoncerai à toutes les galanteries, & n'aurai de l'attache-

ment que pour vous. Oui, je vous donne ma parole que vous m'allez voir désormais la meilleure femme du monde; & que je vous témoignerai tant d'amitié, tant d'amitié, que vous en ferez satisfait.

GEORGE DANDIN.

Ah! Crocodile, qui flate les gens pour les étrangler.

ANGELIQUE.

Accordez-moi cette faveur.

GEORGE DANDIN.

Point d'affaires. Je suis inexorable.

ANGELIQUE.

Montrez-vous généreux.

GEORGE DANDIN.

Non.

ANGELIQUE.

De grace.

GEORGE DANDIN.

Point.

ANGELIQUE.

Je vous en conjure de tout mon cœur.

GEORGE DANDIN.

Non, non, non. Je veux qu'on soit détrompé de vous, & que votre confusion éclate.

ANGELIQUE.

Hé bien, si vous me réduisez au désespoir, je vous avertis qu'une femme en cet état est capable de tout; & que je ferai quelque chose ici dont vous vous repentirez.

**GEORGE DANDIN,  
GEORGE DANDIN.**

Et que ferez-vous, s'il vous plaît ?

**ANGELIQUE.**

Mon cœur se portera jusqu'aux extrêmes résolutions ; & de ce couteau que voici, je me tuerai sur la place.

**GEORGE DANDIN.**

Ah, ah ! A la bonne heure.

**ANGELIQUE.**

Pas tant à la bonne heure pour vous que vous vous imaginez. On sçait de tous côtés nos différends & les chagrins perpétuels que vous concevez contre moi. Lorsqu'on me trouvera morte, il n'y aura personne qui mette en doute que ce ne soit vous qui m'aurez tuée ; & mes parens ne sont pas gens, assurément, à laisser cette mort impunie, & ils en feront, sur votre personne, toute la punition que leur pourront offrir & les poursuites de la justice, & la chaleur de leur ressentiment. C'est par là que je trouverai moyen de me venger de vous, & je ne suis pas la première qui ait sçu recourir à de pareilles vengeances, qui n'ait pas fait difficulté de se donner la mort, pour perdre ceux qui ont la cruauté de nous pousser à la dernière extrémité.

**GEORGE DANDIN.**

Je suis votre valet. On ne s'avise plus de se tuer soi-même ; & la mode en est passée il y a long-tems.

**ANGELIQUE.**

C'est une chose dont vous pouvez vous tenir sûr ; & si vous persistez dans votre refus, si vous ne me faites ouvrir, je vous jure que, tout-à-l'heure, je vais vous faire voir jusques où



où peut aller la résolution d'une personne qu'on met au désespoir.

GEORGE DANDIN.

Bagatelles, bagatelles ; c'est pour me faire peur.

ANGELIQUE.

Hé bien , puisqu'il le faut , voici qui nous contentera tous deux , & montrera si je me moque.

[*Après avoir fait semblant de se tuer.*]

Ah ! C'en est fait. Fasse le Ciel que ma mort soit vengée , comme je le souhaite , & que celui qui en est la cause , reçoive un juste châtiment de la dureté qu'il a eue pour moi !

GEORGE DANDIN.

Ouais ! Seroit-elle bien si malicieuse , que de s'être tuée pour me faire pendre ? Prenons un bout de chandelle pour aller voir.

---

## SCENE IX.

ANGELIQUE , CLAUDINE.

ANGELIQUE à Claudine.

**S**T. Paix. Rangeons-nous chacune immédiatement contre un des côtés de la porte.

## SCENE X.

ANGELIQUE & CLAUDINE *entrant dans la maison, au moment que George Dandin en sort ; & fermant la porte en dedans*, GEORGE DANDIN *une chandelle à la main.*

GEORGE DANDIN.

**L**A méchanceté d'une femme iroit-elle bien jusque-là ?

*[seul, après avoir regardé par tout.]*

Il n'y a personne. Hé , je m'en étois bien douté , & la pendarde s'est retirée , voyant qu'elle ne gagnoit rien après moi , ni par prières , ni par menaces. Tant mieux , cela rendra ses affaires encore plus mauvaises ; & le pere & la mere qui vont venir , en verront mieux son crime.

*[après avoir été à la porte de sa maison pour rentrer.]*

Ah , ah ! La porte est fermée. Holà , oh , quelqu'un , qu'on m'ouvre promptement.

## SCENE XI.

ANGELIQUE & CLAUDINE à la fenêtre ;  
GEORGE DANDIN.

ANGELIQUE.

Comment ! C'est toi ? D'où viens-tu , bon pendar ?  
Est-il l'heure de revenir chez toi quand le jour est  
prêt de paroître ? Et cette manière de vie est-elle celle que  
doit suivre un honnête mari ?

CLAUDINE.

Cela est-il beau d'aller yvrogner toute la nuit , & de laisser  
ainsi toute seule une pauvre jeune femme dans la maison ?

GEORGE DANDIN.

Comment ! Vous avez . . .

ANGELIQUE.

Va , va , traître , je suis lasse de tes déportemens , & je veux  
m'en plaindre , sans plus tarder , à mon pere & à ma mere.

GEORGE DANDIN.

Quoi ! C'est ainsi que vous osez . . .

## SCENE XII.

MONSIEUR DE SOTENVILLE,  
& MADAME DE SOTENVILLE *en*  
*déshabillé de nuit*, COLIN *portant une lanterne* ;  
ANGELIQUE & CLAUDINE *à la*  
*fenêtre*, GEORGE DANDIN.

ANGELIQUE *à Mr. & Me. de Sotenville.*

**A** Pprochez , de grace , & venez me faire raison de l'insolence la plus grande du monde , d'un mari à qui le vin & la jalousie ont troublé , de telle sorte , la cervelle , qu'il ne sçait plus ni ce qu'il dit , ni ce qu'il fait ; & vous a lui-même envoyé querir pour vous faire témoins de l'extravagance la plus étrange dont on ait jamais ouï parler. Le voilà qui revient , comme vous voyez , après s'être fait attendre toute la nuit ; & , si vous voulez l'écouter , il vous dira qu'il a les plus grandes plaintes du monde à vous faire de moi , que , durant qu'il dormoit , je me suis dérobée d'auprès de lui pour m'en aller courir , & cent autres contes de même nature qu'il est allé rêver.

GEORGE DANDIN *à part.*

Voilà une méchante carogne.

CLAUDINE.

Oui , il nous a voulu faire accroire qu'il étoit dans la maison , & que nous étions dehors ; & c'est une folie qu'il n'y a pas moyen de lui ôter de la tête.



Mr. DE SOTENVILLE.

Comment ! Qu'est-ce à dire cela ?

Me. DE SOTENVILLE.

Voilà une furieuse impudence, que de nous envoyer querir !

GEORGE DANDIN.

Jamais...

ANGELIQUE.

Non, mon pere, je ne puis plus souffrir un mari de la sorte,  
ma patience est poussée à bout; & il vient de me dire cent  
paroles injurieuses.

Mr. DE SOTENVILLE *à George Dandin.*

Corbleu vous êtes un mal-honnête homme.

CLAUDINE.

C'est une conscience de voir une pauvre jeune femme trai-  
tée de la façon, & cela crie vengeance au Ciel.

GEORGE DANDIN.

Peut-on...

Mr. DE SOTENVILLE.

Allez, vous devriez mourir de honte.

GEORGE DANDIN.

Laissez-moi vous dire deux mots.

ANGELIQUE.

Vous n'avez qu'à l'écouter, il va vous en conter de belles.

GEORGE DANDIN *à part.*

Je désespère.

CLAUDINE.

Il a tant bû, que je ne pense pas qu'on puisse durer contre  
lui; l'odeur du vin qu'il souffle est montée jusqu'à nous.

GEORGE DANDIN;  
GEORGE DANDIN.

Monfieur mon beau pere , je vous conjure ...

Mr. DE SOTENVILLE.

Retirez-vous , vous puez le vin à pleine bouche.

GEORGE DANDIN.

Madame , je vous prie ...

Me. DE SOTENVILLE.

Fi , ne m'approchez pas , votre haleine est empestée.

GEORGE DANDIN à *Mr. de Sotenville*.

Souffrez que je vous ...

Mr. DE SOTENVILLE.

Retirez-vous , vous dis-je , on ne peut vous souffrir.

GEORGE DANDIN à *Me. de Sotenville*.

Permettez-moi , de grace , que ...

Me. DE SOTENVILLE.

Pouas , vous m'engloutissez le cœur. Parlez de loin , si vous voulez.

GEORGE DANDIN.

Hé bien , oui , je parle de loin. Je vous jure que je n'ai bougé de chez moi , & que c'est elle qui est sortie.

ANGELIQUE.

Ne voilà pas ce que je vous ai dit ?

CLAUDINE.

Vous voyez quelle apparence il y a.

Mr. DE SOTENVILLE à *George Dandin*.

Allez , vous vous moquez des gens. Descendez , ma fille , & venez ici.

## SCENE XIII.

MONSIEUR DE SOTENVILLE,  
MADAME DE SOTENVILLE,  
GEORGE DANDIN, COLIN.

**J** GEORGE DANDIN.  
Atteste le Ciel, que j'étois dans la maison, & que...

Mr. DE SOTENVILLE.

Taisez-vous, c'est une extravagance qui n'est pas supportable.

GEORGE DANDIN.

Que la foudre m'écrase tout-à-l'heure, si...

Mr. DE SOTENVILLE.

Ne nous rompez pas davantage la tête; & songez à demander pardon à votre femme.

GEORGE DANDIN.

Moi, demander pardon?

Mr. DE SOTENVILLE.

Oui, pardon; & sur le champ.

GEORGE DANDIN.

Quoi! Je...

Mr. DE SOTENVILLE.

Corbleu, si vous me répliquez, je vous apprendrai ce que c'est que de vous jouer à nous.

GEORGE DANDIN.

Ah, George Dandin!

---

---

SCENE XIV.

MONSIEUR DE SOTENVILLE,  
MADAME DE SOTENVILLE,  
ANGELIQUE, GEORGE DANDIN,  
CLAUDINE, COLIN.

Mr. DE SOTENVILLE.

**A** Llons, venez, ma fille, que votre mari vous demande pardon.

ANGELIQUE.

Moi, lui pardonner tout ce qu'il m'a dit ? Non, non, moi pere, il m'est impossible de m'y résoudre ; & je vous prie de me séparer d'un mari avec lequel je ne sçaurois plus vivre.

CLAUDINE.

Le moyen d'y résister ?

Mr. DE SOTENVILLE.

Ma fille, de semblables séparations ne se font point sans grand scandale ; & vous devez vous montrer plus sage que lui, & patienter encore cette fois.

ANGELIQUE.

Comment patienter après de telles indignités ? Non, mon pere, c'est une chose où je ne puis consentir.

Mr. DE SOTENVILLE.

Il le faut, ma fille, & c'est moi qui vous le commande.

ANGELIQUE.



## ANGELIQUE.

Ce mot me ferme la bouche ; & vous avez sur moi une puissance absoluë.

CLAUDINE.

Quelle douceur !

ANGELIQUE.

Il est fâcheux d'être contrainte d'oublier de telles injures ; mais , quelque violence que je me fasse , c'est à moi de vous obéir.

CLAUDINE.

Pauvre mouton !

Mr. DE SOTENVILLE à *Angélique*.

Approchez.

ANGELIQUE.

Tout ce que vous me faites faire ne servira de rien ; & vous verrez que ce sera dès demain à recommencer.

Mr. DE SOTENVILLE.

[ à *George Dandin*. ]

Nous y donnerons ordre. Allons, mettez-vous à genoux.

GEORGE DANDIN.

A genoux ?

Mr. DE SOTENVILLE.

Oui , à genoux , & sans tarder.

GEORGE DANDIN à genoux , une chandelle à la main ,

[ à part. ] [ à *Mr. de Sotenville*. ]

O Ciel ! Que faut-il dire ?

Mr. DE SOTENVILLE.

Madame , je vous prie de me pardonner.

GEORGE DANDIN,  
GEORGE DANDIN.

Madame, je vous prie de me pardonner

Mr. DE SOTENVILLE.

L'extravagance que j'ai faite,

GEORGE DANDIN.

[ à part. ]

L'extravagance que j'ai faite, de vous épouser;

Mr. DE SOTENVILLE.

Et je vous promets de mieux vivre à l'avenir.

GEORGE DANDIN.

Et je vous promets de mieux vivre à l'avenir.

Mr. DE SOTENVILLE à *George Dandin*.

Prenez-y garde, & sçachez que c'est ici la dernière de vos impertinences que nous souffrirons.

Me. DE SOTENVILLE.

Jour de Dieu ! Si vous y retournez, on vous apprendra le respect que vous devez à votre femme, & à ceux de qui elle fort.

Mr. DE SOTENVILLE.

[ à *George Dandin*. ]

Voilà le jour qui va paroître. Adieu. Rentrez chez vous,

[ à *madame de Sotenville*. ]

& songez bien à être sage. Et, nous, m'amour, allons nous mettre au lit.

## SCENE DERNIERE.

GEORGE DANDIN *seul.*

AH! Je le quitte maintenant, & je n'y vois plus de remède. Lorsqu'on a, comme moi, épousé une méchante femme, le meilleur parti qu'on puisse prendre, c'est de s'aller jeter dans l'eau la tête la première.

F I N.



---

## *AVERTISSEMENT.*

**L**A comédie de George Dandin parut pour la première fois devant le Roi en 1668, & faisoit une des principales parties de la fête que sa Majesté donna à Versailles le 18 Juillet de cette année. Elle y fut représentée avec des intermèdes qui sont une espèce de comédie en vers, mêlée de musique & de danses, qu'on avoit, en quelque sorte, liée au sujet principal.

En faisant imprimer ces intermèdes, on a joint le détail de la fête entière, & on y a été autorisé par celui qui nous a été conservé dans toutes les éditions de Molière, de la fête de 1664. Les monumens de la magnificence de Louis XIV. en tous les genres, méritent d'être transmis à la postérité.



---

# F E S T E

## D E V E R S A I L L E S ,

en 1668.

**L**E Roi ayant accordé la paix aux instances de ses alliés, & aux vœux de toute l'Europe, & donné des marques d'une modération & d'une bonté sans exemple, même dans le plus fort de ses conquêtes, ne pensoit plus qu'à s'appliquer aux affaires de son royaume, lorsque, pour réparer en quelque sorte ce que la cour avoit perdu dans le carnaval pendant son absence, il résolut de faire une fête dans les jardins de Versailles, où, parmi les plaisirs que l'on trouve dans un séjour si délicieux, l'esprit fût encore touché de ces beautés surprenantes & extraordinaires dont ce grand prince sçait si bien assaisonner tous ses divertissemens.

Pour cet effet, voulant donner la comédie ensuite d'une collation, & après la comédie, le souper qui fut suivi d'un bal & d'un feu d'artifice, il jeta les yeux sur les personnes qu'il jugea les plus capables pour disposer toutes les choses propres à cela. Il leur marqua lui-même les endroits où la disposition du lieu pouvoit, par sa beauté naturelle, contribuer davantage à leur décoration; &, parce que l'un des plus beaux ornemens de cette maison est la quantité

des eaux que l'art y a conduites malgré la nature qui les lui avoit refusées, sa Majesté leur ordonna de s'en servir le plus qu'ils pourroient à l'embellissement de ces lieux; & même leur ouvrit les moyens de les employer, & d'en tirer les effets qu'elles peuvent faire.

Pour l'exécution de cette fête le duc de Crequi, comme premier gentilhomme de la chambre, fut chargé de ce qui regardoit la comédie; le maréchal de Bellefonds, comme premier maître d'hôtel du Roi, prit le soin de la collation, du souper & de tout ce qui regardoit le service des tables; & monsieur Colbert, comme surintendant des bâtimens, fit construire & embellir les divers lieux destinés à ce divertissement royal, & donna les ordres pour l'exécution des feux d'artifice.

Le sieur Vigarani eut ordre de dresser le théâtre pour la comédie, le sieur Giffey d'accommoder un endroit pour le souper, & le sieur le Vau premier architecte du Roi, un autre pour le bal.

Le mercredi 18. jour de juillet, le Roi étant parti de saint Germain vint dîner à Versailles avec la Reine, Monseigneur le Dauphin, Monsieur & Madame. Le reste de la cour, étant arrivé incontinent après midi, trouva des officiers du Roi qui faisoient les honneurs, & recevoient tout le monde dans les sales du château, où il y avoit en plusieurs endroits des tables dressées, & de quoi se rafraîchir; les principales dames furent conduites dans des chambres particulières pour se reposer.

Sur les six heures du soir, le Roi, ayant commandé au mar-

quis de Gesvres capitaine de ses gardes, de faire ouvrir toutes les portes afin qu'il n'y eût personne qui ne prît part au divertissement, sortit du château avec la Reine, & tout le reste de la cour, pour prendre le plaisir de la promenade.

Quand leurs Majestés eurent fait le tour du grand parterre, elles descendirent dans celui de gazon qui est du côté de la grotte, où, après avoir considéré les fontaines qui les embellissent, elles s'arrêtèrent particulièrement à regarder celle qui est au bas du petit parc du côté de la pompe. Dans le milieu de son bassin, l'on voit un dragon de bronze, qui, percé d'une flèche, semble vomir le sang par la gueule, en poussant en l'air un bouillon d'eau qui retombe en pluie, & couvre tout le bassin.

Autour de ce dragon, il y a quatre petits Amours sur des cygnes qui font chacun un grand jet d'eau, & qui nagent vers le bord comme pour se sauver. Deux de ces Amours qui sont en face du dragon, se cachent le visage avec la main pour ne le pas voir, & sur leur visage l'on apperçoit toutes les marques de la crainte parfaitement exprimées; les deux autres, plus hardis, parce que le monstre n'est pas tourné de leur côté, l'attaquent de leurs armes. Entre ces Amours sont des dauphins de bronze, dont la gueule ouverte pousse en l'air de gros bouillons d'eau.

Leurs Majestés allèrent ensuite chercher le frais dans ces bosquets si délicieux, où l'épaisseur des arbres empêche que le soleil ne se fasse sentir. Lorsqu'elles furent dans celui dont un grand nombre d'agréables allées forme une espé-



ce de labyrinthe, elles arriverent, après plusieurs détours, dans un cabinet de verdure pentagone, où aboutissent cinq allées. Au milieu de ce cabinet, il y a une fontaine, dont le bassin est bordé de gazon. De ce bassin fortoient cinq tables en manière de buffets, chargées de toutes les choses qui peuvent composer une collation magnifique.

L'une de ces tables représentoit une montagne, où, dans plusieurs espèces de cavernes, on voyoit diverses sortes de viandes froides, l'autre étoit comme la face d'un palais bâti de massépains & pâtes sucrées. Il y en avoit une chargée de pyramides de confitures sèches, une autre d'une infinité de vases remplis de toutes sortes de liqueurs; & la dernière étoit composée de caramels. Toutes ces tables, dont les plans étoient ingénieusement formés en divers compartimens, étoient couvertes d'une infinité de choses délicates & disposées d'une manière toute nouvelle; leurs pieds & leurs dossiers, étoient environnés de feuillages, mêlés de festons de fleurs, dont une partie étoit soutenue par des Bacchantes. Il y avoit, entre ces tables, une petite pelouse de mousse verte, qui s'avançoit dans le bassin, & sur laquelle on voyoit, dans de grands vases, des orangers, dont les fruits étoient confits; chacun de ces orangers avoit à côté de lui, deux autres arbres de différentes espèces, dont les fruits étoient pareillement confits.

Du milieu de ces tables, s'élevoit un jet d'eau de plus de trente pieds de haut, dont la chute faisoit un bruit très-agréable; de sorte qu'en voyant tous ces buffets d'une même hauteur, joints les uns aux autres par les branches d'arbres



d'arbres & les fleurs dont ils étoient revêtus, il sembloit que ce fût une petite montagne, du haut de laquelle fortit une fontaine.

La palissade qui fait l'enceinte de ce cabinet, étoit disposée d'une manière toute particulière ; le jardinier, ayant employé son industrie à bien ployer les branches des arbres, & à les lier ensemble en diverses façons, en avoit formé une espèce d'architecture. Dans le milieu du couronnement, on voyoit un socle de verdure, sur lequel il y avoit un dé, qui portoit un vase rempli de fleurs. Aux côtés du dé, & sur le même socle, étoient deux autres vases de fleurs ; & en cet endroit, le haut de la palissade, venant doucement à s'arrondir en forme de galbe, se terminoit aux deux extrémités, par deux autres vases aussi remplis de fleurs.

Au lieu de sièges de gazon, il y avoit, tout au tour du cabinet, des couches de melons, dont la quantité, la grosseur & la bonté, étoient surprenantes pour la saison. Ces couches étoient faites d'une manière toute extraordinaire ; & à bien considérer la beauté de ce lieu, l'on auroit pu dire autrefois, que les hommes n'auroient point eu de part à un si bel arrangement, mais que quelques Divinités de ces bois auroient employé leurs soins pour l'embellir de la sorte.

Comme il y a cinq allées qui se terminent toutes dans ce cabinet, & qui forment une étoile, l'on trouvoit ces allées ornées de chaque côté, de vingt-six arcades de cyprès. Sous chaque arcade, & sur des sièges de gazon, il y avoit

de grands vases remplis de divers arbres , chargés de leurs fruits. Dans la première de ces allées, il n'y avoit que des oranges de Portugal. La seconde étoit toute de bigarreaux & de cerisiers mêlés ensemble. La troisième étoit bordée d'abricotiers & de pechers. La quatrième , de grofeliars de Hollande ; & , dans la cinquième, l'on ne voyoit que des poiriers de différentes espèces. Tous ces arbres faisoient un agréable objet à la vûë , à cause de leurs fruits , qui paroissent encore davantage contre l'épaisseur du bois.

Au bout de ces cinq allées, il y a cinq grandes niches de verdure , que l'on voit toutes en face du milieu du cabinet. Ces niches étoient ceintrées ; & , sur les pilastres des côtés, s'élevoient deux rouleaux qui s'alloient joindre à un quarré qui étoit au milieu. Dans ce quarré, l'on voyoit les chiffres du Roi , composés de différentes fleurs ; & , des deux côtés , pendoient des festons qui s'attachoient à l'extrémité des rouleaux. A côté de la niche, il y avoit deux arcades aussi de verdure , avec leurs pilastres , d'un côté & d'autre ; & tous ces pilastres étoient terminés par des vases remplis de fleurs.

Dans l'une de ces niches , étoit la figure du Dieu Pan , qui ayant sur le visage toutes les marques de la joye , sembloit prendre part à celle de toute l'assemblée. Le sculpteur l'avoit disposé dans une action qui faisoit connoître qu'il étoit mis là , comme la Divinité qui présidoit dans ce lieu.

Dans les quatre autres niches, il y avoit quatre Satyres , deux hommes & deux femmes , qui tous sembloient danser , & témoigner le plaisir qu'ils ressentoient de se voir

visités par un si grand monarque, suivi d'une si belle cour. Toutes ces figures étoient dorées, & faisoient un effet admirable contre le verd de ces palissades.

Après que leurs Majestés eurent été quelque tems dans cet endroit si charmant, & que les dames eurent fait collation, le Roi abandonna les tables au pillage des gens qui suivoient ; & la destruction d'un arrangement si beau, servit encore d'un divertissement agréable à toute la cour, par l'empressement & la confusion de ceux qui démolissoient ces châteaux de massépains, & ces montagnes de confitures.

Au sortir de ce lieu, le Roi rentrant dans une calèche, la Reine dans sa chaise, & tout le reste de la cour dans leurs carrosses, poursuivirent leur promenade pour se rendre à la comédie ; & passant dans une grande allée de quatre rangs de tilleuls, firent le tour du bassin de la fontaine des cygnes, qui termine l'allée royale vis-à-vis du château. Ce bassin est un quarré long finissant par deux demi-ronds. Sa longueur est de soixante-toises sur quarante de large. Dans son milieu, il y a une infinité de jets d'eau, qui, réunis ensemble, font une gerbe d'une hauteur & d'une grosseur extraordinaire.

A côté de la grande allée royale, il y en a deux autres qui en sont éloignées d'environ deux cens pas ; celle qui est à droite en montant vers le château, s'appelle l'allée du Roi, & celle qui est à gauche, l'allée des prés. Ces trois allées sont traversées par une autre qui se termine à deux grilles qui font la clôture du petit parc. Les deux allées des côtés,



& celle qui les traverse , ont cinq toises de large ; mais , à l'endroit où elles se rencontrent , elles forment un grand espace qui a plus de treize toises en quarré. C'est dans cet endroit de l'allée du Roi , que le sieur Vigarani avoit disposé le lieu de la comédie. Le théâtre qui avançoit un peu dans le quarré de la place , s'enfonçoit de dix toises dans l'allée qui monte vers le château , & laissoit pour la sale un espace de treize toises de face , sur neuf de large.

L'exhaussement de ce salon étoit de trente piéds jusques à la corniche , d'où les côtés du plafonds s'élevoient encore de huit piéds jusques au dernier enfoncement. Il étoit couvert de feuillée par dehors ; & , par dedans , paré de riches tapisseries que le sieur du Mets , intendant des meubles de la couronne , avoit pris soin de faire disposer de la manière la plus belle & la plus convenable pour la décoration de ce lieu. Du haut du plafonds pendoient trente-deux chandeliers de cristal , portant chacun dix bougies de cire blanche. Autour de la sale étoient plusieurs sièges disposés en amphithéâtre , remplis de plus de douze cent personnes ; & , dans le parterre , il y avoit encore sur des bancs une plus grande quantité de monde. Cette sale étoit percée par deux grandes arcades , dont l'une étoit vis-à-vis du théâtre , & l'autre , du côté qui va vers la grande allée. L'ouverture du théâtre étoit de trente-six piéds , & , de chaque côté , il y avoit deux grandes colonnes torfes de bronze & de lapis , environnées de branches & de feuilles de vigne d'or ; elles étoient posées sur des piédestaux de marbre , & portoient une grande corniche aussi



de marbre, dans le milieu de laquelle on voyoit les armes du Roi sur un cartouche doré accompagné de trophées ; l'architecture étoit d'ordre ionique. Entre chaque colonne il y avoit une figure ; celle qui étoit à droite, représentoit la Paix, & celle qui étoit à gauche figuroit la Victoire, pour montrer que sa Majesté est toujours en état de faire que ses peuples jouissent d'une paix heureuse & pleine d'abondance, en établissant le repos dans l'Europe, ou d'une victoire glorieuse & remplie de joye, quand elle est obligée de prendre les armes pour soutenir ses droits.

Lorsque leurs Majestés furent arrivées dans ce lieu, dont la grandeur & la magnificence surprirent toute la cour, & quand elles eurent pris leurs places sous le haut dais qui étoit au milieu du parterre, on leva la toile qui cachoit la décoration du théâtre ; & alors, les yeux se trouvant tout-à-fait trompés, l'on crut voir effectivement un jardin d'une beauté extraordinaire.

A l'entrée de ce jardin, l'on découvroit deux palissades si ingénieusement moulées, qu'elles formoient un ordre d'architecture, dont la corniche étoit soutenue par quatre termes qui représentoient des Satyres. La partie d'en bas de ces termes, & ce qu'on appelle guaine étoit de jaspe, & le reste de bronze doré. Ces Satyres portoient sur leurs têtes des corbeilles pleines de fleurs ; &, sur les piédestaux de marbre qui soutenoient ces mêmes termes, il y avoit de grands vases dorés, aussi remplis de fleurs.

Un peu plus loin, paroissoient deux terrasses revêtuës de marbre blanc, qui environnoient un long canal. Aux bords

de ces terrasses , il y avoit des masques dorés qui vomissoient de l'eau dans le canal ; & , au dessus de ces masques , on voyoit des vases de bronze doré , d'où sortoient aussi autant de véritables jets d'eau.

On montoit sur ces terrasses par trois degrez , & sur la même ligne où étoient rangés les termes , il y avoit , d'un côté & d'autre , une allée de grands arbres , entre lesquels paroissoient des cabinets d'une architecture rustique. Chaque cabinet couvroit un grand bassin de marbre , soutenu sur un piédestal de même matière ; & de ces bassins sortoient autant de jets d'eau.

Le bout du canal le plus proche étoit bordé de douze jets d'eau qui formoient autant de chandeliers ; & , à l'autre extrémité , on voyoit un superbe édifice en forme de dôme. Il étoit percé de trois grands portiques , au travers desquels on découvroit une grande étendue de pays.

D'abord l'on vit sur le théâtre une collation magnifique d'oranges de Portugal , & de toutes sortes de fruits chargés à fond & en pyramides dans trente-six corbeilles qui furent servies à toute la cour par le maréchal de Bellefonds , & par plusieurs seigneurs , pendant que le sieur de Launay , intendant des menus plaisirs & affaires de la chambre , donnoit de tous côtés des imprimés qui contenoient le sujet de la comédie & du ballet.

Bien que la pièce qu'on représenta doive être considérée comme un impromptu & un de ces ouvrages où la nécessité de satisfaire sur le champ aux volontés du Roi , ne donne pas toujours le loisir d'y apporter la dernière main ,

& d'en former les derniers traits , néanmoins il est certain qu'elle est composée de parties si diversifiées & si agréables , qu'on peut dire qu'il n'en a guères paru sur le théâtre de plus capable de satisfaire tout ensemble l'oreille & les yeux des spectateurs. La prose dont on s'est servi est un langage très-propre pour l'action qu'on représente ; & les vers qui se chantent entre les actes de la comédie conviennent si bien au sujet , & expriment si tendrement les passions dont ceux qui les récitent doivent être émus , qu'il n'y a jamais rien eu de plus touchant. Quoi qu'il semble que ce soient deux comédies que l'on jouë en même tems, dont l'une soit en prose & l'autre en vers , elles sont pourtant si bien unies à un même sujet , qu'elles ne font qu'une même pièce , & ne représentent qu'une seule action.

---

*ACTEURS DES INTERMÈDES*  
*DE LA COMÉDIE DE GEORGE DANDIN.*

GEORGE DANDIN.

BERGERS danfans , déguifés en valets de fête.

BERGERS jouant de la flûte.

CLIMÉNE , bergère chantante.

CLORIS , bergère chantante.

TIRCIS , berger chantant , amant de Climéne.

PHILÉNE , berger chantant , amant de Cloris.

UNE BERGÈRE.

<sup>A</sup>  
BÂTELIERS danfans.

UN PAYSAN , ami de George Dandin.

CHOEUR DE BERGERS chantans.

BERGERS & BERGÈRES danfans.

UN SATYRE chantant.

UN SUIVANT DE BACCHUS chantant.

CHOEUR DE SUIVANS DE BACCHUS chantans.

CHOEUR DE SUIVANS DE L'AMOUR chantans.

UN BERGER chantant.

SUIVANS DE BACCHUS & BACCHANTES danfans.

SUIVANS DE L'AMOUR danfans.

INTERMÈDES



---

# INTERMÈDES

## DE LA COMÉDIE

### DE GEORGE DANDIN.

---

#### PREMIER INTERMÈDE.

#### SCENE PREMIERE.

GEORGE DANDIN, BERGERS

*déguisés en valets de fête, BERGERS jouant de la flûte.*

#### PREMIERE ENTRÉE.

*Quatre bergers, déguisés en valets de fête, accompagnés de quatre bergers jouant de la flûte, entrent en dansant, & obligent George Dandin de danser avec eux.*

*George Dandin mal satisfait de son mariage, & n'ayant l'esprit rempli que de fâcheuses pensées, quitte bientôt les bergers avec lesquels il n'a demeuré que par contrainte.*

---

SCENE II.  
CLIMENE, CLORIS.

CLIMENE.

L'Autre jour d'Annette  
J'entendis la voix,  
Qui, sur sa musette,  
Chantoit dans nos bois;  
Amour, que sous ton empire  
On souffre de maux cuisans!  
Je le puis bien dire,  
Puisque je le sens.

CLORIS.

La jeune Lisette;  
Au même moment;  
Sur le ton d'Annette;  
Reprit tendrement;  
Amour, si, sous ton empire,  
Je souffre des maux cuisans,  
C'est de n'oser dire  
Tout ce que je sens.

## SCENE III.

TIRCIS, PHILENE, CLIMENE;  
CLORIS.

**L** CLORIS.  
Aïsse-nous en repos, Philéne,  
CLIMENE.

Tircis, ne vien point m'arrêter.

TIRCIS & PHILENE ENSEMBLE.

Ah! Belle inhumaine,  
Daigne un moment m'écouter.

CLIMENE & CLORIS ENSEMBLE.

Mais, que me veux-tu conter?

TIRCIS & PHILENE ENSEMBLE.

Que, d'une flâme immortelle,  
Mon cœur brûle sous tes loix.

CLIMENE & CLORIS ENSEMBLE.

Ce n'est pas une nouvelle,  
Tu me l'as dis mille fois.

PHILENE à *Cloris*.

Quoi! Veux-tu, toute ma vie,  
Que j'aime, & n'obtienne rien.

CLORIS.

Non, ce n'est pas mon envie.  
N'aime plus, je le veux bien.

G g ij

## F E S T E

TIRCIS à *Climène*.

Le Ciel me force à l'hommage  
Dont tous ces bois sont témoins.

CLIMENE.

C'est au Ciel, puisqu'il t'engage,  
A te payer de tes soins.

PHILENE à *Cloris*.

C'est par ton mérite extrême,  
Que tu captives mes vœux.

CLORIS.

Si je mérite qu'on m'aime,  
Je ne dois rien à tes feux.

TIRCIS &amp; PHILENE ENSEMBLE.

L'éclat de tes yeux me tuë.

CLIMENE &amp; CLORIS ENSEMBLE.

Détourne de moi tes pas.

TIRCIS &amp; PHILENE ENSEMBLE.

Je me plais dans cette vûë.

CLIMENE &amp; CLORIS ENSEMBLE.

Berger, ne t'en plains donc pas.

PHILENE.

Ah, belle Climène!

TIRCIS.

Ah, belle Cloris!

PHILENE à *Climène*.

Ren-la pour moi plus humaine!

TIRCIS à *Cloris*.

Domte pour moi ses mépris.



CLIMENE à *Cloris*.

Sois sensible à l'amour que te porte Philène.

CLORIS à *Climène*.

Sois sensible à l'ardeur dont Tircis est épris.

CLIMENE à *Cloris*.

Si tu veux me donner ton exemple, bergère ;

Peut-être je le recevrai.

CLORIS à *Climène*.

Si tu veux te résoudre à marcher la première ;

Possible que je te suivrai.

CLIMENE à *Philène*.

Adieu, berger.

CLORIS à *Tircis*.

Adieu berger.

CLIMENE à *Philène*.

Attends un favorable sort.

CLORIS à *Tircis*.

Attends un doux succès du mal qui te possède.

TIRCIS.

Je n'attends aucun remède.

PHILENE.

Et je n'attends que la mort.

TIRCIS & PHILENE ENSEMBLE.

Puisqu'il nous faut languir en de tels déplaisirs,

Mettons fin, en mourant, à nos tristes soupirs,

*Fin du premier Intermède.*

---

P R E M I E R   A C T E  
D E   L A   C O M É D I E.

---

*I I.   I N T E R M É D E.*  
S C E N E   P R E M I E R E.  
G E O R G E   D A N D I N ,   U N E   B E R G E R E.

*La Bergère vient apprendre à George Dandin le désespoir de Tircis & Philène, qui se sont précipités dans les eaux. George Dandin, agité d'autres inquiétudes, la quitte en colère.*

---

S C E N E   I I.  
C L O R I S.

A H ! Mortelles douleurs !  
Qu'ai-je plus à prétendre ?  
Coulez, coulez, mes pleurs,  
Je n'en puis trop répandre.

Pourquoi faut-il qu'un tyrannique honneur  
Tienne notre ame en esclave asservie ?  
Hélas ! Pour contenter sa barbare rigueur,  
J'ai réduit mon amant à sortir de la vie.

Ah ! Mortelles douleurs !  
Qu'ai-je plus à prétendre ?  
Coulez , coulez , mes pleurs ,  
Je n'en puis trop répandre.

Me puis-je pardonner , dans ce funeste sort ,  
Les sévères froideurs dont je m'étois armée ?  
Quoi donc , mon cher amant , je t'ai donné la mort !  
Est-ce le prix , hélas ! de m'avoir tant aimée ?

Ah ! Mortelles douleurs !  
Qu'ai-je plus à prétendre ?  
Coulez , coulez , mes pleurs ,  
Je n'en puis trop répandre.

*Fin du second Intermède.*



---

## SECOND ACTE DE LA COMÉDIE.

---

### III. INTERMÈDE. SCENE PREMIERE.

GEORGE DANDIN, UNE BERGERE,  
BATELIERS.

*La bergère qui avoit annoncé à George Dandin le malheur de Tircis & Philéne , lui vient dire que ces bergers ne sont point morts , & lui montre les bâteleurs qui les ont sauvés. George Dandin n'écoute pas plus tranquillement ce second récit de la bergère , qu'il n'avoit fait le premier , & se retire.*

---

### SCENE II.

ENTRÉE DE BALLET.

*Les bâteleurs qui ont sauvé Tircis & Philéne , ravis de la récompense qu'ils ont reçue , expriment leur joye en dansant , & font une manière de jeu avec leurs crocs.*

*Fin du troisième intermède.*

TROISIÈME



---

TROISIÈME ACTE  
DE LA COMÉDIE.

---

IV. INTERMÈDE.  
SCENE PREMIERE.

GEORGE DANDIN, UN PAYSAN.

*Ce paysan, ami de George Dandin, lui conseille de noyer dans le vin toutes ses inquiétudes, & l'emmène pour joindre sa troupe, voyant venir toute la foule des bergers amoureux, qui commencent à célébrer, par des chants & des danses, le pouvoir de l'Amour.*

---

SCENE II.

*Le théâtre change, & représente de grandes roches entremêlées d'arbres, où l'on voit plusieurs bergers qui jouent des instrumens.*

CLORIS, CLIMENE, TIRCIS, PHILENE,  
CHOEUR DE BERGERS *chantans*,  
BERGERS & BERGERES *dansans*.

CLORIS.

**I** Ci l'ombre des ormeaux,  
Donne un teint frais aux herbettes,  
Et les bords de ces ruisseaux  
Brillent de mille fleurettes  
Qui se mirent dans les eaux.

## F E S T E

Prenez, bergers, vos musettes;  
 Ajustez vos chalumeaux;  
 Et mêlons nos chanfonnettes  
 Au chant des petits oiseaux.

Le Zéphire, entre ces eaux,  
 Fait mille courtes secrètes;  
 Et les rossignols nouveaux,  
 De leurs douces amourettes,  
 Parlent aux tendres rameaux.  
 Prenez, bergers, vos musettes,  
 Ajustez vos chalumeaux;  
 Et mêlons nos chanfonnettes  
 Au chant des petits oiseaux.

## PREMIERE ENTRÉE DE BALLET.

*Bergers & Bergères dansans.*

CLIMENE.

Ah! Qu'il est doux, belle Silvie,  
 Ah! Qu'il est doux de s'enflammer!  
 Il faut retrancher de la vie  
 Ce qu'on en passe sans aimer.

CLORIS.

Ah! Les beaux jours qu'Amour nous donne,  
 Lorsque sa flâme unit les cœurs!  
 Est-il ni gloire ni couronne  
 Qui vaille ses moindres douceurs?

Qu'avec peu de raison on se plaint d'un martyr  
Que suivent de si doux plaisirs.

PHILENE.

Un moment de bonheur dans l'amoureux empire  
Répare dix ans de soupirs.

T O U S E N S E M B L E.

Chantons tous de l'Amour le pouvoir adorable ;  
Chantons tous dans ces lieux  
Ses attraits glorieux ;  
Il est le plus aimable,  
Et le plus grand des Dieux.

---

### SCENE III.

*Un grand rocher couvert d'arbres , sur lequel est assise toute  
la troupe de Bacchus , s'avance sur le bord du théâtre.*

UN SATYRE , UN SUIVANT DE  
BACCHUS , CHOEUR DE SATYRES  
*chantans* , SUIVANS DE BACCHUS  
& BACCHANTES *danfans* , CLORIS,  
CLIMENE , TIRCIS , PHILENE ,  
CHOEUR DE BERGERS *chantans* ,  
BERGERS & BERGERES *danfans*.

A LE SATYRE.

Rrêtez , c'est trop entreprendre ;  
Un autre Dieu , dont nous fuijons les loix ,  
H h ij

S'oppose à cet honneur qu'à l'Amour osent rendre  
 Vos mufettes & vos voix;  
 A des titres si beaux, Bacchus seul peut prétendre,  
 Et nous sommes ici pour défendre ses droits.

## CHOEUR DE SATYRES.

Nous suivons de Bacchus le pouvoir adorable,  
 Nous suivons en tous lieux  
 Ses attraits glorieux;  
 Il est le plus aimable,  
 Et le plus grand des Dieux.

## DEUXIEME ENTRÉE DE BALLET.

*Suivans de Bacchus & Bacchantes dansans.*

## CLORIS.

C'est le printems qui rend l'ame  
 A nos champs semés de fleurs;  
 Mais c'est l'Amour & sa flâme  
 Qui font revivre nos cœurs.

UN SUIVANT *de Bacchus.*

Le soleil chasse les ombres  
 Dont le Ciel est obscurci;  
 Et, des ames les plus sombres,  
 Bacchus chasse le fouci.

CHOEUR *des suivans de Bacchus.*

Bacchus est révééré sur la terre & sur l'onde.

CHOEUR *des suivans de l'Amour.*

Et l'Amour est un Dieu qu'on adore en tous lieux.



CHOEUR *des suivans de Bacchus.*

Bacchus à son pouvoir a soumis tout le monde.

CHOEUR *des suivans de l'Amour.*

Et l'Amour a domté les hommes & les Dieux.

CHOEUR *des suivans de Bacchus.*

Rien peut-il égaler sa douceur sans seconde?

CHOEUR *des suivans de l'Amour.*

Rien peut-il égaler ses charmes précieux?

CHOEUR *des suivans de Bacchus.*

Fi de l'Amour & de ses feux.

CHOEUR *des suivans de l'Amour.*

Ah! Quel plaisir d'aimer!

CHOEUR *des suivans de Bacchus.*

Ah! Quel plaisir de boire!

CHOEUR *des suivans de l'Amour.*

A qui vit sans amour, la vie est sans appas.

CHOEUR *des suivans de Bacchus.*

C'est mourir que de vivre & de ne boire pas.

CHOEUR *des suivans de l'Amour.*

Aimables fers!

CHOEUR *des suivans de Bacchus.*

Douce victoire!

CHOEUR *des suivans de l'Amour.*

Ah! Quel plaisir d'aimer!

CHOEUR *des suivans de Bacchus.*

Ah! Quel plaisir de boire!

TOUS ENSEMBLE.

Non, non, c'est un abus;

Le plus grand Dieu de tous.

CHOEUR *des suivans de l'Amour.*

C'est l'Amour.

CHOEUR *des suivans de Bacchus.*

C'est Bacchus.

## SCENE IV.

UN BERGER, & *les mêmes acteurs.*

UN BERGER.

C'Est trop, c'est trop, Bergers. Hé, pourquoi ces débats?  
Souffrons qu'en un parti la raison nous assemble.

L'Amour a des douceurs, Bacchus a des appas,  
Ce sont deux Déités qui sont fort bien ensemble,  
Ne les séparons pas.

LES DEUX CHOEURS.

Mêlons donc leurs douceurs aimables ;  
Mêlons nos voix dans ces lieux agréables ;  
Et faisons répéter aux échos d'alentour ,  
Qu'il n'est rien de plus doux que Bacchus & l'Amour.

## TROISIÈME ENTRÉE DE BALLET.

*Les bergers & bergères se mêlent avec les suivans de Bacchus & les Bacchantes. Les suivans de Bacchus frappent avec leurs tyrfes les espèces de tambours de basque que portent les Bacchantes, pour représenter ces cribles qu'elles por-*

*toient anciennement aux fêtes de Bacchus ; les uns & les autres font différentes postures , pendant que les bergers & les bergères dansent plus sérieusement.*

## F I N.

NOMS DES PERSONNES QUI ONT REPRÉSENTÉ,  
*chanté & dansé dans les intermèdes de la comédie*  
*de George Dandin.*

George Dandin , *le sieur Moliere*. Bergers dansans , déguisés en valets de fête , *les sieurs Beauchamp , Saint André , la Pierre , Favier*. Bergers jouans de la flûte , *les sieurs Descôteaux , Philbert , Jean & Martin Hotteterre*. Climène , *mademoiselle Hilaire*. Cloris , *mademoiselle des Fronteaux*. Tircis , *le sieur Blondel*. Philène , *le sieur Gaye*. Une Bergère , *mademoiselle . . . . .* Bâteliers dansans , *les sieurs Beauchamp , Jouan , Chicanneau , Favier , Noblet , Mayeu*. Un paysan , ami de George Dandin , *le sieur . . .* Bergers dansans , *les sieurs Chicanneau , Saint André , la Pierre , Favier*. Bergères dansantes , *les sieurs Bonard , Arnald , Noblet , Foignard*. Satyre chantant , *le sieur Estival*. Suivant de Bacchus , chantant , *le sieur Gingan*. Suivans de Bacchus , dansans , *les sieurs Beauchamp , Dolivet , Chicanneau , Mayeu*. Bacchantes dansantes , *les sieurs Paysan , Manceau , le Roy , Pesan*. Un Berger , *le sieur le Gros*.

**C**Et agréable spectacle étant fini de la sorte, le Roi & toute la cour sortirent par le portique du côté gauche du salon, & qui rend dans l'allée de traversé, au bout de laquelle, à l'endroit où elle coupe l'allée des prés, l'on apperçut de loin un édifice élevé de cinquante piéds de haut. Sa figure étoit octogone, & sur le haut de la couverture s'élevoit une espèce de dôme d'une grandeur & d'une hauteur si belle & si proportionnée, que le tout ensemble ressembloit beaucoup à ces beaux temples antiques dont l'on voit encore quelques restes ; il étoit tout couvert de feuillage, & rempli d'une infinité de lumières. A mesure qu'on s'en approchoit, on y découvroit mille différentes beautés. Il étoit isolé, & l'on voyoit dans les huit angles autant de pilastres qui servoient comme de piéds forts ou d'arc-boutans élevés de quinze piéds de haut. Au dessus de ces pilastres, il y avoit de grands vases ornés de différentes façons & remplis de lumières. Du haut de ces vases sortoit une fontaine qui, retombant à l'entour, les environnoit comme d'une cloche de cristal. Ce qui faisoit un effet d'autant plus admirable, qu'on voyoit un feu éclairer agréablement au milieu de l'eau.

Cet édifice étoit percé de huit portes. Au devant de celle par où l'on entroit, & sur deux piédestaux de verdure, étoient deux grandes figures dorées qui représentoient deux Faunes jouant chacun d'un instrument. Au dessus de ces portes, on voyoit comme une espèce de frise ornée de huit grands bas reliefs, représentant, par des figures assises, les quatre saisons de l'année, & les quatre parties du jour. A côté des premié-

res,



res, il y avoit de doubles L, &, à côté des autres, des fleurs de lys. Elles étoient toutes enchassées parmi le feuillage ; & faites avec un artifice de lumière si beau & si surprenant, qu'il sembloit que toutes ces figures, ces L, & ces fleurs de lys fussent d'un métal lumineux & transparent.

Le tour du petit dôme étoit aussi orné de huit bas reliefs éclairés de la même sorte ; mais, au lieu de figures, c'étoient des trophées disposés en différentes manières. Sur les angles du principal édifice & du petit dôme, il y avoit de grosses boules de verdure qui en terminoient les extrémités.

Si l'on fut surpris en voyant par dehors la beauté de ce lieu, on le fut encore davantage en voyant le dedans. Il étoit presque impossible de ne se pas persuader que ce ne fût un enchantement, tant il y paroissoit de choses qui sembloient ne se pouvoir faire que par magie. Sa grandeur étoit de huit toises de diamètre. Au milieu il y avoit un grand rocher, & autour du rocher une table de figure octogone chargée de soixante & quatre couverts. Ce rocher étoit percé en quatre endroits, il sembloit que la nature eût fait choix de tout ce qu'elle a de plus beau & de plus riche pour la composition de cet ouvrage, & qu'elle eût elle-même pris plaisir d'en faire son chef-d'œuvre, tant les ouvriers avoient bien sçu cacher l'artifice dont ils s'étoient servi pour l'imiter.

Sur la cime du rocher étoit le cheval Pegase ; il sembloit, en se cabrant, faire sortir de l'eau qu'on voyoit couler doucement de dessous ses pieds, mais qui aussi-tôt tomboit

avec abondance, & formoit comme quatre fleuves. Cette eau qui se précipitoit avec violence & par gros bouillons parmi les pointes du rocher, le rendoit tout blanc d'écume, & ne s'y perdoit que pour paroître ensuite plus belle & plus brillante; car, ressortant avec impétuosité par des endroits cachés, elle faisoit des chûtes d'autant plus agréables qu'elles se séparoient en plusieurs petits ruisseaux parmi les cailloux & les coquilles. Il sortoit de tous les endroits les plus creux du rocher mille gouttes d'eau qui, avec celles des cascades, venoient à inonder une pelouse couverte de mousse & de divers coquillages qui en faisoit l'entrée. C'étoit sur ce beau vert, & à l'entour de ces coquilles que ces eaux, venant à se répandre & à couler agréablement, faisoient une infinité de retours qui paroissoient autant de petites ondes d'argent, &, avec un murmure doux & agréable qui s'accordoit au bruit des cascades, tomboient en cent différentes manières dans huit canaux qui séparoient la table d'avec le rocher, & en recevoient toutes les eaux. Ces canaux étoient revêtus de carreaux de porcelaine & de mousse, au bord desquels il y avoit de grands vases à l'antique émaillés d'or & d'azur, qui, jettant l'eau par trois différens endroits, remplissoient trois grandes coupes de cristal qui se dégorgeoient encore dans ces mêmes canaux.

Au dessous du cheval Pegase, & vis-à-vis la porte par où l'on entroit, on voyoit la figure d'Apollon assise, tenant dans sa main une lyre; les neuf Muses étoient au dessous de lui qui tenoient aussi divers instrumens. Dans les quatre

coins du rocher, & au dessous de la chute de ces fleuves, il y avoit quatre figures couchées qui en représentoient les Divinités.

De quelque côté qu'on regardât ce rocher, l'on y voyoit toujours différens effets d'eau, & les lumières dont il étoit éclairé étoient si bien disposées, qu'il n'y en avoit point qui ne contribuassent à faire paroître toutes les figures qui étoient d'argent, & à faire briller davantage les divers éclats de l'eau & les différentes couleurs des pierres & des cristaux dont il étoit composé. Il y avoit même des lumières si industrieusement cachées dans les cavités de ce rocher, qu'elles n'étoient point apperçûës, mais qui cependant le faisoient voir par tout, & donnoient un lustre & un éclat merveilleux à toutes les gouttes d'eau qui tomboient.

Des huit portes dont ce salon étoit percé, il y en avoit quatre au droit des quatre grandes allées, & quatre autres qui étoient vis-à-vis des petites allées, qui sont dans les angles de cette place. A côté de chaque porte il y avoit quatre grandes niches percées à jour, & remplies d'un grand pied d'argent; au dessous étoit un grand vase de même matière, qui portoit une girandole de cristal, allumée de dix bougies de cire blanche. Dans les huit angles qui forment la figure de ce lieu, il y avoit un corps solide taillé rustiquement, & dont le fond verdâtre brilloit en façon de cristal ou d'eau congelée. Contre ce corps étoient quatre coquilles de marbre les unes audessus des autres, & dans des distances fort proportionnées; la plus haute étoit la moins grande, & celles de dessous augmentoient



toujours en grandeur, pour mieux recevoir l'eau qui tomboit des unes dans les autres. On avoit mis sur la coquille la plus élevée une girandole de cristal, allumée de dix bougies, & de cette coquille sortoit de l'eau en forme de nappe, qui tombant dans la seconde coquille, se répandoit dans une troisième, où l'eau d'un masque posé au-dessus venant à se rendre, la remplissoit encore davantage. Cette troisième coquille étoit portée par deux dauphins, dont les écailles étoient de couleur de nacre; ces deux dauphins jettoient de l'eau dans la quatrième coquille, où tomboit aussi en nappe l'eau de la coquille qui étoit au-dessus; & toutes ces eaux venoient enfin à se rendre dans un bassin de marbre, aux deux extrémités duquel étoient deux grands vases remplis d'orangers.

Le plafond de ce lieu n'étoit pas cintré en forme de voûte; il s'élevoit jusques à l'ouverture du petit dôme par huit pans, qui représentoient un compartiment de menuiserie artistement taillé de feuillages dorés. Dans ces compartimens qui paroissoient percés, l'on avoit peint des branches d'arbres au naturel, pour avoir plus d'union avec la feuillée, dont le corps de cet édifice étoit composé. Le haut du petit dôme étoit aussi un compartiment d'une riche broderie d'or & d'argent sur un fond vert.

Outre vingt-cinq lustres de cristal, chacun de dix bougies, qui éclairoient ce lieu, & qui tomboient du haut de la voûte, il y en avoit encore d'autres au milieu des huit portes, qui étoient attachés avec de grandes écharpes de gaze d'argent entre des festons de fleurs, noués avec de



pareilles écharpes enrichies d'une frange de même.

Sur la grande corniche qui regnoit tout autour de ce falon, étoient rangés soixante & quatre vases de porcelaine remplis de diverses fleurs; &, entre ces vases, on avoit mis soixante & quatre boules de cristal de diverses couleurs, & d'un pied de diamètre, soutenuës sur des pieds d'argent; elles paroissoient comme autant de pierres précieuses, & étoient éclairées d'une manière si ingénieuse, que la lumière passant au travers, & se trouvant chargée des différentes couleurs de ces cristaux, se répandoit par tout le haut du plafond, où elle faisoit des effets si admirables, qu'il sembloit que ce fussent les couleurs même d'un véritable arc-en-ciel. De cette corniche, & du tour que formoit l'ouverture du petit dôme, pendoient plusieurs festons de toutes sortes de fleurs, attachés avec de grandes écharpes de gaze d'argent, dont les bouts, tombant entre chaque feston, paroissoient avec beaucoup d'éclat & de grace sur tout le corps de cette architecture qui étoit de feuillages, & dont l'on avoit si bien sçu former différentes sortes de verdure, que la diversité des arbres qu'on y avoit employés, & que l'on avoit sçu accommoder les uns auprès des autres, ne faisoit pas une des moindres beautés de la composition de cet agréable édifice.

Au-delà du portique, qui étoit vis-à-vis de celui par où l'on entroit, on avoit dressé un buffet d'une beauté & d'une richesse toute extraordinaire. Il étoit enfoncé de dix-huit pieds dans l'allée, & l'on y montoit par trois grands degrez en forme d'estrade. Il paroît des deux côtés de ce

buffet, deux manières d'ailes élevées d'environ dix pieds de haut, dont le dessous servoit pour passer ceux qui portoient les viandes. Sur le milieu de chacune de ces ailes, étoit un socle de verdure, qui portoit un grand guéridon d'argent, chargé d'une girandole aussi d'argent allumée de bougies de cire blanche, & à côté de ces guéridons, plusieurs grands vases d'argent; contre ce socle étoit attaché une grande plaque d'argent à trois branches, portant chacune un flambeau de cire blanche.

Sur la table du buffet, il y avoit quatre degrez de deux pieds de large, & de trois à quatre pieds de haut, qui s'élevoient jusques à un plafonds de feuillée de vingt-cinq pieds d'exhaussement. Sur ce buffet, & sur ces degrez, l'on voyoit dans une disposition agréable, vingt-quatre bassins d'argent d'une grandeur extrême, & d'un ouvrage merveilleux; ils étoient séparés les uns des autres par autant de grands vases, de castolettes, & de girandoles d'argent d'une pareille beauté. Il y avoit sur la table vingt-quatre grands pots d'argent, remplis de toutes sortes de fleurs, avec la nef du Roi, la vaisselle & les verres destinés pour son service. Au devant de la table, on voyoit une grande cuvette d'argent en forme de coquille, & aux deux bouts du buffet, quatre guéridons d'argent de six pieds de haut, sur lesquels étoient des girandoles d'argent allumées de dix bougies de cire blanche.

Dans les deux autres arcades qui étoient à côté de celle-ci, étoient deux autres buffets, moins hauts & moins larges que celui du milieu; chaque table avoit deux degrez, sur les-

quels étoient dressés quatre grands bassins d'argent, qui accompagnoient un grand vase, chargé d'une girandole allumée de dix bougies; &, entre ces bassins & ce vase, il y avoit plusieurs figures d'argent. Aux deux bouts du buffet, l'on voyoit deux grandes plaques portant chacune trois flambeaux de cire blanche; au dessus du dossier, un guéridon d'argent, chargé de plusieurs bougies, & à côté, plusieurs grands vases d'un prix & d'une pesanteur extraordinaires; outre six grands bassins qui servoient de fond. Devant chaque table, il y avoit une grande cuvette d'argent, pesant mille marcs, & ces tables, qui étoient comme deux crédences pour accompagner le grand buffet du Roi, étoient destinées pour le service des dames.

Au delà de l'arcade qui servoit d'entrée du côté de l'allée qui descend vers les grilles du grand parc, étoit un enfoncement de dix-huit toises de long, qui formoit comme un avant-salon.

Ce lieu étoit terminé d'un grand portique de verdure, au delà duquel il y avoit une grande sale bornée par les deux côtés des palissades de l'allée, &, par l'autre bout, d'un autre portique de feuillages. Dans cette sale l'on avoit dressé quatre grandes tentes très-magnifiques, sous lesquelles étoient huit tables accompagnées de leurs buffets, chargés de bassins, de verres & de lumières, disposés dans un ordre tout-à-fait singulier.

Lorsque le Roi fut entré dans le salon octogone, & que toute la cour surprise de la beauté & de la disposition si extraordinaire de ce lieu, en eut bien considéré toutes les



parties, Sa Majesté se mit à table, le dos tourné du côté par où elle avoit entré; & lorsque Monsieur eut aussi pris sa place, les dames qui étoient nommées par sa Majesté pour y souper, prirent les leurs selon qu'elles se rencontrerent, sans garder aucun rang. Celles qui eurent cet honneur, furent,

Mesdemoiselles d'Angoulême.

Madame Aubry de Courcy.

Madame de saint Abre.

Madame de Broglio.

Madame de Bailleul.

Madame de Bonnelle.

Madame Bignon.

Madame de Bordeaux.

Mademoiselle Borelle.

Madame de Brissac.

Madame de Coulange.

Madame la maréchale de Clerembaut.

Madame la maréchale de Castelnau.

Madame de Cominge.

Madame la marquise de Castelnau.

Mademoiselle d'Elbeuf.

Madame la maréchale d'Albret, & mademoiselle sa fille.

Madame la maréchale d'Estrées.

Madame la maréchale de la Ferté.

Madame de la Fayette.

Madame la comtesse de Fiesque.

Madame



Madame de Fontenay Hotman.

Madame de Fieubet.

Madame la maréchale de Grangei, & mesdemoiselles  
ses deux filles.

Madame des Hameaux.

Madame la maréchale de l'Hôpital.

Madame la lieutenant civile.

Madame la comtesse de Louvigny.

Mademoiselle de Manicham.

Madame de Mekelbourg.

Madame la grande maréchale.

Madame de Marré.

Madame de Nemours.

Madame de Richelieu.

Madame la duchesse de Richemont.

Mademoiselle de Tresmes.

Madame Tambonneau.

Madame de la Trouffe.

Madame la présidente Tubœuf.

Madame la duchesse de la Vallière.

Madame la marquise de la Vallière.

Madame de Vilacerf.

Madame la duchesse de Wirtemberg, & madame sa  
fille.

Madame de Valavoire.

Comme la somptuosité de ce festin passe tout ce qu'on en  
pourroit dire, tant par l'abondance & la délicatesse des  
viandes qui y furent servies, que par le bel ordre que le

maréchal de Bellefonds, & le sieur de Valentiné contrôleur général de la maison du Roi y apportèrent, je n'entreprendrai pas d'en faire le détail; je dirai seulement que le pied du rocher étoit revêtu, parmi les coquilles & la mousse, de quantité de pâtes, de confitures, de conserves, d'herbages, & de fruits sucrés, qui sembloient être crûs parmi les pierres, & en faire partie. Il y avoit sur les huit angles qui marquent la figure du rocher & de la table, huit pyramides de fleurs, dont chacune étoit composée de treize porcelaines remplies de différens mets. Il y eut cinq services, chacun de cinquante-six plats; les plats du dessert étoient chargés de seize porcelaines en pyramides, où tout ce qu'il y a de plus exquis & de plus rare dans la saison, y paroissoit à l'œil & au goût, d'une manière qui secondoit bien ce que l'on avoit fait dans cet agréable lieu pour charmer la vûe.

Dans une allée assez proche de là, & sous une tente, étoit la table de la Reine, où mangeoient Madame, Mademoiselle, madame la Princesse, madame la princesse de Carignan. Monseigneur le Dauphin soupa au château dans son appartement.

Le Roi étoit servi par monsieur le Duc, & Monsieur, par le sieur de Valentiné. Le sieur Grotteau, contrôleur de la bouche, les sieurs Gaut & Chamois, contrôleurs d'office, mettoient les viandes sur la table.

Le maréchal de Bellefonds servoit la Reine, le sieur Courtet, contrôleur d'office, servoit Madame, le sieur de la Grange, aussi contrôleur d'office, mettoit sur table, les

cent suisses de la garde portoient les viandes, & les pages & valets de piéd du Roi, de la Reine, de Monsieur & de Madame, servoient les tables de leurs Majestés.

Dans le même tems que l'on portoit sur ces deux tables, il y en avoit huit autres que l'on servoit de la même manière, qui étoient dressées sous les quatre tentes dont j'ai parlé, & ces tables avoient leurs maîtres d'hôtel, qui faisoient porter les viandes par les gardes suisses. La première étoit celle,

De madame la comtesse de Soissons, de . . . . 20 couverts.

De madame la princesse de Bade, de . . . . . 20 couverts.

De madame la duchesse de Crequy, de . . . . 20 couverts.

De madame la maréchale de la Mothe, de . . . 20 couverts.

De madame de Montausier, de . . . . . 40 couverts.

De madame la maréchale de Bellefonds, de . . 65 couverts.

De madame la maréchale d'Humières, de . . . 20 couverts.

De madame de Bethune, de . . . . . 20 couverts.

Il y en avoit encore trois autres dans une petite allée à côté de celle que tenoit madame la maréchale de Bellefonds, de quinze à seize couverts chacune, dont les maîtres d'hôtel du Roi avoient le soin.

Quantité d'autres tables se servoient de la desserte de la Reine, & des autres, pour les femmes de la Reine & pour d'autres personnes.

Dans la grotte, proche du château, il y eut trois tables pour les ambassadeurs, qui furent servies en même tems, de vingt-deux couverts chacune.

Il y avoit encore en plusieurs endroits des tables dressées,

où l'on donnoit à manger à tout le monde ; & l'on peut dire que l'abondance des viandes, des vins & des liqueurs, la beauté & l'excellence des fruits & des confitures, & une infinité d'autres choses délicatement apprêtées, faisoient bien voir que la magnificence du Roi se répandoit de tous côtés.

Le Roi s'étant levé de table pour donner un nouveau divertissement aux dames, & passant par le portique, où l'allée monte vers le château, les conduisit dans la sale du bal.

A deux cens pas de l'endroit où l'on avoit soupé, & dans une traverse d'allées qui forme un espace d'une vaste grandeur, l'on avoit dressé un édifice d'une figure octogone, haut de plus de neuf toises, & large de dix. Toute la cour marcha le long de l'allée, sans s'appercevoir du lieu où elle étoit ; mais comme elle eut fait plus de la moitié du chemin, il y eut une palissade de verdure, qui s'ouvrant tout d'un coup de part & d'autre, laissa voir au travers d'un grand portique, un salon rempli d'une infinité de lumières, & une longue allée au delà, dont l'extraordinaire beauté surprit tout le monde.

Ce bâtiment n'étoit pas tout de feuillages, comme celui où l'on avoit soupé, il représentoit une superbe sale, revêtue de marbre & de porphyre, & ornée seulement en quelques endroits, de verdure & de festons. Un grand portique de seize piéds de large & de trente-deux de haut, servoit d'entrée à ce riche salon ; il avançoit environ trois toises dans l'allée, & cette avance servoit encore de vesti-



bule, & faisoit symétrie aux autres enfoncemens qui se rencontroient dans les huit côtés. Du milieu du portique pendoient de grands festons de fleurs, attachés de part & d'autre. Aux deux côtés de l'entrée, & sur deux piédestaux, on voyoit des thermes représentant des Satyres, qui étoient là comme les gardes de ce beau lieu. A la hauteur de huit piéds, ce salon étoit ouvert par les six côtés entre la porte par où l'on entroit, & l'allée du milieu ; ces ouvertures formoient six grandes arcades qui servoient de tribunes, où l'on avoit dressé plusieurs sièges en forme d'amphithéâtres, pour asseoir plus de six-vingt personnes dans chacune. Ces enfoncemens étoient ornés de feuillages qui, venant à se terminer contre les pilastres & le haut des arcades, y montroient assez que ce bel endroit étoit paré comme à un jour de fête, puisque l'on y mêloit des feuilles & des fleurs pour l'orner ; car les impostes & les clés des arcades étoient marquées par des festons & des ceintures de fleurs.

Du côté droit, dans l'arcade du milieu, & au haut de l'enfoncement étoit une grotte de rocaille, où, dans un large bassin travaillé rustiquement, l'on voyoit Arion porté sur un Dauphin, & tenant une lyre ; il avoit à côté de lui deux Tritons ; c'étoit dans ce lieu que les musiciens étoient placés. A l'opposite, l'on avoit mis tous les joueurs d'instrumens ; l'enfoncement de l'arcade où ils étoient, formoit aussi une grotte, où l'on voyoit Orphée sur un rocher, qui sembloit joindre sa voix à celle de deux Nymphes assises auprès de lui. Dans le fond des quatre autres arcades,

il y avoit d'autres grottes , où par la gueule de certains monstres , sortoit de l'eau qui tomboit dans des bassins rustiques , d'où elle s'échappoit entre des pierres , & dégouttoit lentement parmi la mousse & les rocailles.

Contre les huit pilastres qui formoient ces arcades , & sur des piédestaux de marbre , l'on avoit posé huit grandes figures de femmes , qui tenoient dans leurs mains divers instrumens , dont elles sembloient se servir pour contribuer au divertissement du bal.

Dans le milieu des piédestaux , il y avoit des masques de bronze doré , qui jettoient de l'eau dans un bassin. Au bas de chaque piédestal , & des deux côtés du même bassin , s'élevoient deux jets d'eau qui formoient deux chandeliers. Tout autour de ce salon , regnoit un siège de marbre , sur lequel , d'espace en espace , étoient plusieurs vases remplis d'orangers.

Dans l'arcade qui étoit vis-à-vis de l'entrée , & qui servoit d'ouverture à une grande allée de verdure , l'on voyoit encore , sur deux piédestaux , deux figures qui représentoient Flore & Pomone. De ces piédestaux , il en sortoit de l'eau comme de ceux du salon.

Le haut du salon s'élevoit au dessus de la corniche par huit pans , jusques à la hauteur de douze piéds ; puis formant un platfonds de figure octogone , laissoit dans le milieu , une ouverture de pareille forme , dont l'enfoncement étoit de cinq à six piéds. Dans ces huit pans , étoient huit grands soleils d'or , soutenus de huit figures , qui représentoient les douze mois de l'année avec les signes du zodia-

que ; le fond étoit d'azur , semé de fleurs de lys d'or ; & le reste enrichi de roses & d'autres ornemens d'or , d'où pendoient trente-deux lustres , portant chacun douze bougies.

Outre toutes ces lumières , qui faisoient le plus beau jour du monde , il y avoit dans les six tribunes , vingt-quatre plaques , dont chacune portoit neuf bougies ; & aux deux côtés des huit pilastres , au dessus des figures , sortoient de la feuillée de grands fleurons d'argent , en forme de branches d'arbres , qui soutenoient treize chandeliers disposés en pyramides. Aux deux côtés de la porte , & dans l'endroit qui servoit comme de vestibule , il y avoit six grandes plaques en ovale , enrichies des chiffres du Roi ; chacune de ces plaques portoit seize chandeliers , allumés de seize bougies.

L'allée qui aboutit au milieu de ce salon , avoit plus de vingt piéds de large ; elle étoit toute défeuillée de part & d'autre , & paroissoit découverte par le haut ; par les côtés , elle sembloit accompagnée de huit cabinets , où , à chaque encogneure , l'on voyoit , sur des piédestaux de marbre , des thermes qui représentoient des Satyres ; à l'endroit où étoient ces thermes , les cabinets se fermoient en berceau.

Au bout de l'allée , il y avoit une grotte de rocaille , où l'art étoit si heureusement joint à la nature , que parmi les figures qui l'ornoient , on y voyoit cette belle négligence & cet arrangement rustique , qui donne un si grand plaisir à la vûë.

Au haut , & dans le lieu le plus enfoncé de la grotte ,

découvroit une espèce de masque de bronze doré , représentant la tête d'un monstre marin. Deux Tritons argentés ouvroient les deux côtés de la gueule de ce masque , d'où s'élevoit en forme d'aigrette un gros bouillon d'eau , dont la chute augmentant celle qui tomboit de sa gueule extraordinairement grande , faisoit une nappe , qui se répandoit dans un grand bassin d'où ces deux Tritons sembloient sortir.

De ce bassin se formoit une autre grand nappe , accompagnée de deux gros jets d'eau que deux animaux d'une figure monstrueuse vomissoient en se regardant l'un l'autre. Ces deux animaux qui ne paroissoient qu'à demi hors de la roche , étoient aussi de bronze doré. De cette quantité d'eau qu'ils jettoient , & de celle de ce bassin qui tomboit dans un autre beaucoup plus grand , il se formoit une troisième nappe , qui , couvrant tout le bas du rocher , & se déchirant inégalement contre les pierres d'en bas , faisoit paroître des éclats si beaux & si extraordinaires , qu'on ne les peut bien exprimer.

Cette abondance d'eau , qui , comme un agréable torrent , se précipitoit de la sorte par différentes chûtes , sembloit couvrir le rocher de plusieurs voiles d'argent qui n'empêchoient pas qu'on ne vît la disposition des pierres & des coquillages , dont les couleurs paroissoient encore avec plus de beauté parmi la mousse mouillée , & au travers de l'eau qui tomboit en bas , où elle formoit de gros bouillons d'écume.

De ce dernier endroit , où toute cette eau finissoit sa chute dans un quarré qui étoit au pied de la grotte , elle se divisoit  
soit



soit en deux canots, qui, bordant les deux côtés de l'allée, venoient à se terminer dans un grand bassin, dont la figure étoit d'un quarré long augmenté par les quatre côtés de quatre demi-ronds, lequel séparoit l'allée d'avec le salon ; mais cette eau ne couloit pas, sans faire paroître mille beaux effets ; car, vis-à-vis des huit cabinets, il y avoit dans chaque canal deux jets d'eau, qui formoient de chaque côté seize lances de douze à quinze pieds de haut ; & , d'espace en espace, l'eau de ces canaux, venant à tomber, faisoit des cascades qui composoient autant de petites nappes argentées, dont la longueur de chaque canal étoit agréablement interrompue.

Ces canaux étoient bordés de gazon de part & d'autre ; du côté des cabinets & entre les thermes qui en marquoient les encogneures, il y avoit dans de grands vases, des orangers chargés de fleurs & de fruits ; & le milieu de l'allée étoit d'un sable jaune qui partageoit les deux lisières de gazon.

Dans le bassin qui séparoit l'allée d'avec le salon, il y avoit un groupe de quatre dauphins dans des coquilles de bronze doré posées sur un petit rocher ; ces quatre dauphins ne formoient qu'une seule tête, qui étoit renversée, & qui, ouvrant la gueule en haut, pouffoit un jet d'eau d'une grosseur extraordinaire. Après que cette eau qui s'élevoit de plus de trente pieds de haut, avoit frappé la feuillée avec violence, elle retomboit dans le bassin en mille petites boules de cristal.

Aux deux côtés de ce bassin il y avoit quatre grandes pla-

ques en ovale , chargées chacune de quinze bougies ; mais comme toutes les autres lumières qui éclairaient cette allée étoient cachées derrière les pilastres & les thermes qui marquoient les cabinets , l'on ne voyoit qu'un jour universel qui se répandoit si agréablement dans tout ce lieu , & en découvroit les parties avec tant de beautés , que tout le monde préféroit cette clarté à la lumière des plus beaux jours. Il n'y avoit point de jets d'eau qui ne fût paroître mille brillans ; & l'on reconnoissoit principalement dans ce lieu & dans la grotte où le Roi avoit soupé , une distribution d'eaux si belle & si extraordinaire , que jamais il ne s'est rien vû de pareil. Le sieur Joly qui en avoit eu la conduite les avoit si bien ménagées , que , produisant toutes des effets différens , il y avoit encore une union & un certain accord qui faisoit paroître par tout une agréable beauté ; la chute des unes servant , en plusieurs endroits , à donner plus d'éclat à la chute des autres. Les jets d'eau qui s'élevoient de quinze pieds sur le devant des deux canaux , venoient peu à peu à se diminuer de hauteur & de force , à mesure qu'ils s'éloignoient de la vûe , de sorte que , s'accordant avec la belle maniere dont l'on avoit disposé l'allée , il sembloit que cette allée qui n'avoit gueres plus de quinze toises de long , en eût quatre fois davantage , tant toutes choses y étoient bien conduites.

Pendant que , dans un séjour si charmant , leurs Majestés & toute la cour prenoient le divertissement du bal , à la vûe de ces beaux objets , & au bruit de ces eaux qui n'interrompoit qu'agréablement le son des instrumens , l'on pré-

paroit ailleurs d'autres spectacles dont personne ne s'étoit apperçû, & qui devoient surprendre tout le monde. Le sieur Giffey, outre le soin qu'il avoit pris du lieu où le Roi avoit soupé, & des desseins de tous les habits de la comédie, se trouvant encore chargé des illuminations qu'on devoit mettre au château, & en plusieurs endroits du parc, travailloit à mettre toutes ces choses en ordre, pour faire que ce beau divertissement eût une fin aussi heureuse & aussi agréable, que le succès en avoit été favorable jusques alors; ce qui arriva en effet par les soins qu'il y prit. Car en un moment toutes les choses furent si bien ordonnées, que quand leurs Majestés sortirent du bal, elles apperçurent le tour du fer à cheval & le château tout en feu; mais d'un feu si beau & si agréable, que cet élément qui ne paroît gueres dans l'obscurité de la nuit sans donner de la crainte & de la frayeur, ne caufoit que du plaisir & de l'admiration. Deux cent vases de quatre pieds de haut de plusieurs façons, & ornés de différentes manieres, entouroient ce grand espace qui enferme les parterres de gazon, & qui forme le fer à cheval. Au bas des degrés qui sont au milieu, on voyoit quatre figures représentant quatre fleuves; & au dessus, sur quatre pedestaux qui sont aux extrêmités des rampes, quatre autres figures qui représentoient les quatre parties du monde. Sur les angles du fer à cheval, & entre les vases, il y avoit trente-huit candélabres ou chandeliers antiques de six pieds de haut; & ces vases, ces candélabres, & ces figures étant éclairés de la même sorte que celles qui avoient paru dans la frise du fa-



Ion où l'on avoit soupé, faisoient un spectacle merveilleux. Mais, la cour étant arrivée au haut du fer à cheval, & découvrant encore mieux tout le château, ce fut alors que tout le monde demeura dans une surprise qui ne se peut connoître qu'en la ressentant.

Il étoit orné de quarante-cinq figures. Dans le milieu de la porte du château, il y en avoit une qui représentoit Janus; &, des deux côtés, dans les quatorze fenêtres d'en bas, l'on voyoit différens trophées de guerre. A l'étage d'en haut, il y avoit quinze figures qui représentoient diverses vertus, & au dessus, un soleil avec des lyres, & d'autres instrumens ayant rapport à Apollon, qui paroissoient en quinze différens endroits. Toutes ces figures étoient de diverses couleurs, mais si brillantes & si belles, que l'on ne pouvoit dire si c'étoient différens métaux allumés, ou des pierres de plusieurs couleurs qui fussent éclairées par un artifice inconnu. Les balustrades qui environnent le fossé du château, étoient illuminées de la même sorte, & dans les endroits où durant le jour on avoit vû des vases remplis d'orangers & de fleurs, l'on y voyoit cent vases de diverses formes allumés de différentes couleurs. De si merveilleux objets arrêtoient la vûe de tout le monde, lorsqu'un bruit, qui s'éleva vers la grande allée, fit qu'on se tourna de ce côté-là, aussi-tôt on la vit éclairée, d'un bout à l'autre, de soixante & douze thermes faits de la même maniere que les figures qui étoient au château, & qui la bordoient des deux côtés. De ces thermes il partit en un moment un si grand nombre de fusées, que les



unes, se croisant sur l'allée, faisoient une espece de berceau, & les autres s'élevant tout droit, & laissant jusques en terre une grosse trace de lumière, formoient comme une haute palissade de feu. Dans le tems que ces fusées montoient jusques au Ciel, & qu'elles remplissoient l'air de mille clartés plus brillantes que les étoiles, l'on voyoit tout au bas de l'allée, le grand bassin d'eau qui paroissoit une mer de flâme & de lumière, dans laquelle une infinité de feux plus rouges & plus vifs sembloient se jouer au milieu d'une clarté plus blanche & plus claire.

A de si beaux effets, se joignit le bruit de plus de cinq cent boëtes qui, étant dans le grand parc, & fort éloignées, sembloient être l'écho de ces grands éclats dont les grosses fusées faisoient retentir l'air, lorsqu'elles étoient en haut.

Cette grande allée ne fut guères en cet état, que les trois bassins de fontaines qui sont dans le parterre de gazon, au bas du fer à cheval, parurent trois sources de lumières. Mille feux sortoient du milieu de l'eau, qui, comme furieux & s'échappant d'un lieu où ils auroient été retenus par force, se répandoient de tous côtés sur les bords du parterre. Une infinité d'autres feux sortant de la gueule des lézards, des crocodilles, des grenouilles, & des autres animaux de bronze qui sont sur les bords des fontaines, sembloient aller secourir les premiers, & se jettant dans l'eau sous la figure de plusieurs serpens, tantôt séparément, tantôt joints ensemble par gros pelotons, lui faisoient une rude guerre. Dans ces combats, accompagnés de bruit épouvantables,

d'un embrâsement qu'on ne peut représenter, ces deux élémens étoient si étroitement mêlés ensemble, qu'il étoit impossible de les distinguer. Mille fusées qui s'élevoient en l'air, paroissoient comme des jets d'eau enflammés; & l'eau qui bouillonne de toutes parts, ressembloit à des flots de feu, & à des flâmes agitées.

Bien que tout le monde sçût que l'on préparoit des feux d'artifice, néanmoins, en quelque lieu qu'on allât durant le jour, l'on n'y voyoit nulle disposition; de sorte que, dans le tems que chacun étoit en peine du lieu où ils devoient paroître, l'on s'en trouva tout d'un coup environné; car, non seulement ils partoient de ces bassins de fontaines, mais encore des grandes allées qui environnent le parterre; &, en voyant sortir de terre mille flâmes qui s'élevoient de tous côtés, l'on ne sçavoit s'il y avoit des canaux qui fournissent cette nuit-là autant de feux, comme pendant le jour on avoit vû de jets d'eau qui rafraîchissoient ce beau parterre. Cette surprise causa un agréable désordre parmi tout le monde qui, ne sçachant où se retirer, se cachoit dans l'épaisseur des bocages, & se jettoit contre terre.

Ce spectacle ne dura qu'autant de tems qu'il en faut pour imprimer dans l'esprit une belle image de ce que l'eau & le feu peuvent faire, quand ils se rencontrent ensemble, & qu'ils se font la guerre; & chacun croyant que la fête se termineroit par un artifice si merveilleux, retournoit vers le château, quand, du côté du grand étang, l'on vit tout d'un coup le Ciel rempli d'éclairs, & l'air d'un bruit qui sembloit faire trembler la terre; chacun se rangea vers

la grotte pour voir cette nouveauté , & auffi-tôt il fortit de la tour de la pompe qui élève toutes les eaux , une infinité de grosses fusées , qui remplirent tous les environs de feu & de lumiere. A quelque hauteur qu'elles montassent , elles laissoient attachée à la tour une grosse queue , qui ne s'en séparoit point , que la fusée n'eût rempli l'air d'une infinité d'étoiles qu'elle y alloit répandre. Tout le haut de cette tour sembloit être embrâsé , & , de moment en moment , elle vomissoit une infinité de feux , dont les uns s'élevoient jusqu'au Ciel , & les autres ne montant pas si haut , sembloient se jouer par mille mouvemens agréables qu'ils faisoient. Il y en avoit même , qui , marquant les chiffres du Roi par leurs tours & retours , traçoient dans l'air de doubles L , toutes brillantes , d'une lumiere très-vive & très-pure. Enfin , après que de cette tour il fut sorti , à plusieurs fois , une si grande quantité de fusées que jamais on n'a rien vû de semblable , toutes ces lumieres s'éteignirent ; & , comme si elles eussent obligé les étoiles du Ciel à se retirer , l'on s'apperçut que , de ce côté là , la plus grande partie ne se voyoit plus , mais que le jour , jaloux des avantages d'une si belle nuit , commençoit à paroître.

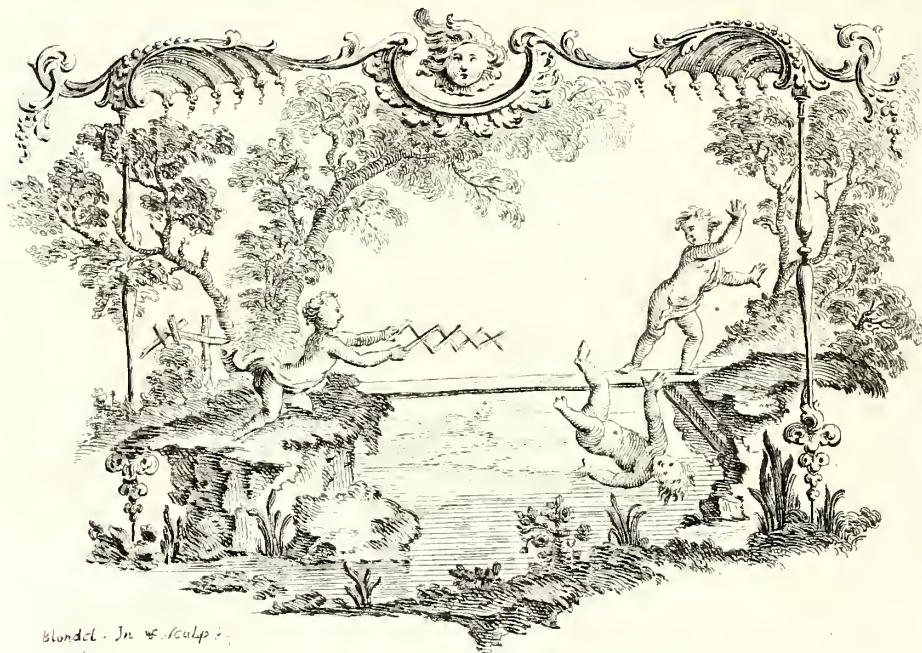
Leurs Majestés prirent aussi-tôt le chemin de saint Germain avec toute la cour , & il n'y eut que Monseigneur le Dauphin qui demeura dans le château.

Ainsi finit cette grande fête , de laquelle si l'on remarque bien toutes les circonstances , on verra qu'elle a surpassé en quelque façon ce qui a jamais été fait de plus mémora-



ble. Car , soit que l'on regarde comme en si peu de tems  
 qu'on a dressé des lieux d'une grandeur extraordinaire pour  
 la comédie, pour le souper & pour le bal; soit que l'on  
 considère les divers ornemens dont on les a embellis , le  
 nombre de lumieres dont on les a éclairés, la quantité  
 d'eau qu'il a fallu conduire , & la distribution qui en a été  
 faite , la somptuosité des repas où l'on a vû une quantité  
 de toutes sortes de viandes qui n'est pas concevable ; &  
 enfin toutes les choses nécessaires à la magnificence de ces  
 spectacles, & à la conduite de tant de différens ouvriers ,  
 on avouera qu'il ne s'est jamais rien fait de plus surprenant  
 & qui ait causé plus d'admiration.

F I N.



Blondel. In sculp.

MONSIEUR



MONSIEUR  
DE  
POURCEAUGNAC,  
*COMÉDIE-BALLET.*



---

*ACTEURS.**ACTEURS DE LA COMÉDIE.*

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

ORONTE, pere de Julie.

JULIE, fille d'Oronte.

ERASTE, amant de Julie.

NÉRINE, femme d'intrigue, feinte picarde.

LUCETTE, feinte gasconne.

SBRIGANI, napolitain, homme d'intrigue.

PREMIER MÉDECIN.

SECOND MÉDECIN.

UN APOTIQUAIRE.

UN PAYSAN.

UNE PAYSANNE.

PREMIER SUISSE.

SECOND SUISSE.

UN EXEMT.

DEUX ARCHERS.

# ACTEURS DU BALLET.

UNE MUSICIENNE.

DEUX MUSICIENS.

TROUPE DE DANSEURS.

DEUX MAISTRES A DANSER.

DEUX PAGES danfans.

QUATRE CURIEUX de spectacles, danfans.

DEUX SUISSSES danfans.

DEUX MÉDECINS grotesques.

MATASSINS danfans.

DEUX AVOCATS chantans.

DEUX PROCUREURS, }  
DEUX SERGENS, } danfans.

TROUPE DE MASQUES.

UNE ÉGYPTIENNE chantante.

UN ÉGYPTIEN chantant.

UN PANTALON chantant.

CHOEUR DE MASQUES chantans.

SAUVAGES danfans.

BISCAYENS danfans.

*La scène est à Paris.*









*Inventé et dessiné par E. Boucher.*

*Gravé par L. A. C. C.*

M<sup>R</sup> DE POURCEAUGNAC





MONSIEUR  
DE  
POURCEAUGNAC,  
*COMEDIE-BALLET.*

---

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ERASTE, UNE MUSICIENNE,  
DEUX MUSICIENS *chantans.*  
PLUSIEURS AUTRES *jouant des instrumens.*  
TROUPE DE DANSEURS.

ERASTE *aux musiciens, & aux danseurs.*



UIVEZ les ordres que je vous ai donnés  
pour la sérénade. Pour moi, je me retire,  
& ne veux point paroître ici.

## SCENE II.

UNE MUSICIENNE, DEUX MUSICIENS,  
*chantans*, PLUSIEURS AUTRES *jouant*  
*des instrumens*, TROUPE DE DANSEURS.

*Cette sérénade est composée de chants, d'instrumens & de danses. Les paroles qui s'y chantent ont rapport à la situation où Erasme se trouve avec Julie, & expriment les sentimens de deux amans qui sont traversés dans leur amour par le caprice de leurs parens.*

UNE MUSICIENNE.  
**R**épands, charmante nuit, répands sur tous les yeux  
 De tes pavots la douce violence;  
 Et ne laisse veiller en ces aimables lieux,  
 Que les cœurs que l'amour soumet à sa puissance.  
     Tes ombres & ton silence,  
     Plus beaux que le plus beau jour,  
 Offrent de doux momens à soupirer d'amour.

I. MUSICIEN.  
 Que soupirer d'amour  
 Est une douce chose,  
     Quand rien à nos vœux ne s'oppose!  
 A d'aimables panchans notre cœur nous dispose;  
 Mais on a des tyrans à qui l'on doit le jour.  
     Que soupirer d'amour  
     Est une douce chose,  
     Quand rien à nos vœux ne s'oppose!



## 2. MUSICIEN.

Tout ce qu'à nos vœux on oppose,  
Contre un parfait amour ne gagne jamais rien ;  
Et, pour vaincre toute chose,  
Il ne faut que s'aimer bien.

## TOUS TROIS ENSEMBLE.

Aimons-nous donc d'une ardeur éternelle,  
Les rigueurs des parens, la contrainte cruelle,  
L'absence, les travaux, la fortune rebelle,  
Ne font que redoubler une amitié fidèle.

Aimons-nous donc d'une ardeur éternelle ;  
Quand deux cœurs s'aiment bien  
Tout le reste n'est rien.

---

---

PREMIERE ENTRE'E DE BALLET.

*Danse de deux maîtres à danser.*

## II. ENTRE'E DE BALLET.

*Danse de deux pages.*

## III. ENTRE'E DE BALLET.

*Quatre curieux de spectacles, qui ont pris querelle pendant la danse des deux pages, dansent en se battant l'épée à la main.*

## IV. ENTRE'E DE BALLET.

*Deux suisses séparent les quatre combattans ; &, après les avoir mis d'accord, dansent avec eux.*

## SCENE III.

JULIE, ERASTE, NERINE.

JULIE.

**M** On Dieu ! Eraste, gardons d'être surpris ; je tremble qu'on ne nous voye ensemble ; & tout feroit perdu après la défense que l'on m'a faite.

ERASTE.

Je regarde de tous côtés, & je n'apperois rien.

JULIE à *Nérine*.

Aye aussi l'œil au guet, Nérine ; & prends bien garde qu'il ne vienne personne.

NERINE *se retirant dans le fond du théâtre*.

Reposez-vous sur moi ; & dites hardiment ce que vous avez à vous dire.

JULIE.

Avez-vous imaginé pour notre affaire quelque chose de favorable, & croyez-vous, Eraste, pouvoir venir à bout de détourner ce fâcheux mariage que mon père s'est mis en tête ?

ERASTE.

Au moins y travaillons-nous fortement ; & déjà nous avons préparé un bon nombre de batteries pour renverser ce dessein ridicule.

NERINE *accourant, à Julie*.

Par ma foi, voilà votre père.

JULIE.

COMEDIE-BALLET.  
JULIE.

281

Ah ! Séparons-nous vite.

NERINE.

Non , non , non , ne bougez , je m'étois trompée.

JULIE.

Mon Dieu ! Nérine , que tu es sotte de nous donner de ces frayeurs.

ERASTE.

Oui , belle Julie , nous avons dressé pour cela quantité de machines ; & nous ne feignons point de mettre tout en usage , sur la permission que vous m'avez donnée. Ne nous demandez point tous les ressorts que nous ferons jouer , vous en aurez le divertissement ; & , comme aux comédies , il est bon de vous laisser le plaisir de la surprise , & de ne vous avertir point de tout ce qu'on vous fera voir. C'est assez de vous dire que nous avons en main divers stratagèmes tout prêts à produire dans l'occasion ; & que l'ingénieuse Nérine , & l'adroit Sbrigani entreprennent l'affaire.

NERINE.

Assûrément. Votre pere se moque-t-il , de vouloir vous anger de son avocat de Limoges , monsieur de Pourceaugnac , qu'il n'a vû de sa vie , & qui vient par le coche vous enlever à notre barbe ? Faut-il que trois ou quatre mille écus de plus , sur la parole de votre oncle , lui fassent rejeter un amant qui vous agréé ? Et une personne comme vous , est-elle faite pour un limosin ? S'il a envie de se marier , que ne prend-il une limosine , & ne laisse-t-il en repos les chrétiens ? Le seul nom de monsieur de Pourceaugnac

282 M. DE POURCEAUGNAC,  
m'a mise dans une colère effroyable. J'enrage de monsieur de Pourceaugnac. Quand il n'y auroit que ce nom là, monsieur de Pourceaugnac, j'y brûlerai mes livres, ou je romprai ce mariage; & vous ne serez point madame de Pourceaugnac. Pourceaugnac ! Cela se peut-il souffrir ? Non, Pourceaugnac est une chose que je ne sçaurois supporter, & nous lui jouerons tant de pièces, nous lui ferons tant de niches sur niches, que nous renverrons à Limoges monsieur de Pourceaugnac.

ERASTE.

Voici notre subtil napolitain, qui nous dira des nouvelles.

---

## SCENE IV.

JULIE, ERASTE, SBRIGANI,  
NERINE.

SBRIGANI.

**M**onsieur, votre homme arrive. Je l'ai vû à trois lieuës d'ici, où a couché le coche; &, dans la cuisine où il est descendu pour déjeuner, je l'ai étudié une bonne demie heure, & je le sçais déjà par cœur. Pour sa figure, je ne veux point vous en parler, vous verrez de quel air la nature l'a dessiné, & si l'ajustement qui l'accompagne y répond comme il faut; mais, pour son esprit, je vous avertis par avance, qu'il est des plus épais qui se fassent; que nous trouvons en lui une matière tout-à-fait disposée pour ce que nous voulons, & qu'il est homme enfin à donner dans tous les panneaux qu'on lui présentera.



Nous dis-tu vray ?

SBRIGANI.

Oui, si je me connois en gens.

NERINE.

Madame, voilà un illustre. Votre affaire ne pouvoit être mise en de meilleures mains, & c'est le héros de notre siècle pour les exploits dont il s'agit ; un homme qui, vingt fois en sa vie, pour servir ses amis, a généreusement affronté les galères ; qui, au péril de ses bras & de ses épaules, sçait mettre noblement à fin les aventures les plus difficiles ; & qui, tel que vous le voyez, est exilé de son pays, pour je ne sçais combien d'actions honorables qu'il a généreusement entreprises.

SBRIGANI.

Je suis confus des louanges dont vous m'honorez, & je pourrois vous en donner avec plus de justice sur les merveilles de votre vie ; & principalement sur la gloire que vous acquîtes, lorsqu'avec tant d'honnêteté vous pipâtes au jeu, pour douze mille écus, ce jeune seigneur étranger que l'on mena chez vous ; lorsque vous fîtes galamment ce faux contrat qui ruina toute une famille ; lorsqu'avec tant de grandeur d'ame, vous sçûtes nier le dépôt qu'on vous avoit confié ; & que, si généreusement, on vous vit prêter votre témoignage à faire pendre ces deux personnes qui ne l'avoient pas mérité.

NERINE.

Ce sont petites bagatelles qui ne valent pas qu'on en parle ;

284 M. DE POURCEAUGNAC,  
& vos éloges me font rougir.

SBRIGANI.

Je veux bien épargner votre modestie , laissons cela , & ,  
pour commencer notre affaire , allons vite joindre notre  
provincial , tandis que , de votre côté , vous nous tiendrez  
prêts au besoin les autres acteurs de la comédie.

ERASTE.

Au moins , madame , souvenez-vous de votre rôle ; & ,  
pour mieux couvrir notre jeu , feignez , comme on vous  
a dit , d'être la plus contente du monde des résolutions de  
votre pere.

JULIE.

S'il ne tient qu'à cela , les choses iront à merveille.

ERASTE.

Mais , belle Julie , si toutes nos machines venoient à ne pas  
réussir ?

JULIE.

Je déclarerai à mon pere mes véritables sentimens.

ERASTE.

Et si , contre vos sentimens , il s'obstinoit à son dessein ?

JULIE.

Je le menacerois de me jeter dans un couvent.

ERASTE.

Mais si , malgré tout cela , il vouloit vous forcer à ce ma-  
riage ?

JULIE.

Que voulez-vous que je vous dise ?

ERASTE.

Ce que je veux que vous me disiez ?

JULIE.

Oui.

ERASTE.

Ce qu'on dit quand on aime bien.

JULIE.

Mais quoi ?

ERASTE.

Que rien ne pourra vous contraindre ; & que, malgré tous les efforts d'un pere, vous me promettez d'être à moi.

JULIE.

Mon Dieu ! Eraste, contentez-vous de ce que je fais maintenant, & n'allez point tenter sur l'avenir les résolutions de mon cœur ; ne fatiguez point mon devoir par les propositions d'une fâcheuse extrémité, dont peut-être n'aurons-nous pas besoin ; &, s'il y faut venir, souffrez au moins que j'y sois entraînée par la suite des choses.

ERASTE.

Hé bien...

SBRIGANI.

Ma foi, voici notre homme, songeons à nous.

NERINE.

Ah ! Comme il est bâti !

## SCENE V.

M. DE POURCEAUGNAC,  
SBRIGANI.

M. DE POURCEAUGNAC *se tournant du côté  
d'où il vient, & parlant à des gens qui le suivent.*

**H**E bien, quoi ? Qu'est-ce ? Qu'y a-t-il ? Au diantre soit la fotte ville, & les fottes gens qui y font ! Ne pouvoir faire un pas, sans trouver des nigauds qui vous regardent, & se mettent à rire ! Hé, messieurs les badauts, faites vos affaires, & laissez passer les personnes sans leur rire au nez. Je me donne au diable, si je ne baille un coup de poing au premier que je verrai rire.

SBRIGANI *parlant aux mêmes personnes.*

Qu'est-ce que c'est, messieurs ? Que veut dire cela ? A qui en avez-vous ? Faut-il se moquer ainsi des honnêtes étrangers qui arrivent ici ?

M. DE POURCEAUGNAC.

Voilà un homme raisonnable, celui-là.

SBRIGANI.

Quel procédé est le vôtre, & qu'avez-vous à rire ?

M. DE POURCEAUGNAC.

Fort bien.

SBRIGANI.

Monseigneur a-t-il quelque chose de ridicule en soi ?

M. DE POURCEAUGNAC.

Oui ?



SBRIGANI.

Est-il autrement que les autres ?

M. DE POURCEAUGNAC.

Suis-je tortu , ou bossu ?

SBRIGANI.

Apprenez à connoître les gens.

M. DE POURCEAUGNAC.

C'est bien dit.

SBRIGANI.

Monsieur est d'une mine à respecter.

M. DE POURCEAUGNAC.

Cela est vray.

SBRIGANI.

Personne de condition.

M. DE POURCEAUGNAC.

Oui. Gentilhomme limosin.

SBRIGANI.

Homme d'esprit.

M. DE POURCEAUGNAC.

Qui a étudié en droit.

SBRIGANI.

Il vous fait trop d'honneur de venir dans votre ville.

M. DE POURCEAUGNAC.

Sans doute.

SBRIGANI.

Monsieur n'est point une personne à faire rire.

M. DE POURCEAUGNAC.

Assûrément.

288 M. DE POURCEAUGNAC,  
SBRIGANI.

Et quiconque rira de lui, aura affaire à moi.

M. DE POURCEAUGNAC à *Sbrigani*.

Monsieur, je vous suis infiniment obligé.

SBRIGANI.

Je suis fâché, monsieur, de voir recevoir de la sorte une personne comme vous ; & je vous demande pardon pour la ville.

M. DE POURCEAUGNAC.

Je suis votre serviteur.

SBRIGANI.

Je vous ai vû ce matin, monsieur, avec le coche, lorsque vous avez déjeuné ; & la grace avec laquelle vous mangiez votre pain, m'a fait naître d'abord de l'amitié pour vous ; & , comme je sçais que vous n'êtes jamais venu en ce pays, & que vous y êtes tout neuf, je suis bien aisé de vous avoir trouvé, pour vous offrir mon service à cette arrivée, & vous aider à vous conduire parmi ce peuple, qui n'a pas, par fois, pour les honnêtes gens, toute la considération qu'il faudroit.

M. DE POURCEAUGNAC.

C'est trop de graces que vous me faites.

SBRIGANI.

Je vous l'ai déjà dit ; du moment que je vous ai vû, je me suis senti pour vous de l'inclination.

M. DE POURCEAUGNAC.

Je vous suis obligé.

SBRIGANI.

SBRIGANI.

Votre physionomie m'a plu.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ce m'est beaucoup d'honneur.

SBRIGANI.

J'y ai vu quelque chose d'honnête.

M. DE POURCEAUGNAC.

Je suis votre serviteur.

SBRIGANI.

Quelque chose d'aimable.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ah, ah!

SBRIGANI.

De gracieux.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ah, ah!

SBRIGANI.

De doux.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ah, ah!

SBRIGANI.

De majestueux.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ah, ah!

SBRIGANI.

De franc.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ah, ah!

*Tome V.*

O o

290 M. DE POURCEAUGNAC,  
SBRIGANI.

Et de cordial.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ah, ah!

SBRIGANI.

Je vous assure que je suis tout à vous.

M. DE POURCEAUGNAC.

Je vous ai beaucoup d'obligation.

SBRIGANI.

C'est du fond du cœur que je parle.

M. DE POURCEAUGNAC.

Je le crois.

SBRIGANI.

Si j'avois l'honneur d'être connu de vous, vous sçauriez  
que je suis homme tout-à-fait sincère,

M. DE POURCEAUGNAC.

Je n'en doute point.

SBRIGANI.

Ennemi de la fourberie,

M. DE POURCEAUGNAC.

J'en suis persuadé.

SBRIGANI.

Et qui n'est pas capable de déguiser ses sentimens. Vous  
regardez mon habit qui n'est pas fait comme les autres ;  
mais je suis originaire de Naples , à votre service , & j'ai  
voulu conserver un peu la manière de s'habiller , & la sin-  
cérité de mon pays.



M. DE POURCEAUGNAC.

C'est fort bien fait. Pour moi, j'ai voulu me mettre à la mode de la cour pour la campagne.

SBRIGANI.

Ma foi, cela vous va mieux qu'à tous nos courtisans.

M. DE POURCEAUGNAC.

C'est ce que m'a dit mon tailleur. L'habit est propre & riche, & il fera du bruit ici.

SBRIGANI.

Sans doute. N'irez-vous pas au louvre ?

M. DE POURCEAUGNAC.

Il faudra bien aller faire ma cour.

SBRIGANI.

Le Roi fera ravi de vous voir.

M. DE POURCEAUGNAC.

Je le crois.

SBRIGANI.

Avez-vous arrêté un logis ?

M. DE POURCEAUGNAC.

Non, j'allois en chercher un.

SBRIGANI.

Je ferai bien aise d'être avec vous pour cela, & je connois tout ce pays-ci.

## SCENE VI.

ERASTE, M. DE POURCEAUGNAC,  
SBRIGANI.

ERASTE.

AH ! Qu'est-ceci ! Que vois-je ? Quelle heureuse rencontre ! Monsieur de Pourceaugnac ! Que je suis ravi de vous voir ! Comment ! Il semble que vous ayez peine à me reconnoître ?

M. DE POURCEAUGNAC.

Monsieur, je suis votre serviteur.

ERASTE.

Est-il possible que cinq ou six années m'aient ôté de votre mémoire, & que vous ne reconnoissiez pas le meilleur ami de toute la famille des Pourceaugnacs ?

M. DE POURCEAUGNAC.

*[bas à Sbrigani.]*

Pardonnez-moi. Ma foi, je ne sçais qui il est.

ERASTE.

Il n'y a pas un Pourceaugnac à Limoges que je ne connoisse, depuis le plus grand jusqu'au plus petit ; je ne fréquentois qu'eux dans le tems que j'y étois, & j'avois l'honneur de vous voir presque tous les jours.

M. DE POURCEAUGNAC.

C'est moi qui l'ai reçu, monsieur.

Vous ne vous remettez point mon visage?

M. DE POURCEAUGNAC.

[à *Sbrigani*.]

Si fait. Je ne le connois point.

ERASTE.

Vous ne vous ressouvenez pas que j'ai eu le bonheur de boire, je ne sçais combien de fois, avec vous?

M. DE POURCEAUGNAC.

[à *Sbrigani*.]

Excusez-moi. Je ne sçais ce que c'est.

ERASTE.

Comment appelez-vous ce traiteur de Limoges, qui fait si bonne chère?

M. DE POURCEAUGNAC.

Petit Jean?

ERASTE.

Le voilà. Nous allions le plus souvent ensemble chez lui nous réjouir. Comment est-ce que vous nommez à Limoges ce lieu où l'on se promène?

M. DE POURCEAUGNAC.

Le cimetière des arènes?

ERASTE.

Justement. C'est où je passois de si douces heures à jouir de votre agréable conversation. Vous ne vous remettez pas tout cela?

294 M. DE POURCEAUGNAC,  
M. DE POURCEAUGNAC.

[à Sbrigani.]

Excusez-moi , je me le remets. Diable emporte , si je m'en souviens.

SBRIGANI *bas à monsieur de Pourceaugnac.*

Il y a cent choses comme cela qui passent de la tête.

ERASTE.

Embrassez-moi donc , je vous prie ; & resserrons les nœuds de notre ancienne amitié.

SBRIGANI *à monsieur de Pourceaugnac.*

Voilà un homme qui vous aime fort.

ERASTE.

Dites-moi un peu des nouvelles de toute la parenté. Comment se porte monsieur votre . . . là . . . qui est si honnête homme ?

M. DE POURCEAUGNAC.

Mon frere le consul ?

ERASTE.

Oui.

M. DE POURCEAUGNAC.

Il se porte le mieux du monde.

ERASTE.

Certes j'en suis ravi. Et celui qui est de si bonne humeur ? Là . . . monsieur votre . . .

M. DE POURCEAUGNAC.

Mon cousin l'assesseur ?

ERASTE.

Justement.



Toujours gay & gaillard.

ERASTE.

Ma foi , j'en ai beaucoup de joye. Et monsieur votre oncle? ... Le...

M. DE POURCEAUGNAC.

Je n'ai point d'oncle.

ERASTE.

Vous en aviez pourtant en ce tems-là.

M. DE POURCEAUGNAC.

Non. Rien qu'une tante.

ERASTE.

C'est ce que je voulois dire, madame votre tante; comment se porte-t-elle?

M. DE POURCEAUGNAC.

Elle est morte depuis six mois.

ERASTE.

Hélas ! La pauvre femme ! Elle étoit si bonne personne.

M. DE POURCEAUGNAC.

Nous avons aussi mon neveu le chanoine , qui a pensé mourir de la petite vérole.

ERASTE.

Quel dommage ç'auroit été !

M. DE POURCEAUGNAC.

Le connoissez-vous aussi ?

ERASTE.

Vrayment , si je le connois ! Un grand garçon bien fait.

296 M. DE POURCEAUGNAC,  
M. DE POURCEAUGNAC.

Pas des plus grands.

ERASTE.

Non , mais de taille bien prise ,

M. DE POURCEAUGNAC.

Hé, oui.

ERASTE.

Qui est votre neveu ,

M. DE POURCEAUGNAC.

Oui.

ERASTE.

Fils de votre frere ou de votre sœur ,

M. DE POURCEAUGNAC.

Justement.

ERASTE.

Chanoine de l'Eglise de . . . Comment l'appellez-vous ?

M. DE POURCEAUGNAC.

De saint Etienne.

ERASTE.

Le voilà ; je ne connois autre.

M. DE POURCEAUGNAC à *Sbrigani*.

Il dit toute ma parenté.

SBRIGANI.

Il vous connoît , plus que vous ne croyez.

M. DE POURCEAUGNAC.

A ce que je vois , vous avez demeuré long-tems dans notre ville ?

ERASTE.

Deux ans entiers.

M. DE POURCEAUGNAC.

Vous étiez donc là , quand mon cousin l'élû fit tenir son enfant à monsieur notre gouverneur ?

ERASTE.

Vrayment oui ; j'y fus convié des premiers.

M. DE POURCEAUGNAC.

Cela fut galant.

ERASTE.

Très-galant.

M. DE POURCEAUGNAC.

C'étoit un repas bien trouffé.

ERASTE.

Sans doute.

M. DE POURCEAUGNAC.

Vous vites donc aussi la querelle que j'eus avec ce gentil-homme périgourdin ?

ERASTE.

Oui.

M. DE POURCEAUGNAC.

Parbleu , il trouva à qui parler.

ERASTE.

Ah, ah!

M. DE POURCEAUGNAC.

Il me donna un soufflet ; mais je lui dis bien son fait.

298 M. DE POURCEAUGNAC,  
ERASTE.

Assûrément. Au reste, je ne prétends pas que vous preniez d'autre logis que le mien.

M. DE POURCEAUGNAC.

Je n'ai garde de . . . .

ERASTE.

Vous moquez-vous ? Je ne souffrirai point du tout que mon meilleur ami soit autre part, que dans ma maison.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ce feroit vous . . . .

ERASTE.

Non, vous avez beau faire, vous logerez chez moi.

SBRIGANI à *m. de Pourceaugnac*.

Puisqu'il le veut obstinément, je vous conseille d'accepter l'offre.

ERASTE.

Où font vos hardes ?

M. DE POURCEAUGNAC.

Je les ai laissées avec mon valet, où je suis descendu.

ERASTE.

Envoyons les querir par quelqu'un.

M. DE POURCEAUGNAC.

Non, je lui ai défendu de bouger, à moins que j'y fusse moi-même, de peur de quelque fourberie.

SBRIGANI.

C'est prudemment avisé.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ce pays-ci est un peu sujet à caution.



ERASTE.

On voit les gens d'esprit en tout.

SBRIGANI.

Je vais accompagner monsieur, & le ramènerai où vous voudrez.

ERASTE.

Oui. Je ferai bien aise de donner quelques ordres, & vous n'avez qu'à revenir à cette maison-là.

SBRIGANI.

Nous sommes à vous tout-à-l'heure.

ERASTE à *m. de Pourceaugnac*.

Je vous attends avec impatience.

M. DE POURCEAUGNAC à *Sbrigani*.

Voilà une connoissance où je ne m'attendois point.

SBRIGANI.

Il a la mine d'être honnête homme.

ERASTE *seul*.

Ma foi, monsieur de Pourceaugnac, nous vous en donnerons de toutes les façons; les choses sont préparées, & je n'ai qu'à frapper. Holà.

## SCENE VII.

UN APOTIQUAIRE, ERASTE.

ERASTE.

**J**E crois, Monsieur, que vous êtes le médecin à qui l'on est venu parler de ma part.

300 M. DE POURCEAUGNAC,  
L'APOTIQUAIRE.

Non, Monsieur, ce n'est pas moi qui suis le médecin; à moi n'appartient pas cet honneur, & je ne suis qu'apotiquaire, apotiquaire indigne, pour vous servir.

ERASTE.

Et monsieur le médecin est-il à la maison?

L'APOTIQUAIRE.

Oui. Il est là embarrassé à expédier quelques malades, & je vais lui dire que vous êtes ici.

ERASTE.

Non, ne bougez; j'attendrai qu'il ait fait. C'est pour lui mettre entre les mains certain parent que nous avons, dont on lui a parlé; & qui se trouve attaqué de quelque folie que nous serions bien aise qu'il pût guérir, avant que de le marier.

L'APOTIQUAIRE.

Je sçais ce que c'est, je sçais ce que c'est, & j'étois avec lui quand on lui a parlé de cette affaire. Ma foi, ma foi, vous ne pouviez pas vous adresser à un médecin plus habile; c'est un homme qui sçait la médecine à fond, comme je sçais ma croix de par dieu; & qui, quand on devroit créver, ne démorderoit pas, d'un *iota*, des règles des anciens. Oui, il suit toujours le grand chemin, le grand chemin, & ne va point chercher midi à quatorze heures; &, pour tout l'or du monde, il ne voudroit pas avoir guéri une personne avec d'autres remèdes que ceux que la faculté permet.

ERASTE.

Il fait fort bien. Un malade ne doit point vouloir guérir, que la faculté n'y consente.

COMEDIE-BALLET. 301  
L'APOTIQUAIRE.

Ce n'est pas parce que nous sommes grands amis, que j'en parle; mais il y a plaisir d'être son malade, & j'aimerois mieux mourir de ses remèdes, que de guérir de ceux d'un autre; car, quoi qu'il puisse arriver, on est assuré que les choses sont toujours dans l'ordre; &, quand on meurt sous sa conduite, vos héritiers n'ont rien à vous reprocher.

ERASTE.

C'est une grande consolation pour un défunt.

L'APOTIQUAIRE.

Assurément. On est bien aisé au moins d'être mort méthodiquement. Au reste, il n'est pas de ces médecins qui marchandent les maladies; c'est un homme expéditif, expéditif, qui aime à dépêcher ses malades; &, quand on a à mourir, cela se fait avec lui le plus vite du monde.

ERASTE.

En effet, il n'est rien tel que de sortir promptement d'affaire.

L'APOTIQUAIRE.

Cela est vrai. A quoi bon tant barguigner, & tant tourner autour du pot? Il faut sçavoir vite le court ou le long d'une maladie.

ERASTE.

Vous avez raison.

L'APOTIQUAIRE.

Voilà déjà trois de mes enfans dont il m'a fait l'honneur de conduire la maladie, qui sont morts en moins de quatre jours; & qui, entre les mains d'un autre, auroient langué plus de trois mois.

302 M. DE POURCEAUGNAC,  
ERASTE.

Il est bon d'avoir des amis comme cela.

L'APOTIQUAIRE.

Sans doute. Il ne me reste que deux enfans, dont il prend soin comme des siens; il les traite & gouverne à sa fantaisie, sans que je me mêle de rien; & le plus souvent, quand je reviens de la ville, je suis tout étonné que je les trouve saignés ou purgés par son ordre.

ERASTE.

Voilà des soins fort obligeans.

L'APOTIQUAIRE.

Le voici, le voici, le voici qui vient.

---

SCENE VIII.

ERASTE, PREMIER MEDECIN,  
UN APOTIQUAIRE, UN PAYSAN,  
UNE PAYSANNE.

LE PAYSAN *au Médecin.*

**M**onsieur, il n'en peut plus; il dit qu'il sent dans la tête les plus grandes douleurs du monde.

I. MEDECIN.

Le malade est un sot; d'autant plus que, dans la maladie dont il est attaqué, ce n'est pas la tête, selon Galien, mais la rate, qui lui doit faire mal.



## LE PAYSAN.

Quoique c'en soit, Monsieur, il a toujours avec cela son cours de ventre depuis six mois.

I. MEDECIN.

Bon. C'est signe que le dedans se dégage. Je l'irai visiter dans deux ou trois jours; mais, s'il mouroit avant ce tems-là, ne manquez pas de m'en donner avis; car il n'est pas de la civilité qu'un médecin visite un mort.

LA PAYSANNE *au Médecin.*

Mon pere, Monsieur, est toujours malade de plus en plus.

I. MEDECIN.

Ce n'est pas ma faute. Je lui donne des remèdes, que ne guérit-il? Combien a-t-il été saigné de fois?

LA PAYSANNE.

Quinze, Monsieur, depuis vingt jours.

I. MEDECIN.

Quinze fois saigné?

LA PAYSANNE.

Oui.

I. MEDECIN.

Et il ne guérit point?

LA PAYSANNE.

Non, Monsieur.

I. MEDECIN.

C'est signe que la maladie n'est pas dans le sang. Nous le ferons purger autant de fois, pour voir si elle n'est pas dans les humeurs; &, si rien ne nous réussit, nous l'envoyons aux bains.

Voilà le fin cela, voilà le fin de la médecine.

---

## SCENE IX.

ERASTE, PREMIER MEDECIN,  
UN APOTIQUAIRE.

ERASTE *au médecin.*

C'Est moi, Monsieur, qui vous ai envoyé parler ces jours passés, pour un parent un peu troublé d'esprit, que je veux vous donner chez vous, afin de le guérir avec plus de commodité, & qu'il soit vû de moins de monde.

I. MEDECIN.

Oui, Monsieur, j'ai déjà disposé tout, & promets d'en avoir tous les soins imaginables.

ERASTE.

Le voici fort à propos.

I. MEDECIN.

La conjoncture est tout-à-fait heureuse, & j'ai ici un ancien de mes amis, avec lequel je serai bien aisé de consulter sa maladie.

SCENE

## SCENE X.

M. DE POURCEAUGNAC, ERASTE;  
PREMIER MEDECIN,  
UN APOTIQUAIRE.

ERASTE à *m. de Pourceaugnac.*

U Ne petite affaire m'est survenuë, qui m'oblige à vous  
[montrant le médecin.]

quitter ; mais voilà une personne , entre les mains de qui  
je vous laisse , qui aura soin pour moi de vous traiter du  
mieux qu'il lui fera possible.

I. MEDECIN.

Le devoir de ma profession m'y oblige ; & c'est assez que  
vous me chargiez de ce soin.

M. DE POURCEAUGNAC à *part.*

C'est son maître d'Hôtel, sans doute ; & il faut que ce soit  
un homme de qualité.

I. MEDECIN à *Erasle.*

Oui , je vous assure que je traiterai monsieur méthodique-  
ment & dans toutes les régularités de notre art.

M. DE POURCEAUGNAC.

Mon Dieu ! Il ne me faut point tant de cérémonies ; & je  
ne viens pas ici pour incommoder.

I. MEDECIN.

Un tel emploi ne me donne que de la joye.

ERASTE au médecin.

Voilà toujours dix pistoles d'avance , en attendant ce que  
j'ai promis.

306 M. DE POURCEAUGNAC;

M. DE POURCEAUGNAC.

Non, s'il vous plaît, je n'entends pas que vous fassiez de dépense, & que vous envoyiez rien acheter pour moi.

ERASTE.

Mon Dieu ! Laissez-moi faire ; ce n'est pas pour ce que vous pensez.

M. DE POURCEAUGNAC.

Je vous demande de ne me traiter qu'en ami.

ERASTE.

[*bas au médecin.*]

C'est ce que je veux faire. Je vous recommande, sur tout, de ne le point laisser sortir de vos mains ; car, par fois, il veut s'échapper.

I. MEDECIN.

Ne vous mettez pas en peine.

ERASTE à *m. de Pourceaugnac.*

Je vous prie de m'excuser de l'incivilité que je commets.

M. DE POURCEAUGNAC.

Vous vous moquez ; & c'est trop de grace que vous me faites.



SCENE XI.

M. DE POURCEAUGNAC, PREMIER  
MEDECIN, SECOND MEDECIN,  
UN APOTIQUAIRE.

I. MEDECIN.

C'E m'est beaucoup d'honneur, monsieur, d'être choisi  
pour vous rendre service.

M. DE POURCEAUGNAC.

Je suis votre serviteur.

I. MEDECIN.

Voici un habile homme, mon confrere, avec lequel je vais  
consulter la manière dont nous vous traiterons.

M. DE POURCEAUGNAC.

Il ne faut point tant de façons, vous dis-je; & je suis hom-  
me à me contenter de l'ordinaire.

I. MEDECIN.

Allons, des sièges.

[*Des laquais entrent, & donnent des sièges.*]

M. DE POURCEAUGNAC *à part.*

Voilà, pour un jeune homme, des domestiques bien lu-  
gubres.

I. MEDECIN.

Allons, monsieur, prenez votre place, monsieur.

[*Les deux médecins font asseoir m. de Pourceaugnac  
entre eux deux.*]

308 M. DE POURCEAUGNAC,

M. DE POURCEAUGNAC *s'affèyant.*

Votre très-humble valet. [*Les deux médecins lui prennent chacun une main, pour lui tâter le pouls.*] Que veut dire cela ?

I. MEDECIN.

Mangez-vous bien, monsieur ?

M. DE POURCEAUGNAC.

Oui ; & bois encore mieux.

I. MEDECIN.

Tant pis. Cette grande appétition du froid & de l'humide, est une indication de la chaleur & sécheresse qui est au-dedans. Dormez-vous fort.

M. DE POURCEAUGNAC.

Oui, quand j'ai bien soupé.

I. MEDECIN.

Faites-vous des songes ?

M. DE POURCEAUGNAC.

Quelquefois.

I. MEDECIN.

De quelle nature sont-ils ?

M. DE POURCEAUGNAC.

De la nature des songes. Quelle diable de conversation est-ce-là ?

I. MEDECIN.

Vos déjections, comment sont-elles ?

M. DE POURCEAUGNAC.

Ma foi, je ne comprends rien à toutes ces questions ; & je veux plutôt boire un coup.

## I. MEDECIN.

Un peu de patience. Nous allons raisonner sur votre affaire devant vous, & nous le ferons en françois, pour être plus intelligibles.

## M. DE POURCEAUGNAC.

Quel grand raisonnement faut-il pour manger un morceau ?

## I. MEDECIN.

Comme ainsi soit qu'on ne puisse guérir une maladie, qu'on ne la connoisse parfaitement, & qu'on ne la puisse parfaitement connoître, sans en bien établir l'idée particulière, & la véritable espèce, par ses signes diagnostiques & prognostiques ; vous me permettrez, monsieur notre ancien, d'entrer en considération de la maladie dont il s'agit, avant que de toucher à la thérapeutique, & aux remèdes qu'il nous conviendra faire pour la parfaite curation d'icelle. Je dis donc, monsieur, avec votre permission, que notre malade ici présent est malheureusement attaqué, affecté, possédé, travaillé de cette sorte de folie, que nous nommons fort bien, mélancolie hypocondriaque ; espèce de folie très-fâcheuse, & qui ne demande pas moins qu'un Esculape comme vous, consommé dans notre art ; vous, dis-je, qui avez blanchi, comme on dit, sous le harnois, & auquel il en a tant passé par les mains, de toutes les façons. Je l'appelle mélancolie hypocondriaque, pour la distinguer des deux autres ; car le célèbre Galien établit doctement, à son ordinaire, trois espèces de cette maladie que nous nommons mélancolie, ainsi appelée non seule-

ment par les latins , mais encore par les grecs , ce qui est bien à remarquer pour notre affaire. La première , qui vient du propre vice du cerveau ; la seconde , qui vient de tout le sang , fait & rendu atrabilaire ; la troisième , appelée hypocondriaque , qui est la nôtre , laquelle procède du vice de quelque partie du bas ventre , & de la région inférieure ; mais particulièrement de la rate , dont la chaleur & l'inflammation porte au cerveau de notre malade beaucoup de fuligines épaisses & crasses , dont la vapeur noire & maligne cause dépravation aux fonctions de la faculté princeps , & fait la maladie dont , par notre raisonnement , il est manifestement atteint & convaincu. Qu'ainsi ne soit , pour diagnostique incontestable de ce que je dis , vous n'avez qu'à considérer ce grand sérieux que vous voyez ; cette tristesse accompagnée de crainte & de défiance , signes pathognomoniques & individuels de cette maladie , si bien marquée chez le divin vieillard Hippocrate ; cette physionomie , ces yeux rouges & hagards , cette grande barbe , cette habitude du corps menuë , grêle , noire & veluë , lesquels signes le dénotent très-affecté de cette maladie , procédante du vice des hypocondres ; laquelle maladie par laps de tems naturalisée , envieillie , habituée , & ayant pris droit de bourgeoisie chez lui , pourroit bien dégénérer ou en manie , ou en phtisie , ou en apoplexie , ou même en fine phrénésie & fureur. Tout ceci supposé , puisqu'une maladie bien connue est à demi guérie ; car *ignoti nulla est curatio morbi* , il ne vous fera pas difficile de convenir des remèdes que nous devons faire à monsieur. Premièrement , pour remédier à cette plé-



thore obturante , & à cette cacochymie luxuriante par tout le corps , je suis d'avis qu'il soit phlébotomisé libéralement , c'est-à-dire que les saignées soient fréquentes & plantureuses ; en premier lieu de la basilique , puis de la céphalique , & même , si le mal est opiniâtre , de lui ouvrir la veine du front , & que l'ouverture soit large , afin que le gros sang puisse sortir ; & en même tems , de le purger , désopiler , & évacuer par purgatifs propres & convenables ; c'est-à-dire , par cholagogues , mélanogogues , & *cætera* ; & comme la véritable source de tout le mal , est , ou une humeur crasse & féculente , ou une vapeur noire & grossière qui obscurcit , infecte & salit les esprits animaux , il est à propos ensuite qu'il prenne un bain d'eau pure & nette , avec force petit lait clair , pour purifier , par l'eau , la féculence de l'humeur crasse , & éclaircir , par le lait clair , la noirceur de cette vapeur ; mais , avant toute chose , je trouve qu'il est bon de le réjouir par agréables conversations , chants & instrumens de musique , à quoi il n'y a pas d'inconvénient de joindre des danseurs , afin que leurs mouvemens , disposition & agilité puissent exciter & réveiller la paresse de ses esprits engourdis , qui occasionne l'épaisseur de son sang , d'où procède la maladie. Voilà les remèdes que j'imagine , auxquels pourront être ajoutés beaucoup d'autres meilleurs , par monsieur notre maître & ancien , suivant l'expérience , jugement , lumière & suffisance qu'il s'est acquise dans notre art. *Dixi.*

## 2. MEDECIN.

A Dieu ne plaise , monsieur , qu'il me tombe en pensée

d'ajouter rien à ce que vous venez de dire. Vous avez si bien discouru sur tous les signes, les symptômes & les causes de la maladie de monsieur ; le raisonnement que vous en avez fait est si docte & si beau, qu'il est impossible qu'il ne soit pas fou, & mélancolique hypocondriaque ; & quand il ne le feroit pas, il faudroit qu'il le devînt, pour la beauté des choses que vous avez dites, & la justesse du raisonnement que vous avez fait. Oui, monsieur, vous avez dépeint fort graphiquement, *graphicè depinxisti*, tout ce qui appartient à cette maladie ; il ne se peut rien de plus doctement, sagement, ingénieusement conçu, pensé, imaginé que ce que vous avez prononcé au sujet de ce mal, soit pour la diagnose, ou la prognose, ou la thérapie ; & il ne me reste rien ici, que de féliciter monsieur d'être tombé entre vos mains, & de lui dire qu'il est trop heureux d'être fou, pour éprouver l'efficace & la douceur des remèdes que vous avez si judicieusement proposés. Je les approuve tous, *manibus & pedibus descendo in tuam sententiam*. Tout ce que j'y voudrois ajouter, c'est de faire les saignées & les purgations en nombre impair, *numero Deus impare gaudet* ; de prendre le lait clair avant le bain ; de lui composer un fronteau où il entre du sel, le sel est symbole de la sagesse ; de faire blanchir les murailles de sa chambre, pour dissiper les ténèbres de ses esprits, *album est disgregativum visus* ; & de lui donner tout-à-l'heure un petit lavement, pour servir de prélude & d'introduction à ces judicieux remèdes, dont, s'il a à guérir, il doit recevoir du soulagement. Fasse le Ciel, que ces remèdes, monsieur, qui sont les vôtres, réussissent

au malade , selon notre intention.

M. DE POURCEAUGNAC.

Messieurs , il y a une heure que je vous écoute. Est-ce que nous jouons ici une comédie ?

I. MEDECIN.

Non , monsieur , nous ne jouons point.

M. DE POURCEAUGNAC.

Qu'est-ce que tout ceci ? Et que voulez - vous dire avec votre galimathias & vos sottises ?

I. MEDECIN.

Bon. Dire des injures. Voilà un diagnostique qui nous manquoit pour la confirmation de son mal ; & ceci pourroit bien tourner en manie.

M. DE POURCEAUGNAC *à part.*

Avec qui m'a-t-on mis ici ? [*Il crache deux ou trois fois.*]

I. MEDECIN.

Autre diagnostique. La sputation fréquente.

M. DE POURCEAUGNAC.

Laissons cela ; & fortons d'ici.

I. MEDECIN.

Autre encore. L'inquiétude de changer de place.

M. DE POURCEAUGNAC.

Qu'est-ce donc que toute cette affaire ? Et que m'e voulez-vous ?

I. MEDECIN.

Vous guérir , selon l'ordre qui nous a été donné.

M. DE POURCEAUGNAC.

Me guérir ?

314 M. DE POURCEAUGNAC,  
I. MEDECIN.

Oui.

M. DE POURCEAUGNAC.

Parbleu, je ne suis pas malade.

I. MEDECIN.

Mauvais signe, lorsqu'un malade ne sent pas son mal.

M. DE POURCEAUGNAC.

Je vous dis que je me porte bien.

I. MEDECIN.

Nous sçavons mieux que vous comment vous vous portez ; & nous sommes médecins qui voyons clair dans votre constitution.

M. DE POURCEAUGNAC.

Si vous êtes médecins, je n'ai que faire de vous ; & je me moque de la médecine.

I. MEDECIN.

Hom, hom ! Voici un homme plus fou que nous ne pensons.

M. DE POURCEAUGNAC.

Mon pere & ma mere n'ont jamais voulu de remèdes ; & ils sont morts tous deux sans l'assistance des médecins.

I. MEDECIN.

Je ne m'étonne pas s'ils ont engendré un fils qui est insensé.

[*au second médecin.*]

Allons, procédons à la curation ; &, par la douceur exhalante de l'harmonie, adoucissons, lénifions, & accoifons l'aigreur de ses esprits, que je vois prêts à s'enflammer.



---

---

SCENE XII.M. DE POURCEAUGNAC *seul.*

**Q**ue diable est-ce-là ? Les gens de ce pays-ci sont-ils  
insensés ? Je n'ai jamais rien vû de tel, & je n'y com-  
prends rien du tout.

---

---

## SCENE XIII.

M. DE POURCEAUGNAC, DEUX  
MEDECINS *grotesques.*

[*Ils s'asséyent d'abord tous trois, les médecins se lèvent à  
différentes reprises pour saluer monsieur de Pourceaugnac,  
qui se lève autant de fois pour les saluer.*]

LES DEUX MEDECINS.

**B** *Uon di, buon di, buon di,  
Non vi lasciate uccidere  
Dal dolor malinconico,  
Noi vi faremo ridere  
Col nostro canto harmonico ;  
Sol' per guarir vi  
Siamo venuti qui.  
Buon di, buon di, buon di.*

R r ij

316 M. DE POURCEAUGNAC,  
I. MEDECIN.

*Altro non è la pazzia  
Che malinconia.  
L'amalato  
Non è disperato,  
Se vol pigliar un poco d'allegria.  
Altro non è la pazzia  
Che malinconia.*

2. MEDECIN.

*Su, cantate, ballate, ridete;  
Et, se far meglio volete,  
Quando sentite il deliro vicino,  
Pigliate del vino,  
E qualche volta un poco di tabac.  
Allegramente, monsu Pourceaugnac.*

---

SCENE XIV.

M. DE POURCEAUGNAC, DEUX  
MEDECINS *grotesques*, MATASSINS.

ENTRÉE DE BALLET.

*Danse des mataffins autour de monsieur de Pourceaugnac.*

## SCENE XV.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC,  
UN APOTIQUAIRE *tenant une seringue.*

L'APOTIQUAIRE.

**M**onsieur, voici un petit remède, un petit remède,  
qu'il vous faut prendre, s'il vous plaît, s'il vous  
plaît.

M. DE POURCEAUGNAC.

Comment? Je n'ai que faire de cela.

L'APOTIQUAIRE.

Il a été ordonné, monsieur, il a été ordonné.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ah! Que de bruit!

L'APOTIQUAIRE.

Prenez-le, monsieur, prenez-le; il ne vous fera point de  
mal, il ne vous fera point de mal.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ah!

L'APOTIQUAIRE.

C'est un petit clystère, un petit clystère, benin, benin; il  
est benin, benin; là, prenez, prenez, monsieur, c'est pour  
déterger, pour déterger, déterger.

## SCENE XVI.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC,  
UN APOTIQUAIRE, *les* DEUX  
MEDECINS *grotesques*, & *les* MATASSINS  
*avec des seringues.*

LES DEUX MEDECINS.

**P***iglia lo su ,  
Signor Monfu ,  
Piglia lo , piglia lo , piglia lo su ,  
Che non ti fara male ,  
Piglia lo su questo servitiale ;  
Piglia lo su ,  
Signor Monfu ,  
Piglia lo , piglia lo , piglia lo su.*

M. DE POURCEAUGNAC.

Allez-vous-en au diable.

*[Monsieur de Pourceaugnac mettant son chapeau pour se garantir des seringues , est suivi par les deux médecins , & par les mataffins ; il passe par derrière le théâtre , & revient se mettre sur sa chaise , auprès de laquelle il trouve l'apotiquaire qui l'attendoit ; les deux médecins & les mataffins rentrent aussi.]*



COMEDIE-BALLET.  
LES DEUX MEDECINS.

319

*Piglia lo su ,  
Signor Monsu ;  
Piglia lo , piglia lo , piglia lo su ,  
Che non ti fara male.  
Piglia lo su questo servitiale ,  
Piglia lo su ,  
Signor Monsu ,  
Piglia lo , piglia lo , piglia lo su.*

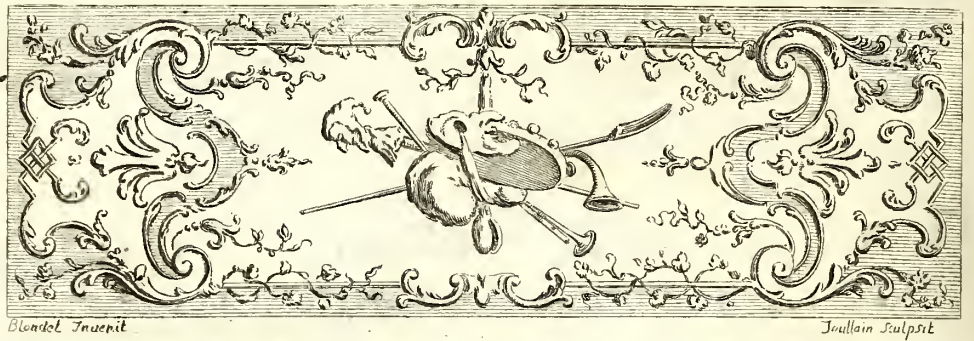
[*Monsieur de Pourceaugnac s'enfuit avec la chaise ; l'apothiquaire appuye sa seringue contre ; & les medecins & les mataffins le suivent.*

*Fin du premier Acte.*



Blondel Invenit

Toullain sculpsit



## ACTE SECOND.

### SCENE PREMIERE.

PREMIER MEDECIN, SBRIGANI.



I. MEDECIN.

L a forcé tous les obstacles que j'avois mis,  
& s'est dérobé aux remèdes que je com-  
mençois de lui faire.

SBRIGANI.

C'est être bien ennemi de soi-même, que  
de fuir des remèdes aussi salutaires que les vôtres.

I. MEDECIN.

Marque d'un cerveau démonté, & d'une raison dépravée,  
que de ne vouloir pas guérir.

SBRIGANI.

Vous l'auriez guéri haut la main.

I. MEDECIN.

Sans doute ; quand il y auroit eu complication de douze  
maladies.

SBRIGANI.

Cependant voilà cinquante pistoles bien acquises qu'il vous  
fait perdre.

I. MEDECIN.

I. MEDECIN.

Moi, je n'entends point les perdre, & je prétends le guérir, en dépit qu'il en ait. Il est lié & engagé à mes remèdes; & je veux le faire saisir où je le trouverai, comme déserteur de la médecine, & infracteur de mes ordonnances.

SBRIGANI.

Vous avez raison. Vos remèdes étoient un coup sûr, & c'est de l'argent qu'il vous vole.

I. MEDECIN.

Où puis-je en avoir des nouvelles?

SBRIGANI.

Chez le bon homme Oronte assurément, dont il vient épouser la fille; & qui, ne sçachant rien de l'infirmité de son gendre futur, voudra peut-être se hâter de conclure le mariage.

I. MEDECIN.

Je vais lui parler tout-à-l'heure.

SBRIGANI.

Vous ne ferez point mal.

I. MEDECIN.

Il est hipotéqué à mes consultations; & un malade ne se moquera pas d'un médecin.

SBRIGANI.

C'est fort bien dit à vous; & si vous m'en croyez, vous ne souffrirez point qu'il se marie, que vous ne l'ayez pansé tout votre saoul.

I. MEDECIN.

Laissez-moi faire.

*Tome V.*

S f

322 M. DE POURCEAUGNAC,  
SBRIGANI à part, en s'en allant.

Je vais de mon côté dresser une autre batterie, & le beau-pere est aussi duppe que le gendre.

---

## SCENE II.

ORONTE, PREMIER MEDECIN.

I. MEDECIN.

**V**ous avez, Monsieur, un certain monsieur de Pourceaugnac, qui doit épouser votre fille.

ORONTE.

Oui; je l'attends de Limoges, & il devoit être arrivé.

I. MEDECIN.

Aussi l'est-il, & il s'en est fui de chez moi, après y avoir été mis; mais je vous défends, de la part de la médecine, de procéder au mariage que vous avez conclu, que je ne l'aye dûement préparé pour cela; & mis en état de procréer des enfans bien conditionnés & de corps & d'esprit.

ORONTE.

Comment donc?

I. MEDECIN.

Votre prétendu gendre a été constitué mon malade; sa maladie qu'on m'a donnée à guérir, est un meuble qui m'appartient, & que je compte entre mes effets; & je vous déclare que je ne prétends point qu'il se marie, qu'au préalable il n'ait satisfait à la médecine, & subi les remèdes que je lui ai ordonnés.



ORONTE.

Il a quelque mal?

I. MEDECIN.

Oui.

ORONTE.

Et quel mal, s'il vous plaît?

I. MEDECIN.

Ne vous mettez pas en peine.

ORONTE.

Est-ce quelque mal....

I. MEDECIN.

Les médecins sont obligés au secret. Il suffit que je vous ordonne, à vous, & à votre fille, de ne point célébrer, sans mon consentement, vos nœces avec lui, sur peine d'encourir la disgrâce de la faculté, & d'être accablé de toutes les maladies qu'il nous plaira.

ORONTE.

Je n'ai garde, si cela est, de faire le mariage.

I. MEDECIN.

On me l'a mis entre les mains, & il est obligé d'être mon malade.

ORONTE.

A la bonne heure.

I. MEDECIN.

Il a beau fuir, je le ferai condamner par arrêt à se faire guérir par moi.

ORONTE.

J'y consens.

324 M. DE POURCEAUGNAC,  
I. MEDECIN.

Oui, il faut qu'il crève, ou que je le guérisse.

ORONTE.

Je le veux bien.

I. MEDECIN.

Et, si je ne le trouve, je m'en prendrai à vous; & je vous guérirai.

ORONTE.

Je me porte bien.

I. MEDECIN.

Il n'importe. Il me faut un malade; & je prendrai qui je pourrai.

ORONTE.

Prenez qui vous voudrez; mais ce ne fera pas moi.

[*seul.*]

Voyez un peu la belle raison.

---

### SCENE III.

ORONTE, SBRIGANI *en marchand flamand.*

SBRIGANI.

**M**ontsir, avec le vostre permission, je fuisse un tran-  
cher marchand flamane, qui foudroit bienne fous  
temandair un petit nouvel.

ORONTE.

Quoi, Monsieur?

SBRIGANI.

Mettez le fostre chapeau sur le tête, Montsir, si ve plaît.

ORONTE.

Dites-moi, Monsieur, ce que vous voulez.

SBRIGANI.

Moi le dire rien, Montsir, si fous le mettre pas le chapeau sur le tête.

ORONTE.

Soit. Qu'y a-t-il, Monsieur?

SBRIGANI.

Fous connoître point en sti file un certe montsir Oronte?

ORONTE.

Oui, je le connois.

SBRIGANI.

Et quel homme estile, Montsir, si ve plaît?

ORONTE.

C'est un homme comme les autres.

SBRIGANI.

Je fous temande, Montsir, s'il est un homme riche qui a du bienne?

ORONTE.

Oui.

SBRIGANI.

Mais riche beaucoup grandement, Montsir?

ORONTE.

Oui.

SBRIGANI.

J'en fuisse aise beaucoup, Montsir.

326 M. DE POURCEAUGNAC,  
ORONTE.

Mais pourquoi cela?

SBRIGANI.

L'est, Montsir, pour un petit raisonné de conséquence pour nous.

ORONTE.

Mais encore, pourquoi?

SBRIGANI.

L'est, Montsir, que sti Montsir Oronte donne son fille en mariage à un certe Montsir de Pourcegnac.

ORONTE.

Hé bien?

SBRIGANI.

Et sti Montsir de Pourcegnac, Montsir, l'est un homme que doivre beaucoup grandement, à dix ou douze marchanes flamanes qui être venus ici.

ORONTE.

Ce monsieur de Pourceaugnac doit beaucoup à dix ou douze marchands?

SBRIGANI.

Oui, Montsir; &, depuis huitte mois, nous afoir obtenir un petit sentence contre lui, & lui à remettre à payer tout se créancier de sti mariage que sti montsir Oronte donne pour son fille.

ORONTE.

Hom, hom! Il a remis là à payer ses créanciers?



SBRIGANI.

Oui, Montsir, & avec un grant défotion nous tous attendre fti mariage.

ORONTE.

[ *à part.* ]

L'avis n'est pas mauvais. Je vous donne le bon jour.

SBRIGANI.

Je remercie, Montsir, de la faveur grande.

ORONTE.

Votre très-humble valet.

SBRIGANI.

Je le fais, Montsir, obliger plus que beaucoup du bon nouvel que Montsir m'avoir donné.

[ *seul, après avoir ôté sa barbe & dépouillé l'habit de flamand qu'il a par dessus le sien.* ]

Cela ne va pas mal. Quittons notre ajustement de flamand pour songer à d'autres machines; & tâchons de semer tant de soupçons & de division entre le beau-pere & le gendre, que cela rompe le mariage prétendu. Tous deux également sont propres à gober les hameçons qu'on leur veut tendre; &, entre nous autres fourbes de la premiere classe, nous ne faisons que nous jouer, lorsque nous trouvons un gibier aussi facile que celui-là.

SCENE IV.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC,  
SBRIGANI.

M. DE POURCEAUGNAC *se croyant seul.*

**P** *Iglia lo su, piglia lo su,  
Signor monsu ....*

Que diable est-ce là ? [ *appercevant Sbrigani.* ] Ah !

SBRIGANI.

Qu'est-ce, Monsieur, qu'avez-vous ?

M. DE POURCEAUGNAC.

Tout ce que je vois, me semble lavement.

SBRIGANI.

Comment ?

M. DE POURCEAUGNAC.

Vous ne sçavez pas ce qui m'est arrivé dans ce logis, à la porte duquel vous m'avez conduit ?

SBRIGANI.

Non, vrayment. Qu'est-ce que c'est ?

M. DE POURCEAUGNAC.

Je pensois y être régalé comme il faut.

SBRIGANI.

Hé bien ?

M. DE POURCEAUGNAC.

Je vous laisse entre les mains de monsieur. Des médecins habillés de noir. Dans une chaise. Tâter le poulx, Comme  
ainsi

ainfi soit. Il est fou. Deux gros jouffus. Grands chapeaux. *Buon di, buon di.* Six pantalons. Ta, ra, ta, ta; ta, ra, ta, ta. *Allegramente, monfu Pourceaugnac.* Apotiquaire. Lavement. Prenez, monsieur, prenez, prenez. Il est benin, benin, benin. C'est pour déterger, pour déterger, déterger. *Piglia lo fu, signor monfu, piglia lo, piglia lo, piglia lo fu.* Jamais je n'ai été si saoul de sottises.

SBRIGANI.

Qu'est-ce que tout cela veut dire?

M. DE POURCEAUGNAC.

Cela veut dire que cet homme-là, avec ses grandes embrassades, est un fourbe, qui m'a mis dans une maison pour se moquer de moi, & me faire une pièce.

SBRIGANI.

Cela est-il possible?

M. DE POURCEAUGNAC.

Sans doute. Ils étoient une douzaine de possédés après mes chausses; & j'ai eu toutes les peines du monde à m'échapper de leurs pattes.

SBRIGANI.

Voyez un peu; les mines sont bien trompeuses! Je l'aurois crû le plus affectionné de vos amis. Voilà un de mes étonnemens, comme il est possible qu'il y ait des fourbes comme cela dans le monde.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ne sens-je point le lavement? Voyez, je vous prie.

SBRIGANI.

Hé! Il y a quelque petite chose qui approche de cela.

330 M. DE POURCEAUGNAC,  
M. DE POURCEAUGNAC.

J'ai l'odorat & l'imagination toute remplie de cela ; & il me semble toujours que je vois une douzaine de lavemens qui me couchent en jouë.

SBRIGANI.

Voilà une méchanceté bien grande ; & les hommes sont bien traîtres & scélérats !

M. DE POURCEAUGNAC.

Enseignez-moi , de grace , le logis de monsieur Oronte ; je suis bien aise d'y aller tout-à-l'heure.

SBRIGANI.

Ah , ah ! Vous êtes donc de complexion amoureuse ; & vous avez ouï parler que ce monsieur Oronte a une fille...

M. DE POURCEAUGNAC.

Oui. Je viens l'épouser.

SBRIGANI.

L'é... L'épouser ?

M. DE POURCEAUGNAC.

Oui.

SBRIGANI.

En mariage ?

M. DE POURCEAUGNAC.

De quelle façon donc ?

SBRIGANI.

Ah ! C'est une autre chose ; je vous demande pardon.

M. DE POURCEAUGNAC.

Qu'est-ce que cela veut dire ?



Rien.

M. DE POURCEAUGNAC.

Mais encore ?

SBRIGANI.

Rien , vous dis-je. J'ai un peu parlé trop vite.

M. DE POURCEAUGNAC.

Je vous prie de me dire ce qu'il y a là-dessous.

SBRIGANI.

Non, cela n'est pas nécessaire.

M. DE POURCEAUGNAC.

De grace.

SBRIGANI.

Point. Je vous prie de m'en dispenser.

M. DE POURCEAUGNAC.

Est-ce que vous n'êtes pas de mes amis ?

SBRIGANI.

Si fait. On ne peut pas l'être davantage.

M. DE POURCEAUGNAC.

Vous devez donc ne me rien cacher.

SBRIGANI.

C'est une chose où il y va de l'intérêt du prochain.

M. DE POURCEAUGNAC.

Afin de vous obliger à m'ouvrir votre cœur, voilà une petite bague que je vous prie de garder pour l'amour de moi.

SBRIGANI.

Laissez-moi consulter un peu si je le puis faire en conscience.

[Après s'être un peu éloigné de monsieur de Pourceaugnac.]

C'est un homme qui cherche son bien, qui tâche de pourvoir sa fille le plus avantageusement qu'il est possible; & il ne faut nuire à personne. Ce sont des choses qui sont connues à la vérité; mais j'irai les découvrir à un homme qui les ignore, & il est défendu de scandaliser son prochain. Cela est vrai; mais, d'autre part, voilà un étranger qu'on veut surprendre, & qui, de bonne foi, vient se marier avec une fille qu'il ne connoît pas, & qu'il n'a jamais vûë; un gentilhomme plein de franchise, pour qui je me sens de l'inclination, qui me fait l'honneur de me tenir pour son ami, prend confiance en moi, & me donne une bague à

[à *m. de Pourceaugnac.*]

garder pour l'amour de lui. Oui, je trouve que je puis vous dire les choses sans blesser ma conscience; mais tâchons de vous les dire le plus doucement qu'il nous sera possible, & d'épargner les gens le plus que nous pourrons. De vous dire que cette fille-là mène une vie déshonnête, cela feroit un peu trop fort; cherchons, pour nous expliquer, quelques termes plus doux. Le mot de galante aussi n'est pas assez; celui de coquette achevée, me semble propre à ce que nous voulons, & je m'en puis servir, pour vous dire honnêtement ce qu'elle est.

M. DE POURCEAUGNAC.

L'on me veut donc prendre pour duppe?

SBRIGANI.

Peut-être, dans le fond, n'y a-t-il pas tant de mal que tout le monde croit; & puis il y a des gens, après tout, qui se mettent au-dessus de ces sortes de choses, & qui ne croient

pas que leur honneur dépende . . .

M. DE POURCEAUGNAC.

Je suis votre serviteur, je ne me veux point mettre sur la tête un chapeau comme celui-là, & l'on aime à aller le front levé dans la famille des Pourceaugnacs.

SBRIGANI.

Voilà le pere.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ce vieillard-là ?

SBRIGANI.

Oui. Je me retire.

## SCENE V.

ORONTE , M. DE POURCEAUGNAC.

**B** M. DE POURCEAUGNAC.  
On jour, monsieur, bon jour.

ORONTE.

Serviteur, monsieur, serviteur.

M. DE POURCEAUGNAC.

Vous êtes monsieur Oronte, n'est-ce pas ?

ORONTE.

Oui.

M. DE POURCEAUGNAC.

Et moi, monsieur de Pourceaugnac.

ORONTE.

A la bonne heure.

334 M. DE POURCEAUGNAC,  
M. DE POURCEAUGNAC.

Croyez-vous, monsieur Oronte, que les limosins soient des fots ?

ORONTE.

Croyez-vous, monsieur de Pourceaugnac, que les parisiens soient des bêtes ?

M. DE POURCEAUGNAC.

Vous imaginez-vous, monsieur Oronte, qu'un homme comme moi, soit affamé de femme ?

ORONTE.

Vous imaginez-vous, monsieur de Pourceaugnac, qu'une fille comme la mienne soit affamée de mari ?

---

## SCENE VI.

JULIE, ORONTE, MONSIEUR  
DE POURCEAUGNAC.

JULIE.

ON vient, de me dire, mon pere, que monsieur de Pourceaugnac est arrivé. Ah ! Le voilà, sans doute, & mon cœur me le dit. Qu'il est bien fait ! Qu'il a bon air ! Et que je suis contente d'avoir un tel époux ! Souffrez que je l'embrasse, & que je lui témoigne...

ORONTE.

Doucement, ma fille, doucement.

M. DE POURCEAUGNAC *à part.*

Tudieu ! Quelle galante ! Comme elle prend feu d'abord !



ORONTE.

Je voudrois bien sçavoir, monsieur de Pourceaugnac, par quelle raison vous venez...

JULIE *s'approche de monsieur de Pourceaugnac, le regarde d'un air languissant, & lui veut prendre la main.*  
Que je suis aise de vous voir! Et que je brûle d'impatience...

ORONTE.

Ah! Ma fille, ôtez-vous de là, vous dis-je.

[M. DE POURCEAUGNAC *à part.*

Oh, oh! Quelle égrillarde!

ORONTE.

Je voudrois bien, dis-je, sçavoir par quelle raison, s'il vous plaît, vous avez la hardiesse de...

[*Julie continuë le même jeu.*]

M. DE POURCEAUGNAC *à part.*

Vertu de ma vie!

ORONTE *à Julie.*

Encore? Qu'est-ce à dire cela?

JULIE.

Ne voulez-vous pas que je caresse l'époux que vous m'avez choisi?

ORONTE.

Non. Rentrez là-dedans.

JULIE.

Laissez-moi le regarder.

ORONTE.

Rentrez, vous dis-je.

336 M. DE POURCEAUGNAC,  
JULIE.

Je veux demeurer là, s'il vous plaît.

ORONTE.

Je ne veux pas, moi; &, si tu ne rentres tout-à-l'heure, je...

JULIE.

Hé bien, je rentre.

ORONTE.

Ma fille est une sotte, qui ne sçait pas les choses.

M. DE POURCEAUGNAC *à part.*

Comme nous lui plaifons !

ORONTE *à Julie qui est restée, après avoir fait  
quelques pas pour s'en aller.*

Tu ne veux pas te retirer ?

JULIE.

Quand est-ce donc que vous me marierez avec monsieur ?

ORONTE.

Jamais ; & tu n'es pas pour lui.

JULIE.

Je le veux avoir, moi, puisque vous me l'avez promis.

ORONTE.

Si je te l'ai promis, je te le dépromets.

M. DE POURCEAUGNAC *à part.*

Elle voudroit bien me tenir.

JULIE.

Vous avez beau faire, nous serons mariés ensemble, en dépit de tout le monde.

ORONTE.

Je vous en empêcherai bien tous deux, je vous assure.  
Voyez un peu quel *vertigo* lui prend.

SCENE

## SCENE VII.

ORONTE, M. DE POURCEAUGNAC.

M. DE POURCEAUGNAC.

**M** On Dieu ! Notre beau-pere prétendu, ne vous fatiguez point tant ; on n'a pas envie de vous enlever votre fille, & vos grimaces n'attraperont rien.

ORONTE.

Toutes les vôtres n'auront pas grand effet.

M. DE POURCEAUGNAC.

Vous êtes-vous mis dans la tête que Léonard de Pourceaugnac soit un homme à acheter chat en poche ? Et qu'il n'ait pas là-dedans quelque morceau de judiciaire pour se conduire, pour se faire informer de l'histoire du monde ; & voir, en se mariant, si son honneur a bien toutes ses sûretés ?

ORONTE.

Je ne sçais pas ce que cela veut dire ; mais vous êtes-vous mis dans la tête, qu'un homme de soixante & trois ans ait si peu de cervelle, & considère si peu sa fille, que de la marier avec un homme qui a ce que vous sçavez ; & qui a été mis chez un médecin pour être pansé ?

M. DE POURCEAUGNAC.

C'est une pièce que l'on m'a faite, & je n'ai aucun mal.

ORONTE.

Le médecin me l'a dit lui-même.

338 M. DE POURCEAUGNAC,  
M. DE POURCEAUGNAC.

Le médecin en a menti. Je suis gentilhomme, & je le veux voir l'épée à la main.

ORONTE.

Je sçais ce que j'en dois croire; & vous ne m'abuserez pas là-dessus, non plus que sur les dettes que vous avez assignées sur le mariage de ma fille.

M. DE POURCEAUGNAC.

Quelles dettes?

ORONTE.

La feinte ici est inutile; & j'ai vû le marchand flamand, qui, avec les autres créanciers, a obtenu depuis huit mois sentence contre vous.

M. DE POURCEAUGNAC.

Quel marchand flamand? Quels créanciers? Quelle sentence obtenue contre moi?

ORONTE.

Vous sçavez bien ce que je veux dire.

---

## SCENE VIII.

LUCETTE, ORONTE, MONSIEUR  
DE POURCEAUGNAC.

LUCETTE *contrefaisant une languedocienne.*

A H! Tu es assi, & à la fi yeu te trobi après abé fait tant de passés. Podes-tu, scélérat, podes-tu sousteni ma bisto?



Qu'est-ce que veut dire cette femme-là ?

LUCETTE.

Que te bôli, infame ! Tu fas sémblan de nou me pas con-  
nouïsse, & nou rougiffes pas, impudint que tu sios, tu ne

[ à *Oronte.* ]

rougiffes pas de me beyre ? Nou sabi pas, mouffur, saquos  
bous dont m'an dit que bouillo espousa la fillo ; mai yeu  
bous déclari que yeu soun sa fenno, & que y a set ans,  
Mouffur, qu'en passant à Pézénas, elle auguet l'adresse  
dambé sas mignardisos, commo sap tapla fayre, de me ga-  
gna lou cor, & m'oubligel pra quel moueyen à ly donna  
la man per l'espousa.

ORONTE.

Oh, oh !

M. DE POURCEAUGNAC.

Que diable est-ceci ?

LUCETTE.

Lou trayte me quitel très ans après, sul préteste de qual-  
ques affayres que l'apelabon dins soun pays, & despey noun  
l'y resçau put quaso de noubelo, may dins lou tens qui  
soungeabi lou mens, m'an dounat abist, que begnio dins  
aquesto billo, per se remarida danbé un outro jouena fillo,  
que sous parens ly an proucurado, sènsse saupré res de sou  
premié mariatge. Yeuy ay tout quittat en diligenço, & me  
soüy rendudo dins aqueste loc lou pu leau qu'ay poufcut,  
per m'oupousa en aquel criminel mariatge, & confondre  
as elys de tout le mounde lou plus méchant day hommes.

V u ij

340 M. DE POURCEAUGNAC,

M. DE POURCEAUGNAC.

Voilà une étrange effrontée !

LUCETTE.

Impudent , n'as pas de honte de m'injuria , allioc d'être confus day reproches secrets que ta consiensso te den fayre ?

M. DE POURCEAUGNAC.

Moi , je suis votre mari ?

LUCETTE.

Infame , gaufos-tu dire lou contrairi ? Hé tu sàbes bé , per ma penno , que n'es que trop bertat ; & plagueffo al Cel qu'aco nou fougessò pas , & que mauqueffo layssado dins l'état d'innouessenco , & dins la tranquillitat oun moun amo bibio daban que tous charmes & tas trompariés oun m'en benguesson malheureusomen fayre fourty ; yeu nou serio pas réduito à fayre lou triste persounatgé que yeu fave présentemen ; à beyre un marit cruel mespresà touto l'ardou que yeu ay per el , & me laissà sensse cap de piétat abandonado à las mourtéles doulous que yeu ressenti de sas perfidos acciûs.

ORONTE.

[à m. de Pourceaugnac.]

Je ne sçaurois m'empêcher de pleurer. Allez , vous êtes un méchant homme.

M. DE POURCEAUGNAC.

Je ne connois rien à tout ceci.

## SCENE IX.

NERINE, LUCETTE, ORONTE,  
M. DE POURCEAUGNAC.

NERINE *contrefaisant une picarde.*

A H! Jen'en pis plus, je sis toute essoflée. Ah! Finfaron,  
tu m'as bien fait courir, tu ne m'écaperas mie. Justi-  
[à Oronte.]

che, justiche; je boute empêchement au mariage. Chés mon  
méri, Monsieu, & je veux faire pindre ché bon pindar-là.

M. DE POURCEAUGNAC.

Encore!

ORONTE *à part.*

Quel diable d'homme est-ce-ci?

LUCETTE.

Et que boulez bous dire, ambe bostre empachomen, &  
bostro pendarie? Quaquel homo es bostre marit?

NERINE.

Oui, Medéme, & je sis sa femme.

LUCETTE.

A quo es faus, aquos yeu que foun sa fenno, & se deuestre  
pendut, aquo fera yeu que lou farai penjat.

NERINE.

Je n'entains mie che baragoin-là.

LUCETTE.

Yeu bous disî que yeu foun sa fenno.

342 M. DE POURCEAUGNAC,  
NERINE.

Sa femme ?

LUCETTE.

Oy.

NERINE.

Je vous dis que cheft mi , encore in coup , qui le fis.

LUCETTE.

Et yeu bous fousténir yeu , qu'aquos yeu.

NERINE.

Il y a quetre ans qu'il m'a époséée.

LUCETTE.

Et yeu set ans y a que m'a preso per fenno.

NERINE.

J'ai des gairants de tout cho que je dis.

LUCETTE.

Tout mon pays lo sap.

NERINE.

No ville en est témoin.

LUCETTE.

Tout Pézénas a bist nostre mariatge.

NERINE.

Tout chin Quentin a assisté à no noche.

LUCETTE.

Nou y a res de tant béritable.

NERINE.

Il gn'y a rien de plus certain.

LUCETTE à m. de Pourceaugnac.

Gausos-tu dire lou contrari , valisquos ?



NERINE à *m. de Pourceaugnac*.

Est-che que tu me démentiras, méchaint homme?

M. DE POURCEAUGNAC.

Il est aussi vray l'un que l'autre.

LUCETTE.

Quaingn impudensso ! Et coussy, misérable , nou te soubennes plus de la payro Françon , & del payre Jeannet , que soun lous fruits de nostre mariatge ?

NERINE.

Bayez un peu l'insolence. Quoi , tu ne te souviens mie de chette pauvre ainfain , no petite Madelaine , que tu m'as laichée pour gaigne de te foi ?

M. DE POURCEAUGNAC.

Voilà deux impudentes carognes !

LUCETTE.

Beni Françon , beni Jeannet , beni toustou , beni toustaine , beni fayre beyre à un payre dénaturat la duretat quel a per nostres.

NERINE.

Venez Madelaine , me n'ainfain , venez vesen ichi faire honte à vo pere de l'impudainche qu'il au.

## SCENE X.

ORONTE, M. DE POURCEAUGNAC,  
LUCETTE, NERINE, PLUSIEURS  
ENFANS.

LES ENFANS.  
**A**H! Mon papa, mon papa, mon papa!

M. DE POURCEAUGNAC.  
Diantre soit des petits fils de putains!

LUCETTE.  
Couffy, trayte, tu nou sios pas la darniare confusiu, de res-  
faupre à tal tous enfans, & de ferma l'aureillo à la tendressô  
paternello? Tu nou m'escaperat pas, infame, yeu te boly  
seguy pes tou, & te reproucha ton crime jusquos à tant  
que me sio beniado, & que t'ayo fayt penjat, couqui, te  
boly fayré penjat.

NERINE.  
Ne rougis-tu mie de dire ches mots-là, & d'être insainfible  
aux caireffes de chette pauvre ainfain? Tu ne te fauveras  
mie de mes pattes; &, en dépit de tes dains, je ferai bien  
voir que je sis ta femme, & je te ferai pindre.

LES ENFANS.  
Mon papa, mon papa, mon papa!

M. DE POURCEAUGNAC.  
Au secours, au secours! Où fuirai-je? Je n'en puis plus.  
ORONTE.

ORONTE à *Lucette*, & à *Nérine*.

Allez, vous ferez bien de le faire punir, & il mérite d'être pendu.

---

## SCENE XI.

SBRIGANI *seul*.

JE conduis de l'œil toutes choses, & tout cela ne va pas mal. Nous fatiguerons tant notre provincial, qu'il faudra, ma foi, qu'il déguerpiſſe.

---

## SCENE XII.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC,  
SBRIGANI.

M. DE POURCEAUGNAC.

AH! Je ſuis aſſommé. Quelle peine! Quelle maudite ville! Aſſaſſiné de tous côtés?

SBRIGANI.

Qu'eſt-ce, monſieur? Eſt-il encore arrivé quelque choſe?

M. DE POURCEAUGNAC.

Oui. Il pleut en ce pays des femmes & des lavemens.

SBRIGANI.

Comment donc?

M. DE POURCEAUGNAC.

Deux carognes de baragouineuſes me ſont venu accuſer de

346 M. DE POURCEAUGNAC,  
les avoir épousées toutes deux , & me menacent de la justice.

SBRIGANI.

Voilà une méchante affaire ; & la justice , en ce pays-ci , est rigoureuse en diable contre cette sorte de crime.

M. DE POURCEAUGNAC.

Oui ; mais quand il y auroit information , ajournement , décret & jugement obtenu par surprise , défaut & contumace , j'ai la voye de conflit de juridiction pour temporiser , & venir aux moyens de nullité qui seront dans les procédures.

SBRIGANI.

Voilà en parler dans tous les termes ; & l'on voit bien , monsieur , que vous êtes du métier.

M. DE POURCEAUGNAC.

Moi ? Point du tout. Je suis gentilhomme.

SBRIGANI.

Il faut bien , pour parler ainsi , que vous ayez étudié la pratique.

M. DE POURCEAUGNAC.

Point. Ce n'est que le sens commun qui me fait juger que je ferai toujours reçu à mes faits justificatifs , & qu'on ne me sçauroit condamner sur une simple accusation , sans un récollement & confrontation avec mes parties.

SBRIGANI.

En voilà du plus fin encore.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ces mots-là me viennent sans que je les sçache.



SBRIGANI.

Il me semble que le sens commun d'un gentilhomme peut bien aller à concevoir ce qui est du droit, & de l'ordre de la justice ; mais non pas à sçavoir les vrayes termes de la chicane.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ce sont quelques mots que j'ai retenus en lisant les romans.

SBRIGANI.

Ah ! Fort bien.

M. DE POURCEAUGNAC.

Pour vous montrer que je n'entends rien du tout à la chicane, je vous prie de me mener chez quelque avocat pour consulter mon affaire.

SBRIGANI.

Je le veux, & vais vous conduire chez deux hommes fort habiles ; mais j'ai auparavant à vous avertir de n'être point surpris de leur manière de parler ; ils ont contracté du barreau certaine habitude de déclamation, qui fait que l'on diroit qu'ils chantent, & vous prendrez pour musique tout ce qu'ils vous diront.

M. DE POURCEAUGNAC.

Qu'importe comme ils parlent, pourvu qu'ils me disent ce que je veux sçavoir.

SCENE XIII.

M. DE POURCEAUGNAC, SBRIGANI,  
*deux* AVOCATS, *deux* PROCUREURS,  
*deux* SERGENS.

1. AVOCAT. *trainant ses paroles en chantant.*

**L** *A polygamie est un cas,  
 Est un cas pendable.*

2. AVOCAT *chantant fort vite, & en bredouillant.*

*Votre fait  
 Est clair & net ;  
 Et tout le droit,  
 Sur cet endroit,  
 Conclut tout droit.*

*Si vous consultez nos auteurs,  
 Législateurs & glossateurs,  
 Justinian, Papinian,  
 Ulpian, & Tribonian,  
 Fernand, Rebuffe, Jean Imole,  
 Paul Castre, Julian, Barthole,  
 Jason, Alciat, & Cujas,  
 Ce grand homme si capable,  
 La polygamie est un cas,  
 Est un cas pendable.*

## ENTRÉE DE BALLET.

*Danse de deux procureurs , & de deux sergens.*

*Pendant que le 2. AVOCAT chante les paroles qui suivent.*

Tous les peuples policés ,  
Et bien sensés ,  
Les françois , anglois , hollandois ,  
Danois , suédois , polonois ,  
Portugais , espagnols , flamans ,  
Italiens , allemans ,  
Sur ce fait tiennent loi semblable ;  
Et l'affaire est sans embarras.  
La polygamie est un cas ,  
Est un cas pendable.

*Le 1. AVOCAT chante celles-ci.*

La polygamie est un cas ,  
Est un cas pendable.

[*Monsieur de Pourceaugnac impatienté , les chasse.*

*Fin du second Acte.*



# ACTE TROISIÈME.

## SCENE PREMIERE.

ERASTE, SBRIGANI.

SBRIGANI.



U I, les choses s'acheminent où nous voulons, & , comme ses lumières sont fort petites, & son sens le plus borné du monde, je lui ai fait prendre une frayeur si grande de la sévérité de la justice de ce pays, & des apprêts qu'on faisoit déjà pour sa mort, qu'il veut prendre la fuite; & pour se dérober avec plus de facilité aux gens que je lui ai dit qu'on avoit mis pour l'arrêter aux portes de la ville, il s'est résolu à se déguiser; & le déguisement qu'il a pris, est l'habit de femme.

ERASTE.

Je voudrois bien le voir en cet équipage.

SBRIGANI.

Songez de votre part à achever la comédie; & , tandis que je jouerai mes scènes avec lui, allez-vous-en. [*Il lui parle à l'oreille.*] Vous entendez bien?



Oui.

SBRIGANI.

Et lorsque j'en aurai mis où je veux... [*Il lui parle à l'oreille.*]

ERASTE.

Fort bien.

SBRIGANI.

Et quand le pere aura été averti par moi... [*Il lui parle encore à l'oreille.*]

ERASTE.

Cela va le mieux du monde.

SBRIGANI.

Voici notre demoiselle. Allez vite, qu'il ne nous voye ensemble.

---

## SCENE II.

M. DE POURCEAUGNAC *en femme*,

SBRIGANI.

SBRIGANI.

P Our moi, je ne crois pas qu'en cet état on puisse jamais vous connoître; & vous avez la mine comme cela, d'une femme de condition.

M. DE POURCEAUGNAC.

Voilà qui m'étonne, qu'en ce pays-ci les formes de la justice ne soient point observées.

352 M. DE POURCEAUGNAC,  
SBRIGANI.

Oui, je vous l'ai déjà dit. Ils commencent ici par faire pendre un homme, & puis ils lui font son procès.

M. DE POURCEAUGNAC.

Voilà une justice bien injuste.

SBRIGANI.

Elle est sévère comme tous les diables, particulièrement sur ces sortes de crimes.

M. DE POURCEAUGNAC.

Mais quand on est innocent ?

SBRIGANI.

N'importe. Ils ne s'enquêtent point de cela ; & puis, ils ont en cette ville une haine effroyable pour les gens de votre pays, & ils ne sont point plus ravis que de voir pendre un limosin.

M. DE POURCEAUGNAC.

Qu'est-ce que les limosins leur ont donc fait ?

SBRIGANI.

Ce sont des brutaux, ennemis de la gentillesse & du mérite des autres villes. Pour moi, je vous avouë que je suis pour vous dans une peur épouvantable ; & je ne me consolerois de ma vie, si vous veniez à être pendu.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ce n'est pas tant la peur de la mort qui me fait fuir, que de ce qu'il est fâcheux à un gentilhomme d'être pendu ; & qu'une preuve comme celle-là, feroit tort à nos titres de noblesse.

SBRIGANI.

Vous avez raison ; on vous contesterait après cela le titre d'écuyer. Au reste, étudiez-vous, quand je vous mènerai par la main, à bien marcher comme une femme ; & à prendre le langage, & toutes les manières d'une personne de qualité.

M. DE POURCEAUGNAC.

Laissez-moi faire, j'ai vu les personnes du bel air. Tout ce qu'il y a, c'est que j'ai un peu de barbe.

SBRIGANI.

Votre barbe n'est rien, il y a des femmes qui en ont autant que vous. Ça, voyons un peu comme vous ferez. [*après que monsieur de Pourceaugnac a contrefait la femme de condition.*] Bon.

M. DE POURCEAUGNAC.

Allons donc, mon carrosse ; où est-ce qu'est mon carrosse ? Mon Dieu ! Qu'on est misérable, d'avoir des gens comme cela ! Est-ce qu'on me fera attendre toute la journée sur le pavé ; & qu'on ne me fera point venir mon carrosse ?

SBRIGANI.

Fort bien.

M. DE POURCEAUGNAC.

Hola, ho, cocher, petit laquais. Ah ! Petit fripon, que de coups de fouet je vous ferai donner tantôt ! Petit laquais, petit laquais. Où est-ce donc qu'est ce petit laquais ? Ce petit laquais ne se trouvera-t-il point ? Ne me fera-t-on point venir ce petit laquais ? Est-ce que je n'ai point un petit laquais dans le monde ?

354 M. DE POURCEAUGNAC,  
SBRIGANI.

Voilà qui va à merveille ; mais je remarque une chose ; cette coëffe est un peu trop déliée , j'en vais querir une un peu plus épaisse , pour vous mieux cacher le visage , en cas de quelque rencontre.

M. DE POURCEAUGNAC.

Que deviendrai-je cependant ?

SBRIGANI.

Attendez-moi là , je suis à vous dans un moment ; vous n'avez qu'à vous promener.

[ *M. de Pourceaugnac fait plusieurs tours sur le théâtre , en continuant à contrefaire la femme de qualité.* ]

---

SCENE III.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC,  
DEUX SUISSES.

1. SUISSE *sans voir m. de Pourceaugnac.*

A Llons , dépêchons , camerade , l'y faut allair tous deux nous à la créve , pour regarter un peu choufticier sti montsir de Porcegnac , qui l'a été contané par or-tonnance à l'être pendu par son cou.

2. SUISSE *sans voir m. de Pourceaugnac.*

Ly faut nous loër un fenestre pour soir sti chouftice.

1. SUISSE.

Ly disent que l'on fait téjà planter un grand potence tout neuve pour ly accrochir sti Porcegnac.



## 2. SUISSSE.

Ly sira, mon foi, un grand plaisir, d'y regarter pendre sti limoffin.

## 1. SUISSSE.

Oui, te li foir gambiller les pieds en haut tefant tout le monde.

## 2. SUISSSE.

Ly est un plaçant trôle, oui; ly disent que s'être marié trois foye.

## 1. SUISSSE.

Sti tiable ly fouloir trois femmes à ly tout seul, ly être bien assez t'une.

2. SUISSSE *appercevant m. de Pourceaugnac.*

Ah! Pon chour, Mamefelle.

## 1. SUISSSE.

Que faire fous là tout seul?

## M. DE POURCEAUGNAC.

J'attends mes gens, Messieurs.

## 2. SUISSSE.

Ly être belle, par mon foi.

## M. DE POURCEAUGNAC.

Doucement, Messieurs.

## 1. SUISSSE.

Fous, Mamefelle, fouloir finir rechouir fous à la créve?

Nous faire foir à fous un petit pendement pien choli.

## M. DE POURCEAUGNAC.

Je vous rends grace.

356 M. DE POURCEAUGNAC,

2. SUISSE.

L'être un gentilhomme limoslin, qui sera pendu chantiment à un grand potence.

M. DE POURCEAUGNAC.

Je n'ai pas de curiosité.

1. SUISSE.

Ly être là un petit téton qui l'est trôle.

M. DE POURCEAUGNAC.

Tout beau.

1. SUISSE.

Mon foi, moi couchair pïen afec fous.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ah! C'en est trop; & ces fortes d'ordures-là ne se disent point à une femme de ma condition.

2. SUISSE.

Laisse, toi; l'être moi qui le veut couchair afec elle.

1. SUISSE.

Moi, ne fouloir pas laisser.

2. SUISSE.

Moi, li fouloir, moi.

[*Les deux suisses tirent m. de Pourceaugnac avec violence.*]

1. SUISSE.

Moi, ne faire rien.

2. SUISSE.

Toi, l'afoir pïen menti.

1. SUISSE.

Parti, toi, l'afoir menti toi-même.

Au secours ! A la force !

---

SCENE IV.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC,  
UN EXEMT, DEUX ARCHERS,  
DEUX SUISSSES.

L'EXEMT.

**Q**U'est-ce ? Quelle violence est-ce-là ? Et que voulez-vous faire à madame ? Allons , que l'on forte de là , si vous ne voulez que je vous mette en prison.

1. SUISSSE.

Parti, pon ; toi , ne l'afoir point.

2. SUISSSE.

Parti , pon aussi ; toi , ne l'afoir point encore.

---

SCENE V.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC,  
UN EXEMT.

M. DE POURCEAUGNAC.

**J**E vous suis obligée, Monsieur, de m'avoir délivrée de ces insolens.

L'EXEMT.

Ouais ! Voilà un visage qui ressemble bien à celui que l'on m'a dépeint.

358 M. DE POURCEAUGNAC,  
M. DE POURCEAUGNAC.

Ce n'est pas moi, je vous assure.

L'EXEMT.

Ah, ah! Qu'est-ce que veut dire....?

M. DE POURCEAUGNAC.

Je ne sçai pas.

L'EXEMT.

Pourquoi donc dites-vous cela?

M. DE POURCEAUGNAC.

Pour rien.

L'EXEMT.

Voilà un discours qui marque quelque chose; & je vous arrête prisonnier.

M. DE POURCEAUGNAC.

Hé! Monsieur, de grace!

L'EXEMT.

Non, non, à votre mine, & à vos discours, il faut que vous soyiez ce monsieur de Pourceaugnac que nous cherchons, qui se soit déguisé de la sorte; & vous viendrez en prison tout-à-l'heure.

M. DE POURCEAUGNAC.

Hélas!



## SCÈNE VI.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC,  
SBRIGANI, UN EXEMT, DEUX  
ARCHERS.

A SBRIGANI *à m. de Pourceaugnac.*  
H Ciel ! Que veut dire cela ?

M. DE POURCEAUGNAC.

Ils m'ont reconnu.

L'EXEMT.

Oui, oui ; c'est de quoi je suis ravi.

SBRIGANI *d' l'exemt.*

Hé ! Monsieur, pour l'amour de moi , vous sçavez que nous sommes amis depuis long-tems , je vous conjure de ne le point mener en prison.

L'EXEMT.

Non , il m'est impossible.

SBRIGANI.

Vous êtes homme d'accommodement. N'y a-t-il pas moyen d'ajuster cela avec quelques pistoles ?

L'EXEMT *à ses archers.*

Retirez-vous un peu.

SCENE VII.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC,  
SBRIGANI, UN EXEMT.

SBRIGANI à *m. de Pourceaugnac.*

**I**L faut lui donner de l'argent pour vous laisser aller.  
Faites vite.

M. DE POURCEAUGNAC *donnant de l'ar-*  
Ah ! Maudite ville ! *gent à Sbrigani.*

SBRIGANI.

Tenez, Monsieur.

L'EXEMT.

Combien y a-t-il ?

SBRIGANI.

Un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf, dix.

L'EXEMT.

Non, mon ordre est trop exprès.

SBRIGANI à *l'exemt qui veut s'en aller.*

[ à *m. de Pourceaugnac.* ]

Mon Dieu ! Attendez. Dépêchez, donnez-lui-en encore  
autant.

M. DE POURCEAUGNAC.

Mais . . . .

SBRIGANI.

Dépêchez-vous, vous dis-je, & ne perdez point de tems.  
Vous auriez un grand plaisir quand vous seriez pendu.

M. DE

Ah! [*Il donne encore de l'argent à Sbrigani.*]

SBRIGANI à *l'exemt.*

Tenez, monsieur.

L'EXEMT à *Sbrigani.*

Il faut donc que je m'enfuye avec lui ; car il n'y auroit point ici de sûreté pour moi. Laissez-le moi conduire , & ne bougez d'ici.

SBRIGANI.

Je vous prie d'en avoir un grand soin.

L'EXEMT.

Je vous promets de ne le point quitter, que je ne l'aye mis en lieu de sûreté.

M. DE POURCEAUGNAC à *Sbrigani.*

Adieu. Voilà le seul honnête homme que j'aye trouvé en cette ville.

SBRIGANI.

Ne perdez point de tems. Je vous aime tant, que je voudrois que vous fussiez déjà bien loin. [*seul.*] Que le Ciel te conduise ! Par ma foi, voilà une grande duppe ! Mais, voici . . .

---

## SCENE VIII.

ORONTE, SBRIGANI.

SBRIGANI, *feignant de ne pas voir Oronte.*

AH ! Quelle étrange aventure ! Quelle fâcheuse nouvelle pour un pere ! Pauvre Oronte, que je te plains !

362 M. DE POURCEAUGNAC,  
ORONTE.

Qu'est-ce? Quel malheur me présages-tu?

SBRIGANI.

Ah! Monsieur, ce perfide limosin, ce traître de monsieur de Pourceaugnac vous enlève votre fille.

ORONTE.

Il m'enlève ma fille?

SBRIGANI.

Oui. Elle en est devenuë si folle, qu'elle vous quitte pour le suivre; & l'on dit qu'il a un caractère pour se faire aimer de toutes les femmes.

ORONTE.

Allons vite à la justice. Des archers après eux.

---

## SCENE IX.

ORONTE, ERASTE, JULIE,  
SBRIGANI.

ERASTE à *Julie*.

**A**llons, vous viendrez malgré vous, & je veux vous remettre entre les mains de votre pere. Tenez, monsieur, voilà votre fille que j'ai tirée de force d'entre les mains de l'homme avec qui elle s'enfuyoit; non pas pour l'amour d'elle, mais pour votre seule considération. Car, après l'action qu'elle a faite, je dois la mépriser, & me guérir absolument de l'amour que j'avois pour elle.



## ORONTE.

Ah ! Infame que tu es !

ERASTE à *Julie*.

Comment ? Me traiter de la sorte , après toutes les marques d'amitié que je vous ai données ! Je ne vous blâme point de vous être soumise aux volontés de monsieur votre pere ; il est sage & judicieux dans les choses qu'il fait ; & je ne me plains point de lui , de m'avoir rejeté pour un autre. S'il a manqué à la parole qu'il m'avoit donnée , il a ses raisons pour cela. On lui a fait croire que cet autre est plus riche que moi de quatre ou cinq mille écus ; & quatre ou cinq mille écus est un denier considérable , & qui vaut bien la peine qu'un homme manque à sa parole ; mais oublier en un moment toute l'ardeur que je vous ai montrée , vous laisser d'abord enflammer d'amour pour un nouveau venu , & le suivre honteusement , sans le consentement de monsieur votre pere , après les crimes qu'on lui impute , c'est une chose condamnée de tout le monde , & dont mon cœur ne peut vous faire d'assez sanglans reproches.

JULIE.

Hé bien , oui. J'ai conçu de l'amour pour lui , & je l'ai voulu suivre , puisque mon pere me l'avoit choisi pour époux. Quoi que vous me disiez , c'est un fort honnête homme ; & tous les crimes dont on l'accuse , sont faussés épouvantables.

ORONTE.

Taisez-vous , vous êtes une impertinente ; & je sçais mieux que vous ce qui en est.

JULIE.

Ce font, fans doute, des pièces qu'on lui fait ; & c'est peut-  
[montrant *Erafte*.]

être lui qui a trouvé cet artifice pour vous en dégôûter.

ERASTE.

Moi, je ferois capable de cela ?

JULIE.

Oui, vous.

ORONTE.

Taisez-vous, vous dis-je, vous êtes une fotte.

ERASTE.

Non, non, ne vous imaginez pas que j'aye aucune envie de détourner ce mariage, & que ce foit ma paffion qui m'ait forcé à courir après vous. Je vous l'ai déjà dit, ce n'est que la feule confidération que j'ai pour monsieur votre pere ; & je n'ai pû souffrir qu'un honnête homme, comme lui, fût expofé à la honte de tous les bruits qui pourroient fuivre une action comme la vôtre.

ORONTE.

Je vous fuis, feigneur Erafte, infiniment obligé.

ERASTE.

Adieu, monsieur. J'avois toutes les ardeurs du monde d'entrer dans votre alliance ; j'ai fait tout ce que j'ai pû pour obtenir un tel honneur ; mais j'ai été malheureux, & vous ne m'avez pas jugé digne de cette grace. Cela n'empêchera pas que je ne conferve pour vous les fentimens d'estime & de vénération où votre perfonne m'oblige ; &, fi je n'ai pû être votre gendre, au moins ferai-je éternellement votre ferviteur.

ORONTE.

Arrêtez, seigneur Eraſte. Votre procédé me touche l'ame;  
& je vous donne ma fille en mariage.

JULIE.

Je ne veux point d'autre mari, que monsieur de Pourceaugnac.

ORONTE.

Et je veux, moi, tout-à-l'heure, que tu prennes le seigneur Eraſte. Ça, la main.

JULIE.

Non, je n'en ferai rien.

ORONTE.

Je te donnerai sur les oreilles.

ERASTE.

Non, non, monsieur, ne lui faites point de violence, je vous en prie.

ORONTE.

C'est à elle à m'obéir; & je sçais me montrer le maître.

ERASTE.

Ne voyez-vous pas l'amour qu'elle a pour cet homme-là?  
Et voulez-vous que je possède un corps, dont un autre possédera le cœur?

ORONTE.

C'est un sortilège qu'il lui a donné; & vous verrez qu'elle changera de sentiment avant qu'il soit peu. Donnez-moi votre main. Allons.

JULIE.

Je ne...

366 M. DE POURCEAUGNAC,  
ORONTE.

Ah ! Que de bruit ! Ça , votre main , vous dis-je. Ah , ah ,  
ah !

ERASTE à *Julie*.

Ne croyez pas que ce soit pour l'amour de vous que je vous  
donne la main ; ce n'est que de monsieur votre pere dont  
je suis amoureux ; & c'est lui que j'épouse.

ORONTE.

Je vous suis beaucoup obligé ; & j'augmente de dix mille  
écus le mariage de ma fille. Allons , qu'on fasse venir le  
notaire pour dresser le contrat.

ERASTE.

En attendant qu'il vienne , nous pouvons jouir du diver-  
tissement de la faison , & faire entrer les masques , que le  
bruit des nêces de monsieur de Pourceaugnac a attirés ici  
de tous les endroits de la ville.

---

## SCENE DERNIERE.

TROUPE DE MASQUES *dansans & chantans.*

UN MASQUE *en égyptienne.*

*S*Ortez , sortez de ces lieux ,  
*S*Soucis , chagrins & tristesse ;  
*V*Venez , venez , ris & jeux ,  
*P*Plaisirs , amour & tendresse ;  
*N*Ne songeons qu'à nous réjouir ,  
*L*La grande affaire est le plaisir.



COMEDIE-BALLET.  
CHOEUR DE MASQUES *chantans.*

367

*Ne songeons qu'à nous réjouir ,*

*La grande affaire est le plaisir.*

L'EGYPTIENNE.

*A me suivre tous ici ,*

*Votre ardeur est non commune ;*

*Et vous êtes en souci*

*De votre bonne fortune :*

*Soyez toujours amoureux ,*

*C'est le moyen d'être heureux.*

UN MASQUE *en égyptien.*

*Aimons jusqu'au trépas ,*

*La raison nous y convie.*

*Hélas ! Si l'on n'aimoit pas ;*

*Que seroit-ce de la vie ?*

*Ah ! Perdons plutôt le jour ,*

*Que de perdre notre amour.*

L'EGYPTIEN.

*Les biens ,*

L'EGYPTIENNE.

*La gloire ,*

L'EGYPTIEN.

*Les grandeurs ;*

L'EGYPTIENNE.

*Les scéptres qui font tant d'envie ;*

L'EGYPTIEN.

*Tout n'est rien , si l'amour n'y mêle ses ardeurs.*

368 M. DE POURCEAUGNAC,  
L'EGYPTIENNE.

*Il n'est point, sans l'amour, de plaisirs dans la vie.*

TOUS DEUX ENSEMBLE.

*Soyons toujours amoureux,  
C'est le moyen d'être heureux.*

CHOEUR.

*Sus, chantons tous ensemble;  
Dançons, sautons, jouons-nous.*

UN MASQUE en pantalon.

*Lorsque pour rire on s'assemble,  
Les plus sages, ce me semble,  
Sont ceux qui sont les plus fous.*

TOUS ENSEMBLE.

*Ne songeons qu'à nous réjouir,  
La grande affaire est le plaisir.*

---

PREMIERE ENTRÉE DE BALLET.

*Danse de sauvages.*

II. ENTRÉE DE BALLET.

*Danse de biscayens.*

FIN.

NOMS

*NOMS DES PERSONNES QUI ONT CHANTÉ  
& dansé dans m. de Pourceaugnac, comédie-ballet.*

Une musicienne, *mademoiselle Hilaire*. Deux musiciens, *les sieurs Estival & Langeais*. Deux maîtres à danser, *les sieurs la Pierre, & Favier*. Deux pages dansans, *les sieurs Beauchamp, & Chicanneau*. Quatre curieux de spectacles dansans, *les sieurs Noblet, Joubert, Lestang, & Mayeu*. Deux Suisses dansans. . . . . Deux médecins grotesques, *il signor Chiacchiarone, & le sieur Gaye*. Mataffins dansans, *les sieurs Beauchamp, la Pierre, Favier, Noblet, Chicanneau, & Lestang*.

Deux avocats chantans, *les sieurs Estival, & Gaye*. Deux procureurs dansans, *les sieurs Beauchamp, & Chicanneau*. Deux sergens dansans, *les sieurs la Pierre, & Favier*.

Troupe de masques chantans & dansans. Une égyptienne chantante, *mademoiselle Hilaire*. Un égyptien chantant, *le sieur Gaye*. Un pantalon chantant, *le sieur Blondel*.

Chœur de masques chantans. Deux vieilles, *le sieur Fernon le cadet, & le Gros*. Deux scaramouches, *les sieurs Estival, & Gingan*. Deux pantalons, *les sieurs Gingan le cadet, & Blondel*. Deux docteurs, *les sieurs Rebel, & Hedouin*. Deux payfans, *les sieurs Langeais, & Deschamps*. Sauvages dansans, *les sieurs Payfan, Noblet, Joubert, & Lestang*. Biscayens dansans, *les sieurs Beauchamp, Favier, Mayeu, & Chicanneau*.





LES AMANS  
MAGNIFIQUES,  
*COMÉDIE-BALLET.*



---

## *AVANT-PROPOS.*

**L**E Roi , qui ne veut que des choses extraordinaires dans tout ce qu'il entreprend , s'est proposé de donner à sa cour un divertissement qui fût composé de tous ceux que le théâtre peut fournir ; & , pour embrasser cette vaste idée , & enchaîner ensemble tant de choses diverses , sa Majesté a choisi pour sujet deux princes rivaux qui , dans le champêtre séjour de la vallée de Tempé , où l'on doit célébrer la fête des jeux Pythiens , régulent à l'envie une jeune princesse & sa mere , de toutes les galanteries dont ils se peuvent aviser.

---

## ACTEURS.

### *ACTEURS DE LA COMÉDIE.*

ARISTIONE, princesse, mere d'Eriphile.

ÉRIPHILE, fille de la princesse.

IPHICRATE, prince, amant d'Eriphile.

TIMOCLES, prince, amant d'Eriphile.

SOSTRATE, général d'armée, amant d'Eriphile.

CLÉONICE, confidente d'Eriphile.

ANAXARQUE, astrologue.

CLÉON, fils d'Anaxarque.

CHORÉBE, suivant d'Aristione.

CLITIDAS, plaissant de cour.

Une fausse VÉNUS, d'intelligence avec Anaxarque.

### *ACTEURS DES INTERMÈDES.*

#### PREMIER INTERMÈDE.

ÉOLE.

TRITONS, chantans.

FLEUVES, chantans.

AMOURS, chantans.

<sup>A</sup>  
PÊCHEURS DE CORAIL, dansans.



NEPTUNE.

SIX DIEUX MARINS, dansans.

DEUXIÈME INTERMÈDE.

TROIS PANTOMIMES, dansans.

TROISIÈME INTERMÈDE.

LA NYMPHE de la vallée de Tempé.

*ACTEURS DE LA PASTORALE*

*en musique.*

TIRCIS, berger, amant de Caliste.

CALISTE, bergère.

LICASTE, berger, ami de Tircis.

MÉNANDRE, berger, ami de Tircis.

PREMIER SATYRE, amant de Caliste.

SECOND SATYRE, amant de Caliste.

SIX DRYADES, }  
SIX FAUNES, } dansans.

CLIMÈNE, bergère.

PHILINTE, berger.

TROIS PETITES DRYADES, }  
TROIS PETITS FAUNES, } dansans.

## QUATRIÈME INTERMÈDE.

HUIT STATUËS qui dansent.

## CINQUIÈME INTERMÈDE.

QUATRE PANTOMIMES, dansans.

## SIXIÈME INTERMÈDE.

*FÊTE DES JEUX PYTHIENS.*

LA PRÊTESSE.

DEUX SACRIFICATEURS, chantans.

SIX MINISTRES DU SACRIFICE, portant  
des haches, dansans.

CHOEUR DE PEUPLES.

SIX VOLTIGEURS, sautans sur des chevaux de bois.

QUATRE CONDUCTEURS D'ESCLAVES, dansans.

HUIT ESCLAVES, dansans.

QUATRE HOMMES, armés à la grecque.

QUATRE FEMMES, armées à la grecque.

UN HÉRAUT.

SIX TROMPETTES.

UN TIMBALLIER.

APOLLON.

SUIVANS D'APOLLON, dansans.

*La scène est en Thessalie, dans la vallée de Tempé.*

LES







*L. et des. par E. Bouché.*

*Gravé par L. Car.*

## LES AMANS MAGNIFIQUES



---

# LES AMANS

## MAGNIFIQUES,

### COMÉDIE-BALLET.

---

## *PREMIER INTERMÈDE.*

*Le théâtre représente une vaste mer bordée de chaque côté de quatre grands rochers, dont le sommet porte chacun un fleuve appuyé sur une urne. Au pied de ces rochers sont douze Tritons, & dans le milieu de la mer, quatre Amours sur des Dauphins; Eole est élevé au dessus des ondes sur un nuage.*

## SCENE PREMIERE.

EOLE, FLEUVES, TRITONS,  
AMOURS.

EOLE.

**V**Ents, qui troublez les plus beaux jours;  
Rentrez dans vos grottes profondes;  
Et laissez regner sur les ondes  
Les Zéphirs & les Amours.

## SCENE II.

*La mer se calme , & , du milieu des ondes , on voit s'élever  
une ville. Huit pêcheurs sortent du fond de la mer avec  
des nacres de perle , & des branches de corail.*

EOLE, FLEUVES, TRITONS,  
AMOURS, PESCHEURS DE  
CORAIL.

UN TRITON.

**Q**uels beaux yeux ont percé nos demeures humides?  
Venez, venez, Tritons; cachez-vous, Néréïdes.

CHOEUR DE TRITONS.

Allons tous au devant de ces Divinités;  
Et rendons, par nos chants, hommage à leurs beautés.

UN AMOUR.

Ah! Que ces princesses sont belles!

UN AUTRE AMOUR.

Quels sont les cœurs qui ne s'y rendroient pas?

UN AUTRE AMOUR.

La plus belle des immortelles,

Notre mere, a bien moins d'appas.

CHOEUR.

Allons tous au devant de ces Divinités;  
Et rendons, par nos chants, hommage à leurs beautés.

## PREMIERE ENTRÉE DE BALLET.

*Les pêcheurs forment une danse , après laquelle ils vont se  
placer chacun sur un rocher au deffous d'un Fleuve.*

UN TRITON.  
**Q**uel noble spectacle s'avance ?

Neptune, le grand Dieu Neptune, avec sa cour,  
 Vient honorer ce beau jour  
 De son auguste présence.

CHOEUR.

Redoublons nos concerts;  
 Et faisons retentir dans le vague des airs  
 Notre réjouissance.

## SCENE III.

NEPTUNE , DIEUX MARINS , EOLE ,  
 TRITONS , FLEUVES , AMOURS ,  
 PESCHEURS.

## II. ENTRÉE DE BALLET.

**N** Neptune danse avec sa suite. Les Tritons, les Fleuves,  
 & les pêcheurs accompagnent ses pas de gestes diffé-  
 rens, & de bruit de conques de perles.

*Fin du premier Intermède.*

*Vers pour le R O I , représentant Neptune.*

**L**E Ciel , entre les Dieux les plus considérés,  
Me donne pour partage un rang considérable ;  
Et , me faisant régner sur les flots azurés ,  
Rend à tout l'univers mon pouvoir redoutable.

Il n'est aucune terre , à me bien regarder ,  
Qui ne doive trembler que je ne m'y répande ,  
Point d'Etats qu'à l'instant je ne pûsse inonder  
Des flots impétueux que mon pouvoir commande.

Rien n'en peut arrêter le fier débordement ,  
Et d'une triple digue à leur force opposée ,  
On les verroit forcer le ferme empêchement ,  
Et se faire en tous lieux une ouverture aisée.

Mais je sçais retenir la fureur de ces flots ,  
Par la sage équité du pouvoir que j'exerce ;  
Et laisser en tous lieux , au gré des matelots ,  
La douce liberté d'un paisible commerce.

On trouve des écueils par fois dans mes Etats ,  
On voit quelques vaisseaux y périr par l'orage ;  
Mais contre ma puissance on n'en murmure pas ,  
Et chez moi la vertu ne fait jamais naufrage.



*Pour monsieur LE GRAND, représentant un Dieu marin.*

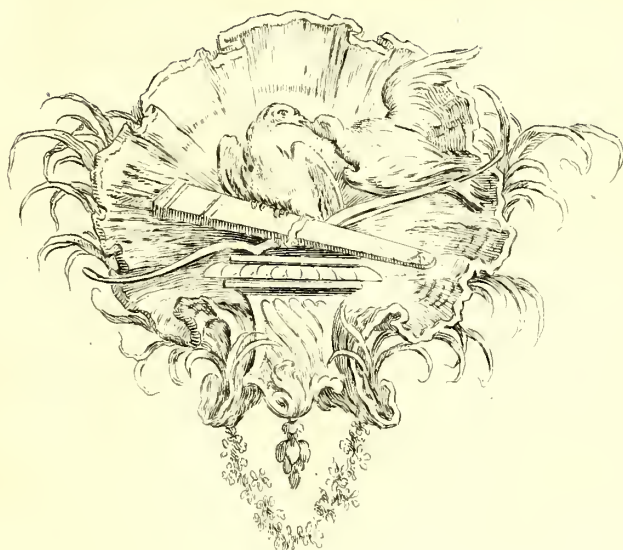
L'Empire où nous vivons, est fertile en trésors ;  
Tous les mortels en foule accourent sur ses bords ;  
Et, pour faire bien-tôt une haute fortune,  
Il ne faut rien qu'avoir la faveur de Neptune.

*Pour le marquis DE VILLEROI, représentant un Dieu marin.*

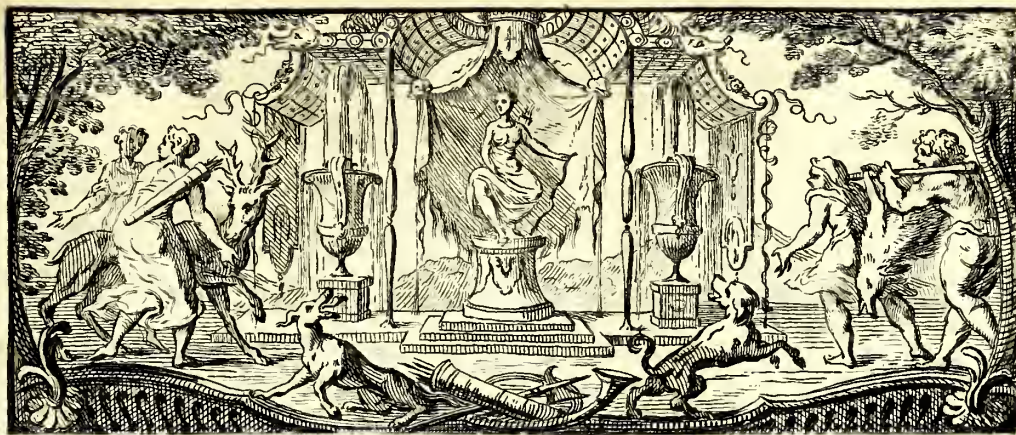
Sur la foi de ce Dieu de l'empire flottant,  
On peut bien s'embarquer avec toute assurance ;  
Les flots ont de l'inconstance,  
Mais le Neptune est constant.

*Pour le marquis DE RASSENT, représentant un Dieu marin.*

Voguez sur cette mer d'un zèle inébranlable,  
C'est le moyen d'avoir Neptune favorable.







# LES AMANS

## MAGNIFIQUES,

### COMÉDIE-BALLET.

---

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

SOSTRATE, CLITIDAS.

CLITIDAS *à part.*

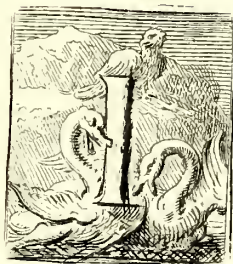
Il est attaché à ses pensées.

SOSTRATE *se croyant seul.*

Non, Sostrate, je ne vois rien où tu puisses  
avoir recours; & tes maux sont d'une nature  
à ne te laisser nulle espérance d'en sortir.

CLITIDAS *à part.*

Il raisonne tout seul.





384 LES AMANS MAGNIFIQUES,  
SOSTRATE *se croyant seul.*

Hélas !

CLITIDAS *à part.*

Voilà des soupirs qui veulent dire quelque chose ; & ma conjecture se trouvera véritable.

SOSTRATE *se croyant seul.*

Sur quelles chimères, dis-moi, pourrois-tu bâtir quelque espoir ? Et que peux-tu envisager que l'affreuse longueur d'une vie malheureuse , & des ennuis à ne finir que par la mort ?

CLITIDAS *à part.*

Cette tête-là est plus embarrassée que la mienne.

SOSTRATE *se croyant seul.*

Ah ! Mon cœur ! Ah ! Mon cœur ! Où m'avez-vous jetté ?

CLITIDAS.

Serviteur, seigneur Sostrate.

SOSTRATE.

Où vas-tu, Clitidas ?

CLITIDAS.

Mais, vous plutôt, que faites-vous ici ? Et quelle secrète mélancolie, quelle humeur sombre, s'il vous plaît, vous peut retenir dans ces bois, tandis que tout le monde a couru en foule à la magnificence de la fête, dont l'amour du prince Iphicrate vient de régaler sur la mer la promenade des princesses, tandis qu'elles y ont reçu des cadeaux merveilleux de musique & de danse, & qu'on a vu les rochers & les ondes se parer de Divinités pour faire honneur à leurs attraits ?

SOSTRATE.



## SOSTRATE.

Je me figure assez, sans la voir, cette magnificence ; & tant de gens, d'ordinaire, s'empressent à porter de la confusion dans ces fortes de fêtes, que j'ai crû à propos de ne pas augmenter le nombre des importuns.

## CLITIDAS.

Vous sçavez que votre présence ne gêne jamais rien , & que vous n'êtes point de trop en quelque lieu que vous soyez. Votre visage est bien venu par tout ; & il n'a garde d'être de ces visages disgraciés , qui ne sont jamais bien reçus des regards souverains. Vous êtes également bien auprès des deux princesses ; & la mere & la fille vous font assez connoître l'estime qu'elles font de vous , pour n'appréhender pas de fatiguer leurs yeux ; & ce n'est pas cette crainte , enfin , qui vous a retenu.

## SOSTRATE.

J'avouë que je n'ai pas naturellement grande curiosité pour ces sortes de choses.

## CLITIDAS.

Mon Dieu ! Quand on n'auroit nulle curiosité pour les choses, on en a toujours pour aller où l'on trouve tout le monde ; & , quoi que vous puissiez dire, on ne demeure point tout seul , pendant une fête , à rêver parmi des arbres , comme vous faites , à moins d'avoir en tête quelque chose qui embarrasse.

## SOSTRATE.

Que voudrois-tu que j'y pûsse avoir ?

386 LES AMANS MAGNIFIQUES,  
CLITIDAS.

Ouais ! Je ne sçais d'où cela vient ; mais il sent ici l'amour.  
Ce n'est pas moi. Ah ! Par ma foi , c'est vous.

S O S T R A T E.

Que tu es fou , Clitidas !

CLITIDAS.

Je ne suis point fou. Vous êtes amoureux. J'ai le nez délicat , & j'ai senti cela d'abord.

S O S T R A T E.

Sur quoi prends-tu cette pensée ?

CLITIDAS.

Sur quoi ? Vous seriez bien étonné si je vous disois encore de qui vous êtes amoureux.

S O S T R A T E.

Moi ?

CLITIDAS.

Oui. Je gage que je vais deviner tout à l'heure celle que vous aimez. J'ai mes secrets aussi bien que notre astrologue , dont la princesse Aristione est entêtée ; & , s'il a la science de lire dans les astres la fortune des hommes , j'ai celle de lire dans les yeux le nom des personnes qu'on aime. Tenez-vous un peu , & ouvrez les yeux. E , par foi , é ; r , i , ri , éri ; p , h , i , phi , ériphi ; l , e , le , Eriphile. Vous êtes amoureux de la princesse Eriphile.

S O S T R A T E.

Ah ! Clitidas , j'avouë que je ne puis cacher mon trouble ; & tu me frappes d'un coup de foudre.

## CLITIDAS.

Vous voyez si je suis sçavant.

## SOSTRATE.

Hélas ! Si par quelque aventure tu as pû découvrir le secret de mon cœur , je te conjure , au moins , de ne le révéler à qui que ce soit ; & , sur tout , de le tenir caché à la belle princesse , dont tu viens de dire le nom.

## CLITIDAS.

Et , sérieusement parlant , si dans vos actions j'ai bien pû connoître depuis un tems la passion que vous voulez tenir secrète , pensez-vous que la princesse Eriphile puisse avoir manqué de lumière pour s'en appercevoir ? Les belles , croyez-moi , sont toujours les plus clairvoyantes à découvrir les ardeurs qu'elles causent ; & le langage des yeux & des soupirs se fait entendre , mieux qu'à tout autre , à celles à qui il s'adresse.

## SOSTRATE.

Laiçons-la , Clitidas , laissons-la voir , si elle peut , dans mes soupirs & mes regards , l'amour que ses charmes m'inspirent ; mais gardons bien que par mille autres voyes elle en apprenne rien.

## CLITIDAS.

Et qu'appréhendez-vous ? Est-il possible que ce même Sostrate qui n'a pas craint ni Brennus , ni tous les gaulois , & dont le bras a si glorieusement contribué à nous défaire de ce déluge de barbares qui ravageoit la Grèce , est-il possible , dis-je , qu'un homme si assuré dans la guerre , soit si

388 LES AMANS MAGNIFIQUES,

timide en amour, & que je le voye trembler à dire seulement qu'il aime ?

S O S T R A T E.

Ah ! Clitidas, je tremble avec raison ; & tous les gaulois du monde ensemble font bien moins redoutables , que deux beaux yeux pleins de charmes.

C L I T I D A S.

Je ne suis pas de cet avis ; & je sçais bien , pour moi , qu'un seul gaulois , l'épée à la main , me feroit beaucoup plus trembler que cinquante beaux yeux ensemble les plus charmans du monde. Mais , dites-moi un peu , qu'espérez-vous faire ?

S O S T R A T E.

Mourir, fans déclarer ma passion.

C L I T I D A S.

L'espérance est belle. Allez, allez, vous vous moquez, un peu de hardiesse réussit toujours aux amans ; il n'y a en amour que les honteux qui perdent ; & je dirois ma passion à une Déesse, moi, si j'en devenois amoureux.

S O S T R A T E.

Trop de choses, hélas ! condamnent mes feux à un éternel silence.

C L I T I D A S.

Et quoi ?

S O S T R A T E.

La bassesse de ma fortune, dont il plaît au Ciel de rabattre l'ambition de mon amour ; le rang de la princesse, qui met entre elle & mes desirs une distance si fâcheuse ; la concu-



rence de deux princes appuyés de tous les grands titres qui peuvent soutenir les prétentions de leurs flâmes, de deux princes, qui par mille & mille magnificences se disputent à tous momens la gloire de sa conquête, & sur l'amour de qui on attend tous les jours de voir son choix se déclarer ; mais, plus que tout, Clitidas, le respect inviolable où ses beaux yeux assujettissent toute la violence de mon ardeur.

CLITIDAS.

Le respect bien souvent n'oblige pas tant que l'amour ; & je me trompe fort, ou la jeune princesse a connu votre flâme, & n'y est pas insensible.

SOSTRATE.

Ah ! Ne t'avise point de vouloir flater par pitié le cœur d'un misérable.

CLITIDAS.

Ma conjecture est fondée. Je lui vois reculer beaucoup le choix de son époux, & je veux éclaircir un peu cette petite affaire-là. Vous sçavez que je suis auprès d'elle en quelque espèce de faveur, que j'y ai les accès ouverts, & qu'à force de me tourmenter je me suis acquis le privilège de me mêler à la conversation, & de parler à tort & à travers de toutes choses. Quelquefois cela ne me réussit pas, mais quelquefois aussi cela me réussit. Laissez-moi faire, je suis de vos amis, les gens de mérite me touchent ; & je veux prendre mon tems pour entretenir la princesse de . . .

SOSTRATE.

Ah ! De grace, quelque bonté que mon malheur t'inspire,

390 LES AMANS MAGNIFIQUES,  
garde-toi bien de lui rien dire de ma flâme. J'aimerois mieux  
mourir que de pouvoir être accusé par elle de la moindre  
témérité, & ce profond respect où ses charmes divins...

CLITIDAS.

Taisons-nous. Voici tout le monde.

---

## SCENE II.

ARISTIONE, IPHICRATE, TIMOCLES,  
SOSTRATE, ANAXARQUE,  
CLEON, CLITIDAS.

ARISTIONE à *Iphicrate*.

**P**Rince, je ne puis me lasser de le dire, il n'est point  
de spectacle au monde qui puisse le disputer en magni-  
ficence à celui que vous venez de nous donner. Cette fête  
a eu des ornemens qui l'emportent, sans doute, sur tout ce  
que l'on sçauroit voir, & elle vient de produire à nos yeux  
quelque chose de si noble, de si grand, & de si majestueux,  
que le Ciel même ne sçauroit aller au-delà; & je puis dire  
assûrément qu'il n'y a rien dans l'univers qui s'y puisse éga-  
ler.

TIMOCLES.

Ce sont des ornemens dont on ne peut pas espérer que  
toutes les fêtes soient embellies; & je dois fort trembler,  
madame, pour la simplicité du petit divertissement que je  
m'appête à vous donner dans le bois de Diane.

## ARISTIONE.

Je crois que nous n'y verrons rien que de fort agréable; &, certes, il faut avouer que la campagne a lieu de nous paroître belle, & que nous n'avons pas le tems de nous ennuyer dans cet agréable séjour qu'ont célébré tous les poètes sous le nom de Tempé. Car enfin, sans parler des plaisirs de la chasse que nous y prenons à toute heure, & de la solemnité des jeux pythiens que l'on y célèbre tantôt, vous prenez soin l'un & l'autre de nous y combler de tous les divertissemens qui peuvent charmer les chagrins des plus mélancoliques. D'où vient, Softrate, qu'on ne vous a point vû dans notre promenade?

## SOSTRATE.

Une petite indisposition, madame, m'a empêché de m'y trouver.

## IPHICRATE.

Softrate est de ces gens, madame, qui croient qu'il ne sied pas bien d'être curieux comme les autres; & il est beau d'affecter de ne pas courir où tout le monde court.

## SOSTRATE.

Seigneur, l'affectation n'a guères de part à tout ce que je fais; &, sans vous faire compliment, il y avoit des choses à voir dans cette fête, qui pouvoient m'attirer, si quel- qu'autre motif ne m'avoit retenu.

## ARISTIONE.

Et Clitidas a-t-il vû cela?

## CLITIDAS.

Oui, madame. Mais, du rivage.

Et pourquoi du rivage ?

CLITIDAS.

Ma foi, madame, j'ai craint quelqu'un de ces accidens qui arrivent d'ordinaire dans ces confusions. Cette nuit j'ai songé de poisson mort, & d'œufs cassés ; & j'ai appris du seigneur Anaxarque, que les œufs cassés, & le poisson mort, signifient malencontre.

ANAXARQUE.

Je remarque une chose, que Clitidas n'auroit rien à dire, s'il ne parloit de moi.

CLITIDAS.

C'est qu'il y a tant de choses à dire de vous, qu'on n'en sçauroit parler assez.

ANAXARQUE.

Vous pourriez prendre d'autres matières, puisque je vous en ai prié.

CLITIDAS.

Le moyen ? Ne dites-vous pas que l'ascendant est plus fort que tout ; & , s'il est écrit dans les astres que je sois enclin à parler de vous, comment voulez-vous que je résiste à ma destinée ?

ANAXARQUE.

Avec tout le respect, madame, que je vous dois, il y a une chose qui est fâcheuse dans votre cour, que tout le monde y prenne la liberté de parler, & que le plus honnête homme y soit exposé aux railleries du premier méchant plaisant.

CLITIDAS.



CLITIDAS.

Je vous rends graces de l'honneur . . . .

ARISTIONE à *Anaxarque*.

Que vous êtes fou, de vous chagriner de ce qu'il dit!

CLITIDAS.

Avec tout le respect que je dois à Madame, il y a une chose qui m'étonne dans l'astrologie, que des gens qui sçavent tous les secrets des Dieux, & qui possèdent des connoissances à se mettre audeffus de tous les hommes, ayent besoin de faire leur cour, & de demander quelque chose.

ANAXARQUE.

Vous devriez gagner un peu mieux votre argent; & donner à madame de meilleures plaisanteries.

CLITIDAS.

Ma foi, on les donne telles qu'on peut. Vous en parlez fort à votre aise; & le métier de plaisant n'est pas comme celui d'astrologue. Bien mentir & bien plaisanter, sont deux choses fort différentes; & il est bien plus facile de tromper les gens, que de les faire rire.

ARISTIONE.

Hé? Qu'est-ce donc que cela veut dire?

CLITIDAS *se parlant à lui-même*.

Paix, impertinent que vous êtes. Ne sçavez-vous pas bien que l'astrologie est une affaire d'état, & qu'il ne faut point toucher à cette corde-là. Je vous l'ai dit plusieurs fois; vous vous émancipez trop, & vous prenez de certaines libertés qui vous joueront un mauvais tour; je vous en avertis. Vous verrez qu'un de ces jours on vous donnera du pied au cul,

394 LES AMANS MAGNIFIQUES,  
& qu'on vous chassera comme un faquin. Taisez-vous, si vous êtes sage.

ARISTIONE.

Où est ma fille ?

TIMOCLES.

Madame, elle s'est écartée ; & je lui ai présenté une main qu'elle a refusé d'accepter.

ARISTIONE.

Princes, puisque l'amour que vous avez pour Eriphile, a bien voulu se soumettre aux loix que j'ai voulu vous imposer, puisque j'ai scû obtenir de vous que vous fussiez rivaux sans devenir ennemis, & qu'avec pleine soumission aux sentimens de ma fille, vous attendez un choix dont je l'ai faite seule maîtresse, ouvrez-moi tous deux le fond de votre ame, & me dites sincèrement quel progrès vous croyez l'un & l'autre avoir fait sur son cœur ?

TIMOCLES.

Madame, je ne suis point pour me flater, j'ai fait ce que j'ai pû pour toucher le cœur de la princesse Eriphile, & je m'y suis pris, que je crois, de toutes les tendres manières dont un amant se peut servir. Je lui ai fait des hommages soumis de tous mes vœux, j'ai montré des assiduités, j'ai rendu des soins chaque jour, j'ai fait chanter ma passion aux voix les plus touchantes, & l'ai fait exprimer en vers aux plumes les plus délicates, je me suis plaint de mon martyre en des termes passionnés, j'ai fait dire à mes yeux, aussi-bien qu'à ma bouche, le désespoir de mon amour, j'ai poussé à ses pieds des soupirs languissans, j'ai même répandu des

larmes , mais tout cela , inutilement ; & je n'ai point connu qu'elle ait dans l'ame aucun ressentiment de mon ardeur.

ARISTIONE.

Et vous , Prince ?

IPHICRATE.

Pour moi , Madame , connoissant son indifférence , & le peu de cas qu'elle fait des devoirs qu'on lui rend , je n'ai voulu perdre auprès d'elle , ni plaintes , ni soupirs , ni larmes. Je sçais qu'elle est toute soumise à vos volontés , & que ce n'est que de votre main seule qu'elle voudra prendre un époux. Aussi n'est-ce qu'à vous que je m'adresse pour l'obtenir ; à vous , plutôt qu'à elle , que je rends tous mes soins & tous mes hommages. Et plût au Ciel , Madame , que vous eussiez pû vous résoudre à tenir sa place , que vous eussiez voulu jouir des conquêtes que vous lui faites ; & recevoir pour vous les vœux que vous lui renvoyez.

ARISTIONE.

Prince , le compliment est d'un amant adroit , & vous avez entendu dire qu'il falloit cajoler les meres pour obtenir les filles ; mais ici , par malheur , tout cela devient inutile , & je me suis engagée à laisser le choix tout entier à l'inclination de ma fille.

IPHICRATE.

Quelque pouvoir que vous lui donniez pour ce choix , ce n'est point compliment , Madame , que ce que je vous dis. Je ne recherche la princesse Eriphile , que parce qu'elle est

396 LES AMANS MAGNIFIQUES,  
votre sang ; je la trouve charmante par tout ce qu'elle tient  
de vous ; & c'est vous que j'adore en elle.

ARISTIONE.

Voilà qui est fort bien.

IPHICRATE.

Oui, Madame, toute la terre voit en vous des attraits &  
des charmes, que je....

ARISTIONE.

De grace, Prince, ôtons ces charmes & ces attraits. Vous  
sçavez que ce sont des mots que je retranche des compli-  
mens qu'on me veut faire. Je souffre qu'on me loue de ma  
sincérité. Qu'on dise que je suis une bonne princesse, que  
j'ai de la parole pour tout le monde, de la chaleur pour  
mes amis, & de l'estime pour le mérite & la vertu, je puis  
tâter de tout cela ; mais, pour les douceurs de charmes &  
d'attraits, je suis bien aise qu'on ne m'en serve point ; &  
quelque vérité qui s'y pût rencontrer, on doit faire quel-  
que scrupule d'en goûter la louange, quand on est mere  
d'une fille comme la mienne.

IPHICRATE.

Ah ! Madame, c'est vous qui voulez être mere, malgré tout  
le monde, il n'est point d'yeux qui ne s'y opposent ; & si  
vous le vouliez, la princesse Eriphile ne seroit que votre  
sœur.

ARISTIONE.

Mon Dieu ! Prince, je ne donne point dans tous ces gali-  
mathias où donnent la plupart des femmes ; je veux être  
mere, parce que je le suis ; & ce seroit en vain que je ne



le voudrois pas être. Ce titre n'a rien qui me choque, puisque, de mon consentement, je me suis exposée à le recevoir. C'est un foible de notre sexe, dont, grace au Ciel, je suis exemte; & je ne m'embarasse point de ces grandes disputes d'âge, sur quoi nous voyons tant de folles. Revenons à notre discours. Est-il possible que jusques ici vous n'ayez pû connoître où panche l'inclination d'Eriphile?

IPHICRATE.

Ce sont obscurités pour moi.

TIMOCLES.

C'est pour moi un mystère impénétrable.

ARISTIONE.

La pudeur, peut-être, l'empêche de s'expliquer à vous & à moi. Servons-nous de quelqu'autre pour découvrir le secret de son cœur. Softrate, prenez de ma part cette commission; & rendez cet office à ces princes, de sçavoir adroitement de ma fille, vers qui des deux ses sentimens peuvent tourner.

SOSTRATE.

Madame, vous avez cent personnes dans votre cour, sur qui vous pourriez mieux verser l'honneur d'un tel emploi; & je me sens mal propre à bien exécuter ce que vous souhaitez de moi.

ARISTIONE.

Votre mérite, Softrate, n'est point borné aux seuls emplois de la guerre. Vous avez de l'esprit, de la conduite, de l'adresse; & ma fille fait cas de vous.

398 LES AMANS MAGNIFIQUES,  
SOSTRATE.

Quelqu'autre mieux que moi, Madame . . .

ARISTIONE.

Non, non. En vain vous vous en défendez.

SOSTRATE.

Puisque vous le voulez, Madame, il vous faut obéir; mais je vous jure que, dans toute votre cour, vous ne pouviez choisir personne qui ne fût en état de s'acquitter beaucoup mieux que moi d'une telle commission.

ARISTIONE.

C'est trop de modestie, & vous vous acquitterez toujours bien de toutes les choses dont on vous chargera. Découvrez doucement les sentimens d'Eriphile, & faites-la ref-souvenir qu'il faut se rendre, de bonne heure, dans le bois de Diane.

---

SCENE III.

IPHICRATE, TIMOCLES,  
SOSTRATE, CLITIDAS.

IPHICRATE à *Sostrate*.

**V**ous pouvez croire que je prends part à l'estime que la princesse vous témoigne.

TIMOCLES à *Sostate*.

Vous pouvez croire que je suis ravi du choix que l'on a fait de vous.

IPHICRATE.

Vous voilà en état de servir vos amis.

TIMOCLES.

Vous avez de quoi rendre de bons offices aux gens qu'il vous plaira.

IPHICRATE.

Je ne vous recommande point mes intérêts.

TIMOCLES.

Je ne vous dis point de parler pour moi.

SOSTRATE.

Seigneurs, il feroit inutile. J'aurois tort de passer les ordres de ma commission ; & vous trouverez bon que je ne parle , ni pour l'un , ni pour l'autre.

IPHICRATE.

Je vous laisse agir comme il vous plaira.

TIMOCLES.

Vous en userez comme vous voudrez.

---

## SCENE IV.

IPHICRATE, TIMOCLES,  
CLITIDAS.

IPHICRATE *bas à Clitidas.*

**C**Litidas se ressouvient bien qu'il est de mes amis , je lui recommande toujours de prendre mes intérêts auprès de sa maîtresse , contre ceux de mon rival.

400 LES AMANS MAGNIFIQUES,

CLITIDAS *bas à Iphicrate.*

Laissez-moi faire. Il y a bien de la comparaison de lui à vous; & c'est un prince bien bâti pour vous le disputer.

IPHICRATE *bas à Clitidas.*

Je reconnoîtrai ce service.

---

SCENE V.

TIMOCLES, CLITIDAS.

TIMOCLES.

**M** On rival fait sa cour à Clitidas; mais Clitidas sçait bien qu'il m'a promis d'appuyer, contre lui, les prétentions de mon amour.

CLITIDAS.

Affûrément; & il se moque de croire l'emporter sur vous. Voilà, auprès de vous, un beau petit morveux de prince.

TIMOCLES.

Il n'y a rien que je ne fasse pour Clitidas.

CLITIDAS *seul.*

Belles paroles de tous côtés. Voici la Princesse; prenons mon tems pour l'aborder.

---

SCENE VI.

ERIPHILE, CLEONICE.

CLEONICE.

**O** N trouvera étrange, Madame, que vous vous soyiez ainsi écartée de tout le monde.

ERIPHILE.



Ah ! Qu'aux personnes comme nous , qui sommes toujours accablées de tant de gens , un peu de solitude est par fois agréable , & qu'après mille impertinens entretiens , il est doux de s'entretenir avec ses pensées ! Qu'on me laisse ici promener toute seule.

CLEONICE.

Ne voudriez-vous pas , madame , voir un petit essai de la disposition de ces gens admirables qui veulent se donner à vous ? Ce sont des personnes qui , par leurs pas , leurs gestes & leurs mouvemens , expriment aux yeux toutes choses ; & on appelle cela pantomimes. J'ai tremblé à vous dire ce mot ; & il y a des gens dans votre cour qui ne me le pardonneroient pas.

ERIPHILE.

Vous avez bien la mine , Cléonice , de me venir ici régaler d'un mauvais divertissement ; car , grace au Ciel , vous ne manquez pas de vouloir produire indifféremment tout ce qui se présente à vous ; & vous avez une affabilité qui ne rejette rien. Aussi est-ce à vous seule qu'on voit avoir recours toutes les muses nécessitantes ; vous êtes la grande protectrice du mérite incommodé , & tout ce qu'il y a de vertueux indigens au monde , va débarquer chez vous.

CLEONICE.

Si vous n'avez pas envie de les voir , madame , il ne faut que les laisser là.

ERIPHILE.

Non , non , voyons-les. Faites-les venir.

*Tome V.*

Eee

402 LES AMANS MAGNIFIQUES ;  
CLEONICE.

Mais peut-être , madame , que leur danse sera méchante.

ERIPHILE.

Méchante , ou non , il la faut voir. Ce ne seroit avec vous  
que reculer la chose , & il vaut mieux en être quitte.

CLEONICE.

Ce ne fera ici , madame , qu'une danse ordinaire ; une autre  
fois....

ERIPHILE.

Point de préambule , Cléonice. Qu'ils dansent.

*Fin du premier Acte.*

---

## II. INTERMÈDE.

### ENTRÉE DE BALLET.

*Trois pantomimes dansent devant Eriphile.*

*Fin du second Intermède.*



## ACTE SECOND.

### SCENE PREMIERE.

ERIPHILE, CLEONICE.

ERIPHILE.



O ILA qui est admirable. Je ne crois pas  
qu'on puisse mieux danser qu'ils dansent,  
& je suis bien aise de les avoir à moi.

CLEONICE.

Et moi, madame, je suis bien aise que vous  
ayez vû que je n'ai pas si méchant goût que vous avez  
pensé.

ERIPHILE.

Ne triomphez point tant, vous ne tarderez guères à me  
faire avoir ma revanche. Qu'on me laisse ici.

### SCENE II.

ERIPHILE, CLEONICE, CLITIDAS.

CLEONICE *allant au devant de Clitidas.*

**J**E vous avertis, Clitidas, que la princesse veut être  
seule.

E e e ij

404 LES AMANS MAGNIFIQUES,  
CLITIDAS.

Laissez-moi faire, je suis homme qui sçais ma cour.

---

SCENE III.

ERIPHILE, CLITIDAS.

CLITIDAS.  
**L**A, la, la, la. [*faisant l'étonné, en voyant Eriphile.*] Ah!  
ERIPHILE à *Clitidas*, qui feint de vouloir s'éloigner.  
Clitidas.

CLITIDAS.  
Je ne vous avois pas vûë là, madame.  
ERIPHILE.

Approche. D'où viens-tu ?

CLITIDAS.  
De laisser la princesse votre mere, qui s'en alloit vers le  
temple d'Apollon, accompagnée de beaucoup de gens.

ERIPHILE.  
Ne trouves-tu pas ces lieux les plus charmans du monde ?

CLITIDAS.  
Assûrément. Les princes vos amans y étoient.

ERIPHILE.  
Le fleuve Pénée fait ici d'agréables détours.

CLITIDAS.  
Fort agréables. Sostrate y étoit aussi.

ERIPHILE.  
D'où vient qu'il n'est pas venu à la promenade ?



Il a quelque chose dans la tête qui l'empêche de prendre plaisir à tous ces beaux régals. Il m'a voulu entretenir ; mais vous m'avez défendu si expressément de me charger d'aucune affaire auprès de vous, que je n'ai point voulu lui prêter l'oreille ; & que je lui ai dit nettement que je n'avois pas le loisir de l'entendre.

ERIPHILE.

Tu as eu tort de lui dire cela, & tu devois l'écouter.

CLITIDAS.

Je lui ai dit d'abord que je n'avois pas le loisir de l'entendre ; mais, après, je lui ai donné audience.

ERIPHILE.

Tu as bien fait.

CLITIDAS.

En vérité, c'est un homme qui me revient, un homme fait comme je veux que les hommes soient faits, ne prenant point des manières bruyantes, & des tons de voix assommans, sage & posé en toutes choses, ne parlant jamais que bien à propos, point prompt à décider, point du tout exagérateur incommode ; &, quelques beaux vers que nos poètes lui ayent récités, je ne lui ai jamais ouï dire, voilà qui est plus beau que tout ce qu'a jamais fait Homère. Enfin, c'est un homme pour qui je me sens de l'inclination ; &, si j'étois princesse, il ne seroit pas malheureux.

ERIPHILE.

C'est un homme d'un grand mérite, assurément ; mais de quoi t'a-t-il parlé ?

406 LES AMANS MAGNIFIQUES,  
CLITIDAS.

Il m'a demandé si vous aviez témoigné grande joye au magnifique régal que l'on vous a donné; m'a parlé de votre personne avec des transports les plus grands du monde, vous a mise au-dessus du Ciel; & vous a donné toutes les louanges qu'on peut donner à la princesse la plus accomplie de la terre, entremêlant tout cela de plusieurs soupirs qui disoient plus qu'il ne vouloit. Enfin, à force de le tourner de tous côtés & de le presser sur la cause de cette profonde mélancolie dont toute la cour s'apperçoit, il a été contraint de m'avouer qu'il étoit amoureux.

ERIPHILE.

Comment amoureux ! Quelle témérité est la sienne ? C'est un extravagant que je ne verrai de ma vie.

CLITIDAS.

De quoi vous plaignez-vous, madame ?

ERIPHILE.

Avoir l'audace de m'aimer ! Et, de plus, avoir l'audace de le dire !

CLITIDAS.

Ce n'est pas vous, madame, dont il est amoureux.

ERIPHILE.

Ce n'est pas moi ?

CLITIDAS.

Non, madame. Il vous respecte trop pour cela; & est trop sage pour y penser.

ERIPHILE.

Et de qui donc, Clitidas ?

CLITIDAS.

D'une de vos filles, la jeune Arfinoé.

ERIPHILE.

A-t-elle tant d'appas, qu'il n'ait trouvé qu'elle digne de son amour?

CLITIDAS.

Il l'aime éperduement, & vous conjure d'honorer sa flâme de votre protection.

ERIPHILE.

Moi?

CLITIDAS.

Non, non, madame. Je vois que la chose ne vous plaît pas. Votre colère m'a obligé à prendre ce détour; &, pour vous dire la vérité, c'est vous qu'il aime éperduement.

ERIPHILE.

Vous êtes un insolent de venir ainsi surprendre mes sentimens. Allons, sortez d'ici, vous vous mêlez de vouloir lire dans les ames, de vouloir pénétrer dans les secrets du cœur d'une princesse. Otez-vous de mes yeux, & que je ne vous voye jamais, Clitidas.

CLITIDAS.

Madame.

ERIPHILE.

Venez ici. Je vous pardonne cette affaire-là.

CLITIDAS.

Trop de bonté, madame.

ERIPHILE.

Mais à condition, prenez bien garde à ce que je vous dis,

408 LES AMANS MAGNIFIQUES ;  
que vous n'en ouvrirez la bouche à personne du monde ,  
sur peine de la vie.

CLITIDAS.

Il suffit.

ERIPHILE.

Solstrate t'a donc dit qu'il m'aimoit ?

CLITIDAS.

Non , madame ; il faut vous dire la vérité. J'ai tiré de son cœur , par surprise , un secret qu'il veut cacher à tout le monde , & avec lequel il est , dit-il , résolu de mourir. Il a été au désespoir du vol subtil que je lui en ai fait ; & , bien loin de me charger de vous le découvrir , il m'a conjuré , avec toutes les instantes prières qu'on sçauroit faire , de ne vous en rien révéler ; & c'est trahison contre lui que ce que je viens de vous dire.

ERIPHILE.

Tant mieux. C'est par son seul respect qu'il peut me plaire ; & , s'il étoit si hardi que de me déclarer son amour , il perdrait pour jamais , & ma présence , & mon estime.

CLITIDAS.

Ne craignez point , madame . . .

ERIPHILE.

Le voici. Souvenez-vous au moins , si vous êtes sage , de la défense que je vous ai faite.

CLITIDAS.

Cela est fait , madame. Il ne faut pas être courtisan indiscret.

SCENE



## SCENE IV.

ERIPHILE, SOSTRATE.

SOSTRATE.

J'Ai une excuse, Madame, pour oser interrompre votre solitude; & j'ai reçu de la princesse votre mere une commission qui autorise la hardiesse, que je prends maintenant.

ERIPHILE.

Quelle commission, Sostrate?

SOSTRATE.

Celle, Madame, de tâcher d'apprendre de vous vers lequel des deux princes peut incliner votre cœur.

ERIPHILE.

La princesse ma mere montre un esprit judicieux dans le choix qu'elle a fait de vous pour un pareil emploi. Cette commission, Sostrate, vous a été agréable, sans doute; & vous l'avez acceptée avec beaucoup de joye?

SOSTRATE.

Je l'ai acceptée, Madame, par la nécessité que mon devoir m'impose d'obéir; & si la princesse avoit voulu recevoir mes excuses, elle auroit honoré quelqu'autre de cet emploi.

ERIPHILE.

Quelle cause, Sostrate, vous obligeoit à le refuser?

SOSTRATE.

La crainte, Madame, de m'en acquitter mal.

410 LES AMANS MAGNIFIQUES,  
ERIPHILE.

Croyez-vous que je ne vous estime pas assez pour vous ouvrir mon cœur , & vous donner toutes les lumières que vous pourrez désirer de moi sur le sujet de ces deux princes.

S O S T R A T E.

Je ne désire rien pour moi là-dessus, Madame ; & je ne vous demande que ce que vous croirez devoir donner aux ordres qui m'amènent.

ERIPHILE.

Jusques-ici je me suis défenduë de m'expliquer , & la princesse ma mere a eu la bonté de souffrir que j'aye reculé toujours ce choix qui me doit engager ; mais je serai bien aise de témoigner à tout le monde que je veux faire quelque chose pour l'amour de vous ; & , si vous m'en pressez , je rendrai cet arrêt qu'on attend depuis si long-tems.

S O S T R A T E.

C'est une chose, Madame, dont vous ne ferez point importunée par moi ; & je ne sçaurois me résoudre à presser une princesse qui sçait trop ce qu'elle a à faire.

ERIPHILE.

Mais c'est ce que la princesse ma mere attend de vous.

S O S T R A T E.

Ne lui ai-je pas dit aussi que je m'acquitterois mal de cette commission ?

ERIPHILE.

Or ça, Solstrate, les gens comme vous ont toujours les yeux pénétrants ; & je pense qu'il ne doit y avoir guères de choses qui échappent aux vôtres. N'ont-ils pû découvrir, vos

yeux, ce dont tout le monde est en peine, & ne vous ont-ils point donné quelques petites lumières du panchant de mon cœur? Vous voyez les soins qu'on me rend, l'empressement qu'on me témoigne. Quel est celui de ces deux princes que vous croyez que je regarde d'un œil plus doux?

SOSTRATE.

Les doutes que l'on forme sur ces sortes de choses, ne sont réglés d'ordinaire que par les intérêts qu'on prend.

ERIPHILE.

Pour qui, Sostrate, pancheriez-vous des deux? Quel est celui, dites-moi, que vous souhaiteriez que j'épousasse?

SOSTRATE.

Ah! Madame, ce ne seront pas mes souhaits, mais votre inclination qui décidera de la chose.

ERIPHILE.

Mais, si je me conseillois à vous pour ce choix.

SOSTRATE.

Si vous vous conseilliez à moi, je serois fort embarrassé.

ERIPHILE.

Vous ne pourriez pas dire qui des deux vous semble plus digne de cette préférence?

SOSTRATE.

Si l'on s'en rapporte à mes yeux, il n'y aura personne qui soit digne de cet honneur. Tous les princes du monde seront trop peu de chose pour aspirer à vous, les Dieux seuls y pourront prétendre; & vous ne souffrirez des hommes que l'encens & les sacrifices.

412 LES AMANS MAGNIFIQUES,  
ERIPHILE.

Cela est obligeant, & vous êtes de mes amis. Mais je veux que vous me disiez pour qui des deux vous vous sentez plus d'inclination, quel est celui que vous mettez le plus au rang de vos amis.

---

SCENE V.

ERIPHILE, SOSTRATE, CHOREBE.

CHOREBE.

**M** Adame, voilà la princesse qui vient vous prendre ici, pour aller au bois de Diane.

SOSTRATE *à part.*

Hélas ! Petit garçon que tu es venu à propos !

---

SCENE VI.

ARISTIONE, ERIPHILE, IPHICRATE,  
TIMOCLES, SOSTRATE,  
ANAXARQUE, CLITIDAS.

ARISTIONE.

**O**N vous a demandée, ma fille ; & il y a des gens que votre absence chagrine fort.

ERIPHILE.

Je pense, Madame, qu'on m'a demandée par compliment ; & on ne s'inquiète pas tant qu'on vous dit,



COMEDIE-BALLET.  
ARISTIONE.

413

On enchaîne pour nous ici tant de divertissemens les uns aux autres , que toutes nos heures sont retenues ; & nous n'avons aucun moment à perdre , si nous voulons les goûter tous. Entrons vite dans le bois , & voyons ce qui nous y attend. Ce lieu est le plus beau du monde , prenons vite nos places.

*Fin du second Acte.*



Blondel fecit

Sallein sculpsit

### III. INTERMEDE.

*Le théâtre représente un bois consacré à Diane.*

LA NYMPHE DE TEMPÉ.

**V**enez, grande Princesse, avec tous vos appas,  
Venez prêter vos yeux aux innocens ébats  
Que notre désert vous présente.  
N'y cherchez point l'éclat des fêtes de la cour;  
On ne sent ici que l'amour,  
Ce n'est que d'amour qu'on y chante.

---

PASTORALE.

SCENE PREMIERE.

TIRCIS.

**V**ous chantez sous ces feuillages,  
Doux rossignols pleins d'amour;  
Et, de vos tendres ramages,  
Vous réveillez tour à tour  
Les échos de ces bocages;  
Hélas! Petits oiseaux, hélas!  
Si vous aviez mes maux, vous ne chanteriez pas.

## SCENE II.

LICASTE, MENANDRE, TIRCIS.

**L**ICASTE.  
Hé quoi, toujours languissant, sombre & triste?

MENANDRE.

Hé quoi, toujours aux pleurs abandonné?

TIRCIS.

Toujours adorant Caliste ;

Et toujours infortuné.

LICASTE.

Domte, domte, Berger l'ennui qui te possède.

TIRCIS.

Hé, le moyen ? Hélas !

MENANDRE.

Fais, fais-toi quelque effort.

TIRCIS.

Hé, le moyen, hélas ! quand le mal est trop fort ?

LICASTE.

Ce mal trouvera son remède.

TIRCIS.

Je ne guérirai qu'à ma mort.

LICASTE & MENANDRE.

Ah ! Tircis.

TIRCIS.

Ah ! Bergers.

416 LES AMANS MAGNIFIQUES,  
LICASTE & MENANDRE.

Pren sur toi plus d'empire.

TIRCIS.

Rien ne me peut secourir.

LICASTE & MENANDRE.

C'est trop, c'est trop céder.

TIRCIS.

C'est trop, c'est trop souffrir.

LICASTE & MENANDRE.

Quelle foiblesse !

TIRCIS.

Quel martyre !

LICASTE & MENANDRE.

Il faut prendre courage.

TIRCIS.

Il faut plutôt mourir.

LICASTE.

Il n'est point de bergère

Si froide & si sévère,

Dont la pressante ardeur,

D'un cœur qui persévère,

Ne vainque la froideur.

MENANDRE.

Il est, dans les affaires

Des amoureux mystères,

Certains petits momens

Qui changent les plus fières ;

Et font d'heureux amans.

TIRCIS.



Je la vois , la cruelle ,  
Qui porte ici ses pas.  
Gardons d'être vû d'elle ;  
L'ingrate , hélas !  
N'y viendrait pas.

---

SCENE III.

CALISTE.

AH ! Que , sur notre cœur ,  
La fêvère loi de l'honneur  
Prend un cruel empire !

Je ne fais voir que rigueurs pour Tircis ,  
Et cependant , sensible à ses cuisans soucis ,  
De sa langueur en secret je soupire ;  
Et voudrois bien soulager son martyre.  
C'est à vous seuls que je le dis ,  
Arbres , n'allez pas le redire.

Puisque le Ciel a voulu nous former  
Avec un cœur qu'Amour peut enflammer ;  
Quelle rigueur impitoyable ,  
Contre des traits si doux , nous force à nous armer ?  
Et pourquoi , sans être blâmable ,  
Ne peut-on pas aimer  
Ce que l'on trouve aimable ?

418 LES AMANS MAGNIFIQUES,

Hélas ! Que vous êtes heureux,  
Innocens animaux, de vivre sans contrainte ;  
Et de pouvoir fuivre, sans crainte,  
Les doux emportemens de vos cœurs amoureux !  
Hélas ! Petits oiseaux, que vous êtes heureux  
De ne sentir nulle contrainte ;  
Et de pouvoir fuivre, sans crainte,  
Les doux emportemens de vos cœurs amoureux !

Mais le sommeil, sur ma paupière,  
Verse de ses pavots l'agréable fraîcheur ;  
Donnons-nous à lui toute entière.  
Nous n'avons point de loi sévère  
Qui défende à nos sens d'en goûter la douceur.  
[*Elle s'endort sur un lit de gazon.*]

---

SCENE IV.

CALISTE , *endormie* , TIRCIS , LICASTE ,  
MENANDRE.

TIRCIS.

Vers ma belle ennemie,  
Portons sans bruit nos pas ;  
Et ne réveillons pas  
Sa rigueur endormie.

TOUS TROIS.

Dormez , dormez beaux yeux , adorables vainqueurs ;

Et goûtez le repos que vous ôtez aux cœurs.

TIRCIS.

Silence, petits oiseaux,  
Vents, n'agitez nulle chose,  
Coulez doucement, ruisseaux;  
C'est Caliste qui repose.

T O U S T R O I S.

Dormez, dormez beaux yeux, adorables vainqueurs;  
Et goûtez le repos que vous ôtez aux cœurs.

CALISTE *en se réveillant, à Tircis.*

Ah! Quelle peine extrême!  
Suivre par tout mes pas?

TIRCIS.

Que voulez-vous qu'on suive, hélas!

Que ce qu'on aime?

CALISTE.

Berger, que voulez-vous?

TIRCIS.

Mourir, belle Bergère;  
Mourir à vos genoux,  
Et finir ma misère.

Puisqu'en vain, à vos pieds, on me voit soupirer;

Il y faut expirer.

CALISTE.

Ah! Tircis, ôtez-vous. J'ai peur que, dans ce jour,  
La pitié dans mon cœur n'introduise l'amour.

LICASTE & MENANDRE ensemble.

Soit amour, soit pitié,

G g g ij

Il fiéd bien d'être tendre.

C'est par trop vous défendre ;

Bergère, il faut se rendre

A sa longue amitié.

Soit amour, soit pitié,

Il fiéd bien d'être tendre.

CALISTE à *Tircis*.

C'est trop, c'est trop de rigueur.

J'ai maltraité votre ardeur,

Chérissant votre personne ;

Vengez-vous de mon cœur,

Tircis, je vous le donne.

TIRCIS.

O Ciel ! Bergers ! Caliste ! Ah ! Je suis hors de moi.

Si l'on meurt de plaisir, je dois perdre la vie.

LICASTE.

Digne prix de ta foi.

MENANDRE.

O fort digne d'envie !

## SCENE V.

DEUX SATYRES, CALISTE, TIRCIS,  
LICASTE, MENANDRE.

1. SATYRE à *Caliste*.

**Q**Uoi ! Tu me fuis, ingrate ; & je te vois ici  
De ce berger à moi faire une préférence ?



## 2. SATYRE.

Quoi ! Mes soins n'ont rien pû sur ton indifférence ?  
Et, pour ce langoureux , ton cœur s'est adouci.

## CALISTE.

Le destin le veut ainsi ;  
Prenez tous deux patience.

## 1. SATYRE.

Aux amans qu'on pousse à bout,  
L'Amour fait verser des larmes ;  
Mais ce n'est pas notre goût ,  
Et la bouteille a des charmes  
Qui nous consolent de tout.

## 2. SATYRE.

Notre amour n'a pas toujours  
Tout le bonheur qu'il désire ;  
Mais nous avons un secours ,  
Et le bon vin nous fait rire ,  
Quand on rit de nos amours.

## Tous.

Champêtres Divinités ,  
Faunes , Dryades , sortez  
De vos paisibles retraites ;  
Mêlez vos pas à nos sons ,  
Et tracez sur les herbettes  
L'image de nos chansons.

SCENE VI.

CALISTE , TIRCIS , LICASTE ,  
MENANDRE , FAUNES , DRYADES.

PREMIERE ENTREE DE BALLET.

*Danse des Faunes & des Dryades.*

---

SCENE VII.

CLIMENE , PHILINTE , CALISTE ,  
TIRCIS , LICASTE , MENANDRE ,  
FAUNES , DRYADES.

PHILINTE.

Quand je plaïsois à tes yeux ;  
J'étois content de ma vie ;  
Et ne voyois rois ni Dieux  
Dont le sort me fit envie.

CLIMENE.

Lorsqu'à toute autre personne  
Me préféroit ton ardeur ,  
J'aurois quitté la couronne ,  
Pour regner dessus ton cœur.

PHILINTE.

Un autre a guéri mon ame  
Des feux que j'avois pour toi.

CLIMENE.

Un autre a vengé ma flâme

Des foibleſſes de ta foi.

PHILINTE.

Cloris, qu'on vante ſi fort,  
M'aime d'une ardeur fidèle;  
Si ſes yeux vouloient ma mort,  
Je mourrois content pour elle.

CLIMENE.

Mirtil, ſi digne d'envie,  
Me chérit plus que le jour;  
Et moi je perdrois la vie,  
Pour lui montrer mon amour.

PHILINTE.

Mais, ſi d'une douce ardeur  
Quelque re naiſſante trace  
Chaffoit Cloris de mon cœur  
Pour te remettre en ſa place?

CLIMENE.

Bien qu'avec pleine tendreſſe  
Mirtil me puiſſe chérir,  
Avec toi, je le confeſſe,  
Je voudrois vivre & mourir.

TOUS DEUX ENSEMBLE.

Ah! Plus que jamais aimons-nous;  
Et vivons & mourons en des liens ſi doux.

TOUS LES ACTEURS DE LA PASTORALE.

Amans, que vos querelles  
Sont aimables & belles!  
Qu'on y voit ſuccéder

424 LES AMANS MAGNIFIQUES ;

De plaisirs, de tendresse !

Querellez-vous sans cesse

Pour vous racommoder.

II. ENTRÉE DE BALLET.

*Les Faunes & les Dryades recommencent leurs danses , tandis que trois petites Dryades , & trois petits Faunes , font paroître dans l'enfoncement du théâtre tout ce qui se passe sur le devant. Ces danses sont entremêlées des chansons des bergers.*

CHOEUR DE BERGERS & DE BERGERES.

**J**ouïssons , jouïssons des plaisirs innocens  
Dont les feux de l'amour sçavent charmer nos sens.

Des grandeurs , qui voudra se foucie ;

Tous ces honneurs dont on a tant d'envie ,

Ont des chagrins qui sont trop cuisans.

Jouïssons , jouïssons des plaisirs innocens

Dont les feux de l'amour sçavent charmer nos sens.

En aimant , tout nous plaît dans la vie ,

Deux cœurs unis de leur sort sont contents ;

Cette ardeur de plaisirs suivie ,

De tous nos jours fait d'éternels printems.

Jouïssons , jouïssons des plaisirs innocens

Dont les feux de l'amour sçavent charmer nos sens.

*Fin du troisième Intermède.*

ACTE





# ACTE TROISIÉME.

## SCENE PREMIERE.

ARISTIONE , IPHICRATE , TIMOCLES ;  
ANAXARQUE , ERIPHILE ,  
SOSTRATE , CLITIDAS.

ARISTIONE.



Es mêmes paroles toujours se présentent à dire. Il faut toujours s'écrier , voilà qui est admirable , il ne se peut rien de plus beau , cela passe tout ce qu'on a jamais vû.

TIMOCLES.

C'est donner de trop grandes paroles , madame , à de petites bagatelles.

ARISTIONE.

Des bagatelles , comme celles-là , peuvent occuper agréablement les plus sérieuses personnes. En vérité , ma fille , vous êtes bien obligée à ces princes , & vous ne sçauriez assez reconnoître tous les soins qu'ils prennent pour vous.

ERIPHILE.

J'en ai , madame , tout le ressentiment qu'il est possible.

*Tome V.*

H h h

426 LES AMANS MAGNIFIQUES,  
ARISTIONE.

Cependant vous les faites long-tems languir, sur ce qu'ils attendent de vous. J'ai promis de ne vous point contraindre ; mais leur amour vous presse de vous déclarer, & de ne plus traîner en longueur la récompense de leurs services. J'ai chargé Sostrate d'apprendre, doucement de vous, les sentimens de votre cœur ; & je ne sçais pas s'il a commencé à s'acquitter de cette commission.

ERIPHILE.

Oui, Madame ; mais il me semble que je ne puis assez reculer ce choix dont on me presse ; & que je ne sçaurois le faire sans mériter quelque blâme. Je me sens également obligée à l'amour, aux empressemens, aux services de ces deux princes ; & je trouve une espèce d'injustice bien grande à me montrer ingrate, ou vers l'un, ou vers l'autre, par le refus qu'il m'en faudra faire dans la préférence de son rival.

IPHICRATE.

Cela s'appelle, Madame, un fort honnête compliment pour nous refuser tous deux.

ARISTIONE.

Ce scrupule, ma fille, ne doit point vous inquiéter ; & ces princes tous deux se sont soumis, il y a long-tems, à la préférence que pourra faire votre inclination.

ERIPHILE.

L'inclination, Madame, est fort sujette à se tromper ; & des yeux désintéressés sont beaucoup plus capables de faire un juste choix.

Vous sçavez que je suis engagée de parole à ne rien prononcer là-dessus ; & , parmi ces deux princes , votre inclination ne peut point se tromper , & faire un choix qui soit mauvais.

ERIPHILE.

Pour ne point violenter votre parole , ni mon scrupule , agréez , Madame , un moyen que j'ose proposer.

ARISTIONE.

Quoi , ma fille ?

ERIPHILE.

Que Sostrate décide de cette préférence. Vous l'avez pris pour découvrir le secret de mon cœur , souffrez que je le prenne pour me tirer de l'embarras où je me trouve.

ARISTIONE.

J'estime tant Sostrate que , soit que vous vouliez vous servir de lui pour expliquer vos sentimens , ou soit que vous vous en remettiez absolument à sa conduite , je fais , dis-je , tant d'estime de sa vertu & de son jugement , que je consens de tout mon cœur à la proposition que vous me faites.

IPHICRATE.

C'est-à-dire , Madame , qu'il nous faut faire notre cour à Sostrate ?

SOSTRATE.

Non , Seigneur , vous n'aurez point de cour à me faire ; & , avec tout le respect que je dois aux princesses , je renonce à la gloire où elles veulent m'élever.

Hhh ij

428 LES AMANS MAGNIFIQUES  
ARISTIONE.

D'où vient cela, Softrate ?

S O S T R A T E.

J'ai des raisons, madame, qui ne me permettent pas que je reçoive l'honneur que vous me présentez.

I P H I C R A T E.

Craignez-vous, Softrate, de vous faire un ennemi ?

S O S T R A T E.

Je craindrois peu, Seigneur, les ennemis que je pourrois me faire, en obéissant à mes souveraines.

T I M O C L E S.

Par quelle raison donc refusez-vous d'accepter le pouvoir qu'on vous donne ; & de vous acquérir l'amitié d'un prince qui vous devoit tout son bonheur.

S O S T R A T E.

Par la raison que je ne suis pas en état d'accorder à ce prince ce qu'il souhaiteroit de moi.

I P H I C R A T E.

Quelle pourroit être cette raison ?

S O S T R A T E.

Pourquoi me tant presser là-dessus ? Peut-être ai-je, Seigneur, quelque intérêt secret qui s'oppose aux prétentions de votre amour. Peut-être ai-je un ami qui brûle, sans oser le dire, d'une flâme respectueuse pour les charmes divins dont vous êtes épris. Peut-être cet ami me fait-il tous les jours confidence de son martyre, qu'il se plaint à moi tous les jours des rigueurs de sa destinée, & regarde l'hy-men de la princesse, ainsi que l'arrêt redoutable qui le doit



pouffer au tombeau ; & , si cela étoit , Seigneur , feroit-il raisonnable que ce fût de ma main qu'il reçût le coup de sa mort ?

IPHICRATE.

Vous auriez bien la mine , Softrate , d'être vous-même cet ami , dont vous prenez les intérêts.

SOSTRATE.

Ne cherchez point , de grace , à me rendre odieux aux personnes qui vous écoutent. Je fçais me connoître , Seigneur ; & les malheureux , comme moi , n'ignorent pas jusqu'où leur fortune leur permet d'aspirer.

ARISTIONE.

Laiſſons cela. Nous trouverons moyen de terminer l'irréſolution de ma fille.

ANAXARQUE.

En eſt-il un meilleur , Madame , pour terminer les choſes au contentement de tout le monde , que les lumières que le Ciel peut donner ſur ce mariage ? J'ai commencé , comme je vous ai dit , à jeter pour cela les figures myſtérieuſes que notre art nous enſeigne , & j'eſpère vous faire voir tantôt ce que l'avenir garde à cette union ſouhaitée. Après cela , pourra-t-on balancer encore ? La gloire & les proſpérités que le Ciel promettra , ou à l'un , ou à l'autre choix , ne ſeront-elles pas ſuffiſantes pour le déterminer ; & celui qui ſera exclu pourra-t-il s'offenſer , quand ce ſera le Ciel qui décidera cette préférence ?

IPHICRATE.

Pour moi , je m'y ſoumets entièrement ; & je déclare que

430 LES AMANS MAGNIFIQUES,  
cette voye me semble la plus raisonnable.

TIMOCLES.

Je suis de même avis ; & le Ciel ne sçauroit rien faire où je ne souscrive sans répugnance.

ERIPHILE.

Mais , seigneur Anaxarque , voyez-vous si clair dans les destinées , que vous ne vous trompiez jamais ; & ces prospérités , & cette gloire que vous dites que le Ciel nous promet , qui en fera caution , je vous prie ?

ARISTIONE.

Ma fille , vous avez une petite incrédulité qui ne vous quitte point.

ANAXARQUE.

Les épreuves , Madame , que tout le monde a vûës de l'infaillibilité de mes prédictions , sont les cautions suffisantes des promesses que je puis faire. Mais enfin , quand je vous aurai fait voir ce que le Ciel vous marque , vous vous réglerez là-dessus à votre fantaisie ; & ce sera à vous à prendre la fortune de l'un , ou de l'autre choix.

ERIPHILE.

Le Ciel , Anaxarque , me marquera les deux fortunes qui m'attendent ?

ANAXARQUE.

Oui , Madame ; les félicités qui vous suivront , si vous épousez l'un , & les disgraces qui vous accompagneront , si vous épousez l'autre.

ERIPHILE.

Mais , comme il est impossible que je les épouse tous deux ,

il faut donc qu'on trouve écrit dans le Ciel, non seulement ce qui doit arriver, mais aussi ce qui ne doit pas arriver.

CLITIDAS *à part.*

Voilà mon astrologue embarrassé.

ANAXARQUE.

Il faudroit vous faire, Madame, une longue discussion des principes de l'astrologie, pour vous faire comprendre cela.

CLITIDAS.

Bien répondu. Madame, je ne dis point de mal de l'astrologie. L'astrologie est une belle chose, & le seigneur Anaxarque est un grand homme.

IPHICRATE.

La vérité de l'astrologie est une chose incontestable; & il n'y a personne qui puisse disputer contre la certitude de ses prédictions.

CLITIDAS.

Assûrément.

TIMOCLES.

Je suis assez incrédule pour quantité de choses; mais, pour ce qui est de l'astrologie, il n'y a rien de plus sûr & de plus constant, que le succès des horoscopes qu'elle tire.

CLITIDAS.

Ce sont des choses les plus claires du monde.

IPHICRATE.

Cent aventures prédites arrivent tous les jours, qui convainquent les plus opiniâtres.

432 LES AMANS MAGNIFIQUES,  
CLITIDAS.

Il est vray.

TIMOCLES.

Peut-on contester, sur cette matière, les incidens célèbres dont les histoires nous font foi ?

CLITIDAS.

Il faut n'avoir pas le sens commun. Le moyen de contester ce qui est moulé ?

ARISTIONE.

Softrate n'en dit mot. Quel est son sentiment là-dessus ?

SOSTRATE.

Madame, tous les esprits ne sont pas nés avec les qualités qu'il faut pour la délicatesse de ces belles sciences, qu'on nomme curieuses ; & il y en a de si matériels, qu'ils ne peuvent aucunement comprendre ce que d'autres conçoivent le plus facilement du monde. Il n'est rien de plus agréable, madame, que toutes les grandes promesses de ces connoissances sublimes. Transformer tout en or, faire vivre éternellement, guérir par des paroles, se faire aimer de qui l'on veut, sçavoir tous les secrets de l'avenir, faire descendre comme on veut du Ciel, sur des métaux, des impressions de bonheur, commander aux démons, se faire des armées invisibles, & des soldats invulnérables, tout cela est charmant, sans doute ; & il y a des gens qui n'ont aucune peine à en comprendre la possibilité, cela leur est le plus aisé du monde à concevoir. Mais, pour moi, je vous avouë que mon esprit grossier a quelque peine à le comprendre, & à le croire, & j'ai trouvé cela trop beau  
pour



pour être véritable. Toutes ces belles raisons de sympathie, de force magnétique, & de vertu occulte, sont si subtiles & délicates, qu'elles échappent à mon sens matériel; &, sans parler du reste, jamais il n'a été en ma puissance de concevoir comme on trouve écrit dans le Ciel jusqu'aux plus petites particularités de la fortune du moindre homme. Quel rapport, quel commerce, quelle correspondance peut-il y avoir entre nous, & des globes éloignés de notre terre d'une distance si effroyable? Et d'où cette belle science, enfin, peut-elle être venue aux hommes? Quel Dieu l'a révélée, ou quelle expérience l'a pû former de l'observation de ce grand nombre d'astres, qu'on n'a pû voir encore deux fois dans la même disposition?

ANAXARQUE.

Il ne sera pas difficile de vous le faire concevoir.

SOSTRATE.

Vous ferez plus habile que tous les autres.

CLITIDAS à *Sostrate*.

Il vous fera une discussion de tout cela, quand vous voudrez.

IPHICRATE à *Sostrate*.

Si vous ne comprenez pas les choses, au moins les pouvez-vous croire, sur ce que l'on voit tous les jours.

SOSTRATE.

Comme mon sens est si grossier qu'il n'a pû rien comprendre, mes yeux aussi sont si malheureux qu'ils n'ont jamais rien vû.

IPHICRATE.

Pour moi, j'ai vû, & des choses tout-à-fait convaincantes.

434 LES AMANS MAGNIFIQUES ;  
TIMOCLES.

Et moi aussi.

SOSTRATE.

Comme vous avez vû, vous faites bien de croire ; & il faut que vos yeux soient faits autrement que les miens.

IPHICRATE.

Mais, enfin, la princesse croit à l'astrologie ; & il me semble qu'on y peut bien croire après elle. Est-ce que madame, Sostrate, n'a pas de l'esprit & du sens ?

SOSTRATE.

Seigneur, la question est un peu violente. L'esprit de la princesse n'est pas une règle pour le mien ; & son intelligence peut l'élever à des lumières, où mon sens ne peut atteindre.

ARISTIONE.

Non, Sostrate, je ne vous dirai rien sur quantité de choses, auxquelles je ne donne guères plus de créance que vous. Mais, pour l'astrologie, on m'a dit & fait voir des choses si positives, que je ne la puis mettre en doute.

SOSTRATE.

Madame, je n'ai rien à répondre à cela.

ARISTIONE.

Quittons ce discours, & qu'on nous laisse un moment. Dressons notre promenade, ma fille, vers cette belle grotte où j'ai promis d'aller. Des galanteries à chaque pas !

*Fin du troisième Acte.*

---

## IV. INTERMÈDE.

**L***E théâtre représente une grotte.*

### ENTRÉE DE BALLET.

*Huit statuës , portant chacune deux flambeaux , font une danse variée de plusieurs figures & de plusieurs attitudes , où elles demeurent par intervalles.*

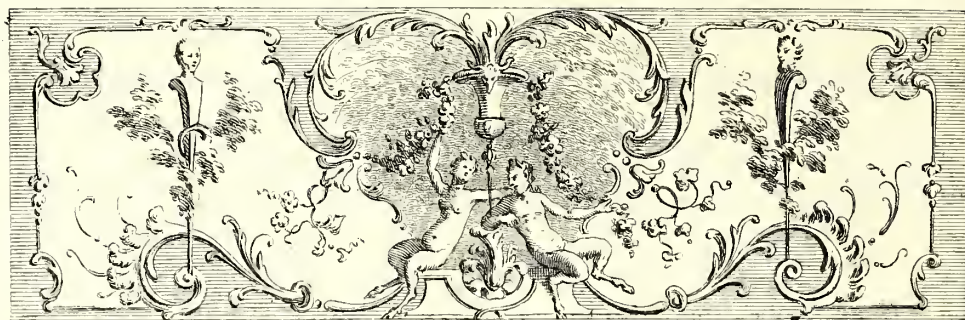
*Fin du quatrième Intermède.*



*Toullain. Sculpteur*

Iii ij





## ACTE QUATRIÈME.

### SCENE PREMIERE.

ARISTIONE, ERIPHILE.

ARISTIONE.



E qui que cela soit , on ne peut rien de plus galant & de mieux entendu. Ma fille, j'ai voulu me séparer de tout le monde pour vous entretenir ; & je veux que vous ne me cachiez rien de la vérité. N'auriez - vous point dans l'ame quelque inclination secrète que vous ne voulez pas nous dire ?

ERIPHILE.

Moi , Madame ?

ARISTIONE.

Parlez à cœur ouvert , ma fille. Ce que j'ai fait pour vous , mérite bien que vous usiez avec moi de franchise. Tourner vers vous toutes mes pensées, vous préférer à toutes choses ; & fermer l'oreille, en l'état où je suis, à toutes les propositions que cent princesses, en ma place, écouteront avec bienveillance, tout cela vous doit assez persuader que je suis une



bonne mere ; & que je ne suis pas pour recevoir avec sévérité les ouvertures que vous pourriez me faire de votre cœur.

ERIPHILE.

Si j'avois si mal suivi votre exemple, que de m'être laissée aller à quelques sentimens d'inclination que j'eusse raison de cacher, j'aurois, Madame, assez de pouvoir sur moi-même, pour imposer silence à cette passion, & me mettre en état de ne rien faire voir qui fût indigne de votre sang.

ARISTIONE.

Non, non, ma fille, vous pouvez, sans scrupule, m'ouvrir vos sentimens. Je n'ai point renfermé votre inclination dans le choix de deux princes, vous pouvez l'étendre où vous voudrez, & le mérite, auprès de moi, tient un rang si considérable, que je l'égale à tout ; & , si vous m'avouez franchement les choses, vous me verrez souscrire sans répugnance au choix qu'aura fait votre cœur.

ERIPHILE.

Vous avez des bontés pour moi, Madame, dont je ne puis assez me louer. Mais je ne les mettrai point à l'épreuve sur le sujet dont vous me parlez ; & tout ce que je leur demande, c'est de ne point presser un mariage où je ne me sens pas encore bien résoluë.

ARISTIONE.

Jusqu'ici je vous ai laissée assez maîtresse de tout ; & l'impatience des princes vos amans . . . . Mais quel bruit est-ce que j'entends ? Ah ! Ma fille, quel spectacle s'offre à nos yeux ? Quelque Divinité descend ici, & c'est la Déesse Vénus qui semble nous vouloir parler.

## SCENE II.

VENUS *accompagnée de quatre petits Amours dans une machine*, ARISTIONE, ERIPHILE.

VENUS *à Aristione.*

**P**Rincesse, dans tes soins brille un zèle exemplaire  
Qui, par les immortels, doit être couronné;  
Et, pour te voir un gendre illustre & fortuné,  
Leur main te veut marquer le choix que tu dois faire.

Ils t'annoncent tous, par ma voix,  
La gloire & les grandeurs que, par ce digne choix,  
Ils feront pour jamais entrer dans ta famille.  
De tes difficultés termine donc le cours;

Et pense à donner ta fille;  
A qui sauvera tes jours.

## SCENE III.

ARISTIONE, ERIPHILE.

ARISTIONE.

**M**A fille, les Dieux imposent silence à tous nos raisonnemens. Après cela, nous n'avons plus rien à faire qu'à recevoir ce qu'ils s'appêtent à nous donner; & vous venez d'entendre distinctement leur volonté. Allons dans le premier temple les assûrer de notre obéissance, & leur rendre grâces de leurs bontés.

## SCENE IV.

ANAXARQUE, CLEON.

CLEON.

**V**oilà la princesse qui s'en va. Ne voulez-vous pas lui parler ?

ANAXARQUE.

Attendons que sa fille soit séparée d'elle. C'est un esprit que je redoute , & qui n'est pas de trempe à se laisser mener , ainsi que celui de sa mere. Enfin , mon fils , comme nous venons de voir par cette ouverture , le stratagème a réussi. Notre Vénus a fait des merveilles , & l'admirable ingénieur qui s'est employé à cet artifice , a si bien disposé tout , a coupé avec tant d'adresse le plancher de cette grotte , si bien caché ses fils de fer & tous ses ressorts , si bien ajusté ses lumières , & habillé ses personnages , qu'il y a peu de gens qui n'y eussent été trompés ; & , comme la princesse Aristione est fort superstitieuse , il ne faut point douter qu'elle ne donne à pleine tête dans cette tromperie. Il y a long-tems , mon fils , que je prépare cette machine ; & me voilà tantôt au but de mes prétentions.

CLEON.

Mais pour lequel des deux princes , au moins , dressez-vous tout cet artifice ?

ANAXARQUE.

Tous deux ont recherché mon assistance , & je leur promets



## 440 LES AMANS MAGNIFIQUES,

à tous deux la faveur de mon art. Mais les présens du prince Iphicrate, & les promesses qu'il m'a faites, l'emportent de beaucoup sur tout ce qu'a pu faire l'autre. Ainsi ce sera lui qui recevra les effets favorables de tous les ressorts que je fais jouer; &, comme son ambition me devra toute chose, voilà, mon fils, notre fortune faite. Je vais prendre mon tems pour affermir dans son erreur l'esprit de la princesse, pour la mieux prévenir encore par le rapport que je lui ferai voir adroitement des paroles de Vénus, avec les prédictions des figures célestes que je lui dis que j'ai jettées. Va-t'en tenir la main au reste de l'ouvrage, préparer nos six hommes à se bien cacher dans leur barque derrière le rocher, à posément attendre le tems que la princesse Aristione vient tous les soirs se promener seule sur le rivage, à se jeter bien à propos sur elle, ainsi que des corsaires; & donner lieu au prince Iphicrate de lui apporter ce secours, qui, sur les paroles du Ciel, doit mettre entre ses mains la princesse Eriphile. Ce prince est averti par moi; &, sur la foi de ma prédiction, il doit se tenir dans ce petit bois qui borde le rivage. Mais sortons de cette grotte; je te dirai, en marchant, toutes les choses qu'il faut bien observer. Voilà la princesse Eriphile, évitons sa rencontre.

SCENE



---

---

SCENE V.ERIPHILE *seule.*

**H**Elas ! Quelle est ma destinée ! Et qu'ai-je fait aux Dieux , pour mériter les soins qu'ils veulent prendre de moi ?

---

---

## SCENE VI.

ERIPHILE, CLEONICE.

CLEONICE.

**L**E voici , Madame , que j'ai trouvé ; & , à vos premiers ordres , il n'a pas manqué de me suivre.

ERIPHILE.

Qu'il approche , Cléonice ; & qu'on nous laisse seuls un moment.

---

---

## SCENE VII.

ERIPHILE, SOSTRATE.

ERIPHILE.

**S**Ostrate , vous m'aimez ?

SOSTRATE.

Moi , Madame ?

*Tome V.*

Kkk

442 LES AMANS MAGNIFIQUES,  
ERIPHILE.

Laiſſons cela , Soſtrate. Je le ſçais , je l'approuve ; & vous permetſ de me le dire. Votre paſſion a paru à mes yeux , accompagnée de tout le mérite qui me la pouvoit rendre agréable. Si ce n'étoit le rang où le Ciel m'a fait naître , je puis vous dire que cette paſſion n'auroit pas été malheureuſe ; & que cent fois je lui ai ſouhaité l'appui d'une fortune , qui pût mettre pour elle en pleine liberté les ſecrets ſentimens de mon ame. Ce n'eſt pas , Soſtrate , que le mérite ſeul n'ait à mes yeux tout le prix qu'il peut avoir ; & que , dans mon cœur , je ne préfère les vertus qui ſont en vous , à tous les titres magnifiques dont les autres ſont revêtus. Ce n'eſt pas même que la princeſſe ma mere ne m'ait aſſez laiſſé la diſpoſition de mes vœux ; & je ne doute point , je vous l'avoue , que mes prières n'euffent pû tourner ſon conſentement du côté que j'aurois voulu. Mais il eſt des états , Soſtrate , où il n'eſt pas honnête de vouloir tout ce qu'on peut faire. Il y a des chagrins à ſe mettre au-deſſus de toutes choſes ; & les bruits fâcheux de la renommée vous ſont trop acheter le plaifir que l'on trouve à contenter ſon inclination. C'eſt à quoi , Soſtrate , je ne me ferois jamais réſoluë ; & j'ai crû faire aſſez de fuir l'engagement dont j'étois ſollicitée. Mais enfin , les Dieux veulent prendre eux-mêmes le ſoin de me donner un époux , & tous ces longs délais avec leſquels j'ai reculé mon mariage , & que les bontés de la princeſſe ma mere ont accordés à mes deſirs , ces délais , diſ-je , ne me ſont plus permis ; & il me faut réſoudre à ſubir cet arrêt du Ciel.

Soyez sûr, Softrate, que c'est avec toutes les répugnances du monde que je m'abandonne à cet hyménée ; & que , si j'avois pû être maîtresse de moi , ou j'aurois été à vous , ou je n'aurois été à personne. Voilà, Softrate, ce que j'avois à vous dire. Voilà ce que j'ai crû devoir à votre mérite, & la consolation que toute ma tendresse peut donner à votre flâme.

## SOSTRATE.

Ah ! Madame , c'en est trop pour un malheureux. Je ne m'étois pas préparé à mourir avec tant de gloire ; & je cesse , dans ce moment , de me plaindre des destinées. Si elles m'ont fait naître dans un rang beaucoup moins élevé que mes desirs, elles m'ont fait naître assez heureux pour attirer quelque pitié du cœur d'une grande princesse ; & cette pitié glorieuse vaut des sceptres & des couronnes, vaut la fortune des plus grands princes de la terre. Oui, Madame , dès que j'ai osé vous aimer, c'est vous, Madame , qui voulez bien que je me serve de ce mot téméraire ; dès que j'ai, dis-je, osé vous aimer, j'ai condamné d'abord l'orgueil de mes desirs, je me suis fait moi-même la destinée que je devois attendre. Le coup de mon trépas, Madame, n'aura rien qui me surprenne, puisque je m'y étois préparé ; mais vos bontés le comblent d'un honneur que mon amour jamais n'eût osé espérer, & je m'en vais mourir, après cela, le plus content & le plus glorieux de tous les hommes. Si je puis encore souhaiter quelque chose, ce sont deux graces, Madame, que je prends la hardiesse de vous demander à genoux, de vou-



444 LES AMANS MAGNIFIQUES,  
loir souffrir ma présence jusqu'à cet heureux hyménée qui  
doit mettre fin à ma vie ; & , parmi cette grande gloire &  
ces longues prospérités que le Ciel promet à votre union ;  
de vous souvenir quelquefois de l'amoureux Sostrate. Puis-  
je , divine Princesse , me promettre de vous cette précieuse  
faveur ?

ERIPHILE.

Allez , Sostrate , sortez d'ici. Ce n'est pas aimer mon re-  
pos , que de me demander que je me souviennne de vous.

S O S T R A T E.

Ah ! Madame , si votre repos . . . .

ERIPHILE.

Otez-vous , vous dis-je , Sostrate. Epargnez ma foiblesse ;  
& ne m'exposez point à plus que je n'ai résolu.

---

## SCENE VIII.

ERIPHILE , CLEONICE.

CLEONICE.

**M** Adame , je vous vois l'esprit tout chagrin ; vous  
plaît-il que vos danseurs , qui expriment si bien  
toutes les passions , vous donnent maintenant quelque  
preuve de leur adresse ?

ERIPHILE.

Oui , Cléonice. Qu'ils fassent tout ce qu'ils voudront ,  
pourvû qu'ils me laissent à mes pensées.

*Fin du quatrième Acte.*



---

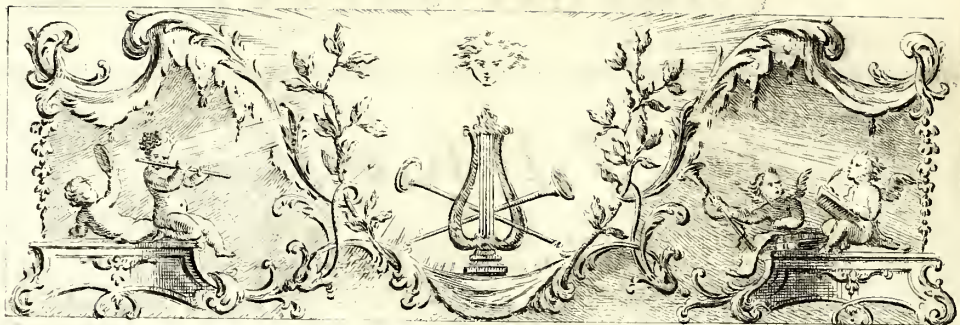
# V. INTERMÈDE.

## ENTRÉE DE BALLET.

**Q**uatre pantomimes ajustent leurs gestes & leurs pas  
aux inquiétudes de la princesse.

*Fin du cinquième Intermède.*





## ACTE CINQUIÈME.

### SCENE PREMIERE.

ERIPHILE, CLITIDAS.

CLITIDAS *faisant semblant de ne point voir Eriphile.*



E quel côté porter mes pas? Où m'aviserai-je d'aller? Et en quel lieu puis-je croire que je trouverai maintenant la princesse Eriphile? Ce n'est pas un petit avantage que d'être le premier à porter une nouvelle. Ah! La voilà. Madame, je vous annonce que le Ciel vient de vous donner l'époux qu'il vous destinoit.

ERIPHILE.

Hé, laisse-moi, Clitidas, dans ma sombre mélancolie.

CLITIDAS.

Madame, je vous demande pardon. Je pensois faire bien de vous venir dire que le Ciel vient de vous donner Softrate pour époux; mais, puisque cela vous incommode, je rengaine ma nouvelle, & m'en retourne droit comme je suis venu.

ERIPHILE.

Clitidas, hola, Clitidas.

CLITIDAS.

Je vous laisse, Madame, dans votre sombre mélancolie.

ERIPHILE.

Arrête, te dis-je, approche. Que viens-tu me dire?

CLITIDAS.

Rien, Madame. On a par fois des empressements de venir dire aux grands de certaines choses, dont ils ne se soucient pas; & je vous prie de m'excuser.

ERIPHILE.

Que tu es cruel!

CLITIDAS.

Une autre fois j'aurai la discrétion de ne vous pas venir interrompre.

ERIPHILE.

Ne me tiens point dans l'inquiétude. Qu'est-ce que tu viens m'annoncer?

CLITIDAS.

C'est une bagatelle de Sofstrate, Madame, que je vous dirai une autre fois, quand vous ne serez point embarrassée.

ERIPHILE.

Ne me fais point languir davantage, te dis-je; & m'appren cette nouvelle.

CLITIDAS.

Vous la voulez sçavoir, Madame?

ERIPHILE.

Oui, dépêche. Qu'as-tu à me dire de Sofstrate?

CLITIDAS.

Une aventure merveilleuse, où personne ne s'attendois.



448 LES AMANS MAGNIFIQUES,  
ERIPHILE.

Di-moi vite ce que c'est.

CLITIDAS.

Cela ne troublera-t-il point, Madame, votre sombre mélancolie ?

ERIPHILE.

Ah ! Parle promptement.

CLITIDAS.

J'ai donc à vous dire, Madame, que la princesse votre mere passoit presque seule dans la forêt, par ces petites routes qui sont si agréables, lorsqu'un sanglier hideux, ces vilains sangliers-là sont toujours du désordre, & l'on devroit les bannir des forêts bien policées, lors, dis-je, qu'un sanglier hideux, poussé, je crois, par des chasseurs, est venu traverser la route où nous étions. Je devrois vous faire peut-être, pour orner mon récit, une description étendue du sanglier dont je parle ; mais vous vous en passerez, s'il vous plaît, & je me contenterai de vous dire que c'étoit un fort vilain animal. Il passoit son chemin, & il étoit bon de ne lui rien dire, de ne point chercher de noise avec lui ; mais la princesse a voulu égayer sa dextérité ; & de son dard qu'elle lui a lancé un peu mal-à-propos, ne lui en déplaît, lui a fait au-dessus de l'oreille une assez petite blessure. Le sanglier mal morigéné, s'est impertinemment détourné contre nous ; nous étions là deux ou trois misérables, qui avons pali de frayeur ; chacun gagnoit son arbre, & la princesse sans défense, demeuroit exposée à la  
furie



furie de la bête, lorsque Sostrate a paru, comme si les Dieux l'eussent envoyé.

ERIPHILE.

Hé bien, Clitidas?

CLITIDAS.

Si mon récit vous ennuye, Madame, je remettrai le reste à une autre fois.

ERIPHILE.

Achève promptement.

CLITIDAS.

Ma foi, c'est promptement de vrai que j'achèverai; car un peu de poltronerie m'a empêché de voir tout le détail de ce combat; & tout ce que je puis vous dire, c'est que, retournant sur la place, nous avons vû le sanglier mort, tout veautré dans son sang; & la princesse pleine de joye, nommant Sostrate son libérateur, & l'époux digne & fortuné que les Dieux lui marquoient pour vous. A ces paroles, j'ai crû que j'en avois assez entendu; & je me suis hâté de vous en venir, avant tous, apporter la nouvelle.

ERIPHILE.

Ah! Clitidas, pouvois-tu m'en donner une qui me pût être plus agréable?

CLITIDAS.

Voilà qu'on vient vous trouver.

## SCENE II.

ARISTIONE, SOSTRATE, ERIPHILE,  
CLITIDAS.

ARISTIONE.

**J**E vois, ma fille, que vous sçavez déjà tout ce que nous pourrions vous dire. Vous voyez que les Dieux se sont expliqués bien plutôt que nous n'eussions pensé; mon péril n'a guères tardé à nous marquer leurs volontés; & l'on connoît assez que ce sont eux qui se sont mêlés de ce choix, puisque le mérite tout seul brille dans cette préférence. Aurez-vous quelque répugnance à récompenser de votre cœur, celui à qui je dois la vie; & refuserez-vous Sostrate pour époux?

ERIPHILE.

Et de la main des Dieux, & de la vôtre, Madame, je ne puis rien recevoir qui ne me soit fort agréable.

SOSTRATE.

Ciel! N'est-ce point ici quelque songe tout plein de gloire, dont les Dieux me veulent flater, & quelque réveil malheureux ne me replongera-t-il point dans la bassesse de ma fortune?

## SCENE III.

ARISTIONE, ERIPHILE, SOSTRATE,  
CLEONICE, CLITIDAS.

CLEONICE.

**M** Adame, je viens vous dire qu'Anaxarque a jusqu'ici abusé l'un & l'autre prince, par l'espérance de ce choix qu'ils poursuivent depuis long-tems; & qu'au bruit qui s'est répandu de votre aventure, ils ont fait éclater tous deux leur ressentiment contre lui, jusques-là que, de paroles en paroles, les choses se sont échauffées, & il en a reçu quelques blessures, dont on ne sçait pas bien ce qui arrivera. Mais les voici.

## SCENE DERNIERE.

ARISTIONE, ERIPHILE, IPHICRATE,  
TIMOCLES, SOSTRATE, CLEONICE,  
CLITIDAS.

ARISTIONE.

**P** Rinces, vous agissez tous deux avec une violence bien grande; & si Anaxarque a pû vous offenser, j'étois pour vous en faire justice moi-même.

IPHICRATE.

Et quelle justice, Madame, auriez-vous pû nous faire de

452 LES AMANS MAGNIFIQUES,

lui, si vous la faites si peu à notre rang, dans le choix que vous embrassez.

ARISTIONE.

Ne vous êtes-vous pas soumis l'un & l'autre, à ce que pourroient décider, ou les ordres du Ciel, ou l'inclination de ma fille ?

TIMOCLES.

Oui, Madame, nous nous sommes soumis à ce qu'ils pourroient décider, entre le prince Iphicrate & moi ; mais non pas à nous voir rebutés tous deux.

ARISTIONE.

Et si chacun de vous a bien pû se résoudre à souffrir une préférence, que vous arrive-t-il à tous deux, où vous ne soyez préparés ? Et que peuvent importer, à l'un & à l'autre, les intérêts de son rival ?

IPHICRATE.

Oui, Madame, il importe. C'est quelque consolation de se voir préférer un homme qui vous est égal ; & votre aveuglement est une chose épouvantable.

ARISTIONE.

Prince, je ne veux pas me brouiller avec une personne qui m'a fait tant de grace, que de me dire des douceurs ; & je vous prie, avec toute l'honnêteté qu'il m'est possible, de donner à votre chagrin un fondement plus raisonnable, de vous souvenir, s'il vous plaît, que Sostrate est revêtu d'un mérite qui s'est fait connoître à toute la Grece ; & que le rang où le Ciel l'élève aujourd'hui, va remplir toute la distance qui étoit entre lui & vous.



## IPHICRATE.

Oui, oui, Madame, nous nous en souviendrons. Mais peut-être aussi vous souviendrez-vous que deux princes outragés ne font pas deux ennemis peu redoutables.

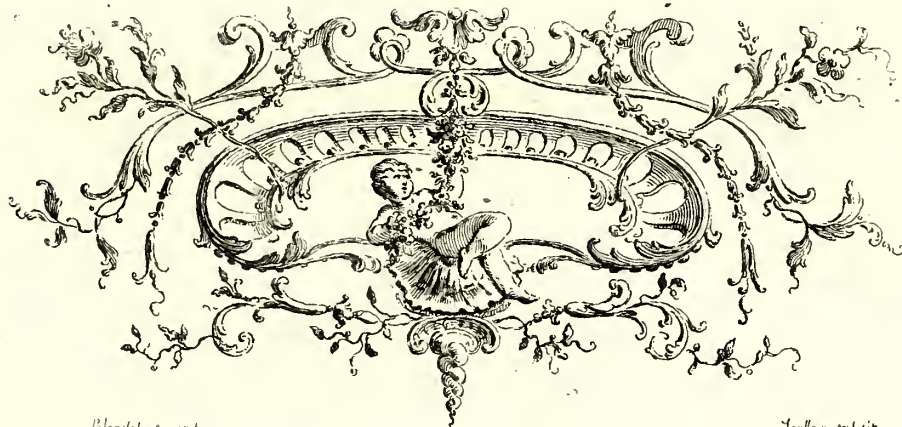
## TIMOCLES.

Peut-être, Madame, qu'on ne goûtera pas long-tems la joye du mépris que l'on fait de nous.

## ARISTIONE.

Je pardonne toutes ces menaces aux chagrins d'un amour qui se croit offensé; & nous n'en verrons pas, avec moins de tranquillité, la fête des jeux pythiens. Allons-y de ce pas; & couronnons, par ce pompeux spectacle, cette merveilleuse journée.

*Fin du cinquième Acte.*



Blondel invenit

Toullier sculpsit

---

## VI. INTERMEDE.

### FESTE DES JEUX PYTHIENS.

*Le théâtre représente une grande sale en manière d'amphithéâtre, avec une grande arcade dans le fond, audessus de laquelle est une tribune fermée d'un rideau. Dans l'éloignement paroît un autel pour le sacrifice. Six ministres du sacrifice, habillés comme s'ils étoient presque nuds, portant chacun une hache sur l'épaule, entrent par le portique au son des violons. Ils sont suivis de deux sacrificateurs, & de la prêtresse.*

---

### SCENE PREMIERE.

LA PRESTRESSE, SACRIFICATEURS,  
MINISTRES DU SACRIFICE,  
CHOEUR DE PEUPLES.

LA PRESTRESSE.

**C**hantez, peuples, chantez, en mille & mille lieux,  
Du Dieu que nous servons les brillantes merveilles.

Parcourez la terre & les cieux;

Vous ne sçauriez chanter rien de plus précieux;

Rien de plus doux pour les oreilles.

I. SACRIFICATEUR.

A ce Dieu plein de force, à ce Dieu plein d'appas,

Il n'est rien qui résiste.

## 2. SACRIFICATEUR.

Il n'est rien ici bas ,

Qui , par ses bienfaits , ne subsiste.

LA PRESTRESSE.

Toute la terre est triste ,

Quand on ne le voit pas.

CHOEUR.

Poussons à sa mémoire

Des concerts si touchans ,

Que , du haut de sa gloire ,

Il écoute nos chants.

## PREMIERE ENTRE'E DE BALLET.

*Les six ministres du sacrifice portant des haches , font entrer eux une danse ornée de toutes les attitudes que peuvent exprimer des gens qui étudient leur force ; après quoi ils se retirent aux deux côtés du théâtre.*

---

## SCENE II.

LA PRESTRESSE , SACRIFICATEURS ,  
MINISTRES DU SACRIFICE ,  
VOLTIGEURS , CHOEUR DE  
PEUPLES.

## II. ENTRE'E DE BALLET.

*Six voltigeurs font paroître , en cadence , leur adresse sur des chevaux de bois , qui sont apportés par des esclaves.*

### SCENE III.

LA PRESTRESSE , SACRIFICATEURS ,  
MINISTRES DU SACRIFICE ,  
ESCLAVES , CONDUCTEURS  
D'ESCLAVES , CHOEUR DE  
PEUPLES.

#### III. ENTRE'E DE BALLET.

*Quatre conducteurs d'esclaves amènent en cadence huit esclaves , qui dansent pour marquer la joye qu'ils ont d'avoir recouvré la liberté.*

---

### SCENE IV.

LA PRESTRESSE , SACRIFICATEURS ,  
MINISTRES DU SACRIFICE ,  
HOMMES & FEMMES armés à la grecque ,  
CHOEUR DE PEUPLES.

#### IV. ENTRE'E DE BALLET.

*Quatre hommes armés à la grecque avec des tambours , & quatre femmes armées à la grecque avec des timbres , font ensemble une manière de jeu pour les armes,*

SCENE



---

## SCENE V.

LA PRESTRESSE , SACRIFICATEURS ,  
MINISTRES DU SACRIFICE ,  
HOMMES & FEMMES *armés à la grecque* ,  
UN HERAULT, TROMPETTES,  
UN TIMBALIER, CHOEUR DE  
PEUPLES.

*La tribune s'ouvre. Un hérault, six trompettes, & un timbalier  
se mêlant à tous les instrumens, annoncent la venue d'Apollon.*

CHOEUR.

Ouvrons tous nos yeux  
À l'éclat suprême  
Qui brille en ces lieux.

---

## SCENE VI.

APOLLON, SUIVANS D'APOLLON,  
LA PRESTRESSE, SACRIFICATEURS,  
MINISTRES DU SACRIFICE,  
HOMMES & FEMMES *armés à la grecque*,  
UN HERAULT, TROMPETTES,  
UN TIMBALLIER, CHOEUR DE  
PEUPLES.

*Apollon, au bruit des trompettes & des violons, entre par le  
portique, précédé de six jeunes gens qui portent des lauriers*

458 LES AMANS MAGNIFIQUES,  
*entrelassés au tour d'un bâton, & un soleil d'or au dessus ,  
avec la devise royale en manière de trophée.*

CHOEUR.

Quelle grace extrême !  
Quel port glorieux !  
Où voit-on des Dieux  
Qui soient faits de même ?

V. ENTRÉE DE BALLET.

*Les suivans d'Apollon donnent leur trophée à tenir aux six ministres du sacrifice qui portent les haches, & commencent avec Apollon une danse héroïque.*

VI. & dernière ENTRÉE DE BALLET.

*Les six ministres du sacrifice portant les haches & les trophées, les quatre hommes & les quatre femmes armés à la grecque, se joignent en diverses manières à la danse d'Apollon & de ses suivans, tandis que la prêtresse, les sacrificeurs, & le chœur des peuples y mêlent leurs chants à diverses reprises, au son des timballes & des trompettes.*

*Vers pour LE ROI, représentant Apollon.*

JE suis la source des clartés,  
Et les astres les plus vantés,  
Dont le beau cercle m'environne,  
Ne sont brillans & respectés  
Que par l'éclat que je leur donne.

Du char où je me puis asseoir,  
Je vois le désir de me voir  
Posséder la nature entière ;  
Et le monde n'a son espoir  
Qu'aux seuls bienfaits de ma lumière.

Bienheureuses de toutes parts,  
Et pleines d'exquises richesses  
Les terres où, de mes regards,  
J'arrête les douces caresses.

*Pour monsieur LE GRAND, suivant d'Apollon.*

Bien qu'auprès du soleil tout autre éclat s'efface,  
S'en éloigner pourtant n'est pas ce que l'on veut ;  
Et vous voyez bien, quoi qu'il fasse,  
Que l'on s'en tient toujours le plus près que l'on peut.

*Pour le marquis DE VILLEROI, suivant d'Apollon.*

De notre maître incomparable  
Vous me voyez inséparable ;  
Et le zèle puissant qui m'attache à ses vœux  
Le fuit parmi les eaux, le fuit parmi les feux.

*Pour le marquis DE RASSENT, suivant d'Apollon.*

Je ne serai pas vain, quand je ne croirai pas  
Qu'un autre, mieux que moi, suive par tout ses pas.

*FIN.*

460 LES AMANS MAGNIFIQUES,

NOMS DES PERSONNES QUI ONT CHANTÉ

*& dansé dans les intermèdes des Amans magnifiques,  
comédie - ballet.*

DANS LE PREMIER INTERMÈDE.

Eole, *le sieur Estival*. Tritons chantans, *les sieurs le Gros, Hedouin, Don, Gingan l'aîné, Gingan le cadet, Fernon le cadet, Rebel, Langeais, Deschamps, Morel, & deux pages de la musique de la chapelle*. Fleuves chantans, *les sieurs Beaumont, Fernon l'aîné, Noblet, Serignan, David, Aurat, Devellois, Gillet*. Amours chantans, *quatre pages de la musique de la chambre*. Pêcheurs de corail dansans, *les sieurs Jouan, Chicanneau, Pezan l'aîné, Magny, Joubert, Mayeu, la Montagne, Lestang*. Neptune, *LE ROI*. Dieux marins, *monsieur le Grand, le marquis de Villeroi, le marquis de Rassent, les sieurs Beauchamp, Favier, la Pierre*.

DANS LE SECOND INTERMÈDE.

Pantomimes dansans, *les sieurs Beauchamp, Saint André, & Favier*.

DANS LE TROISIÈME INTERMÈDE.

La nymphe de la vallée de Tempé, *mademoiselle Desfronteaux*. Tircis, *le sieur Gaye*. Caliste, *mademoiselle Hilaire*. Licalte, *le sieur Langeais*. Ménandre, *le sieur Fernon le cadet*. Deux Satyres, *les sieurs Estival & Morel*. Dryades dansantes, *les sieurs Arnald, Noblet, Lestang, Favier le cadet, Foignard l'aîné, & Isaac*. Faunes dansans, *les sieurs Beau-*



## COMEDIE-BALLET. 461

*champ, Saint André, Magny, Joubert, Favier l'aîné, & Mayeu. Philinte, le sieur Blondel. Climène, mademoiselle de Saint Christophle. Petites Dryades dansantes, les sieurs Bouilland, Vaignard, & Thibauld. Petits Faunes dansans, les sieurs la Montagne, Daluseau, & Foignard.*

### DANS LE QUATRIÈME INTERMÈDE.

*Statuës dansantes, les sieurs Dolivet, le Chantre, Saint André, Magny, Lestang, Foignard l'aîné, Dolivet fils, & Foignard le cadet.*

### DANS LE CINQUIÈME INTERMÈDE.

*Pantomimes dansans, les sieurs Dolivet, le Chantre, Saint André, & Magny.*

### DANS LE SIXIÈME INTERMÈDE.

## FÊTE DES JEUX PYTHIENS.

*La prêtresse, mademoiselle Hilaire. Premier sacrificateur, le sieur Gaye. Second sacrificateur, le sieur Langeais. Ministres du sacrifice portant des haches, dansans, les sieurs Dolivet, le Chantre, Saint André, Magny, Foignard l'aîné, & Foignard le cadet. Voltigeurs, les sieurs Joly, Doyat, de Launoy, Beaumont, du Gard l'aîné, & du Gard le cadet. Conducteurs d'esclaves, dansans, les sieurs le Prestre, Jouan, Pezan l'aîné, & Joubert. Esclaves dansans, les sieurs Payfan, la Vallée, Pezan le cadet, Favre, Vaignard, Dolivet fils, Girard, & Charpentier. Hommes armés à la grecque, dansans, les sieurs Noblet, Chicanneau, Mayeu, & Desgranges. Femmes armées à la grecque, dansantes,*

462 LES AMANS MAGNIFIQUES,  
*les sieurs la Montagne, Lestang, Favier le cadet, & Arnald. Un héraut, le sieur Rébel. Tompettes, les sieurs la Plaine, Lorange, du Clos, Beaupré, Carbonnet, & Ferrier. Timballier, le sieur Diacre. Apollon, LE ROI. Suivans d'Apollon, dansans, monsieur le Grand, le marquis de Villeroi, le marquis de Rassent, les sieurs Beauchamp, Raynal, & Favier. Chœur de peuples chantans, les sieurs. . . . .*

. . . . .



L E

BOURGEOIS

GENTILHOMME ,

*COMEDIE-BALLET.*

---

*A C T E U R S.**ACTEURS DE LA COMEDIE.*

MONSIEUR JOURDAIN, bourgeois.

MADAME JOURDAIN.

LUCILE, fille de monsieur Jourdain.

CLÉONTE, amant de Lucile.

DORIMÉNE, marquise,

DORANTE, comte, amant de Doriméne.

NICOLE, servante de monsieur Jourdain.

COVIELLE, valet de Cléonte.

UN MAISTRE DE MUSIQUE.

UN ÉLEVE DU MAISTRE DE MUSIQUE.

UN MAISTRE A DANSER.

UN MAISTRE D'ARMES.

UN MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

UN MAISTRE TAILLEUR.

UN GARÇON TAILLEUR.

DEUX LAQUAIS.

*ACTEURS*



*ACTEURS DU BALLET.*

DANS LE PREMIER ACTE.

UNE MUSICIENNE.

DEUX MUSICIENS.

DANSEURS.

DANS LE SECOND ACTE.

GARÇONS TAILLEURS, danfans.

DANS LE TROISIÈME ACTE.

CUISINIERS, danfans.

DANS LE QUATRIÈME ACTE.

*CÉRÉMONIE TURQUE.*

LE MUFTI.

TURCS, assistans du Mufti, chantans.

DERVIS, chantans.

TURCS, danfans.

DANS LE CINQUIÈME ACTE.

*BALLET DES NATIONS.*

UN DONNEUR DE LIVRES, danfant.

IMPORTUNS, danfans.

TROUPE DE SPECTATEURS, chantans.

1. HOMME du bel air.

2. HOMME du bel air.

1. FEMME du bel air.

2. FEMME du bel air.

1. GASCON.

2. GASCON.

UN SUISSE.

UN VIEUX BOURGEOIS, babillard.

UNE VIEILLE BOURGEOISE, babillarde.

ESPAGNOLS, chantans.

ESPAGNOLS, danfans.

UNE ITALIENNE.

UN ITALIEN.

DEUX SCARAMOUCHES.

DEUX TRIVELINS.

ARLEQUIN.

DEUX POITEVINS, chantans & danfans.

POITEVINS & POITEVINES, danfans.

*La scène est à Paris dans la maison de monsieur Jourdain.*







*Inu. et dessin. par F. Boucher.*

*Gravé par Lau. Cars.*

## LE BOURGEOIS GENTIL-HOMME.





# LE BOURGEOIS GENTILHOMME, *COMÉDIE - BALLET.*

---

## ACTE PREMIER. SCENE PREMIERE.

UN MAITRE DE MUSIQUE , UN  
ELEVÉ *du maître de musique , composant sur une table*  
*qui est au milieu du théâtre* , UNE MUSICIENNE,  
DEUX MUSICIENS , UN MAITRE  
A DANSER , DANSEURS.

LE MAITRE DE MUSIQUE *aux musiciens.*

ENEZ , entrez dans cette sale , & vous  
reposez-là , en attendant qu'il vienne.

LE MAITRE A DANSER  
*aux danseurs.*

Et vous aussi , de ce côté.



468 LE BOURGEOIS GENTILHOMME,  
LE MAITRE DE MUSIQUE *à son élève.*  
Est-ce fait ?

L'ELEVE.

Oui.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Voyons . . . . Voilà qui est bien.

LE MAITRE A DANSER.

Est-ce quelque chose de nouveau ?

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Oui. C'est un air pour une sérénade , que je lui ai fait composer ici , en attendant que notre homme fût éveillé.

LE MAITRE A DANSER.

Peut-on voir ce que c'est ?

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Vous l'allez entendre , avec le dialogue , quand il viendra. Il ne tardera guères.

LE MAITRE A DANSER.

Nos occupations , à vous & à moi , ne sont pas petites maintenant.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Il est vray. Nous avons trouvé ici un homme comme il nous le faut à tous deux. Ce nous est une douce rente que ce monsieur Jourdain , avec les visions de noblesse & de galanterie , qu'il est allé se mettre en tête. Et votre danse , & ma musique auroient à souhaiter que tout le monde lui ressemblât.

LE MAITRE A DANSER.

Non pas entièrement ; & je voudrois pour lui , qu'il se

connût mieux qu'il ne fait aux choses que nous lui donnons.

### LE MAITRE DE MUSIQUE.

Il est vrai qu'il les connoît mal, mais il les paye bien ; & c'est de quoi maintenant nos arts ont plus besoin que de toute autre chose.

### LE MAITRE A DANSER.

Pour moi, je vous l'avouë, je me repais un peu de gloire. Les applaudissemens me touchent ; & je tiens que, dans tous les beaux arts, c'est un supplice assez fâcheux que de se produire à des fots, que d'essuyer, sur des compositions, la barbarie d'un stupide. Il y a plaisir, ne m'en parlez point, à travailler pour des personnes qui soient capables de sentir les délicatesses d'un art ; qui sçachent faire un doux accueil aux beautés d'un ouvrage, &, par de chatouillantes approbations, vous régaler de votre travail. Oui, la récompense la plus agréable qu'on puisse recevoir des choses que l'on fait, c'est de les voir connues, de les voir caressées d'un applaudissement qui vous honore. Il n'y a rien, à mon avis, qui nous paye mieux que cela de toutes nos fatigues ; & ce sont des douceurs exquisés que des louanges éclairées.

### LE MAITRE DE MUSIQUE.

J'en demeure d'accord ; & je les goûte comme vous. Il n'y a rien assurément qui chatouille davantage, que les applaudissemens que vous dites ; mais cet encens ne fait pas vivre. Des louanges toutes pures ne mettent point un homme à son aise. Il y faut mêler du solide, & la meilleure



470 **LE BOURGEOIS GENTILHOMME**,  
façon de louer , c'est de louer avec les mains. C'est un homme à la vérité, dont les lumières sont petites , qui parle à tort & à travers de toutes choses , & n'applaudit qu'à contre-sens ; mais son argent redresse les jugemens de son esprit. Il a du discernement dans sa bourse. Ses louanges sont monnoyées ; & ce bourgeois ignorant nous vaut mieux , comme vous voyez , que le grand seigneur éclairé qui nous a introduits ici.

**LE MAITRE A DANSER.**

Il y a quelque chose de vrai dans ce que vous dites , mais je trouve que vous appuyez un peu trop sur l'argent ; & l'intérêt est quelque chose de si bas , qu'il ne faut jamais qu'un honnête homme montre pour lui de l'attachement.

**LE MAITRE DE MUSIQUE.**

Vous recevez fort bien pourtant l'argent que notre homme vous donne.

**LE MAITRE A DANSER.**

Assûrément. Mais je n'en fais pas tout mon bonheur ; & je voudrois qu'avec son bien , il eût encore quelque bon goût des choses.

**LE MAITRE DE MUSIQUE.**

Je le voudrois aussi ; & c'est à quoi nous travaillons tous deux autant que nous pouvons. Mais , en tout cas , il nous donne moyen de nous faire connoître dans le monde ; & il payera pour tous les autres , ce que les autres loueront pour lui.

**LE MAITRE A DANSER.**

Le voilà qui vient.



## SCENE II.

M. JOURDAIN *en robe de chambre & en bonnet de nuit*, LE MAITRE DE MUSIQUE, LE MAITRE A DANSER, L'ELEVE *du maître de musique*, UNE MUSICIENNE, DEUX MUSICIENS, DANSEURS, DEUX LAQUAIS.

M. JOURDAIN.

**H**É bien, Messieurs? Qu'est-ce? Me ferez-vous voir votre petite drôlerie?

LE MAITRE A DANSER.

Comment? Quelle petite drôlerie?

M. JOURDAIN.

Hé, là... Comment appelez-vous cela? Votre prologue, ou dialogue de chansons & de danse.

LE MAITRE A DANSER.

Ah, ah!

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Vous nous y voyez préparés.

M. JOURDAIN.

Je vous ai fait un peu attendre, mais c'est que je me fais habiller aujourd'hui comme les gens de qualité; & mon tailleur m'a envoyé des bas de soye que j'ai pensé ne mettre jamais.

472 LE BOURGEOIS GENTILHOMME,  
LE MAITRE DE MUSIQUE.

Nous ne sommes ici que pour attendre votre loisir.

M. JOURDAIN.

Je vous prie tous deux de ne vous point en aller, qu'on ne m'ait apporté mon habit, afin que vous me puissiez voir.

LE MAITRE A DANSER.

Tout ce qu'il vous plaira.

M. JOURDAIN.

Vous me verrez équipé comme il faut, depuis les pieds jusqu'à la tête.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Nous n'en doutons point.

M. JOURDAIN.

Je me suis fait faire cette indienne-ci.

LE MAITRE A DANSER.

Elle est fort belle.

M. JOURDAIN.

Mon tailleur m'a dit que les gens de qualité étoient comme cela le matin.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Cela vous sied à merveille.

M. JOURDAIN.

Laquais, holà, mes deux laquais.

I. LAQUAIS.

Que voulez-vous, Monsieur?

M. JOURDAIN.

Rien. C'est pour voir si vous m'entendez bien.

[*Au*

[*Au maître de musique, & au maître à danser.*]

Que dites-vous de mes livrées?

LE MAITRE A DANSER.

Elles sont magnifiques.

M. JOURDAIN *entr'ouvrant sa robe, & faisant voir son haut de chauffe étroit de velours rouge, & sa chemise de velours verd.*

Voici encore un petit déshabillé pour faire le matin mes exercices.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Il est galant.

M. JOURDAIN.

Laquais.

1. LAQUAIS.

Monsieur.

M. JOURDAIN.

L'autre laquais.

2. LAQUAIS.

Monsieur.

M. JOURDAIN *ôtant sa robe de chambre.*

Tenez ma robe. [*au maître de musique, & au maître à danser.*]

Me trouvez-vous bien comme cela?

LE MAITRE A DANSER.

Fort bien. On ne peut pas mieux.

M. JOURDAIN.

Voyons un peu votre affaire.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Je voudrais bien auparavant vous faire entendre un air [*montrant son élève.*] qu'il vient de composer pour la sérénade.

474 LE BOURGEOIS GENTILHOMME ,  
nade que vous m'avez demandée. C'est un de mes écoliers,  
qui a pour ces fortes de choses un talent admirable.

M. JOURDAIN.

Oui ; mais il ne falloit pas faire faire cela par un écolier ;  
& vous n'étiez pas trop bon vous-même pour cette be-  
sogne-là.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Il ne faut pas , Monsieur , que le nom d'écolier vous abuse.  
Ces fortes d'écoliers en sçavent autant que les plus grands  
maîtres ; & l'air est aussi beau qu'il s'en puisse faire. Ecou-  
tez seulement.

M. JOURDAIN *à ses laquais.*

Donnez-moi ma robe pour mieux entendre ... Attendez ,  
je crois que je ferai mieux sans robe ... Non , redonnez-  
la moi , cela ira mieux.

LA MUSICIENNE.

**J**E languis nuit & jour , & mon mal est extrême ,  
Depuis qu'à vos rigueurs vos beaux yeux m'ont soumis ;  
Si vous traitez ainsi , belle Iris , qui vous aime ,  
Hélas ! Que pourriez-vous faire à vos ennemis ?

M. JOURDAIN.

Cette chanson me semble un peu lugubre , elle endort ;  
je voudrois que vous la pûssiez un peu ragaillardir par-ci ,  
par-là.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Il faut , Monsieur , que l'air soit accommodé aux paroles.

M. JOURDAIN.

On m'en apprend un tout-à-fait joli , il y a quelque tems ,



Attendez... Là... Comment est-ce qu'il dit?

LE MAITRE A DANSER.

Par ma foi, je ne sçais.

M. JOURDAIN.

Il y a du mouton dedans.

LE MAITRE A DANSER.

Du mouton?

M. JOURDAIN.

Oui. Ah! [*Il chante.*]

**J**E croyois Janneton  
Aussi douce que belle ;  
Je croyois Janneton  
Plus douce qu'un mouton.

Hélas ! Hélas !

Elle est cent fois , mille fois plus cruelle ;

Que n'est le tigre aux bois.

N'est-il pas joli ?

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Le plus joli du monde.

LE MAITRE A DANSER.

Et vous le chantez bien.

M. JOURDAIN.

C'est sans avoir appris la musique.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Vous devriez l'apprendre , Monsieur , comme vous faites  
la danse. Ce sont deux arts qui ont une étroite liaison en-  
semble.

476 LE BOURGEOIS GENTILHOMME,

LE MAITRE A DANSER.

Et qui ouvrent l'esprit d'un homme aux belles choses.

M. JOURDAIN.

Est-ce que les gens de qualité apprennent aussi la musique?

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Oui, Monsieur.

M. JOURDAIN.

Je l'apprendrai donc. Mais je ne sçais quel tems je pourrai prendre; car, outre le maître d'armes qui me montre, j'ai arrêté encore un maître de philosophie, qui doit commencer ce matin.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

La philosophie est quelque chose; mais la musique, Monsieur, la musique...

LE MAITRE A DANSER.

La musique & la danse... La musique & la danse, c'est là tout ce qu'il faut.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Il n'y a rien qui soit si utile dans un Etat, que la musique.

LE MAITRE A DANSER.

Il n'y a rien qui soit si nécessaire aux hommes, que la danse.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Sans la musique, un Etat ne peut subsister.

LE MAITRE A DANSER.

Sans la danse, un homme ne sçauroit rien faire.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Tous les désordres, toutes les guerres qu'on voit dans le

monde, n'arrivent que pour n'apprendre pas la musique.

LE MAITRE A DANSER.

Tous les malheurs des hommes, tous les revers funestes dont les histoires sont remplies, les bévûes des politiques, les manquemens des grands capitaines, tout cela n'est venu que faute de sçavoir danser.

M. JOURDAIN.

Comment cela?

LE MAITRE DE MUSIQUE.

La guerre ne vient-elle pas d'un manque d'union entre les hommes?

M. JOURDAIN.

Cela est vray.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Et si tous les hommes apprenoient la musique, ne seroit-ce pas le moyen de s'accorder ensemble, & de voir dans le monde la paix universelle?

M. JOURDAIN.

Vous avez raison.

LE MAITRE A DANSER.

Lorsqu'un homme a commis un manquement dans sa conduite, soit aux affaires de sa famille, ou au gouvernement d'un Etat, ou au commandement d'une armée, ne dit-on pas toujours, un tel a fait un mauvais pas dans une telle affaire?

M. JOURDAIN.

Oui, on dit cela.

47<sup>8</sup> LE BOURGEOIS GENTILHOMME ,  
LE MAITRE A DANSER.

Et faire un mauvais pas , peut-il procéder d'autre chose que de ne sçavoir pas danser ?

M. JOURDAIN.

Cela est vray , & vous avez raison tous deux.

LE MAITRE A DANSER.

C'est pour vous faire voir l'excellence & l'utilité de la danse & de la musique.

M. JOURDAIN.

Je comprends cela à cette heure.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Voulez-vous voir nos deux affaires ?

M. JOURDAIN.

Oui.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Je vous l'ai déjà dit , c'est un petit essai que j'ai fait autrefois des diverses passions que peut exprimer la musique.

M. JOURDAIN.

Fort bien.

LE MAITRE DE MUSIQUE *aux musiciens.*

Allons , avancez. [*à m. Jourdain.*] Il faut vous figurer qu'ils sont habillés en bergers.

M. JOURDAIN.

Pourquoi toujours des bergers ? On ne voit que cela partout.

LE MAITRE A DANSER.

Lorsqu'on a des personnes à faire parler en musique , il faut bien que , pour la vraisemblance , on donne dans la berge-



rie. Le chant a été, de tout tems, affecté aux bergers ; & il n'est guères naturel, en dialogue, que des princes ou bourgeois chantent leurs passions.

M. JOURDAIN.

Passé, passé. Voyons.

## DIALOGUE EN MUSIQUE.

### UNE MUSICIENNE, ET DEUX MUSICIENS.

#### LA MUSICIENNE.

UN cœur dans l'amoureux empire,  
De mille soins est toujours agité,  
On dit qu'avec plaisir on languit, on soupire ;  
Mais, quoi qu'on puisse dire,  
Il n'est rien de si doux que notre liberté.

#### 1. MUSICIEN.

Il n'est rien de si doux que les tendres ardeurs  
Qui font vivre deux cœurs  
Dans une même envie ;  
On ne peut être heureux sans amoureux désirs ;  
Otez l'amour de la vie,  
Vous en ôtez les plaisirs.

#### 2. MUSICIEN.

Il feroit doux d'entrer sous l'amoureuse loi,  
Si l'on trouvoit en amour de la foi ;  
Mais, hélas ! O rigueur cruelle !

480 LE BOURGEOIS GENTILHOMME,

On ne voit point de bergère fidèle ;  
Et ce sexe inconstant , trop indigne du jour ,  
Doit faire pour jamais renoncer à l'amour.

1. MUSICIEN.

Aimable ardeur !

LA MUSICIENNE.

Franchise heureuse !

2. MUSICIEN.

Sexe trompeur !

1. MUSICIEN.

Que tu m'es précieuse !

LA MUSICIENNE.

Que tu plais à mon cœur !

2. MUSICIEN.

Que tu me fais d'horreur !

1. MUSICIEN.

Ah ! Quitte , pour aimer , cette haine mortelle.

LA MUSICIENNE.

On peut , on peut te montrer

Une bergère fidèle.

2. MUSICIEN.

Hélas ! Où la rencontrer ?

LA MUSICIENNE.

Pour défendre notre gloire ,

Je te veux offrir mon cœur.

2. MUSICIEN.

Mais , Bergère , puis-je croire

Qu'il ne fera point trompeur ?

LA

COMEDIE-BALLET.  
LA MUSICIENNE.

481

Voyez , par expérience ,  
Qui des deux aimera mieux.

2. MUSICIEN.

Qui manquera de constance ,  
Le puissent perdre les Dieux.

T O U S T R O I S E N S E M B L E .

A des ardeurs si belles  
Laissons-nous enflammer ;  
Ah ! Qu'il est doux d'aimer ,  
Quand deux cœurs sont fidèles !  
M. JOURDAIN.

Est-ce tout ?

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Oui.

M. JOURDAIN.

Je trouve cela bien trouffé ; & il y a là-dedans de petits  
dictons assez jolis.

LE MAITRE A DANSER.

Voici , pour mon affaire , un petit essai des plus beaux  
mouvemens , & des plus belles attitudes dont une danse  
puisse être variée.

M. JOURDAIN.

Sont-ce encore des bergers ?

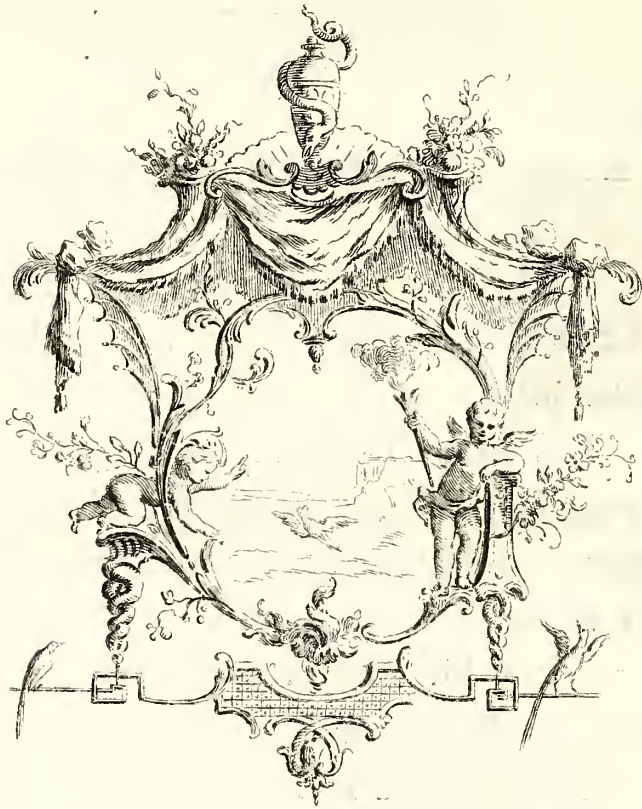
LE MAITRE A DANSER.

C'est ce qu'il vous plaira. [*aux danseurs.*] Allons.

ENTRÉE DE BALLET.

*Quatre danseurs exécutent tous les mouvemens différens, & toutes les sortes de pas que le maître à danser leur commande.*

*Fin du premier Acte.*







## ACTE SECOND.

### SCENE PREMIERE.

MONSIEUR JOURDAIN, LE MAITRE  
DE MUSIQUE, LE MAITRE A  
DANSER.

M. JOURDAIN.



O ILA qui n'est point sot, & ces gens - là  
se trémoussent bien.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Lorsque la danse sera mêlée avec la musi-  
que, cela fera plus d'effet encore; & vous  
verrez quelque chose de galant dans le petit ballet que  
nous avons ajusté pour vous.

M. JOURDAIN.

C'est pour tantôt au moins; & la personne pour qui j'ai  
fait faire tout cela, me doit faire l'honneur de venir dîner  
céans.

LE MAITRE A DANSER.

Tout est prêt.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Au reste, Monsieur; ce n'est pas assez, il faut qu'une per-

484 LE BOURGEOIS GENTILHOMME,  
sonne comme vous, qui êtes magnifique, & qui avez de  
l'inclination pour les belles choses, ait un concert de mu-  
sique chez soi tous les mercredis, ou tous les jeudis.

M. JOURDAIN.

Est-ce que les gens de qualité en ont ?

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Oui, Monsieur.

M. JOURDAIN.

J'en aurai donc. Cela est-il beau ?

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Sans doute. Il vous faudra trois voix, un dessus, une haute  
contre, & une basse, qui seront accompagnées d'une basse  
de viole, d'un théorbe, & d'un clavestin pour les basses  
continües, avec deux dessus de violon pour jouer les ri-  
tournelles.

M. JOURDAIN.

Il y faudra mettre aussi une trompette marine. La trom-  
pette marine est un instrument qui me plaît, & qui est har-  
monieux.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Laissez-nous gouverner les choses.

M. JOURDAIN.

Au moins, n'oubliez pas tantôt de m'envoyer des musi-  
ciens, pour chanter à table.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Vous aurez tout ce qu'il vous faut.

M. JOURDAIN.

Mais, surtout, que le ballet soit beau.

COMEDIE-BALLET.  
LE MAITRE DE MUSIQUE.

485

Vous en ferez content; &, entr'autres choses, de certains menuets que vous y verrez.

M. JOURDAIN.

Ah! Les menuets sont ma danse, & je veux que vous me les voyiez danser. Allons, mon Maître.

LE MAITRE A DANSER.

Un chapeau, Monsieur, s'il vous plaît.

[*M. Jourdain va prendre le chapeau de son laquais, & le met par dessus son bonnet de nuit. Son maître lui prend les mains, & le fait danser sur un air de menuet qu'il chante.*

La, la, la, la, la, la,  
La, la, la, la, la, la;  
La, la, la, la, la, la,  
La, la, la, la, la, la;  
La, la, la, la, la, en  
cadence, s'il vous plaît, la,  
La, la, la, la, la jam-  
be droite, la, la, la;

Ne remuez point tant les épaules,  
La, la, la, la, la, la, la, la, la;

Vos deux bras sont estropiés.

La, la, la, la, la, haussiez la tête,  
Tournez la pointe du piéd en dehors;  
La, la, la, dressez votre corps.

M. JOURDAIN.

Hé?

486 LE BOURGEOIS GENTILHOMME ,  
LE MAITRE DE MUSIQUE.

Voilà qui est le mieux du monde.

M. JOURDAIN.

A propos. Apprenez-moi comme il faut faire une révérence pour saluer une marquise ; j'en aurai besoin tantôt.

LE MAITRE A DANSER.

Une révérence pour saluer une marquise ?

M. JOURDAIN.

Oui. Une marquise qui s'appelle Dorimène.

LE MAITRE A DANSER.

Donnez-moi la main.

M. JOURDAIN.

Non. Vous n'avez qu'à faire , je le retiendrai bien.

LE MAITRE A DANSER.

Si vous voulez la saluer avec beaucoup de respect , il faut faire d'abord une révérence en arrière , puis marcher vers elle avec trois révérences en avant , & à la dernière vous baisser jusqu'à ses genoux.

M. JOURDAIN.

Faites un peu. [*Après que le maître à danser a fait les trois révérences.*] Bon.



---

## SCENE II.

MONSIEUR JOURDAIN , LE MAITRE  
DE MUSIQUE , LE MAITRE A  
DANSER , UN LAQUAIS.

**M** LE LAQUAIS.  
Onsieur , voilà votre maître d'armes qui est là.

M. JOURDAIN.

Di-lui qu'il entre ici pour me donner leçon. [*Au maître de musique & au maître à danser.*] Je veux que vous me voyiez faire.

---

## SCENE III.

MONSIEUR JOURDAIN , UN MAITRE  
D'ARMES , LE MAITRE DE MUSIQUE ,  
LE MAITRE A DANSER , UN LAQUAIS  
*tenant deux fleurets.*

LE MAITRE D'ARMES *après avoir pris les deux fleurets de la main du laquais , & en avoir présenté un à m. Jourdain.*

**A** Llons , Monsieur , la révérence. Votre corps droit. Un peu panché sur la cuisse gauche. Les jambes point tant écartées. Vos piéds sur une même ligne. Votre poignet à l'opposite de votre hanche. La pointe de votre épée vis-à-vis de votre épaule. Le bras pas tout-à-fait si étendu.

## 488 LE BOURGEOIS GENTILHOMME,

La main gauche à la hauteur de l'œil. L'épaule gauche plus quarrée. La tête droite. Le regard assuré. Avancez. Le corps ferme. Touchez-moi l'épée de quarte, & achevez de même. Une, deux. Remettez-vous. Redoublez de piéd ferme. Une, deux. Un saut en arrière. Quand vous portez la botte, Monsieur, il faut que l'épée parte la premiere, & que le corps soit bien effacé. Une, deux. Allons, touchez-moi l'épée de tierce, & achevez de même. Avancez. Le corps ferme. Avancez. Partez de-là. Une, deux. Remettez-vous. Redoublez. Une, deux. Un saut en arrière. En garde, Monsieur, en garde.

[*Le maître d'armes lui pousse deux ou trois bottes, en lui disant, en garde.*]

M. JOURDAIN.

Hé?

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Vous faites des merveilles.

LE MAITRE D'ARMES.

Je vous l'ai déjà dit, tout le secret des armes ne consiste qu'en deux choses, à donner, & à ne point recevoir; & comme je vous fis voir l'autre jour par raison demonstrative, il est impossible que vous receviez, si vous sçavez détourner l'épée de votre ennemi de la ligne de votre corps; ce qui ne dépend seulement que d'un petit mouvement du poignet, ou en dedans, ou en dehors.

M. JOURDAIN.

De cette façon donc un homme, sans avoir du cœur, est sûr de tuer son homme, & de n'être point tué?

LE

COMEDIE-BALLET. 489  
LE MAITRE D'ARMES.

Sans doute. N'en vites-vous pas la démonstration.

M. JOURDAIN.

Oui.

LE MAITRE D'ARMES.

Et c'est en quoi l'on voit de quelle considération nous autres nous devons être dans un Etat ; & combien la science des armes l'emporte hautement sur toutes les autres sciences inutiles, comme la danse, la musique, la....

LE MAITRE A DANSER.

Tout beau, monsieur le tireur d'armes. Ne parlez de la danse qu'avec respect.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Apprenez, je vous prie, à mieux traiter l'excellence de la musique.

LE MAITRE D'ARMES.

Vous êtes de plaisantes gens, de vouloir comparer vos sciences à la mienne.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Voyez un peu l'homme d'importance !

LE MAITRE A DANSER.

Voilà un plaisant animal, avec son plastron.

LE MAITRE D'ARMES.

Mon petit maître à danser, je vous ferois danser comme il faut. Et vous, mon petit musicien, je vous ferois chanter de la belle manière.

LE MAITRE A DANSER.

Monsieur le batteur de fer, je vous apprendrai votre métier.

490 LE BOURGEOIS GENTILHOMME,

M. JOURDAIN *au maître à danser.*

Etes-vous fou de l'aller quereller, lui qui entend la tierce & la quarte, & qui sçait tuer un homme par raison démonstrative ?

LE MAITRE A DANSER.

Je me moque de sa raison démonstrative, & de sa tierce ; & de sa quarte.

M. JOURDAIN *au maître à danser.*

Tout doux, vous dis-je.

LE MAITRE D'ARMES *au maître à danser.*

Comment ? Petit impertinent.

M. JOURDAIN.

Hé, mon maître d'armes.

LE MAITRE A DANSER *au maître d'armes.*

Comment ? Grand cheval de carrosse.

M. JOURDAIN.

Hé, mon maître à danser.

LE MAITRE D'ARMES.

Si je me jette sur vous . . . .

M. JOURDAIN *au maître d'armes.*

Doucement.

LE MAITRE A DANSER.

Si je mets sur vous la main . . . .

M. JOURDAIN *au maître à danser.*

Tout beau.

LE MAITRE D'ARMES.

Je vous étrillerai d'un air . . . .



M. JOURDAIN *au maître d'armes.*

De grace.

LE MAITRE A DANSER.

Je vous rosserai d'une manière . . . .

M. JOURDAIN *au maître à danser.*

Je vous prie.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Laissez-nous un peu lui apprendre à parler.

M. JOURDAIN *au maître de musique.*

Mon Dieu! Arrêtez-vous.

## SCENE IV.

UN MAITRE DE PHILOSOPHIE,  
M. JOURDAIN, LE MAITRE DE  
MUSIQUE, LE MAITRE A DANSER,  
LE MAITRE D'ARMES, UN LAQUAIS.

M. JOURDAIN.

**H** Olà, monsieur le philosophe, vous arrivez tout à propos avec votre philosophie. Venez un peu mettre la paix entre ces personnes-ci.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Qu'est-ce donc? Qu'y a-t-il, Messieurs?

M. JOURDAIN.

Ils se sont mis en colère pour la préférence de leurs professions, jusqu'à se dire des injures, & en vouloir venir aux mains.

492 LE BOURGEOIS GENTILHOMME ;  
LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Hé quoi, Messieurs, faut-il s'emporter de la sorte ? Et n'avez-vous point lû le docte traité que Sénèque a composé de la colére ? Y a-t-il rien de plus bas & de plus honteux que cette passion, qui fait d'un homme une bête féroce ? Et la raison ne doit-elle pas être maîtresse de tous nos mouvemens ?

LE MAITRE A DANSER.

Comment, Monsieur ? Il vient nous dire des injures à tous deux, en méprisant la danse que j'exerce, & la musique dont il fait profession.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Un homme sage est au-dessus de toutes les injures qu'on lui peut dire ; & la grande réponse qu'on doit faire aux outrages, c'est la modération & la patience.

LE MAITRE D'ARMES.

Ils ont tous deux l'audace de vouloir comparer leurs professions à la mienne.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Faut-il que cela vous émeuve ? Ce n'est pas de vaine gloire & de condition, que les hommes doivent disputer entr'eux ; & ce qui nous distingue parfaitement les uns des autres, c'est la sagesse & la vertu.

LE MAITRE A DANSER.

Je lui soutiens que la danse est une science à laquelle on ne peut faire assez d'honneur.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Et moi, que la musique en est une que tous les siècles ont révérée.

## LE MAITRE D'ARMES.

Et moi , je leur soutiens à tous deux que la science de tirer des armes , est la plus belle & la plus nécessaire de toutes les sciences.

## LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Et que fera donc la philosophie ? Je vous trouve tous trois bien impertinens , de parler devant moi avec cette arrogance ; & de donner impudemment le nom de science à des choses que l'on ne doit pas même honorer du nom d'art , & qui ne peuvent être comprises que sous le nom de métier misérable de gladiateur , de chanteur & de badadin.

## LE MAITRE D'ARMES.

Allez , philosophe de chien.

## LE MAITRE DE MUSIQUE.

Allez , bélitre de pédant.

## LE MAITRE A DANSER.

Allez , cuistre fieffé.

## LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Comment ? Marauds que vous êtes . . . .

[ *Le Philosophe se jette sur eux , & tous trois le chargent de coups.* ]

## M. JOURDAIN.

Monsieur le philosophe.

## LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Infames , coquins , insolens.

## M. JOURDAIN.

Monsieur le philosophe.

494 LE BOURGEOIS GENTILHOMME,  
LE MAITRE D'ARMES.

La peste de l'animal.

M. JOURDAIN.

Messieurs.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Impudens.

M. JOURDAIN.

Monseigneur le philosophe.

LE MAITRE A DANSER.

Diantre soit de l'âne bêté!

M. JOURDAIN.

Messieurs.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Scélérats.

M. JOURDAIN.

Monseigneur le philosophe.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Au diable l'impertinent!

M. JOURDAIN.

Messieurs.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Fripons, gueux, traîtres, imposteurs.

M. JOURDAIN.

Monseigneur le philosophe. Messieurs. Monseigneur le philosophe.

Messieurs. Monseigneur le philosophe.

[ *Ils sortent en se battant.* ]



## SCENE V.

MONSIEUR JOURDAIN,  
UN LAQUAIS.

M. JOURDAIN.

**O**H! Battez-vous tant qu'il vous plaira, je n'y sçaurois que faire, & je n'irai pas gâter ma robe pour vous séparer, je ferois bien fou de m'aller fourrer parmi eux, pour recevoir quelque coup qui me feroit mal.

## SCENE VI.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE,  
M. JOURDAIN, UN LAQUAIS.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

**V***racommodant son collet,*  
Enons à notre leçon.

M. JOURDAIN.

Ah! Monsieur, je suis fâché des coups qu'ils vous ont donnés.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Cela n'est rien. Un philosophe sçait recevoir comme il faut les choses, & je vais composer contr'eux une satyre du stile de Juvenal, qui les déchirera de la belle façon. Laissons cela. Que voulez-vous apprendre?

M. JOURDAIN.

Tout ce que je pourrai, car j'ai toutes les envies du monde

496 LE BOURGEOIS GENTILHOMME,  
d'être sçavant ; & j'enrage que mon pere & ma mere ne  
m'ayent pas fait bien étudier dans toutes les sciences,  
quand j'étois jeune.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Ce sentiment est raisonnable, *Nam, sine doctrinâ, vita est  
quasi mortis imago.* Vous entendez cela, & vous sçavez  
le latin sans doute ?

M. JOURDAIN.

Oui ; mais faites comme si je ne le sçavois pas. Expliquez-  
moi ce que cela veut dire.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Cela veut dire que, *Sans la science, la vie est presque une  
image de la mort,*

M. JOURDAIN.

Ce latin-là a raison.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

N'avez-vous point quelques principes, quelques commen-  
cemens des sciences ?

M. JOURDAIN.

Oh ! Oui. Je sçais lire & écrire.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Par où vous plaît-il que nous commencions ? Voulez-vous  
que je vous apprenne la logique ?

M. JOURDAIN.

Qu'est-ce que c'est que cette logique ?

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

C'est elle qui enseigne les trois opérations de l'esprit.

M. JOURDAIN

Qui sont-elles, ces trois opérations de l'esprit ?

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

La première, la seconde, & la troisième. La première, est de bien concevoir, par le moyen des universaux. La seconde, de bien juger par le moyen des catégories. Et la troisième, de bien tirer une conséquence par le moyen des figures, *Barbara, celarent, darii, ferio, baralipon*, &c.

M. JOURDAIN.

Voilà des mots qui sont trop rébarbatifs. Cette logique-là ne me revient point. Apprenons autre chose qui soit plus joli.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Voulez-vous apprendre la morale ?

M. JOURDAIN.

La morale ?

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Oui.

M. JOURDAIN.

Qu'est-ce qu'elle dit cette morale ?

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Elle traite de la félicité, enseigne aux hommes à modérer leurs passions ; & ....

M. JOURDAIN.

Non, laissons cela. Je suis bilieux comme tous les diables ; & il n'y a morale qui tienne, je me veux mettre en colère tout mon saoul, quand il m'en prend envie.

498 LE BOURGEOIS GENTILHOMME,  
LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Est-ce la physique que vous voulez apprendre ?

M. JOURDAIN.

Qu'est-ce qu'elle chante cette physique ?

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

La physique est celle qui explique les principes des choses naturelles, & les propriétés du corps, qui discourt de la nature des élémens, des métaux, des minéraux, des pierres, des plantes, & des animaux; & nous enseigne les causes de tous les météores, l'arc-en-Ciel, les feux volans, les comètes, les éclairs, le tonnerre, la foudre, la pluie, la neige, la grêle, les vents, & les tourbillons.

M. JOURDAIN.

Il y a trop de tintamarre là-dedans, trop de brouillamini.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Que voulez-vous donc que je vous apprenne ?

M. JOURDAIN.

Apprenez-moi l'orthographe.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Très-volontiers.

M. JOURDAIN.

Après vous m'apprendrez l'almanach, pour sçavoir quand il y a de la lune, & quand il n'y en a point.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Soit. Pour bien suivre votre pensée, & traiter cette matière en philosophe, il faut commencer, selon l'ordre des choses, par une exacte connoissance de la nature des lettres, & de la différente manière de les prononcer toutes.



Et, là-dessus, j'ai à vous dire que les lettres sont divisées en voyelles, ainsi dites voyelles, parce qu'elles expriment les voix, & en consonnes, ainsi appelées consonnes, parce qu'elles sonnent avec les voyelles, & ne font que marquer les diverses articulations des voix. Il y a cinq voyelles, ou voix, A, E, I, O, U.

M. JOURDAIN.

J'entends tout cela.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

La voix, A, se forme en ouvrant fort la bouche, A.

M. JOURDAIN.

A, A. Oui.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

La voix, E, se forme en rapprochant la mâchoire d'en bas de celle d'en haut, A, E.

M. JOURDAIN.

A, E; A, E. Ma foi, oui. Ah! Que cela est beau!

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Et la voix, I, en rapprochant encore davantage les mâchoires l'une de l'autre, & écartant les deux coins de la bouche vers les oreilles, A, E, I.

M. JOURDAIN.

A, E, I, I, I, I. Cela est vray. Vive la science.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

La voix, O, se forme en rouvrant les mâchoires, & rapprochant les lèvres par les deux coins, le haut & le bas, O.

500 LE BOURGEOIS GENTILHOMME,  
M. JOURDAIN.

O, O. Il n'y a rien de plus juste. A, E, I, O, I, O. Cela est admirable ! I, O, I, O.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.  
L'ouverture de la bouche fait justement comme un petit rond qui représente un O.

M. JOURDAIN.  
O, O, O. Vous avez raison. O. Ah ! La belle chose, que de sçavoir quelque chose !

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.  
La voix, U, se forme en rapprochant les dents sans les joindre entièrement, & allongeant les deux lèvres en dehors, les approchant aussi l'une de l'autre, sans les rejoindre tout-à-fait, U.

M. JOURDAIN.  
U, U. Il n'y a rien de plus véritable. U.  
LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.  
Vos deux lèvres s'allongent comme si vous faisiez la mouë ; d'où vient que, si vous la voulez faire à quelqu'un, & vous moquer de lui, vous ne sçauriez lui dire que, U.

M. JOURDAIN.  
U, U. Cela est vray. Ah ! Que n'ai-je étudié plutôt, pour sçavoir tout cela !

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.  
Demain nous verrons les autres lettres, qui sont les consonnes.

M. JOURDAIN.  
Est-ce qu'il y a des choses aussi curieuses qu'à celles-ci ?

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Sans doute. La consonne D, par exemple, se prononce en donnant du bout de la langue au dessus des dents d'en haut, DA.

M. JOURDAIN.

DA, DA. Oui. Ah! Les belles choses! Les belles choses!

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

L'F, en appuyant les dents d'en haut sur la lèvre de dessous, FA.

M. JOURDAIN.

FA, FA. C'est la vérité. Ah! Mon pere & ma mere, que je vous veux de mal!

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Et l'R, en portant le bout de la langue jusqu'au haut du palais; de sorte qu'étant frôlée par l'air qui sort avec force, elle lui cède, & revient toujours au même endroit, faisant une manière de tremblement, R, RA.

M. JOURDAIN.

R, R, RA. R, R, R, R, R, RA. Cela est vray. Ah! L'habile homme que vous êtes, & que j'ai perdu de tems! R, R, R, RA.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Je vous expliquerai à fond toutes ces curiosités.

M. JOURDAIN.

Je vous en prie. Au reste, il faut que je vous fasse une confidence. Je suis amoureux d'une personne de grande qualité, & je souhaiterois que vous m'aidassiez à lui écrire quelque chose dans un petit billet que je veux laisser tomber à ses pieds.

502 LE BOURGEOIS GENTILHOMME,  
LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.  
Fort bien.

M. JOURDAIN.

Cela fera galant, oui.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.  
Sans doute. Sont-ce des vers que vous lui voulez écrire ?

M. JOURDAIN.

Non, non, point de vers.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.  
Vous ne voulez que de la prose.

M. JOURDAIN.

Non, je ne veux ni prose, ni vers.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.  
Il faut bien que ce soit l'un ou l'autre.

M. JOURDAIN.

Pourquoi ?

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.  
Par la raison, Monsieur, qu'il n'y a pour s'exprimer, que la prose, ou les vers.

M. JOURDAIN.

Il n'y a que la prose ou les vers ?

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.  
Non, Monsieur. Tout ce qui n'est point prose, est vers ;  
& tout ce qui n'est point vers, est prose.

M. JOURDAIN.

Et, comme l'on parle, qu'est-ce que c'est donc que cela ?

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.  
De la prose.



M. JOURDAIN.

Quoi? Quand je dis, Nicole, apportez-moi mes pantoufles, & me donnez mon bonnet de nuit; c'est de la prose?

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Oui, Monsieur.

M. JOURDAIN.

Par ma foi, il y a plus de quarante ans que je dis de la prose, sans que j'en sçûsse rien; & je vous suis le plus obligé du monde, de m'avoir appris cela. Je voudrois donc lui mettre dans un billet, *belle marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour*; mais je voudrois que cela fût mis d'une manière galante, que cela fut tourné gentiment.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Mettre que les feux de ses yeux réduisent votre cœur en cendres; que vous souffrez nuit & jour pour elle les violences d'un....

M. JOURDAIN.

Non, non, non, je ne veux point tout cela. Je ne veux que ce que je vous ai dit, *belle marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour*.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Il faut bien étendre un peu la chose.

M. JOURDAIN.

Non, vous dis-je. Je ne veux que ces seules paroles-là dans le billet, mais tournées à la mode, bien arrangées comme il faut. Je vous prie de me dire un peu, pour voir, les diverses manières dont on les peut mettre.

504 LE BOURGEOIS GENTILHOMME,  
LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

On les peut mettre premièrement comme vous avez dit, *belle marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour; ou bien, d'amour mourir me font, belle marquise, vos beaux yeux; ou bien, vos yeux beaux d'amour me font, belle marquise, mourir; ou bien, mourir vos beaux yeux, belle marquise, d'amour me font; ou bien, me font vos yeux beaux mourir, belle marquise, d'amour.*

M. JOURDAIN.

Mais, de toutes ces façons-là, laquelle est la meilleure ?

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Celle que vous avez dite, *belle marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour.*

M. JOURDAIN.

Cependant je n'ai point étudié, & j'ai fait cela tout du premier coup. Je vous remercie de tout mon cœur, & je vous prie de venir demain de bonne heure.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Je n'y manquerai pas.

---

## SCENE VII.

MONSIEUR JOURDAIN,  
UN LAQUAIS.

C M. JOURDAIN à son laquais.  
Comment ? Mon habit n'est pas encore arrivé ?

LE LAQUAIS.

Non, Monsieur.

M. JOURDAIN

Ce maudit tailleur me fait bien attendre pour un jour où j'ai tant d'affaires. J'enrage. Que la fièvre quartaine puisse ferrer bien fort le bourreau de tailleur ! Au diable le tailleur ! La peste étouffe le tailleur ! Si je le tenois maintenant, ce tailleur détestable, ce chien de tailleur-là, ce traître de tailleur, je...

## SCENE VIII.

MONSIEUR JOURDAIN, UN MAITRE  
TAILLEUR, UN GARCON TAILLEUR  
*portant l'habit de m. Jourdain*, UN LAQUAIS.

M. JOURDAIN.

AH ! Vous voilà. Je m'allois mettre en colère contre vous.

LE MAITRE TAILLEUR.

Je n'ai pas pû venir plutôt ; & j'ai mis vingt garçons après votre habit.

M. JOURDAIN.

Vous m'avez envoyé des bas de soye si étroits, que j'ai eu toutes les peines du monde à les mettre ; & il y a deux mailles de rompuës.

LE MAITRE TAILLEUR.

Ils ne s'élargiront que trop.

M. JOURDAIN.

Oui, si je romps toujours des mailles. Vous m'avez aussi

506 LE BOURGEOIS GENTILHOMME ,  
fait faire des fouliers qui me blessent furieusement.

LE MAITRE TAILLEUR.

Point du tout , Monsieur.

M. JOURDAIN.

Comment , point du tout ?

LE MAITRE TAILLEUR.

Non , ils ne vous blessent point.

M. JOURDAIN.

Je vous dis qu'ils me blessent , moi.

LE MAITRE TAILLEUR.

Vous vous imaginez cela.

M. JOURDAIN.

Je me l'imagine , parce que je le sens. Voyez la belle raison !

LE MAITRE TAILLEUR.

Tenez , voilà le plus bel habit de la cour , & le mieux assorti. C'est un chef-d'œuvre que d'avoir inventé un habit sérieux qui ne fût pas noir ; & je le donne en six coups aux tailleurs les plus éclairés.

M. JOURDAIN.

Qu'est-ce que c'est que ceci ? Vous avez mis les fleurs en en-bas.

LE MAITRE TAILLEUR.

Vous ne m'avez pas dit que vous les vouliez en en-haut.

M. JOURDAIN.

Est-ce qu'il faut dire cela ?

LE MAITRE TAILLEUR.

Oui vraiment. Toutes les personnes de qualité les portent de la sorte.



M. JOURDAIN.

Les personnes de qualité portent les fleurs en en-bas ?

LE MAITRE TAILLEUR.

Oui, Monsieur.

M. JOURDAIN.

Oh ! Voilà qui est donc bien.

LE MAITRE TAILLEUR.

Si vous voulez je les mettrai en en-haut.

M. JOURDAIN.

Non, non.

LE MAITRE TAILLEUR.

Vous n'avez qu'à dire.

M. JOURDAIN.

Non, vous dis-je, vous avez bien fait. Croyez-vous que mon habit m'aille bien ?

LE MAITRE TAILLEUR.

Belle demande ! Je défie un peintre, avec son pinceau, de vous faire rien de plus juste. J'ai chez moi un garçon qui, pour monter une ringrave, est le plus grand génie du monde, & un autre qui, pour assembler un pourpoint, est le héros de notre tems.

M. JOURDAIN.

La perruque & les plumes, sont-elles comme il faut ?

LE MAITRE TAILLEUR.

Tout est bien.

M. JOURDAIN *regardant l'habit du tailleur.*

Ah, ah ! Monsieur le tailleur, voilà de mon étoffe du dernier habit que vous m'avez fait. Je la reconnois bien.

508 LE BOURGEOIS GENTILHOMME,  
LE MAITRE TAILLEUR.

C'est que l'étoffe me sembla si belle, que j'en ai voulu lever un habit pour moi.

M. JOURDAIN.

Oui; mais il ne falloit pas le lever avec le mien.

LE MAITRE TAILLEUR.

Voulez-vous mettre votre habit?

M. JOURDAIN.

Oui, donnez-le-moi.

LE MAITRE TAILLEUR.

Attendez. Cela ne va pas comme cela. J'ai amené des gens pour vous habiller en cadence, & ces fortes d'habits se mettent avec cérémonie. Holà, entrez, vous autres.

---

## SCENE IX.

MONSIEUR JOURDAIN, LE MAITRE  
TAILLEUR, LE GARCON TAILLEUR,  
GARCONS TAILLEURS *dansans*,  
UN LAQUAIS.

LE MAITRE TAILLEUR *à ses garçons.*

**M**ettez cet habit à monsieur, de la manière que vous faites aux personnes de qualité.

PREMIERE ENTRE'E DE BALLET.

*Les quatre garçons tailleurs dansans, s'approchent de monsieur Jourdain. Deux lui arrachent le haut de chausses de*

*ses exercices, les deux autres lui ôtent la camisole; après quoi, toujours en cadence, ils lui mettent son habit neuf.*

*Monsieur Jourdain se promène au milieu d'eux; & leur montre son habit, pour voir s'il est bien.*

GARÇON TAILLEUR.

Mon gentilhomme, donnez, s'il vous plaît, aux garçons, quelque chose pour boire.

M. JOURDAIN.

Comment m'appellez-vous?

GARÇON TAILLEUR.

Mon gentilhomme.

M. JOURDAIN.

Mon gentilhomme! Voilà ce que c'est que de se mettre en personne de qualité. Allez-vous-en demeurer toujours habillé en bourgeois, on ne vous dira point mon gentilhomme. *[donnant de l'argent.]* Tenez, voilà pour mon gentilhomme.

GARÇON TAILLEUR.

Monseigneur, nous vous sommes bien obligés.

M. JOURDAIN.

Monseigneur! Oh, oh! Monseigneur! Attendez, mon ami, monseigneur mérite quelque chose; & ce n'est pas une petite parole que monseigneur. Tenez, voilà ce que monseigneur vous donne.

GARÇON TAILLEUR.

Monseigneur, nous allons boire tous à la santé de votre grandeur.

M. JOURDAIN.

Votre grandeur! Oh, oh, oh! Attendez; ne vous en allez



510 LE BOURGEOIS GENTILHOMME ,  
pas. A moi , votre grandeur ! [*bas , à part.*] Ma foi , s'il  
va jusqu'à l'attee , il aura toute la bourse. [*haut.*] Tenez ,  
voilà pour ma grandeur.

GARÇON TAILLEUR.

Monseigneur , nous la remercions très-humblement de ses  
libéralités.

M. JOURDAIN.

Il a bien fait , je lui allois tout donner.

---

## SCENE X.

### II. ENTRÉE DE BALLET.

**L** *Es quatre garçons tailleurs se réjouissent , en dansant ,  
de la libéralité de monsieur Jourdain.*

*Fin du second Acte.*







# ACTE TROISIÈME.

## SCENE PREMIERE.

MONSIEUR JOURDAIN, DEUX  
LAQUAIS.

M. JOURDAIN.



UIVEZ-moi, que j'aïlle un peu montrer  
mon habit par la ville ; & , sur tout , ayez  
soin tous deux de marcher immédiatement  
sur mes pas , afin qu'on voye bien que vous  
êtes à moi.

LAQUAIS.

Oui , Monsieur.

M. JOURDAIN.

Appellez-moi Nicole , que je lui donne quelques ordres.  
Ne bougez , la voilà.

SCENE II.

MONSIEUR JOURDAIN, NICOLE,  
DEUX LAQUAIS.

N M. JOURDAIN.  
Icole.

NICOLE.

Plâit-il ?

M. JOURDAIN.

Ecoutez.

NICOLE *riant*.

Hi, hi, hi, hi, hi.

M. JOURDAIN.

Qu'as-tu à rire ?

NICOLE.

Hi, hi, hi, hi, hi, hi.

M. JOURDAIN.

Que veut dire cette coquine-là ?

NICOLE.

Hi, hi, hi. Comme vous voilà bâti ! Hi, hi, hi.

M. JOURDAIN.

Comment donc ?

NICOLE.

Ah, ah ! Mon Dieu ! Hi, hi, hi, hi.

M. JOURDAIN.

Quelle friponne est-ce-là ? Te moques-tu de moi ?

NICOLE.

NICOLE.

Nenni, Monsieur, j'en ferois bien fâchée. Hi, hi, hi, hi,  
hi, hi.

M. JOURDAIN.

Je te baillerai sur le nez, si tu ris davantage.

NICOLE.

Monsieur, je ne puis pas m'en empêcher. Hi, hi, hi, hi,  
hi, hi.

M. JOURDAIN.

Tu ne t'arrêteras pas?

NICOLE.

Monsieur, je vous demande pardon; mais vous êtes si plai-  
sant, que je ne me sçaurois tenir de rire. Hi, hi, hi.

M. JOURDAIN.

Mais voyez quelle insolence!

NICOLE.

Vous êtes tout-à-fait drôle comme cela. Hi, hi.

M. JOURDAIN.

Je te . . .

NICOLE.

Je vous prie de m'excuser. Hi, hi, hi, hi.

M. JOURDAIN.

Tien, si tu ris encore le moins du monde, je te jure que  
je t'appliquerai sur la joue le plus grand soufflet qui se soit  
jamais donné.

NICOLE.

Hé bien, Monsieur, voilà qui est fait, je ne rirai plus.

514 LE BOURGEOIS GENTILHOMME,

M. JOURDAIN.

Prends-y bien garde. Il faut que, pour tantôt, tu nettoyes...

NICOLE.

Hi, hi.

M. JOURDAIN.

Que tu nettoyes comme il faut...

NICOLE.

Hi, hi.

M. JOURDAIN.

Il faut, dis-je, que tu nettoyes la sale, &...

NICOLE.

Hi, hi.

M. JOURDAIN.

Encore?

NICOLE *tombant à force de rire.*

Tenez, Monsieur, battez-moi plutôt, & me laissez rire tout mon saoul; cela me fera plus de bien. Hi, hi, hi, hi.

M. JOURDAIN.

J'enrage.

NICOLE.

De grace, Monsieur, je vous prie de me laisser rire. Hi, hi, hi.

M. JOURDAIN.

Si je te prends...

NICOLE.

Monsieur, je créerai, ai, si je ne ris. Hi, hi, hi.

M. JOURDAIN.

Mais a-t-on jamais vû une pendarde comme celle-là, qui



me vient rire insolemment au nez , au lieu de recevoir mes ordres ?

NICOLE.

Que voulez-vous que je fasse Monsieur ?

M. JOURDAIN.

Que tu fonges , coquine , à préparer ma maison , pour la compagnie qui doit venir tantôt.

NICOLE *se relevant.*

Ah ! Par ma foi , je n'ai plus envie de rire , & toutes vos compagnies font tant de désordre céans , que ce mot est assez pour me mettre en mauvaise humeur.

M. JOURDAIN.

Ne dois-je point , pour toi , fermer ma porte à tout le monde ?

NICOLE.

Vous devriez au moins la fermer à certaines gens.

### SCENE III.

MADAME JOURDAIN, MONSIEUR  
JOURDAIN, NICOLE, DEUX  
LAQUAIS.

Madame JOURDAIN.

AH, ah ! Voici une nouvelle histoire. Qu'est-ce que c'est donc , mon mari , que cet équipage-là ? Vous moquez-vous du monde , de vous être fait enharnacher de la sorte ? Et avez-vous envie qu'on se raille par tout de vous ?

T t t ij

## 516 LE BOURGEOIS GENTILHOMME ,

M. JOURDAIN.

Il n'y a que des fots, & des fottes, ma femme, qui se raileront de moi.

Madame JOURDAIN.

Vrayment, on n'a pas attendu jusqu'à cette heure ; & il y a long-tems que vos façons de faire donnent à rire à tout le monde.

M. JOURDAIN.

Qui est donc tout ce monde-là, s'il vous plaît ?

Madame JOURDAIN.

Tout ce monde-là est un monde qui a raison ; & qui est plus sage que vous. Pour moi, je suis scandalisée de la vie que vous menez. Je ne sçais plus ce que c'est que notre maison. On diroit qu'il est céans carême-prenant tous les jours ; &, dès le matin, de peur d'y manquer, on y entend des vacarmes de violons & de chanteurs, dont tout le voisinage se trouve incommodé.

NICOLE.

Madame parle bien. Je ne sçaurois plus voir mon ménage propre avec cet attirail de gens que vous faites venir chez vous. Ils ont des piéds qui vont chercher de la bouë dans tous les quartiers de la ville pour l'apporter ici ; & la pauvre Françoisse est presque sur les dents, à frotter les planchers que vos biaux maîtres viennent crotter régulièrement tous les jours.

M. JOURDAIN.

Ouais ! Notre servante Nicole, vous avez le caquet bien affilé pour une payfanne.

Madame JOURDAIN.

Nicole a raison ; & son sens est meilleur que le vôtre. Je voudrois bien sçavoir ce que vous pensez faire d'un maître à danfer à l'âge que vous avez.

NICOLE.

Et d'un grand maître tireur d'armes qui vient , avec ses battemens de piéd , ébranler toute la maison , & nous déracciner tous les carriaux de notre sale ?

M. JOURDAIN.

Taisez-vous , ma servante , & ma femme.

Madame JOURDAIN.

Est-ce que vous voulez apprendre à danfer , pour quand vous n'aurez plus de jambes ?

NICOLE.

Est-ce que vous avez envie de tuer quelqu'un ?

M. JOURDAIN.

Taisez-vous , vous dis-je , vous êtes des ignorantes l'une & l'autre ; & vous ne sçavez pas les prérogatives de tout cela.

Madame JOURDAIN.

Vous devriez bien plutôt songer à marier votre fille , qui est en âge d'être pourvûë.

M. JOURDAIN.

Je songerai à marier ma fille , quand il se présentera un parti pour elle ; mais je veux songer aussi à apprendre les belles choses.

NICOLE.

J'ai encore ouï dire , Madame , qu'il a pris aujourd'hui , pour

518 LE BOURGEOIS GENTILHOMME,  
renfort de potage , un maître de philosophie.

M. JOURDAIN.

Fort bien. Je veux avoir de l'esprit ; & sçavoir raisonner  
des choses , parmi les honnêtes gens.

Madame JOURDAIN.

N'irez-vous point l'un de ces jours au collège , vous faire  
donner le fouet , à votre âge ?

M. JOURDAIN.

Pourquoi non ? Plût à Dieu l'avoir tout à l'heure , le fouet ,  
devant tout le monde , & sçavoir ce qu'on apprend au  
collège !

NICOLE.

Oui , ma foi , cela vous rendroit la jambe bien mieux faite.

M. JOURDAIN.

Sans doute.

Madame JOURDAIN.

Tout cela est fort nécessaire pour conduire votre maison.

M. JOURDAIN.

Assûrément. Vous parlez toutes deux comme des bêtes ; &  
j'ai honte de votre ignorance. [*à madame Jourdain.*] Par  
exemple , sçavez-vous , vous , ce que c'est que vous dites  
à cette heure ?

Madame JOURDAIN.

Oui. Je sçais que ce que je dis est fort bien dit ; & que  
vous devriez songer à vivre d'autre sorte.

M. JOURDAIN.

Je ne parle pas de cela. Je vous demande ce que c'est que  
les paroles que vous dites ici,



Madame JOURDAIN.

Ce sont des paroles bien sennées, & votre conduite ne l'est guères.

M. JOURDAIN.

Je ne parle pas de cela, vous dis-je. Je vous demande, ce que je parle avec vous, ce que je vous dis, à cette heure, qu'est-ce que c'est?

Madame JOURDAIN.

Des chanfons.

M. JOURDAIN.

Hé non, ce n'est pas cela. Ce que nous difons tous deux, le langage que nous parlons à cette heure?

Madame JOURDAIN.

Hé bien?

M. JOURDAIN.

Comment est-ce que cela s'appelle?

Madame JOURDAIN.

Cela s'appelle comme on veut l'appeller.

M. JOURDAIN.

C'est de la prose, ignorante.

Madame JOURDAIN.

De la prose?

M. JOURDAIN.

Oui, de la prose. Tout ce qui est prose n'est point vers; & tout ce qui n'est point vers, est prose. Hé? Voilà ce que c'est que d'étudier. [*à Nicole.*] Et toi, sçais-tu bien comme il faut faire pour dire un U?

520 LE BOURGEOIS GENTILHOMME,  
NICOLE.

Comment ?

M. JOURDAIN.

Oui. Qu'est-ce que tu fais quand tu dis un U ?

NICOLE.

Quoi ?

M. JOURDAIN.

Dis un peu U, pour voir.

NICOLE.

Hé bien, U.

M. JOURDAIN.

Qu'est-ce que tu fais ?

NICOLE.

Je dis U.

M. JOURDAIN.

Oui ; mais, quand tu dis U, qu'est-ce que tu fais ?

NICOLE.

Je fais ce que vous me dites.

M. JOURDAIN.

Oh ? L'étrange chose que d'avoir affaire à des bêtes ! Tu allonges les lèvres en dehors, & approches la mâchoire d'en haut de celle d'embas, U, vois-tu ? Je fais la mouë, U.

NICOLE.

Oui, cela est biau.

Madame JOURDAIN.

Voilà qui est admirable !

M. JOURDAIN.

M. JOURDAIN.

C'est bien autre chose, si vous aviez vû O, & DA, DA,  
& FA, FA.

Madame JOURDAIN.

Qu'est-ce que c'est que tout ce galimathias-là ?

NICOLE.

De quoi est-ce que tout cela guérit ?

M. JOURDAIN.

J'enrage, quand je vois des femmes ignorantes.

Madame JOURDAIN.

Allez. Vous devriez envoyer promener tous ces gens-là,  
avec leurs fariboles.

NICOLE.

Et sur tout ce grand escogriffe de maître d'armes, qui remplit de poudre tout mon ménage.

M. JOURDAIN.

Ouais ! Ce maître d'armes vous tient bien au cœur. Je te veux faire voir ton impertinence tout à l'heure. [*après avoir fait apporter les fleurets, & en avoir donné un à Nicole.*]

Tien, raison démonstrative, la ligne du corps. Quand on pousse en quarte, on n'a qu'à faire cela ; &, quand on pousse en tierce, on n'a qu'à faire cela. Voilà le moyen de n'être jamais tué ; & cela n'est-il pas beau d'être assuré de son fait, quand on se bat contre quelqu'un ? Là, pousse-moi un peu, pour voir.

NICOLE.

Hé bien, quoi ?

[*Nicole pousse plusieurs bottes à monsieur Jourdain.*]

Tome V.

V u u

522 LE BOURGEOIS GENTILHOMME ,  
M. JOURDAIN.

Tout beau. Holà! Oh! Doucement. Diantre soit la coquine!

NICOLE.

Vous me dites de pousser.

M. JOURDAIN.

Oui ; mais tu me pousses en tierce , avant que de pousser en quarte , & tu n'as pas la patience que je pare.

Madame JOURDAIN.

Vous êtes fou, mon mari , avec toutes vos fantaisies ; & cela vous est venu depuis que vous vous mêlez de hanter la noblesse.

M. JOURDAIN.

Lorsque je hante la noblesse , je fais paroître mon jugement ; & cela est plus beau que de hanter votre bourgeoisie.

Madame JOURDAIN.

Ça mon vrayment ! Il y a fort à gagner à fréquenter vos nobles ; & vous avez bien opéré avec ce beau monsieur le comte , dont vous vous êtes embéguiné.

M. JOURDAIN.

Paix , songez à ce que vous dites. Sçavez-vous bien , ma femme , que vous ne sçavez pas de qui vous parlez , quand vous parlez de lui ? C'est une personne d'importance plus que vous ne pensez , un seigneur que l'on considère à la cour ; & qui parle au Roi tout comme je vous parle. N'est-ce pas une chose qui m'est tout-à-fait honorable , que l'on voye venir chez moi si souvent une personne de cette qualité , qui m'appelle son cher ami , & me traite comme si



j'étois son égal? Il a pour moi des bontés qu'on ne devineroit jamais; &, devant tout le monde, il me fait des caresses dont je suis moi-même confus.

Madame JOURDAIN.

Oui, il a des bontés pour vous, & vous fait des caresses, mais il vous emprunte votre argent.

M. JOURDAIN.

Hé bien? Ne m'est-ce pas de l'honneur, de prêter de l'argent à un homme de cette condition-là? Et puis-je faire moins pour un seigneur qui m'appelle son cher ami?

Madame JOURDAIN.

Et ce seigneur, que fait-il pour vous?

M. JOURDAIN.

Des choses dont on feroit étonné, si on les sçavoit.

Madame JOURDAIN.

Et quoi?

M. JOURDAIN.

Baste, je ne puis pas m'expliquer. Il suffit que, si je lui ai prêté de l'argent, il me le rendra bien; & avant qu'il soit peu.

Madame JOURDAIN.

Oui. Attendez-vous à cela.

M. JOURDAIN.

Assûrément. Ne me l'a-t-il pas dit?

Madame JOURDAIN.

Oui, oui, il ne manquera pas d'y faillir.

M. JOURDAIN.

Il m'a juré sa foi de gentilhomme.

524 LE BOURGEOIS GENTILHOMME,  
Madame JOURDAIN.

Chansons.

M. JOURDAIN.

Ouais ! Vous êtes bien obstinée, ma femme. Je vous dis qu'il me tiendra sa parole, j'en suis sûr.

Madame JOURDAIN.

Et moi, je suis sûre que non ; & que toutes les caresses qu'il vous fait, ne sont que pour vous engeoler.

M. JOURDAIN.

Taisez-vous. Le voici.

Madame JOURDAIN.

Il ne nous faut plus que cela. Il vient peut-être encore vous faire quelque emprunt ; & il me semble que j'ai dîné, quand je le vois.

M. JOURDAIN.

Taisez-vous, vous dis-je.

---

## SCENE IV.

DORANTE, MONSIEUR JOURDAIN,  
MADAME JOURDAIN, NICOLE.

DORANTE.

**M** On cher ami monsieur Jourdain, comment vous portez-vous ?

M. JOURDAIN.

Fort bien, Monsieur, pour vous rendre mes petits services.

COMEDIE-BALLET. 525  
DORANTE.

Et madame Jourdain que voilà, comment se porte-t-elle?

Madame JOURDAIN.

Madame Jourdain se porte comme elle peut.

DORANTE.

Comment, monsieur Jourdain, vous voilà le plus propre du monde!

M. JOURDAIN.

Vous voyez.

DORANTE.

Vous avez tout-à-fait bon air avec cet habit, nous n'avons point de jeunes gens à la cour, qui soient mieux faits que vous.

M. JOURDAIN.

Hai, hai.

Madame JOURDAIN *à part*.

Il le gratte par où il se demange.

DORANTE.

Tournez-vous. Cela est tout-à-fait galant.

Madame JOURDAIN *à part*.

Oui, aussi sot par derrière que par devant.

DORANTE.

Ma foi, monsieur Jourdain, j'avois une impatience étrange de vous voir. Vous êtes l'homme du monde que j'estime le plus, & je parlois encore de vous ce matin dans la chambre du Roi.

526 LE BOURGEOIS GENTILHOMME,  
M. JOURDAIN.

Vous me faites beaucoup d'honneur, Monsieur. [*à madame Jourdain.*] Dans la chambre du Roi.

DORANTE,

Allons, mettez.

M. JOURDAIN.

Monsieur, je sçais le respect que je vous dois.

DORANTE.

Mon Dieu ! Mettez. Point de cérémonie entre nous, je vous prie.

M. JOURDAIN.

Monsieur . . . .

DORANTE.

Mettez, vous dis-je, monsieur Jourdain, vous êtes mon ami.

M. JOURDAIN.

Monsieur, je suis votre serviteur.

DORANTE.

Je ne me couvrirai point, si vous ne vous couvrez.

M. JOURDAIN *se couvrant.*

J'aime mieux être incivil, qu'importun.

DORANTE.

Je suis votre débiteur, comme vous le sçavez.

Madame JOURDAIN *à part.*

Oui, nous ne le sçavons que trop.

DORANTE.

Vous m'avez généreusement prêté de l'argent en plusieurs occasions ; & m'avez obligé de la meilleure grace du monde, assurément.



M. JOURDAIN.

Monsieur, vous vous moquez.

DORANTE.

Mais je sçais rendre ce qu'on me prête; & reconnoître les plaisirs qu'on me fait.

M. JOURDAIN.

Je n'en doute point, Monsieur.

DORANTE.

Je veux sortir d'affaire avec vous; & je viens ici pour faire nos comptes ensemble.

M. JOURDAIN *bas à madame Jourdain.*

Hé bien, vous voyez votre impertinence, ma femme.

DORANTE.

Je suis homme qui aime à m'acquitter le plutôt que je puis.

M. JOURDAIN *bas à madame Jourdain.*

Je vous le disois bien.

DORANTE.

Voyons un peu ce que je vous dois.

M. JOURDAIN *bas à madame Jourdain.*

Vous voilà avec vos soupçons ridicules.

DORANTE.

Vous souvenez-vous bien de tout l'argent que vous m'avez prêté?

M. JOURDAIN.

Je crois que oui. J'en ai fait un petit mémoire. Le voici.  
Donné à vous une fois, deux cent louis.

528 LE BOURGEOIS GENTILHOMME,  
DORANTE.

Cela est vray.

M. JOURDAIN.

Une autre fois, six-vingt.

DORANTE.

Oui.

M. JOURDAIN.

Et une autre fois, cent quarante.

DORANTE.

Vous avez raison.

M. JOURDAIN.

Ces trois articles font quatre cent soixante louis, qui valent cinq mille soixante livres.

DORANTE.

Le compte est fort bon. Cinq mille soixante livres.

M. JOURDAIN.

Mille huit cent trente-deux livres à votre plumassier.

DORANTE.

Justement.

M. JOURDAIN.

Deux mille sept cent quatre-vingt livres à votre tailleur.

DORANTE.

Il est vray.

M. JOURDAIN.

Quatre mille trois cent septante-neuf livres douze sols huit deniers à votre marchand.

DORANTE.

Fort bien. Douze sols huit deniers; le compte est juste.

M. JOURDAIN.

M. JOURDAIN.

Et mil sept cent quarante-huit livres sept sols quatre deniers à votre sellier.

DORANTE.

Tout cela est véritable. Qu'est-ce que cela fait ?

M. JOURDAIN.

Somme totale, quinze mille huit cent livres.

DORANTE.

Somme totale est juste. Quinze mille huit cent livres. Mettez encore deux cent louis que vous m'allez donner, cela fera justement dix-huit mille francs, que je vous payerai au premier jour.

Madame JOURDAIN *bas à monsieur Jourdain.*

Hé bien ? Ne l'avois-je pas bien deviné ?

M. JOURDAIN *bas à madame Jourdain.*

Paix.

DORANTE.

Cela vous incommodera-t-il, de me donner ce que je vous dis ?

M. JOURDAIN.

Hé, non.

Madame JOURDAIN *bas à monsieur Jourdain.*

Cet homme-là fait de vous une vache à lait.

M. JOURDAIN *bas à madame Jourdain.*

Taisez-vous.

DORANTE.

Si cela vous incommode, j'en irai chercher ailleurs.

530 LE BOURGEOIS GENTILHOMME,  
M. JOURDAIN.

Non , Monsieur.

Madame JOURDAIN *bas à monsieur Jourdain.*

Il ne fera pas content , qu'il ne vous ait ruiné.

M. JOURDAIN *bas à madame Jourdain.*

Taisez-vous , vous dis-je.

DORANTE.

Vous n'avez qu'à me dire si cela vous embarrasse.

M. JOURDAIN.

Point , Monsieur.

Madame JOURDAIN *bas à monsieur Jourdain.*

C'est un vrai engeoleur.

M. JOURDAIN *bas à madame Jourdain.*

Taisez-vous donc.

Madame JOURDAIN *bas à monsieur Jourdain.*

Il vous fucera jusqu'au dernier sou.

M. JOURDAIN *bas à madame Jourdain.*

Vous tairez-vous ?

DORANTE.

J'ai force gens qui m'en prêteroient avec joye ; mais , comme vous êtes mon meilleur ami , j'ai crû que je vous ferois tort , si j'en demandois à quelqu'autre.

M. JOURDAIN.

C'est trop d'honneur , Monsieur , que vous me faites. Je vais querir votre affaire.

Madame JOURDAIN *bas à monsieur Jourdain.*

Quoi ! Vous allez encore lui donner cela ?



M. JOURDAIN *bas à madame Jourdain.*

Que faire ? Voulez-vous que je refuse un homme de cette condition-là, qui a parlé de moi, ce matin, dans la chambre du Roi ?

Madame JOURDAIN *bas à monsieur Jourdain.*  
Allez, vous êtes une vraie duppe.

---

## SCENE V.

DORANTE, MADAME JOURDAIN,  
NICOLE.

DORANTE.

**V**ous me semblez toute mélancolique. Qu'avez-vous, madame Jourdain ?

Madame JOURDAIN.

J'ai la tête plus grosse que le poing, & si elle n'est pas enflée.

DORANTE.

Mademoiselle votre fille, où est-elle, que je ne la vois point ?

Madame JOURDAIN.

Mademoiselle ma fille est bien où elle est.

DORANTE.

Comment se porte-t-elle ?

Madame JOURDAIN.

Elle se porte sur ses deux jambes.

532 LE BOURGEOIS GENTILHOMME ,  
DORANTE.

Ne voulez-vous point , un de ces jours , venir voir avec elle le ballet & la comédie que l'on fait chez le Roi ?

Madame JOURDAIN.

Oui vraiment , nous avons fort envie de rire , fort envie de rire nous avons.

DORANTE.

Je pense , madame Jourdain , que vous avez eu bien des amans dans votre jeune âge , belle & d'agréable humeur comme vous étiez.

Madame JOURDAIN.

Tredame , Monsieur , est-ce que madame Jourdain est décrépite , & la tête lui grouille-t-elle déjà ?

DORANTE.

Ah ! Ma foi , madame Jourdain , je vous demande pardon . Je ne songeois pas que vous êtes jeune ; & je rêve le plus souvent. Je vous prie d'excuser mon impertinence.

---

SCENE VI.

MONSIEUR JOURDAIN, MADAME  
JOURDAIN, DORANTE,  
NICOLE.

V M. JOURDAIN à *Dorante*.  
Oilà deux cent louis bien comptés.

DORANTE.

Je vous assure , monsieur Jourdain , que je suis tout à vous,

& que je brûle de vous rendre un service à la cour.

M. JOURDAIN.

Je vous suis trop obligé.

DORANTE.

Si madame Jourdain veut voir le divertissement royal , je lui ferai donner les meilleures places de la sale.

Madame JOURDAIN.

Madame Jourdain vous baise les mains.

DORANTE *bas à monsieur Jourdain.*

Notre belle marquise , comme je vous ai mandé par mon billet , viendra tantôt ici pour le ballet & le repas ; & je l'ai fait consentir enfin au cadeau que vous lui voulez donner.

M. JOURDAIN.

Tirons-nous un peu plus loin , pour cause.

DORANTE.

Il y a huit jours que je ne vous ai vû , & je ne vous ai point mandé de nouvelles du diamant que vous me mîtes entre les mains pour lui en faire présent de votre part ; mais c'est que j'ai eu toutes les peines du monde à vaincre son scrupule , & ce n'est que d'aujourd'hui qu'elle s'est résolue à l'accepter.

M. JOURDAIN.

Comment l'a-t-elle trouvé ?

DORANTE.

Merveilleux ; & je me trompe fort , ou la beauté de ce diamant fera pour vous sur son esprit un effet admirable.

M. JOURDAIN.

Plût au Ciel !

Madame JOURDAIN à *Nicole*.

Quand il est une fois avec lui, il ne le peut quitter.

DORANTE.

Je lui ai fait valoir, comme il faut, la richesse de ce présent,  
& la grandeur de votre amour.

M. JOURDAIN.

Ce sont, Monsieur, des bontés qui m'accablent; & je suis  
dans une confusion la plus grande du monde, de voir une  
personne de votre qualité s'abaisser pour moi à ce que vous  
faites.

DORANTE.

Vous moquez-vous? Est-ce qu'entre amis on s'arrête à ces  
sortes de scrupules? Et ne seriez-vous pas pour moi la même  
chose, si l'occasion s'en offroit?

M. JOURDAIN.

Oh! Assûrément; & de très-grand cœur.

Madame JOURDAIN *bas à Nicole*.

Que sa présence me pèse sur les épaules!

DORANTE.

Pour moi, je ne regarde rien quand il faut servir un ami;  
& lorsque vous me fîtes confidence de l'ardeur que vous  
aviez prise pour cette marquise agréable chez qui j'avois  
commerce, vous vîtes que d'abord je m'offris de moi-même  
à servir votre amour.

M. JOURDAIN.

Il est vray. Ce sont des bontés qui me confondent.

Madame JOURDAIN à *Nicole*.

Est-ce qu'il ne s'en ira point?



NICOLE.

Ils se trouvent bien ensemble.

DORANTE.

Vous avez pris le bon biais pour toucher son cœur. Les femmes aiment sur tout les dépenses qu'on fait pour elles; & vos fréquentes sérénades, & vos bouquets continuels, ce superbe feu d'artifice qu'elle trouva sur l'eau, le diamant qu'elle a reçu de votre part, & le cadeau que vous lui préparez, tout cela lui parle bien mieux en faveur de votre amour, que toutes les paroles que vous auriez pû lui dire vous-même.

M. JOURDAIN.

Il n'y a point de dépense que je ne fisse si, par là, je pouvois trouver le chemin de son cœur. Une femme de qualité a pour moi des charmes ravissans; & c'est un honneur que j'acheterois au prix de toutes choses.

Madame JOURDAIN *bas à Nicole.*

Que peuvent-ils tant dire ensemble? Va-t-en un peu tout doucement prêter l'oreille.

DORANTE.

Ce sera tantôt que vous jouirez, à votre aise, du plaisir de sa vûë; & vos yeux auront tout le tems de se fatiguer.

M. JOURDAIN.

Pour être en pleine liberté, j'ai fait en sorte que ma femme ira dîner chez ma sœur, où elle passera toute l'après-dinée.

DORANTE.

Vous avez fait prudemment; & votre femme auroit pû

536 LE BOURGEOIS GENTILHOMME,  
nous embarrasser. J'ai donné pour vous l'ordre qu'il faut  
au cuisinier; & à toutes les choses qui sont nécessaires pour  
le ballet. Il est de mon invention; &, pourvû que l'exécu-  
tion puisse répondre à l'idée, je suis sûr qu'il sera trouvé...

M. JOURDAIN *s'apercevant que Nicole écoute,*  
*& lui donnant un soufflet.*

Ouais ! Vous êtes bien impertinente. [*à Dorante.*] Sor-  
tons, s'il vous plaît.

---

## SCENE VII.

MADAME JOURDAIN, NICOLE.

NICOLE.

**M**A foi, Madame, la curiosité m'a coûté quelque  
chose; mais je crois qu'il y a quelque anguille sous  
roche; & ils parlent de quelque affaire, où ils ne veulent  
pas que vous soyiez.

Madame JOURDAIN.

Ce n'est pas d'aujourd'hui, Nicole, que j'ai conçu des  
soupçons de mon mari. Je suis la plus trompée du monde,  
ou il y a quelque amour en campagne; & je travaille à  
découvrir ce que ce peut être. Mais songeons à ma fille.  
Tu sçais l'amour que Cléonte a pour elle, c'est un homme  
qui me revient; & je veux aider sa recherche, & lui don-  
ner Lucile, si je puis.

NICOLE.

En vérité, Madame, je suis la plus ravie du monde, de  
vous

vous voir dans ces sentimens ; car, si le maître vous revient, le valet ne me revient pas moins ; & je foudraierois que notre mariage se pût faire à l'ombre du leur.

Madame JOURDAIN.

Va-t-en lui en parler de ma part, & lui dire que tout-à-l'heure il me vienne trouver , pour faire ensemble à mon mari la demande de ma fille.

NICOLE.

J'y cours, Madame, avec joye ; & je ne pouvois recevoir une commission plus agréable. [*seule.*] Je vais, je pense, bien réjouir les gens.

## SCENE VIII.

CLEONTE, COVIELLE, NICOLE.

NICOLE à *Cléonte*.

**A**H! Vous voilà tout à propos. Je suis une ambassadrice de joye, & je viens . . . .

CLEONTE.

Retire-toi, perfide, & ne me viens pas amuser avec tes traîtresses paroles.

NICOLE.

Est-ce ainsi que vous recevez . . . .

CLEONTE.

Retire-toi, te dis-je ; & va-t-en , de ce pas, dire à ton infidèle maîtresse qu'elle n'abusera de sa vie le trop simple Cléonte.

538 LE BOURGEOIS GENTILHOMME ,  
NICOLE.

Quel vertigo est-ce donc là ? Mon pauvre Covielle, dis-moi un peu ce que cela veut dire ?

COVIELLE.

Ton pauvre Covielle , petite scélérate ? Allons vite , ôte-toi de mes yeux , vilaine ; & me laisse en repos.

NICOLE.

Quoi ! Tu me viens aussi . . . .

COVIELLE.

Ote-toi de mes yeux , te dis-je , & ne me parle de ta vie.

NICOLE *à part.*

Ouais ! Quelle mouche les a piqués tous deux ? Allons de cette belle histoire informer ma maîtresse.

---

## SCENE IX.

CLEONTE, COVIELLE.

CLEONTE.

**Q**Uoi ! Traiter un amant de la sorte ; & un amant le plus fidèle , & le plus passionné de tous les amans !

COVIELLE.

C'est une chose épouvantable , que ce qu'on nous fait à tous deux.

CLEONTE.

Je fais voir pour une personne toute l'ardeur , & toute la tendresse qu'on peut imaginer ; je n'aime rien au monde qu'elle , & je n'ai qu'elle dans l'esprit ; elle fait tous mes



soins, tous mes désirs, toute ma joye; je ne parle que d'elle, je ne pense qu'à elle, je ne fais des songes que d'elle, je ne respire que par elle, mon cœur vit tout en elle; & voilà de tant d'amitié la digne récompense! Je suis deux jours sans la voir, qui sont pour moi deux siècles effroyables, je la rencontre par hazard, mon cœur à cette vûë se sent tout transporté, ma joye éclate sur mon visage, je vole avec ravissement vers elle; & l'infidèle détourne de moi ses regards, & passe brusquement, comme si de sa vie elle ne m'avoit vû.

COVIELLE.

Je dis les mêmes choses que vous.

CLEONTE.

Peut-on rien voir d'égal, Covielle, à cette perfidie de l'ingrate Lucile?

COVIELLE.

Et à celle, Monsieur, de la pendarde de Nicole?

CLEONTE.

Après tant de sacrifices ardents de soupirs, & de vœux que j'ai faits à ses charmes.

COVIELLE.

Après tant d'assidus hommages de soins, & de services que je lui ai rendus dans sa cuisine.

CLEONTE.

Tant de larmes que j'ai versées à ses genoux.

COVIELLE.

Tant de seaux d'eau que j'ai tirés au puits pour elle.

540 LE BOURGEOIS GENTILHOMME ;  
CLEONTE.

Tant d'ardeur que j'ai fait paroître à la chérir plus que moi-même.

COVIELLE.

Tant de chaleur que j'ai soufferte à tourner la broche à sa place.

CLEONTE.

Elle me fuit avec mépris?

COVIELLE.

Elle me tourne le dos avec effronterie?

CLEONTE.

C'est une perfidie digne des plus grands châtimens.

COVIELLE.

C'est une trahison à mériter mille soufflets.

CLEONTE.

Ne t'avise point, je te prie, de me parler jamais pour elle.

COVIELLE.

Moi, Monsieur? Dieu m'en garde.

CLEONTE.

Ne vien point m'excuser l'action de cette infidelle.

COVIELLE.

N'ayez pas peur.

CLEONTE.

Non, vois-tu, tous tes discours pour la défendre, ne serviront de rien.

COVIELLE.

Qui songe à cela?

CLEONTE.

Je veux contre elle conserver mon ressentiment; & rompre ensemble tout commerce.

COVIELLE.

J'y consens.

CLEONTE.

Ce monsieur le comte qui va chez elle, lui donne peut-être dans la vûë; & son esprit, je le vois bien, se laisse éblouir à la qualité. Mais il me faut, pour mon honneur, prévenir l'éclat de son inconstance. Je veux faire autant de pas qu'elle au changement où je la vois courir; & ne lui laisser pas toute la gloire de me quitter.

COVIELLE.

C'est fort bien dit; & j'entre, pour mon compte, dans tous vos sentimens.

CLEONTE.

Donne la main à mon dépit; & soutien ma résolution contre tous les restes d'amour qui me pourroient parler pour elle. Di-m'en, je t'en conjure, tout le mal que tu pourras. Fais-moi de sa personne une peinture qui me la rende méprisable; & marque-moi bien, pour m'en dégoûter, tous les défauts que tu peux voir en elle.

COVIELLE.

Elle, Monsieur? Voilà une belle mijaurée, une pimpe-fouée bien bâtie, pour vous donner tant d'amour. Je ne lui vois rien que de très-médiocre; & vous trouverez cent personnes qui seront plus dignes de vous. Premièrement, elle a les yeux petits.

542 LE BOURGEOIS GENTILHOMME,  
CLEONTE.

Cela est vray , elle a les yeux petits ; mais elle les a pleins de feux , les plus brillans , les plus perçans du monde , les plus touchans qu'on puisse voir.

COVIELLE.

Elle a la bouche grande.

CLEONTE.

Oui ; mais on y voit des graces qu'on ne voit point aux autres bouches ; & cette bouche , en la voyant , inspire des désirs , elle est la plus attrayante , la plus amoureuse du monde.

COVIELLE.

Pour sa taille , elle n'est pas grande.

CLEONTE.

Non ; mais elle est aisée , & bien prise.

COVIELLE.

Elle affecte une nonchalance dans son parler , & dans ses actions.

CLEONTE.

Il est vray ; mais elle a grace à tout cela ; & ses manières sont engageantes , ont je ne sçais quel charme à s'insinuer dans les cœurs.

COVIELLE.

Pour de l'esprit . . . .

CLEONTE.

Ah ! Elle en a , Covielle , du plus fin , du plus délicat.

COVIELLE.

Sa conversation . . . .



CLEONTE.

Sa conversation est charmante.

COVIELLE.

Elle est toujours sérieuse.

CLEONTE.

Veux-tu de ces enjouemens épanouis, de ces joyes toujours ouvertes ? Et vois-tu rien de plus impertinent, que des femmes qui rient à tous propos ?

COVIELLE.

Mais enfin, elle est capricieuse autant que personne du monde.

CLEONTE.

Oui, elle est capricieuse, j'en demeure d'accord ; mais tout sied bien aux belles, on souffre tout des belles.

COVIELLE.

Puisque cela va comme cela, je vois bien que vous avez envie de l'aimer toujours.

CLEONTE.

Moi ? J'aimerois mieux mourir ; & je vais la haïr autant que je l'ai aimée.

COVIELLE.

Le moyen, si vous la trouvez si parfaite ?

CLEONTE.

C'est en quoi ma vengeance sera plus éclatante, en quoi je veux faire mieux voir la force de mon cœur à la haïr, à la quitter, toute belle, toute pleine d'attraits, toute aimable que je la trouve. La voici.

SCENE X.

LUCILE, CLEONTE, COVIELLE,  
NICOLE.

**P** NICOLE à *Lucile*.  
Our moi, j'en ai été toute scandalisée.

LUCILE.

Ce ne peut être, Nicole, que ce que je dis. Mais le voilà.

CLEONTE à *Covielle*.

Je ne veux pas seulement lui parler.

COVIELLE.

Je veux vous imiter.

LUCILE.

Qu'est-ce donc, Cléonte, qu'avez-vous ?

NICOLE.

Qu'as-tu donc, Covielle ?

LUCILE.

Quel chagrin vous possède ?

NICOLE.

Quelle mauvaise humeur te tient ?

LUCILE.

Etes-vous muet, Cléonte ?

NICOLE.

As-tu perdu la parole, Covielle ?

CLEONTE.

Que voilà qui est scélérat !

COVIELLE.

Que cela est Judas !

LUCILE.

Je vois bien que la rencontre de tantôt a troublé votre esprit.

CLEONTE à *Covielle*.

Ah, ah ! On voit ce qu'on a fait.

NICOLE.

Notre accueil de ce matin t'a fait prendre la chèvre.

COVIELLE à *Cléonte*.

On a deviné l'enclouûre.

LUCILE.

N'est-il pas vray, Cléonte, que c'est là le sujet de votre dépit ?

CLEONTE.

Oui, perfide, ce l'est, puisqu'il faut parler ; & j'ai à vous dire que vous ne triompherez pas, comme vous pensez, de votre infidélité, que je veux être le premier à rompre avec vous ; & que vous n'aurez pas l'avantage de me chasser. J'aurai de la peine, sans doute, à vaincre l'amour que j'ai pour vous, cela me causera des chagrins, je souffrirai un tems ; mais j'en viendrai à bout , & je me percerai plutôt le cœur, que d'avoir la foiblesse de retourner à vous.

COVIELLE à *Nicole*.

Queussi, queumi.

LUCILE.

Voilà bien du bruit pour un rien. Je veux vous dire, Cléonte, le sujet qui m'a fait ce matin éviter votre abord.

*Tome V.*

Z z z

546 LE BOURGEOIS GENTILHOMME,  
CLEONTE *voulant s'en aller pour éviter Lucile.*

Non. Je ne veux rien écouter.

NICOLE *à Covielle.*

Je te veux apprendre la cause qui nous a fait passer si vite.

COVIELLE *voulant aussi s'en aller pour éviter Nicole.*

Je ne veux rien entendre.

LUCILE *suivant Cléonte.*

Sçachez que ce matin...

CLEONTE *marchant toujours sans regarder Lucile.*

Non, vous dis-je.

NICOLE *suivant Covielle.*

Appren que...

COVIELLE *marchant aussi sans regarder Nicole.*

Non, traîtreffe.

LUCILE.

Ecoutez.

CLEONTE.

Point d'affaire.

NICOLE.

Laisse-moi dire.

COVIELLE.

Je suis sourd.

LUCILE.

Cléonte.

CLEONTE.

Non.

NICOLE.

Covielle.



Point.

LUCILE.

Arrêtez.

CLEONTE.

Chançons.

NICOLE.

Enten-moi.

COVIELLE.

Bagatelle.

LUCILE.

Un moment.

CLEONTE.

Point du tout.

NICOLE.

Un peu de patience.

COVIELLE.

Tarare.

LUCILE.

Deux paroles.

CLEONTE.

Non, c'en est fait.

NICOLE.

Un mot.

COVIELLE.

Plus de commerce.

LUCILE *s'arrêtant.*

Hé bien, puisque vous ne voulez pas m'écouter, demeurez.

Zzz ij

548 LE BOURGEOIS GENTILHOMME,  
rez dans votre pensée ; & faites ce qu'il vous plaira.

NICOLE *s'arrêtant aussi.*

Puisque tu fais comme cela , pren-le tout comme tu voudras.

CLEONTE *se retournant vers Lucile.*

Scachons donc le sujet d'un si bel accueil.

LUCILE *s'en allant à son tour pour éviter Cléonte.*

Il ne me plaît plus de le dire.

COVIELLE *se retournant vers Nicole.*

Appren-nous un peu cette histoire.

NICOLE *s'en allant aussi à son tour pour éviter Covielle.*

Je ne veux plus , moi , te l'apprendre.

CLEONTE *suivant Lucile.*

Dites-moi...

LUCILE *marchant toujours sans regarder Cléonte.*

Non , je ne veux rien dire.

COVIELLE *suivant Nicole.*

Conte-moi...

NICOLE *marchant aussi sans regarder Covielle.*

Non , je ne conte rien.

CLEONTE.

De grace.

LUCILE.

Non , vous dis-je.

COVIELLE.

Par charité.

NICOLE.

Point d'affaire.

Je vous en prie.

LUCILE.

Laissez-moi.

COVIELLE.

Je t'en conjure.

NICOLE.

Ote-toi de là.

CLEONTE.

Lucile.

LUCILE.

Non.

COVIELLE.

Nicole.

NICOLE.

Point.

CLEONTE.

Au nom des Dieux.

LUCILE.

Je ne veux pas.

COVIELLE.

Parle-moi.

NICOLE.

Point du tout.

CLEONTE.

Eclaircissez mes doutes.

LUCILE.

Non, je n'en ferai rien.

550 LE BOURGEOIS GENTILHOMME,  
COVIELLE.

Guéri-moi l'esprit.

NICOLE.

Non , il ne me plaît pas.

CLEONTE.

Hé bien , puisque vous vous souciez si peu de me tirer de  
peine , & de vous justifier du traitement indigne que vous  
avez fait à ma flâme , vous me voyez , ingrate , pour la  
dernière fois ; & je vais , loin de vous , mourir de douleur  
& d'amour.

COVIELLE à *Nicole*.

Et moi , je vais suivre ses pas.

LUCILE à *Cléonte qui veut sortir*.

Cléonte.

NICOLE à *Covielle qui suit son maître*.

Covielle.

CLEONTE *s'arrêtant*.

Hé ?

COVIELLE *s'arrêtant aussi*.

Plaît-il ?

LUCILE.

Où allez-vous ?

CLEONTE.

Où je vous ai dit.

COVIELLE.

Nous allons mourir.

LUCILE.

Vous allez mourir , Cléonte ?



CLEONTE.

Oui , cruelle , puisque vous le voulez.

LUCILE

Moi , je veux que vous mouriez !

CLEONTE.

Oui , vous le voulez.

LUCILE.

Qui vous le dit ?

CLEONTE *s'approchant de Lucile.*

N'est-ce pas le vouloir , que de ne vouloir pas éclaircir mes soupçons ?

LUCILE.

Est-ce ma faute ? Et , si vous aviez voulu m'écouter , ne vous aurois-je pas dit que l'avanture dont vous vous plaignez , a été causée ce matin , par la présence d'une vieille tante qui veut , à toute force , que la seule approche d'un homme déshonore une fille , qui perpétuellement nous ferme sur ce chapitre , & nous figure tous les hommes comme des diables qu'il faut fuir.

NICOLE *à Covielle.*

Voilà le secret de l'affaire.

CLEONTE.

Ne me trompez-vous point , Lucile ?

COVIELLE *à Nicole.*

Ne m'en donnes-tu point à garder ?

LUCILE *à Cléonte.*

Il n'est rien de plus vray.

552 LE BOURGEOIS GENTILHOMME,  
NICOLE à *Covielle*.

C'est la chose comme elle est.

COVIELLE à *Cléonte*.

Nous rendrons-nous à cela ?

CLEONTE.

Ah ! Lucile , qu'avec un mot de votre bouche vous sçavez  
appaîser de choses dans mon cœur ! Et que facilement on  
se laisse persuader aux personnes qu'on aime !

COVIELLE.

Qu'on est aisément amadoué par ces diantres d'animaux-  
là !

---

## SCENE XI.

MADAME JOURDAIN, CLEONTE,  
LUCILE, COVIELLE, NICOLE.

Madame JOURDAIN.

**J**E suis bien aîse de vous voir, Cléonte, & vous voilà  
tout à propos. Mon mari vient , prenez vite votre tems  
pour lui demander Lucile en mariage.

CLEONTE.

Ah ! Madame , que cette parole m'est douce , & qu'elle  
flate mes désirs ! Pouvois-je recevoir un ordre plus char-  
mant , une faveur plus précieuse ?

SCENE

## SCENE XII.

MONSIEUR JOURDAIN, MADAME  
JOURDAIN, CLEONTE, LUCILE,  
COVIELLE, NICOLE.

CLEONTE.

**M**onsieur, je n'ai voulu prendre personne pour vous faire une demande que je médite il y a long-tems. Elle me touche assez pour m'en charger moi-même ; & , sans autre détour , je vous dirai que l'honneur d'être votre gendre est une faveur glorieuse que je vous prie de m'accorder.

M. JOURDAIN.

Avant que de vous rendre réponse , Monsieur, je vous prie de me dire, si vous êtes gentilhomme.

CLEONTE.

Monsieur, la plupart des gens, sur cette question, n'hésitent pas beaucoup. On tranche le mot aisément. Ce nom ne fait aucun scrupule à prendre ; & l'usage aujourd'hui semble en autoriser le vol. Pour moi, je vous l'avoue, j'ai les sentimens, sur cette matière, un peu plus délicats. Je trouve que toute imposture est indigne d'un honnête homme ; & qu'il y a de la lâcheté à déguiser ce que le Ciel nous a fait naître, à se parer aux yeux du monde d'un titre dérobé, à se vouloir donner pour ce qu'on n'est pas. Je suis né de parens, sans doute, qui ont tenu des charges honorables,

554 LE BOURGEOIS GENTILHOMME ,

je me suis acquis dans les armes l'honneur de six ans de service, & je me trouve assez de bien, pour tenir dans le monde un rang assez passable; mais, avec tout cela, je ne veux point me donner un nom où d'autres, en ma place, croiroient pouvoir prétendre; &, je vous dirai, franchement, que je ne suis point gentilhomme.

M. JOURDAIN.

Touchez-là, Monsieur, ma fille n'est pas pour vous.

CLEONTE.

Comment?

M. JOURDAIN.

Vous n'êtes point gentilhomme, vous n'aurez point ma fille.

Madame JOURDAIN.

Que voulez-vous donc dire avec votre gentilhomme? Est-ce que nous sommes, nous autres, de la côte de saint Louis?

M. JOURDAIN.

Taisez-vous, ma femme, je vous vois venir.

Madame JOURDAIN.

Descendons nous tous deux que de bonne bourgeoisie?

M. JOURDAIN.

Voilà pas le coup de langue?

Madame JOURDAIN.

Et votre pere n'étoit-il pas marchand aussi bien que le mien?

M. JOURDAIN.

Peste soit de la femme! Elle n'y a jamais manqué. Si votre pere a été marchand, tant pis pour lui; mais, pour le mien,



ce font des mal-avisés qui disent cela. Tout ce que j'ai à vous dire, moi, c'est que je veux avoir un gendre gentilhomme.

Madame JOURDAIN.

Il faut à votre fille un mari qui lui soit propre ; & il vaut mieux , pour elle , un honnête homme riche & bien fait , qu'un gentilhomme gueux & mal bâti.

NICOLE.

Cela est vray. Nous avons le fils du gentilhomme de notre village , qui est le plus grand malitorne , & le plus sot dadis que j'aye jamais vû.

M. JOURDAIN *à Nicole.*

Taisez-vous , impertinente. Vous vous fourrez toujours dans la conversation. J'ai du bien assez pour ma fille , je n'ai besoin que d'honneur ; & je la veux faire marquise.

Madame JOURDAIN.

Marquise ?

M. JOURDAIN.

Oui , marquise.

Madame JOURDAIN.

Hélas ! Dieu m'en garde.

M. JOURDAIN.

C'est une chose que j'ai résoluë.

Madame JOURDAIN.

C'est une chose , moi , où je ne consentirai point. Les alliances avec plus grand que soi sont sujettes toujours à de facheux inconvéniens. Je ne veux point qu'un gendre puisse à ma fille reprocher ses parens ; & qu'elle ait des enfans qui ayent honte de m'appeller leur grand-maman. S'il falloit

## 556 LE BOURGEOIS GENTILHOMME,

qu'elle me vînt visiter en équipage de grand-dame , & qu'elle manquât , par mégarde , à saluer quelqu'un du quartier , on ne manqueroit pas aussi-tôt de dire cent sottises. Voyez-vous , diroit-on , cette madame la marquise qui fait tant la glorieuse ? C'est la fille de monsieur Jourdain , qui étoit trop heureuse , étant petite , de jouer à la madame avec nous. Elle n'a pas toujours été si relevée que la voilà ; & ses deux grand-peres vendoient du drap auprès de la porte saint Innocent. Ils ont amassé du bien à leurs enfans , qu'ils payent maintenant , peut-être bien cher , en l'autre monde ; & l'on ne devient guères si riches à être honnêtes gens. Je ne veux point tous ces caquets , & je veux un homme , en un mot , qui m'ait obligation de ma fille , & à qui je puisse dire , mettez-vous-là , mon gendre , & dînez avec moi.

### M. JOURDAIN.

Voilà bien les sentimens d'un petit esprit , de vouloir demeurer toujours dans la bassesse. Ne me répliquez pas davantage , ma fille fera marquise , en dépit de tout le monde ; & , si vous me mettez en colère , je la ferai duchesse.

---

---

SCENE XIII.

MADAME JOURDAIN, LUCILE,  
CLEONTE, NICOLE, COVIELLE.

Madame JOURDAIN.

**C**Léonte, ne perdez point courage encore. [*à Lucile.*]  
Suivez-moi, ma fille; & venez dire, résolument, à  
votre pere, que si vous ne l'avez, vous ne voulez épouser  
personne.

---

---

## SCENE XIV.

CLEONTE, COVIELLE.

COVIELLE.

**V**ous avez fait de belles affaires, avec vos beaux senti-  
mens.

CLEONTE.

Que veux-tu ? J'ai un scrupule, là-dessus, que l'exemple ne  
sçauroit vaincre.

COVIELLE.

Vous moquez-vous, de le prendre sérieusement avec un  
homme comme cela ? Ne voyez-vous pas qu'il est fou ? Et  
vous coûtoit-il quelque chose de vous accommoder à ses  
chimères ?

CLEONTE.

Tu as raison ; mais je ne croyois pas qu'il fallût faire ses

558 LE BOURGEOIS GENTILHOMME,  
preuves de noblesse, pour être gendre de monsieur Jourdain.

COVIELLE *riant*.

Ah, ah, ah !

CLEONTE.

De quoi ris-tu ?

COVIELLE.

D'une pensée qui me vient pour jouer notre homme ; & vous faire obtenir ce que vous souhaitez.

CLEONTE.

Comment ?

COVIELLE.

L'idée est tout-à-fait plaisante.

CLEONTE.

Quoi donc ?

COVIELLE.

Il s'est fait, depuis peu, une certaine mascarade qui vient le mieux du monde ici, & que je prétends faire entrer dans une bourde que je veux faire à notre ridicule. Tout cela sent un peu sa comédie ; mais, avec lui, on peut hazarder toute chose, il n'y faut point chercher tant de façons, il est homme à y jouer son rôle à merveille, & à donner aisément dans toutes les fariboles qu'on s'avisera de lui dire. J'ai les acteurs, j'ai les habits tout prêts, laissez-moi faire seulement.

CLEONTE.

Mais appren-moi.



Je vais vous instruire de tout. Retirons-nous ; le voilà qui revient.

---

SCENE XV.

MONSIEUR JOURDAIN *seul.*

**Q**ue diable est-ce-là ? Ils n'ont rien que les grands seigneurs à me reprocher ; & moi, je ne vois rien de si beau que de hanter les grands seigneurs, il n'y a qu'honneur, & que civilité avec eux ; & je voudrois qu'il m'eût coûté deux doigts de la main, & être né comte, ou marquis.

---

SCENE XVI.

MONSIEUR JOURDAIN, UN  
LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

**M**onsieur, voici monsieur le comte, & une dame qu'il mène par la main.

M. JOURDAIN.

Hé, mon Dieu ! J'ai quelques ordres à donner. Di-leur que je vais venir tout-à-l'heure.

SCENE XVII.

DORIMENE, DORANTE,  
LE LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

**M**onsieur dit comme cela , qu'il va venir ici tout-à-l'heure.

DORANTE.

Voilà qui est bien.

---

SCENE XVIII.

DORIMENE, DORANTE.

DORIMENE.

**J**E ne sçais pas , Dorante , je fais encore ici une étrange démarche , de me laisser amener par vous dans une maison où je ne connois personne.

DORANTE.

Quel lieu voulez-vous donc , Madame , que mon amour choisisse pour vous régaler , puisque , pour fuir l'éclat , vous ne voulez ni votre maison , ni la mienne ?

DORIMENE.

Mais vous ne dites pas que je m'engage insensiblement chaque jour à recevoir de trop grands témoignages de votre passion. J'ai beau me défendre des choses , vous fatiguez ma résistance , & vous avez une civile opiniâtreté qui  
me

me fait venir doucement à tout ce qu'il vous plaît. Les visites fréquentes ont commencé, les déclarations sont venues ensuite, qui, après elles, ont traîné les sérénades & les cadeaux, que les présens ont suivis. Je me suis opposée à tout cela, mais vous ne vous rebutez point; &, pied à pied, vous gagnez mes résolutions. Pour moi, je ne puis plus répondre de rien; & je crois qu'à la fin vous me ferez venir au mariage, dont je me suis tant éloignée.

DORANTE.

Ma foi, Madame, vous y devriez déjà être. Vous êtes veuve, & ne dépendez que de vous. Je suis maître de moi, & vous aime plus que ma vie. A quoi tient-il que, dès aujourd'hui, vous ne fassiez tout mon bonheur?

DORIMENE.

Mon Dieu! Dorante, il faut des deux parts bien des qualités pour vivre heureusement ensemble; & les deux plus raisonnables personnes du monde ont souvent peine à composer une union dont ils soient satisfaits.

DORANTE.

Vous vous moquez, Madame, de vous y figurer tant de difficultés; & l'expérience que vous avez faite ne conclut rien pour tous les autres.

DORIMENE.

Enfin, j'en reviens toujours-là. Les dépenses que je vous vois faire pour moi, m'inquiètent par deux raisons; l'une, qu'elles m'engagent plus que je ne voudrois, & l'autre, que je suis sûre, sans vous déplaire, que vous ne les faites point, que vous ne vous incommodiez; & je ne veux point cela.

562 LE BOURGEOIS GENTILHOMME,  
DORANTE.

Ah! Madame, ce sont des bagatelles, & ce n'est pas par là....

DORIMENE.

Je sçais ce que je dis; & entr'autres, le diamant que vous m'avez forcée à prendre, est d'un prix....

DORANTE.

Hé, Madame, de grace, ne faites point tant valoir une chose que mon amour trouve indigne de vous; & souffrez...  
Voici le maître du logis.

---

SCENE XIX.

M. JOURDAIN, DORIMENE,  
DORANTE.

M. JOURDAIN *après avoir fait deux révérences,*

U*n se trouvant trop près de Dorimène.*

N peu plus loin, Madame.

DORIMENE.

Comment?

M. JOURDAIN.

Un pas, s'il vous plaît.

DORIMENE.

Quoi donc?

M. JOURDAIN.

Reculez un peu pour la troisième.

DORANTE.

Madame, Monsieur Jourdain sçait son monde.



M. JOURDAIN.

Madame, ce m'est une gloire bien grande, de me voir assez fortuné, pour être si heureux, que d'avoir le bonheur, que vous ayez eu la bonté de m'accorder la grace, de me faire l'honneur, de m'honorer de la faveur de votre présence; &, si j'avois aussi le mérite pour mériter un mérite comme le vôtre, & que le Ciel... envieux de mon bien... m'eût accordé... l'avantage de me voir digne... de...

DORANTE.

Monsieur Jourdain, en voilà assez. Madame n'aime pas les grands complimens, & elle sçait que vous êtes homme d'esprit. [*bas à Dorimène.*] C'est un bon bourgeois assez ridicule, comme vous voyez, dans toutes les manières.

DORIMENE *bas à Dorante.*

Il n'est pas mal-aisé de s'en appercevoir.

DORANTE.

Madame, voilà le meilleur de mes amis.

M. JOURDAIN.

C'est trop d'honneur que vous me faites.

DORANTE.

Galant homme tout-à-fait.

DORIMENE.

J'ai beaucoup d'estime pour lui.

M. JOURDAIN.

Je n'ai rien fait encore, Madame, pour mériter cette grace.

DORANTE *bas à monsieur Jourdain.*

Prenez bien garde, au moins, à ne lui point parler du diamant que vous lui avez donné.

564 LE BOURGEOIS GENTILHOMME,

M. JOURDAIN *bas à Dorante.*

Ne pourrois-je pas seulement lui demander comment elle le trouve?

DORANTE *bas à monsieur Jourdain.*

Comment? Gardez-vous-en bien. Cela seroit vilain à vous; &, pour agir en galant homme, il faut que vous fassiez comme si ce n'étoit pas vous qui lui eussiez fait ce présent. [*haut.*] Monsieur Jourdain, Madame, dit qu'il est ravi de vous voir chez lui.

DORIMENE.

Il m'honore beaucoup.

M. JOURDAIN *bas à Dorante.*

Que je vous suis obligé, Monsieur, de lui parler ainsi pour moi.

DORANTE *bas à monsieur Jourdain.*

J'ai eu une peine effroyable à la faire venir ici.

M. JOURDAIN *bas à Dorante.*

Je ne sçais quelles graces vous en rendre.

DORANTE.

Il dit, Madame, qu'il vous trouve la plus belle personne du monde.

DORIMENE.

C'est bien de la grace qu'il me fait.

M. JOURDAIN.

Madame, c'est vous qui faites les graces, &....

DORANTE.

Songeons à manger.

## SCENE XX.

M. JOURDAIN, DORIMENE,  
DORANTE, UN LAQUAIS.

**T** LE LAQUAIS à monsieur Jourdain.  
Tout est prêt, Monsieur.

DORANTE.

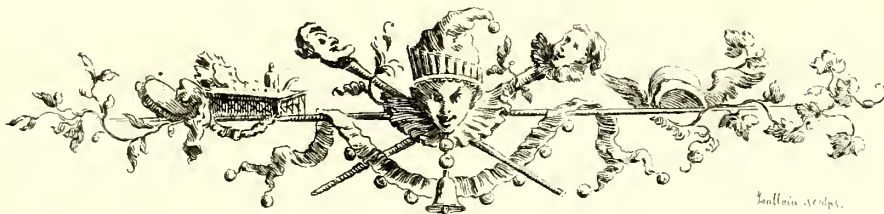
Allons donc nous mettre à table ; & qu'on fasse venir les musiciens.

## SCENE XXI.

ENTRÉE DE BALLET.

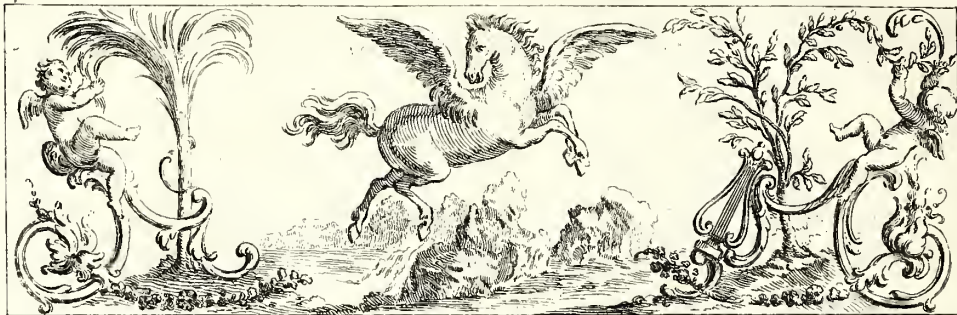
**S**ix cuisiniers qui ont préparé le festin, dansent ensemble ; après quoi ils apportent une table couverte de plusieurs mets.

*Fin du troisième Acte.*



Blondel graveur

Laflamme sculpteur



# ACTE QUATRIÈME.

## SCENE PREMIERE.

DORIMENE, MONSIEUR JOURDAIN,  
DORANTE, TROIS MUSICIENS,  
LAQUAIS.

DORIMENE.



OMMENT, Dorante, voilà un repas tout-à-fait magnifique?

M. JOURDAIN.

Vous vous moquez, Madame, & je voudrois qu'il fût plus digne de vous être offert.

[*Dorimène, monsieur Jourdain, Dorante, & les trois musiciens se mettent à table.*]

DORANTE.

Monsieur Jourdain a raison, Madame, de parler de la sorte; & il m'oblige de vous faire si bien les honneurs de chez lui. Je demeure d'accord avec lui que le repas n'est pas digne de vous. Comme c'est moi qui l'ai ordonné, & que je n'ai pas sur cette matière les lumières de nos amis, vous n'avez pas ici un repas fort sçavant, & vous y trouverez des incongruités de bonne chère, & des barbarismes de



bon goût. Si Damis s'en étoit mêlé, tout feroit dans les règles; il y auroit par tout de l'élégance & de l'érudition, & il ne manqueroit pas de vous exagérer lui-même toutes les pièces du repas qu'il vous donneroit, & de vous faire tomber d'accord de sa haute capacité dans la science des bons morceaux, de vous parler d'un pain de rive à biseau doré, relevé de croûte par tout, croquant tendrement sous la dent, d'un vin à sève veloutée, armé d'un vert qui n'est point trop commandant, d'un quarré de mouton gourmandé de persil, d'une longe de veau de rivière, longue comme cela, blanche, délicate, & qui, sous les dents, est une vraie pâte d'amande, de perdrix relevées d'un fumet surprenant, & pour son opéra, d'une soupe à bouillon perlé, soutenuë d'un jeune gros dindon, cantonnée de pigeonneaux, & couronnée d'oignons blancs mariés avec la chicorée. Mais, pour moi, je vous avouë mon ignorance; &, comme monsieur Jourdain a fort bien dit, je voudrois que le repas fût plus digne de vous être offert.

DORIMENE.

Je ne réponds à ce compliment, qu'en mangeant comme je fais.

M. JOURDAIN.

Ah! Que voilà de belles mains!

DORIMENE.

Les mains sont médiocres, monsieur Jourdain, mais vous voulez parler du diamant qui est fort beau.

568 LE BOURGEOIS GENTILHOMME,

M. JOURDAIN.

Moi, Madame! Dieu me garde d'en vouloir parler. Ce ne feroit pas agir en galant homme; & le diamant est fort peu de chose.

DORIMENE.

Vous êtes bien dégoûté.

M. JOURDAIN.

Vous avez trop de bonté . . . .

DORANTE *après avoir fait signe à monsieur Jourdain.*  
Allons, qu'on donne du vin à monsieur Jourdain, & à ces messieurs, qui nous feront la grace de nous chanter un air à boire.

DORIMENE.

C'est merveilleusement assaisonner la bonne chère, que d'y mêler la musique; & je me vois ici admirablement régaler.

M. JOURDAIN.

Madame, ce n'est pas . . . .

DORANTE.

Monsieur Jourdain, prêtons silence à ces messieurs; ce qu'ils nous diront, vaudra mieux que tout ce que nous pourrions dire.

I. & II. MUSICIENS *ensemble, un verre à la main.*

UN petit doigt, Philis, pour commencer le tour;  
Ah! Qu'un verre en vos mains a d'agréables charmes!

Vous & le vin, vous vous prêtez des armes,  
Et je sens pour tous deux redoubler mon amour;  
Entre lui, vous & moi, jurons, jurons, ma belle,  
Une ardeur éternelle.

Qu'en

Qu'en mouillant votre bouche il en reçoit d'attraits.  
Et que l'on voit par lui votre bouche embellie !

Ah ! L'un de l'autre ils me donnent envie ,  
Et de vous & de lui je m'enyvre à longs traits.  
Entre lui, vous & moi, jurons, jurons, ma belle ,  
Une ardeur éternelle.

II. & III. MUSICIEN *ensemble.*

**B**Uvons, chers amis, buvons,  
Le tems qui fuit nous y convie ;  
Profitons de la vie  
Autant que nous pouvons.  
Quand on a passé l'onde noire,  
Adieu le bon vin, nos amours ;  
Dépêchons-nous de boire ,  
On ne boit pas toujours.

Laiſſons raisonner les fots  
Sur le vrai bonheur de la vie ;  
Notre philosophie  
Le met parmi les pots.  
Les biens, le ſçavoir & la gloire  
N'ôtent point les ſoucis fâcheux ;  
Et ce n'eſt qu'à bien boire  
Que l'on peut être heureux.

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Sus, ſus, du vin par tout. Verſez, garçon, verſez ;  
Verſez, verſez toujours, tant qu'on vous diſe aſſez.

57° LE BOURGEOIS GENTILHOMME ,  
DORIMENE.

Je ne crois pas qu'on puisse mieux chanter ; & cela est tout-à-fait beau.

M. JOURDAIN.

Je vois encore ici , Madame , quelque chose de plus beau.

DORIMENE.

Ouais ! Monsieur Jourdain est galant plus que je ne pensois.

DORANTE.

Comment , Madame ? Pour qui prenez-vous monsieur Jourdain ?

M. JOURDAIN.

Je voudrois bien qu'elle me prît pour ce que je dirois.

DORIMENE.

Encore ?

DORANTE à *Dorimène*.

Vous ne le connoissez pas.

M. JOURDAIN.

Elle me connoîtra quand il lui plaira.

DORIMENE.

Oh ! Je le quitte.

DORANTE.

Il est homme qui a toujours la riposte en main. Mais vous ne voyez pas que monsieur Jourdain , Madame , mange tous les morceaux que vous avez touchés.

DORIMENE.

Monsieur Jourdain est un homme qui me ravir.



Si je pouvois ravir votre cœur , je ferois . . .

---

## SCENE II.

MADAME JOURDAIN, MONSIEUR  
JOURDAIN, DORIMENE, DORANTE,  
MUSICIENS, LAQUAIS.

Madame JOURDAIN.

AH, ah ! Je trouve ici bonne compagnie ; & je vois bien qu'on ne m'y attendoit pas. C'est donc pour cette belle affaire-ci, monsieur mon mari, que vous avez eu tant d'empressement à m'envoyer dîner chez ma sœur ? Je viens de voir un théâtre là-bas, & je vois ici un banquet à faire nôces. Voilà comme vous dépensez votre bien ; c'est ainsi que vous festinez les dames en mon absence, & que vous leur donnez la musique & la comédie, tandis que vous m'envoyez promener.

DORANTE.

Que voulez-vous dire, madame Jourdain ? Et quelles fantaisies sont les vôtres de vous aller mettre en tête que votre mari dépense son bien, & que c'est lui qui donne ce régal à madame ? Apprenez que c'est moi, je vous prie ; qu'il ne fait seulement que me prêter sa maison, & que vous devriez un peu mieux regarder aux choses que vous dites.

572 LE BOURGEOIS GENTILHOMME,  
M. JOURDAIN.

Oui, impertinente, c'est monsieur le comte qui donne tout ceci à madame, qui est une personne de qualité. Il me fait l'honneur de prendre ma maison, & de vouloir que je sois avec lui.

Madame JOURDAIN.

Ce sont des chansons que cela; je sçais ce que je sçais.

DORANTE.

Prenez, madame Jourdain, prenez de meilleures lunettes.

Madame JOURDAIN.

Je n'ai que faire de lunettes, Monsieur, & je vois assez clair; il y a long-tems que je sens les choses, & je ne suis pas une bête. Cela est fort vilain à vous, pour un grand seigneur, de prêter la main, comme vous faites, aux sottises de mon mari. Et vous, Madame, pour une grande dame, cela n'est ni beau, ni honnête à vous, de mettre de la dissention dans un ménage, & de souffrir que mon mari soit amoureux de vous.

DORIMENE.

Que veut donc dire tout ceci? Allez, Dorante, vous vous moquez de m'exposer aux sottises visions de cette extravagante.

DORANTE *suivant Dorimène qui sort.*

Madame, holà, Madame, où courez-vous?

M. JOURDAIN.

Madame. Monsieur le comte, faites-lui mes excuses; & tâchez de la ramener.

## SCENE III.

MADAME JOURDAIN, MONSIEUR  
JOURDAIN, LAQUAIS.

M. JOURDAIN.

**A** H ! Impertinente que vous êtes , voilà de vos beaux faits. Vous me venez faire des affronts devant tout le monde ; & vous chassez de chez moi des personnes de qualité.

Madame JOURDAIN.

Je me moque de leur qualité.

M. JOURDAIN.

Je ne sçais qui me tient , maudite , que je ne vous fende la tête avec les pièces du repas que vous êtes venuë troubler.

[ *Les laquais emportent la table.* ]

Madame JOURDAIN *sortant*.

Je me moque de cela. Ce sont mes droits que je défends ; & j'aurai pour moi toutes les femmes.

M. JOURDAIN.

Vous faites bien d'éviter ma colére.

SCENE IV.

MONSIEUR JOURDAIN *seul.*

**E**Lle est arrivée là bien malheureusement. J'étois en humeur de dire de jolies choses ; & jamais je ne m'étois senti tant d'esprit. Qu'est-ce que c'est que cela ?

---

SCENE V.

M. JOURDAIN, COVIELLE *déguisé.*

COVIELLE.

**M**onsieur , je ne sçais pas si j'ai l'honneur d'être connu de vous.

M. JOURDAIN.

Non , Monsieur.

COVIELLE *étendant la main à un piéd de terre.*  
Je vous ai vû que vous n'étiez pas plus grand que cela.

M. JOURDAIN.

Moi ?

COVIELLE.

Oui. Vous étiez le plus bel enfant du monde , & toutes les dames vous prenoient dans leurs bras pour vous baïser ?

M. JOURDAIN.

Pour me baïser ?

COVIELLE.

Oui. J'étois grand ami de feu monsieur votre pere.



M. JOURDAIN.

De feu monsieur mon pere?

COVIELLE.

Oui. C'étoit un fort honnête gentilhomme.

M. JOURDAIN.

Comment dites-vous?

COVIELLE.

Je dis que c'étoit un fort honnête gentilhomme.

M. JOURDAIN.

Mon pere?

COVIELLE.

Oui.

M. JOURDAIN.

Vous l'avez fort connu?

COVIELLE.

Affûrement.

M. JOURDAIN.

Et vous l'avez connu pour gentilhomme?

COVIELLE.]

Sans doute.

M. JOURDAIN.

Je ne sçais donc pas comment le monde est fait.

COVIELLE.

Comment?

M. JOURDAIN.

Il y a de fottes gens qui me veulent dire qu'il a été marchand.

576 LE BOURGEOIS GENTILHOMME,  
COVIELLE.

Lui, marchand? C'est pure médifance, il ne l'a jamais été. tout ce qu'il faisoit, c'est qu'il étoit fort obligeant, fort officieux; &, comme il se connoissoit fort bien en étoffes, il en alloit choisir de tous les côtés, les faisoit apporter chez lui, & en donnoit à ses amis pour de l'argent.

M. JOURDAIN.

Je suis ravi de vous connoître, afin que vous rendiez ce témoignage-là, que mon pere étoit gentilhomme.

COVIELLE.

Je le soutiendrai devant tout le monde.

M. JOURDAIN.

Vous m'obligerez. Quel sujet vous amène?

COVIELLE.

Depuis avoir connu feu monsieur votre pere, honnête gentilhomme, comme je vous ai dit, j'ai voyagé par tout le monde.

M. JOURDAIN.

Par tout le monde?

COVIELLE.

Oui.

M. JOURDAIN.

Je pense qu'il y a bien loin en ce pays-là.

COVIELLE.

Assûrément. Je ne suis revenu de tous mes longs voyages que depuis quatre jours; &, par l'intérêt que je prends à tout ce qui vous touche, je viens vous annoncer la meilleure nouvelle du monde.

M. JOURDAIN.

M. JOURDAIN.

Quelle?

COVIELLE.

Vous sçavez que le fils du grand Turc est ici.

M. JOURDAIN.

Moi? Non.

COVIELLE.

Comment! Il a un train tout-à-fait magnifique; tout le monde le va voir, & il a été reçu en ce pays comme un seigneur d'importance.

M. JOURDAIN.

Par ma foi, je ne sçavois pas cela.

COVIELLE.

Ce qu'il y a d'avantageux pour vous, c'est qu'il est amoureux de votre fille.

M. JOURDAIN.

Le fils du grand Turc?

COVIELLE.

Oui; & il veut être votre gendre.

M. JOURDAIN.

Mon gendre, le fils du grand Turc?

COVIELLE.

Le fils du grand Turc votre gendre. Comme je le fus voir, & que j'entends parfaitement sa langue, il s'entretint avec moi; &, après quelques autres discours, il me dit; *Acciam croc soler onch alla moustaph gidélum amanahem varahini ouffere carbulath*. C'est-à-dire; N'as-tu pas vû une jeune belle personne, qui est la fille de monsieur Jourdain, gentilhomme parisien?

578 LE BOURGEOIS GENTILHOMME,

M. JOURDAIN.

Le fils du grand Turc dit cela de moi ?

COVIELLE.

Oui. Comme je lui eus répondu que je vous connoissois particulièrement, & que j'avois vû votre fille; Ah! me dit-il, *marababa sahem!* c'est-à-dire, ah! Que je suis amoureux d'elle!

M. JOURDAIN.

*Marababa sahem* veut dire, Ah! Que je suis amoureux d'elle?

COVIELLE.

Oui.

M. JOURDAIN.

Par ma foi, vous faites bien de me le dire; car, pour moi, je n'aurois jamais crû que *marababa sahem* eût voulu dire, Ah! Que je suis amoureux d'elle! Voilà une langue admirable que ce turc!

COVIELLE.

Plus admirable qu'on ne peut croire. Sçavez-vous bien ce que veut dire, *caracacamouchen*?

M. JOURDAIN.

*Caracacamouchen*? Non.

COVIELLE.

C'est-à-dire, ma chère ame.

M. JOURDAIN.

*Caracacamouchen* veut dire, ma chère ame?

COVIELLE.

Oui.



M. JOURDAIN.

Voilà qui est merveilleux ! *Caracacamouchen* , ma chère ame. Diroit-on jamais cela ? Voilà qui me confond.

COVIELLE.

Enfin , pour achever mon ambassade , il vient vous demander votre fille en mariage ; & , pour avoir un beau - pere qui soit digne de lui , il veut vous faire *mamamouchi* , qui est une certaine grande dignité de son pays.

M. JOURDAIN.

*Mamamouchi* ?

COVIELLE.

Oui , *mamamouchi* ; c'est-à-dire , en notre langue , paladin. Paladin , ce sont de ces anciens . . . Paladin enfin. Il n'y a rien de plus noble que cela dans le monde ; & vous irez de pair avec les plus grands seigneurs de la terre.

M. JOURDAIN.

Le fils du grand Turc m'honore beaucoup ; & je vous prie de me mener chez lui , pour lui faire mes remerciemens.

COVIELLE.

Comment ! Le voilà qui va venir ici.

M. JOURDAIN.

Il va venir ici ?

COVIELLE.

Oui ; & il amène toutes choses pour la cérémonie de votre dignité.

M. JOURDAIN.

Voilà qui est bien prompt.

580 LE BOURGEOIS GENTILHOMME,  
COVIELLE.

Son amour ne peut souffrir aucun retardement.

M. JOURDAIN.

Tout ce qui m'embarrasse ici, c'est que ma fille est une opiniâtre, qui s'est allé mettre en tête un certain Cléonte; & elle jure de n'épouser personne que celui-là.

COVIELLE.

Elle changera de sentiment, quand elle verra le fils du grand Turc; & puis il se rencontre ici une aventure merveilleuse, c'est que le fils du grand Turc ressemble à ce Cléonte, à peu de choses près. Je viens de le voir, on me l'a montré; & l'amour qu'elle a pour l'un pourra passer aisément à l'autre, &... Je l'entends venir; le voilà.

---

SCENE VI.

CLEONTE *en turc*, TROIS PAGES  
*portant la veste de Cléonte*, M. JOURDAIN,  
COVIELLE.

CLEONTE.

**A** *Mbousahim oqui boraf, Gioùrdina, salamaléqui.*

COVIELLE *à monsieur Jourdain.*

C'est-à-dire, monsieur Jourdain, votre cœur soit toute l'année comme un rosier fleuri. Ce sont façons de parler obligeantes de ces pays-là.

M. JOURDAIN.

Je suis très-humble serviteur de son altesse turque.

COMEDIE-BALLET.  
COVIELLE.

581

*Carigar camboto oustin moraf.*

CLEONTE.

*Oustin yoc catamaléqui basum base alla moran.*

COVIELLE.

Il dit que le Ciel vous donne la force des lions, & la prudence des serpens.

M. JOURDAIN.

Son altesse turque m'honore trop ; & je lui souhaite toutes sortes de prospérités.

COVIELLE.

*Offa binamen sadoc baballi oracaf ouram.*

CLEONTE.

*Bel-men.*

COVIELLE.

Il dit que vous alliez vite avec lui vous préparer pour la cérémonie, afin de voir ensuite votre fille, & de conclure le mariage.

M. JOURDAIN,

Tant de choses en deux mots ?

COVIELLE.

Oui. La langue turque est comme cela, elle dit beaucoup en peu de paroles. Allez vite où il souhaite.

SCENE VII.

COVIELLE *seul.*

AH, ah, ah ! Ma foi, cela est tout-à-fait drôle. Quelle duppe ! Quand il auroit appris son rôle par cœur, il ne pourroit pas le mieux jouer. Ah, ah !

---

SCENE VIII.

DORANTE, COVIELLE.

COVIELLE.

JE vous prie, Monsieur, de nous vouloir aider céans dans une affaire qui s'y passe.

DORANTE.

Ah, ah ! Covielle, qui t'auroit reconnu ? Comme te voilà ajusté !

COVIELLE.

Vous voyez. Ah, ah !

DORANTE.

De quoi ris-tu ?

COVIELLE.

D'une chose, Monsieur, qui le mérite bien.

DORANTE.

Comment ?

COVIELLE.

Je vous le donnerois en bien des fois, Monsieur, à deviner



le stratagème dont nous nous servons auprès de monsieur Jourdain , pour porter son esprit à donner sa fille à mon maître.

DORANTE.

Je ne devine point le stratagème ; mais je devine qu'il ne manquera pas de faire son effet , puisque tu l'entreprends.

COVIELLE.

Je sçais , Monsieur , que la bête vous est connuë.

DORANTE.

Appren-moi ce que c'est.

COVIELLE.

Prenez la peine de vous tirer un peu plus loin , pour faire place à ce que j'apperois venir. Vous pourrez voir une partie de l'histoire , tandis que je vous conterai le reste.

## SCENE IX.

### CÉRÉMONIE TURQUE.

LE MUPHTI, DERVIS, TURCS  
*assistans du muphti , chantans & dansans.*

### PREMIERE ENTRE'E DE BALLET.

**S**ix turcs entrent gravement deux à deux , au son des instrumens. Ils portent trois tapis , qu'ils lèvent fort haut , après en avoir fait , en dansant , plusieurs figures. Les turcs chantans passent par-dessous ces tapis , pour s'aller

584 LE BOURGEOIS GENTILHOMME,  
*ranger aux deux côtés du théâtre. Le muphti, accompagné  
des dervis, ferme cette marche.*

*Alors les turcs étendent les tapis par terre, & se mettent  
dessus à genoux. Le muphti & les dervis restent debout au  
milieu d'eux ; &, pendant que le muphti invoque Mahomet,  
en faisant beaucoup de contorsions & de grimaces, sans pro-  
ferer une seule parole, les turcs assistans se prosternent jus-  
qu'à terre, chantant, alli, lèvent les bras au Ciel, en chan-  
tant, alla, ce qu'ils continuent jusqu'à la fin de l'invoca-  
tion, après laquelle ils se lèvent tous, chantant, alla ek-  
ber ; & deux dervis vont chercher monsieur Jourdain.*

---

## SCENE X.

LE MUPHTI, DERVIS, TURCS  
*chantans & dansans, M. JOURDAIN, vêtu à  
la turque, la tête rasée, sans turban & sans sabre.*

LE MUPHTI à monsieur Jourdain.

S E ti fabir,  
Ti respondir ;  
Sé non fabir,  
Tazir, tazir.

Mi star muphti,  
Ti qui star ti  
Non entendre ;  
Tazir, tazir.

[*Deux dervis font retirer monsieur Jourdain.*]

SCENE

SCENE XI.

LE MUPHTI, DERVIS, TURCS

*chantans & dansans.*

LE MUPHTI.

**D**Ice, Turqué, qui star quista.  
Anabatista, anabatista?

LES TURCS.

Ioc.

LE MUPHTI.

Zuinglista?

LES TURCS.

Ioc.

LE MUPHTI.

Coffita?

LES TURCS.

Ioc.

LE MUPHTI.

Huffita? Morista? Fronista?

LES TURCS.

Ioc, ioc, ioc.

LE MUPHTI.

Ioc, ioc, ioc. Star pagana?

LES TURCS.

Ioc.

586 LE BOURGEOIS GENTILHOMME,  
LE MUPHTI.

Lutérana?

LES TURCS.

Ioc.

LE MUPHTI.

Puritana?

LES TURCS.

Ioc.

LE MUPHTI.

Bramina? Moffina? Zurina?

LES TURCS.

Ioc, ioc, ioc.

LE MUPHTI.

Ioc, ioc, ioc. Mahamétana, mahamétana?

LES TURCS.

Hi valla. Hi valla.

LE MUPHTI.

Como chamara? Como chamara?

LES TURCS.

Giourdina, Giourdina.

LE MUPHTI *sautant.*

Giourdina, Giourdina.

LES TURCS.

Giourdina, Giourdina.

LE MUPHTI.

Mahaméta, per Giourdina,

Mi prégar féra é matina.

Voler far un paladina



De Giourdina, de Giourdina ;

Dar turbanta , é dar scarrina ,

Con galéra é brigantina ,

Per deffender Palestina.

Mahaméta , per Giourdina ,

Mi prégar féra é matina.

[aux Turcs.]

Star bon turca Giourdina ?

LES TURCS.

Hi valla. Hi valla.

LE MUPHTI *chantant & dansant.*

Ha la ba , ba la chou , ba la ba , ba la da.

LES TURCS.

Ha la ba , ba la chou , ba la ba , ba la da.

## SCENE XII.

TURCS *chantans & dansans.*

II. ENTRÉE DE BALLET.

## SCENE XIII.

LE MUPHTI, DERVIS, MONSIEUR  
JOURDAIN, TURCS *chantans & dansans.*

*Le muphti revient coëffé avec son turban de cérémonie , qui est d'une grosseur démesurée , & garni de bougies allumées à quatre ou cinq rangs ; il est accompagné de deux dervis*

EE e e ij

588 LE BOURGEOIS GENTILHOMME ,

*qui portent l'alcoran , & qui ont des bonnets pointus , garnis aussi de bougies allumées.*

*Les deux autres dervis amènent monsieur Jourdain , & le font mettre à genoux les mains par terre , de façon que son dos , sur lequel est mis l'alcoran , sert de pupitre au muphti , qui fait une seconde invocation burlesque , fronçant le sourcil , frappant de tems en tems sur l'alcoran , & tournant les feuillets avec précipitation ; après quoi , en levant le bras au Ciel , le muphti crie à haute voix , hou.*

*Pendant cette seconde invocation , les turcs assistans s'inclinant & se relevant alternativement , chantent aussi , hou , hou , hou.*

M. JOURDAIN *après qu'on lui a ôté l'Alcoran de dessus le dos.*

Ouf.

LE MUPHTI *à monsieur Jourdain.*

Ti non star furba ?

LES TURCS.

No , no , no.

LE MUPHTI.

Non star forfanta ?

LES TURCS.

No , no , no.

LE MUPHTI *aux turcs.*

Donar turbanta.

LES TURCS.

Ti non star furba ?

No , no , no.

Non star forfanta ?

No , no , no.

Donar turbanta.

### III. ENTRÉE DE BALLET.

*Les turcs dansans mettent le turban sur la tête de monsieur Jourdain , au son des instrumens.*

LE MUPHTI *donnant le sabre à monsieur Jourdain.*

Ti star nobilé , non star fabbola ;

Pigliar schiabbola.

LES TURCS *mettant le sabre à la main.*

Ti star nobilé , non star fabbola ;

Pigliar schiabbola.

### IV. ENTRÉE DE BALLET.

*Les turcs dansans , donnent , à monsieur Jourdain , plusieurs coups de sabre en cadence.*

LE MUPHTI,

Dara , dara

Bastonnara.

LES TURCS.

Dara , dara

Bastonnara.

### V. ENTRÉE DE BALLET.

*Les turcs dansans , donnent , à monsieur Jourdain , des coups de bâton en cadence.*

590 LE BOURGEOIS GENTILHOMME,  
LE MUPHTI.

Non tener honta  
Queſta ſtar l'ultima affronta.

LES TURCS.

Non tener honta  
Queſta ſtar l'ultima affronta.

*Le muphti commence une troiſième invocation. Les dervis le ſoutiennent par deſſous les bras avec reſpect ; après quoi les turcs chantans & dansans , ſautant autour du muphti , ſe retirent avec lui , & emmènent monſieur Jourdain.*

*Fin du quatrième Acte.*



Blancin. Tourant

Paillan. Sculp.





Que voulez-vous dire avec votre *mamamouchi* ?

592 LE BOURGEOIS GENTILHOMME,

M. JOURDAIN.

*Mamamouchi*, vous dis-je. Je suis *mamamouchi*.

Madame JOURDAIN.

Quelle bête est-ce là ?

M. JOURDAIN.

*Mamamouchi*, c'est-à-dire en notre langue, paladin.

Madame JOURDAIN.

Baladin ? Etes-vous en âge de danser des ballets ?

M. JOURDAIN.

Quelle ignorante ! Je dis paladin, c'est une dignité dont on vient de me faire la cérémonie.

Madame JOURDAIN.

Quelle cérémonie donc ?

M. JOURDAIN.

*Mahaméta per Giourdina*.

Madame JOURDAIN.

Qu'est-ce que cela veut dire ?

M. JOURDAIN.

*Giourdina*, c'est-à-dire, Jourdain.

Madame JOURDAIN.

Hé bien quoi, Jourdain ?

M. JOURDAIN.

*Voler far un paladina de Giourdina*.

Madame JOURDAIN.

Comment ?

M. JOURDAIN.

*Dar turbanta con galéra*.

Madame

Madame JOURDAIN.

Qu'est-ce à dire cela?

M. JOURDAIN.

*Per deffender Palestina.*

Madame JOURDAIN.

Que voulez-vous donc dire?

M. JOURDAIN.

*Dara, dara bastonnara.*

Madame JOURDAIN.

Qu'est ce donc que ce jargon-là!

M. JOURDAIN.

*Non tener honta, questa star l'ultima affronta.*

Madame JOURDAIN.

Qu'est-ce que c'est donc que tout cela?

M. JOURDAIN *chantant & dansant.*

*Hou la ba, ba la chou, ba la ba, ba la da. [Il tombe par terre.]*

Madame JOURDAIN.

Hélas, Mon Dieu! Mon mari est devenu fou.

M. JOURDAIN *se relevant & s'en allant.*

Paix, insolente. Portez respect à monsieur le *mamamouchi*.

Madame JOURDAIN *seule.*

Où est-ce donc qu'il a perdu l'esprit? Courons l'empêcher de sortir. [*apercevant Dorimène & Dorante.*] Ah, ah! Voici justement le reste de notre écu. Je ne vois que chagrin de tous côtés.

## SCENE II.

DORANTE, DORIMENE.

DORANTE.

O Ui, Madame, vous verrez la plus plaisante chose qu'on puisse voir; & je ne crois pas que dans tout le monde il soit possible de trouver encore un homme aussi fou que celui-là. Et puis, Madame, il faut tâcher de servir l'amour de Cléonte, & d'appuyer toute sa mascarade. C'est un fort galant homme, & qui mérite que l'on s'intéresse pour lui.

DORIMENE.

J'en fais beaucoup de cas; & il est digne d'une bonne fortune.

DORANTE.

Outre cela, nous avons ici, Madame, un ballet qui nous revient, que nous ne devons pas laisser perdre; & il faut bien voir si mon idée pourra réussir.

DORIMENE.

J'ai vû là des apprêts magnifiques, & ce sont des choses, Dorante, que je ne puis plus souffrir. Oui, je veux enfin vous empêcher vos profusions; &, pour rompre le cours à toutes les dépenses que je vous vois faire pour moi, j'ai résolu de me marier promptement avec vous. C'en est le vrai secret; & toutes ces choses finissent avec le mariage.

DORANTE.

Ah! Madame, est-il possible que vous ayez pû prendre



pour moi une si douce résolution ?

DORIMENE.

Ce n'est que pour vous empêcher de vous ruiner ; & , sans cela , je vois bien qu'avant qu'il fût peu , vous n'auriez pas un fou.

DORANTE.

Que j'ai d'obligation , Madame , aux soins que vous avez de conserver mon bien ! Il est entièrement à vous , aussi-bien que mon cœur ; & vous en userez de la façon qu'il vous plaira.

DORIMENE.

J'usurai bien de tous les deux. Mais voici votre homme ; la figure en est admirable.

---

### SCENE III.

MONSIEUR JOURDAIN , DORIMENE ,  
DORANTE.

DORANTE.

**M**onsieur , nous venons rendre hommage , madame & moi , à votre nouvelle dignité ; & nous réjouir avec vous du mariage que vous faites de votre fille avec le fils du grand Turc.

M. JOURDAIN *après avoir fait les révérences à la turque.*  
Monsieur , je vous souhaite la force des serpens , & la prudence des lions.

DORIMENE.

J'ai été bien aise d'être des premières , Monsieur , à venir

FFffij

596 LE BOURGEOIS GENTILHOMME ,  
vous féliciter du haut degré de gloire où vous êtes monté.

M. JOURDAIN.

Madame, je vous souhaite toute l'année votre rosier fleuri. Je vous suis infiniment obligé de prendre part aux honneurs qui m'arrivent ; & j'ai beaucoup de joye de vous voir revenue ici, pour vous faire les très-humbles excuses de l'extravagance de ma femme.

DORIMENE.

Cela n'est rien, j'excuse en elle un pareil mouvement, votre cœur lui doit être précieux ; & il n'est pas étrange que la possession d'un homme, comme vous, puisse inspirer quelques alarmes.

M. JOURDAIN.

La possession de mon cœur est une chose qui vous est toute acquise.

DORANTE.

Vous voyez, Madame, que monsieur Jourdain n'est pas de ces gens que les prospérités aveuglent ; & qu'il sçait, dans sa grandeur, connoître encore ses amis.

DORIMENE.

C'est la marque d'une ame tout-à-fait généreuse.

DORANTE.

Où est donc son altesse turque ? Nous voudrions bien ; comme vos amis, lui rendre nos devoirs.

M. JOURDAIN.

Le voilà qui vient ; & j'ai envoyé querir ma fille pour lui donner la main.

## SCENE IV.

MONSIEUR JOURDAIN, DORIMENE,  
DORANTE, CLEONTE *habillé en turc.*

DORANTE à Cléonte.

**M**onsieur, nous venons faire la révérence à votre altesse, comme amis de monsieur votre beau-pere ; & l'assûrer, avec respect, de nos très-humbles services.

M. JOURDAIN.

Où est le truchement, pour lui dire qui vous êtes, & lui faire entendre ce que vous dites ? Vous verrez qu'il vous répondra, & il parle turc à merveille. Holà. Où diantre est-il allé ? [à Cléonte.] *Strouf, strif, strof, straf.* Monsieur est un grande *segnore*, grande *segnore*, grande *segnore* ; & Madame une *granda dama*, *granda dama*. [voyant qu'il ne se fait point entendre.] Ah ! [à Cléonte.] Monsieur, lui, *mamamouchi* françois ; & madame, *mamamouchie* françoise. Je ne puis pas parler plus clairement. Bon, voici l'interprète.

## SCENE V.

MONSIEUR JOURDAIN, DORIMENE,  
DORANTE, CLEONTE *habillé en turc*,  
COVIELLE *déguisé.*

M. JOURDAIN.

**O**ù allez-vous donc ? Nous ne sçaurions rien dire sans vous. [montrant Cléonte.] Dites-lui un peu que mon-

598 LE BOURGEOIS GENTILHOMME,  
sieur & madame sont des personnes de grande qualité, qui  
lui viennent faire la révérence, comme mes amis, & l'assû-  
rer de leurs services. [à *Dorimène* & à *Dorante*.] Vous  
allez voir comme il va répondre.

COVIELLE.

*Alabala crociam acci boram alabamen.*

CLEONTE.

*Cataléqui tubal ourin soter amalouchan.*

M. JOURDAIN à *Dorimène*, & à *Dorante*.

Voyez-vous ?

COVIELLE.

Il dit que la pluye des prospérités arrose en tout tems le  
jardin de votre famille.

M. JOURDAIN.

Je vous l'avois bien dit qu'il parle turc.

DORANTE.

Cela est admirable.

---

## SCENE VI.

CLEONTE, MONSIEUR JOURDAIN,  
LUCILE, DORIMENE, DORANTE,  
COVIELLE.

M. JOURDAIN.

Venez, ma fille, approchez-vous ; & venez donner  
votre main à monsieur, qui vous fait l'honneur de  
vous demander en mariage.



COMEDIE-BALLET.  
LUCILE.

599

Comment , mon pere ? Comme vous voilà fait ! Est-ce une comédie que vous jouez ?

M. JOURDAIN.

Non , non , ce n'est pas une comédie , c'est une affaire fort sérieuse ; & la plus pleine d'honneur pour vous qui se peut souhaiter. [*montrant Cléonte.*] Voilà le mari que je vous donne.

LUCILE.

A moi , mon pere ?

M. JOURDAIN.

Oui , à vous. Allons , touchez-lui dans la main , & rendez grace au Ciel de votre bonheur.

LUCILE

Je ne veux point me marier.

M. JOURDAIN.

Je le veux , moi , qui suis votre pere.

LUCILE.

Je n'en ferai rien.

M. JOURDAIN.

Ah ! Que de bruit ! Allons , vous dis-je. Ça votre main.

LUCILE.

Non , mon pere , je vous l'ai dit , il n'est point de pouvoir qui me puisse obliger à prendre un autre mari que Cléonte , & je me résoudrai plutôt à toutes les extrémités , que de ... [*reconnoissant Cléonte.*] Il est vrai que vous êtes mon pere , je vous dois entièrement obéissance ; & c'est à vous à disposer de moi selon vos volontés.

600 LE BOURGEOIS GENTILHOMME,  
M. JOURDAIN.

Ah ! Je suis ravi de vous voir si promptement revenuë dans votre devoir ; & voilà qui me plaît , d'avoir une fille obéissante.

---

SCENE DERNIERE.

CLEONTE, MADAME JOURDAIN,  
MONSIEUR JOURDAIN, LUCILE,  
DORIMENE, DORANTE, COVIELLE.

Madame JOURDAIN.

**C**omment donc ? Qu'est-ce que c'est que ceci ? On dit que vous voulez donner votre fille en mariage à un carême-prenant.

M. JOURDAIN.

Voulez-vous vous taire , impertinente ? Vous venez toujours mêler vos extravagances à toutes choses , & il n'y a pas moyen de vous apprendre à être raisonnable.

Madame JOURDAIN.

C'est vous qu'il n'y a pas moyen de rendre sage , & vous allez de folie en folie. Quel est votre dessein ; & que voulez-vous faire avec cet assemblage ?

M. JOURDAIN.

Je veux marier notre fille avec le fils du grand Turc.

Madame JOURDAIN.

Avec le fils du grand Turc ?

M. JOURDAIN.

M. JOURDAIN.

Oui. [*montrant Covielle.*] Faites-lui faire vos complimens par le truchement que voilà.

Madame JOURDAIN.

Je n'ai que faire du truchement; & je lui dirai bien moi-même, à son nez, qu'il n'aura point ma fille.

M. JOURDAIN.

Voulez-vous vous taire, encore une fois?

DORANTE.

Comment, madame Jourdain, vous vous opposez à un honneur comme celui-là? Vous refusez son altesse turque pour gendre?

Madame JOURDAIN.

Mon Dieu! Monsieur, mêlez-vous de vos affaires.

DORIMENE.

C'est une grande gloire, qui n'est pas à rejeter.

Madame JOURDAIN.

Madame, je vous prie aussi de ne vous point embarrasser de ce qui ne vous touche pas.

DORANTE.

C'est l'amitié que nous avons pour vous, qui nous fait intéresser dans vos avantages.

Madame JOURDAIN.

Je me passerai bien de votre amitié.

DORANTE.

Voilà votre fille qui consent aux volontés de son pere.

Madame JOURDAIN.

Ma fille consent à épouser un turc?

602 LE BOURGEOIS GENTILHOMME,  
DORANTE.

Sans doute.

Madame JOURDAIN.

Elle peut oublier Cléonte?

DORANTE.

Que ne fait-on pas pour être grand'dame?

Madame JOURDAIN.

Je l'étrangleroie de mes mains , si elle avoit fait un coup comme celui-là.

M. JOURDAIN.

Voilà bien du caquet. Je vous dis que ce mariage-là se fera.

Madame JOURDAIN.

Je vous dis, moi, qu'il ne se fera point.

M. JOURDAIN.

Ah! Que de bruit!

LUCILE.

Ma mere.

Madame JOURDAIN.

Allez, vous êtes une coquine.

M. JOURDAIN *à madame Jourdain.*

Quoi! Vous la querellez de ce qu'elle m'obéit?

Madame JOURDAIN.

Oui. Elle est à moi, aussi bien qu'à vous.

COVIELLE *à madame Jourdain.*

Madame.

Madame JOURDAIN.

Que me voulez-vous conter, vous?



Un mot.

Madame JOURDAIN.

Je n'ai que faire de votre mot.

COVIELLE *à monsieur Jourdain.*

Monsieur, si elle veut écouter une parole en particulier, je vous promets de la faire consentir à ce que vous voulez.

Madame JOURDAIN.

Je n'y consentirai point.

COVIELLE.

Ecoutez-moi seulement.

Madame JOURDAIN.

Non.

M. JOURDAIN *à madame Jourdain.*

Ecoutez-le.

Madame JOURDAIN.

Non, je ne veux pas l'écouter.

M. JOURDAIN.

Il vous dira....

Madame JOURDAIN.

Je ne veux point qu'il me dise rien.

M. JOURDAIN.

Voilà une grande obstination de femme! Cela vous feroit-il mal de l'entendre?

COVIELLE.

Ne faites que m'écouter; vous ferez après ce qu'il vous plaira.

Madame JOURDAIN.

Hé bien, quoi?

COVIELLE *bas à madame Jourdain.*

Il y a une heure, Madame, que nous vous faisons signe.  
Ne voyez-vous pas bien que tout ceci n'est fait que pour  
nous ajuster aux visions de votre mari, que nous l'abusons  
sous ce déguisement; & que c'est Cléonte lui-même qui  
est le fils du grand Turc?

Madame JOURDAIN *bas à Covielle.*

Ah, ah!

COVIELLE *bas à madame Jourdain.*

Et moi, Covielle, qui suis le truchement.

Madame JOURDAIN *bas à Covielle.*

Ah! Comme cela, je me rends.

COVIELLE *bas à madame Jourdain.*

Ne faites pas semblant de rien.

Madame JOURDAIN *haut.*

Oui. Voilà qui est fait; je consens au mariage.

M. JOURDAIN.

Ah! Voilà tout le monde raisonnable. [*à madame Jourdain.*]

Vous ne vouliez pas l'écouter. Je sçavois bien qu'il vous  
expliqueroit ce que c'est que le fils du grand Turc.

Madame JOURDAIN.

Il me l'a expliqué comme il faut; & j'en suis satisfaite.  
Envoyons querir un notaire.

DORANTE.

C'est fort bien dit. Et afin, madame Jourdain, que vous  
puissiez avoir l'esprit tout-à-fait content, & que vous per-

diez aujourd'hui toute la jalousie que vous pourriez avoir conçûe de monsieur votre mari, c'est que nous nous servirons du même notaire pour nous marier madame & moi.

Madame JOURDAIN.

Je consens aussi à cela.

M. JOURDAIN *bas à Dorante.*

C'est pour lui faire accroire.

DORANTE *bas à monsieur Jourdain.*

Il faut bien l'amuser avec cette feinte.

M. JOURDAIN.

Bon, bon. [*haut.*] Qu'on aille querir le notaire.

DORANTE.

Tandis qu'il viendra, & qu'il dressera les contrats, voyons notre ballet; & donnons-en le divertissement à son altesse turque.

M. JOURDAIN.

C'est fort bien avisé. Allons prendre nos places.

Madame JOURDAIN.

Et Nicole?

M. JOURDAIN.

Je la donne au truchement; & ma femme à qui la voudra.

COVIELLE.

Monsieur, je vous remercie. [*à part.*] Si l'on en peut voir un plus fou, je l'irai dire à Rome.

*Fin du cinquième Acte.*

## *BALLET DES NATIONS.*

### PREMIERE ENTRE'E.

UN DONNEUR DE LIVRES, *danfant*,  
IMPORTUNS, *danfans*, DEUX HOMMES  
*du bel air*, DEUX FEMMES *du bel air*,  
DEUX GASCONS, UN SUISSSE,  
UN VIEUX BOURGEOIS, *babillard*,  
UNE VIEILLE BOURGEOISE, *babillarde*,  
TROUPE DE SPECTATEURS, *chantans*.

### CHOEUR DE SPECTATEURS

*au donneur de livres.*

**A** Moi, Monsieur, à moi; de grace, à moi, Monsieur;  
Un livre, s'il vous plaît, à votre serviteur.

1. HOMME *du bel air*.

Monsieur, distinguez-nous parmi les gens qui crient;  
Quelques livres ici, les dames vous en prient.

2. HOMME *du bel air*.

Holà, Monsieur, Monsieur, ayez la charité  
D'en jeter de notre côté.

1. FEMME *du bel air*.

Mon Dieu! Qu'aux personnes bien faites,  
On sçait peu rendre honneur céans!



2. FEMME *du bel air.*

Ils n'ont des livres & des bancs,  
Que pour mesdames les grifettes.

## 1. GASCON.

Ah ! L'homme aux livres, qu'on m'en vaille,  
J'ai déjà lé poumon usé.  
Bous boyez qué chacun mé raille;  
Et jé suis escandalisé  
Dé boir aux mains dé la canaille,  
Cé qui m'est par bous refusé.

## 2. GASCON.

Hé, cadédis, Monseu, boyez qui l'on pût être.  
Un libret, jé bous prie, au Varon d'Asbarat.

Jé pense, mordi, qué lé fat  
N'a pas l'honneur dé mé connoître.

## UN SUISSSE.

Montsir le donnair de papier,  
Que vuel dir sti façon de fivre ?  
Moi l'écorchair tout mon gosieir

A crieir,

Sans que je pouvre afoir ein liffre;  
Pardi, mon foi, Montsir, je pense fous l'être ifre.

[ *Le donneur de livres, fatigué par les importuns qu'il trouve, toujours sur ses pas, se retire en colère.* ]

UN VIEUX BOURGEOIS *babillard.*

De tout ceci, franc & net,  
Je suis mal fatisfait;  
Et cela, fans doute, est laid,

608 LE BOURGEOIS GENTILHOMME ,

Que notre fille  
Si bien faite & si gentille,  
De tant d'amoureux l'objet,  
N'ait pas à son souhait  
Un livre de ballet,  
Pour lire le sujet  
Du divertissement qu'on fait;  
Et que toute notre famille  
Si proprement s'habille,  
Pour être placée au sommet  
De la sale où l'on met  
Les gens de l'entriguete.  
De tout ceci, franc & net,  
Je suis mal satisfait;  
Et cela, sans doute, est laid.

UNE VIEILLE BOURGEOISE *babillarde.*

Il est vrai que c'est une honte,  
Le sang au visage me monte;  
Et ce jetteur de vers, qui manque au capital,  
L'entend fort mal.  
C'est un brutal,  
Un vrai cheval,  
Franc animal,  
De faire si peu de compte  
D'une fille qui fait l'ornement principal  
Du quartier du palais royal;  
Et que ces jours passés un comte  
Fut prendre la première au bal.

Il l'entend mal,  
C'est un brutal,  
Un vray cheval,  
Franc animal.

HOMMES *du bel air.*

Ah ! Quel bruit !

FEMMES *du bel air.*

Quel fracas ! Quel cahos ! Quel mélange !

HOMMES *du bel air.*

Quelle confusion ! Quelle cohue étrange !

Quel désordre ! Quel embarras !

1. FEMME *du bel air.*

On y fêche.

2. FEMME *du bel air.*

L'on n'y tient pas.

1. GASCON.

Bentre, je suis à vout.

2. GASCON.

J'enrage, Dieu mé damne.

LE SUISSE.

Ah ! Que li faire faif dans sti fal de cians !

1. GASCON.

Jé murs.

2. GASCON.

Jé perds la tramontane.

LE SUISSE.

Mon foi, moi, le foudrois être hors de dedans.

610 LE BOURGEOIS GENTILHOMME,  
LE VIEUX BOURGEOIS *babillard*.

Allons ,mamie ,  
Suivez mes pas ,  
Je vous en prie ;  
Et ne me quittez pas.  
On fait de nous trop peu de cas ;  
Et je suis las  
De ce tracas.  
Tout ce fracas ,  
Cet embarras  
Me pése par trop sur les bras.  
S'il me prend jamais envie  
De retourner de ma vie  
A ballet , ni comédie ,  
Je veux bien qu'on m'estropie.

Allons , mamie ,  
Suivez mes pas ,  
Je vous en prie ;  
Et ne me quittez pas ;  
On fait de nous trop peu de cas.

LA VIEILLE BOURGEOISE *babillarde*.

Allons , mon mignon , mon fils ,  
Regagnons notre logis ;  
Et fortions de ce taudis  
Où l'on ne peut être assis.  
Ils feront bien ébaubis ,  
Quand ils nous verront partis.  
Trop de confusion regne dans cette sale ;



Et j'aimerois mieux être au milieu de la halle.

Si jamais je reviens à semblable régale ,

Je veux bien recevoir des soufflets plus de six.

Allons, mon mignon, mon fils ,

Regagnons notre logis ;

Et sortons de ce taudis

Où l'on ne peut être assis.

*Le donneur de livres revient avec les importuns qui l'ont suivi.*

### CHOEUR DE SPECTATEURS.

A moi , Monsieur , à moi ; de grace , à moi , Monsieur ;

Un livre , s'il vous plaît , à votre serviteur.

*Les importuns ayant pris des livres des mains de celui qui les donne , les distribuent aux spectateurs , pendant que le donneur de livres danse ; après quoi ils se joignent à lui , & forment la premiere entrée.*

## DEUXIEME ENTRÉE.

## ESPAGNOLS,

TROIS ESPAGNOLS *chantans*, ESPAGNOLS  
*danfans.*

### I. ESPAGNOL.

**S**E que me muero de amor  
**S**Y folicito el dolor.

Aun muriendo de querer

De tan buen ayre adolezco

Que es mas de lo que padezco

HHhh ij

612 LE BOURGEOIS GENTILHOMME,

Lo que quiero padecer  
Y no pudiendo exceder  
A mi- defeo el rigor.

Se que me muero de amor  
Y follicito el dolor.

Lifonjea me la fuerte  
Con piedad tan avertida ,  
Que me afsegura la vida  
En el riefgo de la muerte  
Vivir del golpe fuerte  
Es de mi falud primor.

Se que me muero de amor  
Y follicito el dolor.

[*Danfe de fix espagnols , après laquelle deux autres espagnols danfent enfemble.*]

1. ESPAGNOL.

Ay que locura , con tanto rigor  
Quexarfe de amor  
Del niño bonito  
Que toto es dulçura.  
Ay que locura ,  
Ay que locura.

2. ESPAGNOL.

El dolor follicita ,  
El que al dolor fe da

Ynadie de amor muere  
Sino quien no fave amar.

## 1. &amp; 2. ESPAGNOL.

Dulce muerte es el amor  
Con correspondencia ygual,  
Ysi esta gozamos oy,  
Porque la quieres turbar?

## 3. ESPAGNOL.

Alegrese enamorado  
Y tome mi parecer  
Que en esto dequerer  
Todo es allar el vado.

## TOUS TROIS ENSEMBLE.

Vaya, vaya de fiestas,  
Vaya de vayle,  
Alegria, alegria, alegria,  
Que esto de dolor es fantasia.

## TROISIEME ENTRÉE.

## ITALIENS,

UNE ITALIENNE *chantante*, UN ITALIEN  
*chantant*, ARLEQUIN, TRIVELINS  
& SCARAMOUCHES *danfans*.

## L'ITALIENNE.

**D**I rigori armata il feno  
Contro amor mi ribellai,

614 LE BOURGEOIS GENTILHOMME,

Ma fui vinta in un baleno  
In mirar duo vaghi rai,  
Ahi che resiste puoco  
Cor di gelo a stral di fuoco.

Ma sì caro e' l mio tormento  
Dolce é sì la piaga mia,  
Ch' il penare é mio contento,  
E' l sanarmi é tirannia.

Ahi che più giova, e piace  
Quanto amor é più vivace.

*Deux scaramouches, & deux trivelins, représentent avec  
arlequin une nuit à la manière des comédiens italiens.*

L' ITALIEN.

Bel tempo che vola  
Rapisce il contento,  
D' amor ne la scola  
Si coglie il momento.

L' ITALIENNE.

Infìn che florida  
Ride l' età  
Che pur tropp' horrida,  
Da noi sen va.

TOUS DEUX ENSEMBLE.

Sú cantiamo  
Sú godiamo  
Ne bei dì, di gioventú;  
Perduto ben non si racquista più.



COMEDIE-BALLET.  
L'ITALIEN.

615

Pupilla che yaga  
Mill' alme incatena ,  
Fà dolce la piaga ,  
Felice la pena.

L'ITALIENNE.

Ma poiche frigida  
Langue l'été ,  
Piu l'alma rigida  
Fiamme non ha.

TOUS DEUX ENSEMBLE.

Sú cantiamo  
Sú godiamo  
Ne bei di , di gioventú ;  
Perduto ben non si racquista più.  
*Les scaramouches & les trivelins finissent l'entrée par une danse.*

---

QUATRIEME ENTRÉE.  
FRANÇOIS,  
DEUX POITEVINS *chantans & dansans*,  
POITEVINS & POITEVINES *dansans*.

1. POITEVIN.

AH ! Qu'il fait beau dans ces bocages !  
Ah ! Que le Ciel donne un beau jour !

2. POITEVIN.

Le rossignol sous ces tendres feuillages

616 LE BOURGEOIS GENTILHOMME,

Chante aux échos son doux retour ;

Ce beau séjour,

Ces doux ramages,

Ce beau séjour

Nous invite à l'amour.

T O U S D E U X E N S E M B L E.

Voi, ma Climène,

Voi, sous ce chêne

S'entrebaïser ces oiseaux amoureux ;

Ils n'ont rien dans leurs vœux

Qui les gêne,

De leurs doux feux

Leur ame est pleine ;

Qu'ils sont heureux !

Nous pouvons tous deux,

Si tu le veux,

Etre comme eux.

*Trois poitevins & trois poitevines dansent ensemble.*

---

CINQUIEME & dernière ENTRÉE.

*Les espagnols , les italiens , & les françois se mêlent ensemble , & forment la dernière entrée.*

CHOEUR DES SPECTATEURS.

**Q**uels spectacles charmans, quels plaisirs goûtons-nous!  
Les dieux même, les dieux, n'en ont point de plus doux.

*Fin du ballet des nations.*

N O M S

# COMEDIE-BALLET. 617

NOMS DES PERSONNES QUI ONT CHANTÉ,  
& dansé dans le Bourgeois gentilhomme, comédie-ballet.

## DANS LE PREMIER ACTE.

Une musicienne, *mademoiselle Hilaire*. I. musicien, *le sieur Langeais*. II. musicien, *le sieur Gaye*. Danseurs, *les sieurs la Pierre, saint André, & Magny*.

## DANS LE SECOND ACTE.

Garçons tailleurs, dansans, *les sieurs Dolivet, le Chantre, Bonnard, Isaac, Magny, & saint André*.

## DANS LE TROISIEME ACTE.

Cuisiniers, dansans....

## DANS LE QUATRIEME ACTE.

I. musicien, *le sieur la Grille*. II. musicien, *le sieur Morel*.  
III. musicien, *le sieur Blondel*.

## CEREMONIE TURQUE.

Le muphti, chantant, *le sieur Chiaccherone*. Dervis, chantans, *les sieurs Morel, Gingan le cadet, Noblet & Philbert*. Turcs assistans du muphti, chantans, *les sieurs Estival, Blondel, Gingan l'aîné, Hédouin, Rébel, Gillet, Fernon le cadet, Bernard, Deschamps, Langeais, & Gaye*. Turcs assistans du muphti, dansans, *les sieurs Beauchamp, Dolivet, la Pierre, Favier, Mayeu, Chicanneau*.

## DANS LE CINQUIEME ACTE.

## BALLET DES NATIONS.

I. ENTRÉE. Un donneur de livres, dansant, *le sieur Dolivet*. Importuns dansans, *les sieurs saint André, la Pierre, & Favier*. I. homme du bel air, *le sieur le Gros*. II. homme

## 618 LE BOURGEOIS GENTILHOMME ,

du bel air, *le sieur Rébel*. I. femme du bel air . . . II. femme du bel air . . . I. gascon, *le sieur Gaye*. II. gascon, *le sieur Gingan le cadet*. Un fuisse, *le sieur Philbert*. Un vieux bourgeois babillard, *le sieur Blondel*. Une vieille bourgeoise babillarde *le sieur Langeais*. Troupe de spectateurs, chantans, *les sieurs Estival , Hédouin , Morel , Gingan l'aîné , Fernon , Deschamps , Gillet , Bernard , Noblet , quatre pages de la musique*. Filles coquettes, *les sieurs Jeannot , Pierrot , Renier , un page de la chapelle*.

II. ENTRÉE. I. espagnol , chantant, *le sieur Morel*. II. espagnol, chantant, *le sieur Grillet*. III. espagnol, chantant, *le sieur Martin*. Espagnols, dansans, *les sieurs Dolivet , le Chantre , Bonnard , Lestang , Isaac & Joubert*. Deux autres espagnols dansans, *les sieurs Beauchamp , & Chicanneau*.

III. ENTRÉE. Une italienne, chantante, *mademoiselle Hilaire*. Un italien, chantant, *le sieur Gaye*. Scaramouches, dansans, *les sieurs Beauchamp & Mayeu*. Trivelins, dansans, *les sieurs Magny , & Foignard le cadet*. Arlequin, *le sieur Dominique*.

IV. ENTRÉE. I. poitevin, chantant & dansant, *le sieur Noblet*. II. poitevin, chantant & dansant, *le sieur la Grille*. Poitevins, dansans, *les sieurs la Pierre , Favier , & saint André*. Poitevines, dansantes, *les sieurs Favre , Foignard , & Favier le jeune*.

FIN DU TOME CINQUIÈME.















